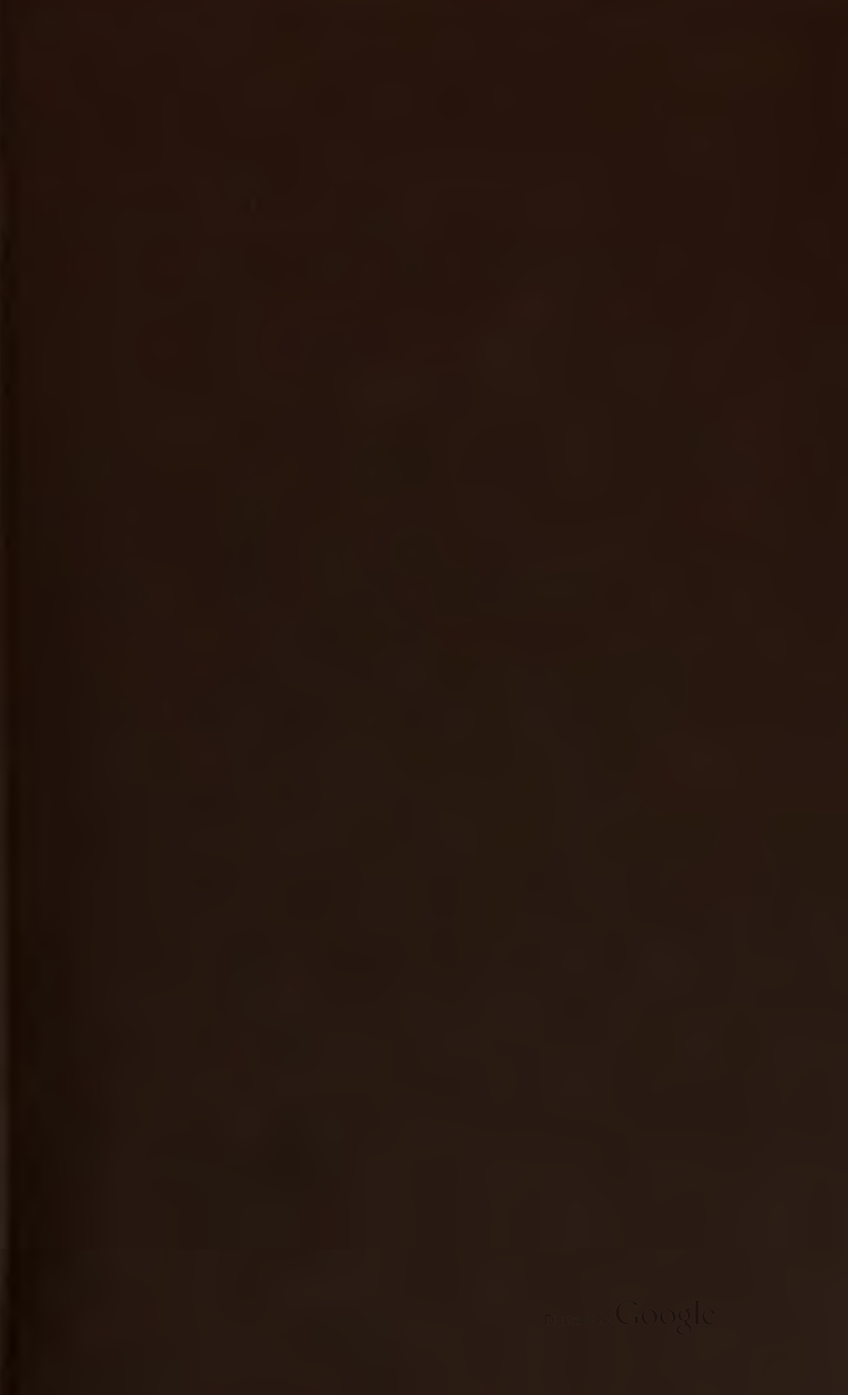





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



HISTOIRE LITTÉRAIRE

D'ITALIE.

Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

D'ITALIE

PAR

P. L. GINGUENÉ,

MEMBRE DE L'INSTITUT, etc.

CONTINUÉE

PAR F. SALFI,

SON COLLABORATEUR.

TOME ONZIÈME.



PARIS,

CHEZ L.-G. MICHAUD, LIBRAIRE,

RUE DE RICHELIEU, N° 67.

1834.



TROISIÈME PARTIE.

XVIIme SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

Situation politique de l'Italie.—Oppression des Espagnols.—État des lettres. — D'Ossone et ses idées philosophiques. — Tentatives d'affranchissement.— Inquisition de Rome.—Opposition. —Les lettres encouragées par de la Cerda.—Liberté des écrivains. — Intolérance de la cour de Rome. — Urbain VIII et Alexandre VII protégent les lettres. — Les papes favorables aux arts et ennemis des sciences.—Querelles entre Rome et Venise.—Écrivains encouragés par cette république.—Elle défend son indépendance.—Elle protége les lettres.—Son inquisition.—Guerre des ducs de Savoie.— Ils sont favorables aux sciences.—Nullité des Gonzagues. — Férocité de Ranuce Ier. — Sort des lettres. — Urbain, Modène et Ferrare, François Ier et Alphonse IV. — République de Gênes.—Conjuration de Valcherro. — Lucques. — Les ducs de Toscane protégent les lettres. — Louis XIV et Christine de Suède.

L'Italie, au commencement du XVIIe siècle, se trouvait dans la même situation politique où l'avait laissée le siècle précédent. Elle n'était plus le théâtre de ces guerres générales qui, après l'avoir long-temps désolée, avaient fini par sou-

mettre une partie de ses provinces au joug de l'étranger, en faisant craindre aux autres le même sort. Si quelques guerres éclatèrent encore, elles s'étendirent peu au-delà des limites d'une province, furent de courte durée, et il n'en résulta aucun changement remarquable dans les états de la péninsule. Quelles qu'en fussent les causes et les suites, leur caractère n'était plus national : ce n'étaient que des étrangers qui se disputaient le terrain, et qui obligeaient les Italiens eux-mêmes à servir la cause de leurs ennemis. On vit cependant quelques uns des petits princes d'Italie prendre les armes pour leurs propres intérêts. Les Barberins de Rome firent la guerre aux Farnèses de Parme; la république de Gênes menaça d'attaquer le duc de Savoie, et celle de Lucques le duc de Modène; mais ces menaces et ces guerres ne servirent qu'à mettre en évidence la faiblesse de ces *puissances belligérantes*, et à faire rire à leurs dépens. La cour de Savoie et la république de Venise surent, seules, conserver quelques restes de leur dignité; tous les autres états d'Italie, en se bornant à une existence précaire, soit qu'ils restassent neutres, soit qu'ils se couvrissent de la protection de l'étranger, ne faisaient qu'assurer, de plus en plus, leur dépendance.

Cette espèce de contagion ultramontaine agissant plus ou moins directement sur les diverses

provinces et principautés d'Italie, fit succéder aux calamités d'une guerre active les maux plus graves encore d'une oppression toujours croissante. Et comme cette oppression se fortifiait à la faveur d'une paix utile aux oppresseurs, on l'a regardée comme favorable aux peuples mêmes qu'elle accablait; et Tiraboschi semble s'étonner que les lettres et les arts n'aient pas profité de cette étrange sorte de tranquillité (1). D'autres, avec des intentions plus nobles et un esprit plus philosophique, ont pensé que cet état de servitude et de léthargie avait dû étouffer entièrement le génie intellectuel et moral, que la liberté seule peut nourrir et développer. Si l'on en croit M. Sismondi, l'Italie épuisée ne produisit plus, pendant cent cinquante ans, que de froids et misérables copistes, ou des esprits faux et prétentieux (2). Mais si, d'un côté, Tiraboschi semble n'avoir pas assez reconnu l'influence funeste que le despotisme intérieur et extérieur exerça sur l'Italie pendant le XVIIe siècle, nous craignons de l'autre que M. Sismondi n'en ait exagéré les effets. Nous suivrons donc les faits historiques, plutôt que les systèmes de ces deux écrivains, si recommandables à tant d'autres égards : nous établirons d'abord quelle a dû être la véritable influence des gouvernemens sur les sciences, les lettres et les

(1) *Storia della Letteratura italiana*, t. VIII, au commencement et dans la suite.

(2) *Littérature du midi de l'Europe*, t. II, p. 243.

beaux-arts en Italie, pendant ce siècle; et nous verrons ensuite jusqu'à quel point ils en ont retardé ou arrêté les progrès. Nous montrerons le génie des Italiens luttant contre le despotisme de leurs oppresseurs, et s'acquérant, par cette lutte même, de nouveaux titres de gloire, s'il est vrai que, dans les circonstances les plus déplorables, l'Italie ne cessa de faire preuve de vigueur et d'originalité, malgré la corruption qui menaçait de toute part et le goût, et la morale publique.

Trois rois, Philippe III, Philippe IV, et Charles II, gouvernèrent successivement l'Espagne, au XVIIe siècle. Tout puissans sous de faibles monarques, les ministres, uniquement occupés de leurs intérêts particuliers, s'efforçaient de dissimuler, aux yeux de leurs maîtres et de leurs ennemis, la décadence de la nation, en rappelant sa gloire passée, et en lui prêtant un faste mensonger. N'espérant plus réaliser le rêve héréditaire de la monarchie universelle, qui avait tant flatté leurs prédécesseurs, ils cherchaient à s'en dédommager aux dépens des nations les plus faibles et les plus malheureuses. Ce fut l'Italie qui se ressentit le plus douloureusement des effets de leur despotisme. La Sardaigne, le duché de Milan, le royaume de Naples et celui de Sicile continuèrent à être gouvernés par des vice-rois dont toute la mission fut de détruire la nationalité de ces provinces et d'étendre autant que possible l'in-

fluence de leur gouvernement sur les états que leur proximité ou leur faiblesse exposait le plus à l'invasion. Leur histoire n'offre en général qu'une suite de rapines et de vexations de toute espèce, et l'on y voit, mieux que dans aucune autre, combien est malheureux le sort d'un peuple placé sous une domination étrangère.

Nous ne parlerons pas du duché de Milan : il n'est connu dans l'histoire politique de ce siècle que par les effets plus ou moins désastreux de la guerre qui se fit pendant quelques années sur ses frontières. Du reste, nul événement digne d'arrêter nos regards : d'un côté l'oppression, de l'autre le silence de l'esclavage. D'ailleurs ce que nous remarquerons plus particulièrement sur les royaumes de Naples et de Sicile suffira pour faire comprendre quel devait être, dans le même temps, l'état de deux provinces soumises au même esclavage et en proie aux mêmes calamités. L'action du gouvernement fut plus remarquable encore, dans ces deux royaumes, par la résistance qu'elle rencontra de la part des habitans, résolus, de temps en temps, à secouer le joug et à faire valoir leurs droits ou leurs priviléges.

Les vice-rois de Naples et de Sicile se signalèrent presque tous par l'avidité la plus insatiable. On assure que de six millions de ducats qui formaient, vers le milieu du XVII[e] siècle, les revenus du royaume de Naples, deux à peine

étaient employés à l'administration intérieure de ce royaume, et que le reste était envoyé en Espagne, pour assouvir la cupidité de ses ministres (1). Denina, d'après Brusoni (2), dit particulièrement que, depuis 1631, dans le court intervalle de 13 ans, ces concussionnaires effrontés avaient extrait de ce royaume cent millions d'écus, dont à peine un cinquième parvint jusqu'à Madrid (3). Signorelli, d'après les historiens napolitains, donne une liste des sommes énormes que, sous divers prétextes, les vice-rois tiraient de temps en temps de ces malheureuses contrées, et qu'ils avaient l'insolence de faire passer pour des offrandes légitimes et spontanées. En vertu des droits de la nation, droits que les conquérans désignaient sous le nom de grâces ou de priviléges, on ne pouvait imposer à celle-ci de taxes nouvelles, sans que le parlement, qui la représentait, les eût sanctionnées. Les vice-rois les faisaient donc proposer par leurs partisans et, personne n'osant les repousser, bientôt on proclamait comme un don, ou comme un subside volontaire, ce qui n'était que l'effet

(1) *Storia del conte Galeazzo Gualdo Priorato*, P. IV, L. V, p. 208; édit. de Venise, 1648, in-4°. — Sismondi, Histoire des républiques italiennes, t. XVI, p. 236.

(2) Lib. XV, p. 443, — 489, édit. de Lucques.

(3) *Rivoluzioni d'Italia*, lib. XXIII, c. VII, p. 223.

de la ruse et de la violence. La même iniquité réglait la répartition de ces impôts qui s'étendaient sur toutes les classes du peuple, sans distinction; l'ignorance en économie politique augmentait ce désordre; les gabelles étaient mal établies; on les faisait ordinairement peser sur la classe la plus indigente : ainsi on tarissait dans leur source l'activité et l'industrie nationales.

Telle était la nature des ressorts misérables qu'employaient les vice-rois pour soutenir leur pouvoir, se flattant de prévenir ainsi les dangers et les obstacles qui auraient pu le compromettre. Mais il était surtout nécessaire d'étouffer non-seulement les ressentimens mais encore l'énergie et jusqu'à la pensée de la nation : c'était là, du moins, le but de la politique espagnole, et aucun gouvernement ne possédait alors, comme celui de l'Espagne, cet art machiavélique. Il s'attacha principalement à diviser les classes de la société en les opposant les unes aux autres, et en les favorisant tour à tour, selon qu'elles servaient ses intérêts du moment, de là ces bandes de *braves* ou *bandits* qui souvent ravageaient impunément les campagnes. Nobles, plébéiens, prêtres, moines, barons, vassaux, tous étaient en guerre les uns contre les autres; et tous laissaient l'ennemi commun profiter de leurs divisions et de leur faiblesse.

Mais cet art perfide, réduit en principes, ne

put empêcher le ressentiment des Napolitains d'éclater de temps en temps. Les Calabrois, dirigés par le fameux dominicain Thomas Campanella, conçurent, les premiers, le dessein de chasser les Espagnols et de se constituer en république. Mais, comme cette première tentative et plusieurs autres qui lui succédèrent n'eurent point de succès, les vice-rois, loin que ces efforts leur servissent de leçons, persévérèrent dans leur système, ce qui les rendit plus odieux encore. Nous en rencontrerons cependant quelques uns qui favorisèrent plus ou moins les sciences, les lettres et même la liberté de penser; mais ce ne fut qu'à de longs intervalles; et s'ils parvinrent à modifier, sous quelques rapports et pour quelque temps, la marche ordinaire des choses et l'influence générale du gouvernement, ce furent de faibles éclairs qui percèrent un moment la nuit, sans la dissiper.

Don Pédro Fernandez de Castro, comte de Lemos, doit sans doute être compris dans cette exception. Il se proposa de rétablir l'université de Naples, presque entièrement déchue, sur le modèle de celle de Salamanque, où il avait fait ses études : il lui donnait, dans son plan, des écoles, des professeurs et des lois capables de lui rendre la considération qu'elle avait perdue; et il aurait effectué son noble dessein, s'il n'eût pas été si tôt rappelé par la cour de Madrid.

Il fut remplacé, en 1616, par un homme qui au-

rait peut-être encore plus contribué aux progrès des lettres, s'il eût moins écouté ses projets ambitieux : c'était D. Pedro Giron d'Ossone. Cet homme célèbre avait plus de connaissances, plus d'esprit que son prédécesseur, et il ne fut égalé par aucun de ceux qui lui succédèrent. Jeune encore, il annonçait des talens et un discernement peu communs ; il se fit surtout remarquer par une sorte d'indépendance peu compatible avec les principes de son temps ; aussi fut-il éloigné par Philippe II, qui ne composait pas sur cet article. D'Ossone voyagea en France et en Portugal, puisant partout de nouvelles connaissances, et laissant partout de nouvelles preuves de son esprit. Il refusa de prendre part à la guerre de la Ligue, dont il désapprouvait l'objet. Comblé d'honneurs et riche d'expérience, il rentra en Espagne, où il s'aperçut bientôt qu'il n'était pas encore assez souple pour figurer parmi les courtisans. Il lui échappa de dire que Philippe III, qui cependant l'avait bien accueilli, était le *major tambour* de la monarchie. D'Ossone aima mieux aller faire la guerre en Flandre que de rester exposé aux dangers de la cour. Les cabinets de Londres et de Paris apprécièrent sa bravoure et ses talens ; enfin sa réputation le fit rappeler à Madrid. Nommé chevalier de la Toison d'Or, et membre du conseil de Portugal, c'est en cette qualité qu'il contribua, plus que tout autre, à faire reconnaître l'indépendance de la ré-

publique de Hollande ; il fit tous ses efforts pour empêcher l'expulsion des Maures de l'Espagne ; il harangua, il écrivit des mémoires ; mais la superstition et les moines l'emportèrent. De tels sentimens, si peu communs chez les grands d'Espagne de cette époque, lui attirèrent la haine du Saint-Office, qui le regarda dès lors comme un ennemi de l'Église.

Malgré la défaveur des moines, d'Ossone fut envoyé comme vice-roi d'abord en Sicile puis à Naples. Il se fit généralement estimer par ses ordonnances bienfaisantes: il affranchit le peuple de l'oppression des barons, et sut néanmoins, par des mesures sévères, faire respecter son pouvoir. Plus de cinquante nobles napolitains furent pendus, pour avoir maltraité des plébéiens. Il poursuivit aussi les ecclésiastiques qui abusaient de la crédulité des peuples; il empêcha les Jésuites de jouir des testamens qu'ils dictaient eux-mêmes à des mourans ou à des imbéciles, et d'établir, comme ils prétendaient le faire, des taxes publiques à leur profit. Il s'opposa ouvertement aux cabales des inquisiteurs, et même aux prétentions du cabinet de Madrid, qui appuyait leur projet d'établir le Saint-Office dans le royaume de Naples.

Voulant améliorer le sort du peuple, et le rendre moins superstitieux, il fit la guerre aux Barbaresques et lui distribua sa part du butin.

Il donna surtout tous ses soins à l'agriculture, au commerce et aux arts utiles.

Mais les principes d'Ossone, sa fermeté, son opposition aux maximes et même aux instructions de sa cour, durent lui faire encourir la haine des courtisans et celle du roi. Ce fut probablement dans l'intention de prévenir sa disgrâce qu'il conçut le dessein de profiter de l'aversion générale que les Italiens nourrissaient contre l'Espagne, pour s'emparer du royaume de Naples. Nous ne dirons pas s'il agit contre les Vénitiens ou avec eux; Daru en a dit assez pour ceux qui veulent connaître ses projets (1). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il conspira contre son prince, et qu'ayant échoué dans son projet, il fut contraint de se rendre à Madrid où, accablé sous le poids des accusations, il fut arrêté avec ses partisans, et mourut, en 1624, par le poison, ou d'une apoplexie (2).

Le gouvernement du duc d'Ossone ne dura qu'environ huit ans; et certes il dut provoquer cette liberté de penser dont lui-même se piquait, et qui était conforme à ses principes et à ses desseins. Aucun de ses successeurs n'eut ses lumières ni son courage.

---

(1) Histoire de la république de Venise, t. IV, livre XXXI.

(2) Giannone, *Storia civile del regno di Napoli*, lib. XXXV, c. IV; Leti, *Vita del conte d'Ossuna*.

Le seul don Jean-Alphonse Enriquez, nommé vice-roi de Naples, en 1624, se fit quelques scrupules de suivre le système de ses prédécesseurs ; il osa même adresser quelques représentations à sa cour ; mais pour toute réponse il fut aussitôt rappelé (1), et remplacé par don Rodrigo Pons de Léon, duc d'Arcôs. Celui-ci mérita bientôt la confiance de ses commettans. Il ajouta aux gabelles ordinaires de la viande, de la farine, du poisson, celle des légumes, la plus odieuse pour un peuple dont le fruit est souvent la seule nourriture. Ses vexations firent éclater, en 1647, la révolution de Masaniello, qui excita encore plus d'alarmes que celle de Campanella. Ce fameux pêcheur d'Amalphi, qui n'avait songé, jusqu'alors, qu'à vendre des poissons, placé d'abord à la tête d'une troupe de petits lazzaronis, armés de verges, se vit bientôt suivi de l'immense population de la ville de Naples, et devint assez fort pour s'opposer au vice-roi et repousser les Espagnols. Le peuple napolitain, profitant de cette occasion, revendiqua ses privilèges, proclama son indépendance, et alla jusqu'à se constituer en république; mais la mésintelligence des uns, la perfidie des autres, le peu d'expérience de tous, lui firent payer bien cher cet instant de liberté. Masaniello et ses par-

(1) Giannone, ibid. Lib. XXXVI, c. VII.

tisans furent successivement saisis et punis, et le peuple n'en fut que plus opprimé (1).

En Sicile, les mêmes causes avaient produit les mêmes effets. Le rôle que Masaniello joua à Naples, un tireur d'or, nommé Joseph Alessi, l'avait joué quelques mois auparavant à Palerme; et son sort avait été le même que celui du pêcheur napolitain. Ces mouvemens opérés dans les deux capitales encouragèrent les populations de diverses provinces à se déclarer, et à prendre même les armes contre les barons qui les opprimaient (2).

Mais aucune de ces révoltes ne fut aussi constamment et aussi régulièrement soutenue que celle de Messine, en 1674. Cette ville réclamait ses libertés, dont elle avait tant profité pour son commerce. Reprenant la forme de république dont on l'avait dépouillée, elle rétablit l'autorité du sénat, et se mit sous la protection de Louis XIV. Presque toute la Sicile allait suivre cette impulsion : soutenus par les armes du roi de France, les Messinois repoussèrent plusieurs fois l'ennemi; peut-être auraient-ils réussi à délivrer toute la Sicile, si, quatre ans après, ils n'eussent pas été abandonnés par leur protecteur, qui regardant la conquête de

(1) Giannone, *Storia civile del regno di Napoli*, lib. XXXVII, c. II.

(2) Signorelli. *Coltura delle Sicilie*, t. V, p. 24.

ce royaume comme trop difficile, abandonna les Messinois à la vengeance des Espagnols.

On a souvent rapproché ces révolutions des royaumes de Naples et de Sicile de celles qui éclatèrent, dans le même siècle, en Hollande, en Angleterre, en France, en Portugal et en Catalogne. On s'est même plu à comparer les lazzaronis napolitains aux frondeurs de Paris (1). Laissant de côté ces rapprochemens, plus ingénieux qu'utiles au but de notre histoire, nous nous contenterons de remarquer que les Napolitains et les Siciliens, tout en montrant qu'ils n'avaient pas perdu le sentiment de leur indépendance et de leur liberté, n'en furent pas moins soumis au plus affreux despotisme. On persécuta surtout la raison et les hommes qui la cultivaient plus spécialement, parce qu'ils ne cessaient de se mêler à toutes les révolutions politiques qui éclatèrent à cette époque. La conspiration de Campanella avait attiré un grand nombre de savans et de théologiens : divers jurisconsultes dirigèrent le conseil de Masaniello. Le fameux peintre Salvator Rosa faisait partie d'un corps d'artistes qu'on appelait le bataillon de la mort. Le célèbre Alphonse Borelli harangua, dit-on, ses auditeurs dans les écoles de Messine. Le gouvernement, à même d'apprécier

(1) Signorelli, *loc. cit.* p. 31.

par ces actes l'esprit des hommes de lettres, ne cessa de les surveiller et de les poursuivre. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait négligé ou fait fermer l'université de Naples et toutes les académies du royaume. Une société de philosophes, établie à Syracuse, ne put, malgré l'innocence de ses entretiens, éviter les soupçons du duc de l'Infantado, vice-roi de Sicile, qui obligea les académiciens d'aller se justifier à Palerme (1).

L'inquisition romaine était souvent d'accord avec l'inquisition politique des vice-rois. Quoique le Saint-Office ne pût s'établir solennellement dans le royaume de Naples, la cour de Rome en faisait exercer les fonctions par ses nonces ou par ses délégués. Ceux-ci, secondant les vues des vice-rois, dont ils étaient censés dépendre, poursuivaient, jugeaient, condamnaient impunément, dans les mêmes formes et le même système qu'à Rome. Ainsi l'on vit, en 1615, une femme, nommée la sœur Julie, et son directeur spirituel, traduits de Naples à Rome, et condamnés comme hérétiques, pour avoir initié à leurs mystères un grand nombre de partisans.

(2) En 1661, le commissaire Piazza, envoyé de Rome à Naples pour procéder contre les héré-

(1) Caruso, *Memorie della Sicilia*.
(2) Giannone, *Storia civile del regno di Napoli*, t. X, p. 412.

tiques[1], exerça impudemment son autorité contre les hommes les plus estimables. La députation de Naples, qui gardait toujours ses priviléges et veillait contre les attentats et les ruses des inquisiteurs romains, éprouvait souvent la colère des vice-rois, qui aimaient mieux soutenir les prétentions de ces perturbateurs étrangers que les droits de leurs sujets. Le peuple napolitain obtint enfin l'expulsion de Piazza; mais il fut remplacé, quelque temps après, par un autre commissaire, l'évêque Gilberto, qui vint juger et condamner ceux qui professaient les nouvelles doctrines de Gassendi ou de Descartes, désignés comme athées. Il emprisonna divers individus; et l'instruction de leur procès les convainquit bientôt d'hérésie, ou tout au moins d'incrédulité. Quelques académiciens qui avaient eu la permission de faire des recherches dans l'histoire naturelle, étaient l'objet spécial de ses enquêtes. Il aurait encore troublé bien davantage la paix de ces philosophes, si, en 1691, d'après les instances du peuple napolitain, ce nouveau commissaire du Saint-office n'avait pas été chassé du royaume par le vice-roi, le comte de St-Etienne.

On a regardé comme un titre de gloire pour le peuple napolitain, et certes c'en est un, de s'être toujours opposé à l'établissement de l'inquisition romaine; mais cela tenait, en quelque sorte, plutôt à la forme et à la légalité de la ju-

ridiction, qu'à la nature même de la chose. Car bien que l'inquisition romaine ne pût pas procéder ouvertement et directement dans le royaume de Naples, les évêques et les vice-rois eux-mêmes en remplissaient les fonctions, sans égard pour la justice et la raison. Les Napolitains toutefois eurent moins à s'en plaindre que les Siliciens, chez qui ce tribunal épouvantable se trouvait organisé sur le modèle de celui d'Espagne. Voilà pourquoi sans doute les progrès de l'esprit humain ont été bien plus lents dans ce royaume que dans celui de Naples. Ces tyrans de la pensée allèrent jusqu'à suspendre le cours de la justice ordinaire, et à faire la loi au gouvernement lui-même.

Au commencement de ce siècle, le duc de Féria étant vice-roi de Sicile, la grande cour de Palerme fit arrêter quelques agents du Saint-Office, prévenus d'assassinat. Regardant cet acte de justice comme injurieux à leur propre dignité, les inquisiteurs excommunièrent les juges. L'archevêque de Palerme prit la défense de ces derniers, et les couvrit de son absolution. Les inquisiteurs, menaçant d'interdit toute la ville, s'apprêtèrent à repousser la force par la force; ils armèrent leurs domestiques et leurs partisans, et firent une forteresse de leur tribunal. La garde du vice-roi s'avança, somma l'ennemi de se rendre, brisa les portes, et notifia les ordres suprêmes de l'archevêque. Les inquisiteurs

ne répondirent que par une pluie *d'interdits* qui tombèrent de toutes parts sur la tête des assaillans. Cette guerre aurait duré plus longtemps, si une dépêche de la cour de Madrid ne fût arrivée pour réconcilier les deux factions; ce qui fut un nouveau triomphe pour l'inquisition romaine.

Ces sortes de disputes et de scandales, souvent renouvelés par la cour de Rome, produisaient du moins un avantage, c'était de réveiller l'orgueil et l'ambition de la cour d'Espagne, et d'encourager les publicistes et les théologiens à soutenir les prérogatives de la couronne et à rejeter les maximes des canonistes romains.

Nous signalerons ces époques trop rares où la liberté d'écrire put se montrer impunément, au moins sous ce rapport. Dans les premières années de ce siècle, le comte de Bénavente, vice-roi de Naples, s'opposa courageusement à l'immunité des églises, proclamée par Grégoire XIV. Il fit saisir et exécuter un meurtrier qui avait trouvé un asile dans un couvent de Dominicains; l'archevêque excommunia les magistrats, mais le vice-roi ne tint pas plus de compte de ses anathèmes que des motifs qui les inspiraient. Sous le pontificat d'Urbain VIII, deux commissaires de la cour de Madrid, l'évêque de Cordoue, Domingo Pinentel et Jean Chamacero, demandaient au pape une réforme des abus que la daterie de Rome avait introduits en Espagne; ils mena-

çaient même de réunir un concile et de créer un nouveau pape, si Urbain VIII ne se rendait à leurs instances. Don Emmanuel de Gusman, comte de Monterey, se trouvait alors vice-roi de Naples; suivant les instructions de sa cour, il devait appuyer les réclamations des deux commissaires par ses propres réclamations, et même au besoin par la force des armes (1). La cour de Rome sût écarter l'orage, en ménageant les ministres d'Espagne; et quelque temps après, elle se crut en état de prétendre au baillage des Siciles, durant la minorité de Charles II. Cette querelle, dont on avait donné l'exemple à l'époque de la minorité de l'empereur Frédéric II, occasiona de part et d'autre une foule d'écrits, parmi lesquels on remarqua le mémoire d'un célèbre jurisconsulte, Marcel Marziano. Nous apprécierons, dans le cours de cette histoire, ce qui résulta d'avantageux pour les Napolitains de ces circonstances passagères.

Après tant de calamités et de vicissitudes, on vit encore à Naples, vers la fin de ce siècle, un vice-roi qui protéga les lettres et les savans, autant que la plupart de ses prédécesseurs avaient négligé les unes et persécuté les autres : ce fut D. Louis de la Cerda, duc de Médina-Celi. Vivement alarmé par la santé chancelante de son sou-

(1) Giannone, lib. XXXVI, c. III.

verain, et par l'idée des malheurs auxquels sa mort exposerait la monarchie, il chercha quelque consolation dans les lettres et dans les beaux-arts, auxquels son goût éclairé fit faire de sensibles progrès ; mais ce qui lui assure l'estime de la postérité, c'est la protection qu'il accorda aux gens de lettres les plus distingués de son époque : souvent il les réunissait dans son palais ; il les engageait à lui faire part de leurs recherches et de leurs travaux, et le vice-roi n'était plus au milieu d'eux qu'un simple académicien. Ce fut l'époque où les sciences et les lettres commencèrent à fleurir dans le royaume de Naples.

Nous ne parlerions pas du tort que firent aux progrès des lettres les fléaux divers qui désolèrent ces malheureuses contrées à cette même époque, si le gouvernement n'en avait rendu les effets encore plus affreux par son impéritie ou par sa négligence. Il n'employa ni les moyens nécessaires pour prévenir ou affaiblir leur violence, ni les remèdes propres à réparer les dommages qu'ils avaient causés. Leur action désastreuse suspendit l'instruction publique. La peste qui envahit Naples, en 1656, priva l'université de ses écoliers et de ses professeurs. Lors même que ces funestes accidens épargnaient la vie des habitans, ils perpétuaient et fortifiaient des opinions et des préjugés plus propres à paralyser les facultés de l'esprit humain qu'à en favoriser le développement.

On ne peut pas douter que les causes que nous venons de signaler n'aient long-temps nui aux progrès des sciences et des lettres ; mais ce qui leur devint plus fatal encore, c'est la protection même des vice-rois qui semblaient les favoriser. Leurs faveurs, comme leur despotisme, ne purent que dénaturer de plus en plus le caractère de la nation et celui de sa littérature. Ceux qui profitaient de leurs bonnes grâces adoptaient leurs mœurs, leurs opinions, leurs costumes ; et ils entraînaient insensiblement les autres à leur suite. Cet inconvénient n'eût pas été aussi grave, si la nation dominatrice eût été plus avancée en civilisation ; mais dirigée par la superstition la plus grossière, la nation espagnole ne put qu'ajouter ses préjugés à ceux de la nation conquise. On vit s'introduire ou prendre plus de force l'étiquette, le point d'honneur, les duels, les titres, les jalousies, les vengeances, les fêtes, les mascarades arabes, les tournois ; enfin, et surtout, la crédulité et les superstitions monacales (1). Giannone fait à cet égard une remarque infiniment curieuse : c'est que les ordres religieux, les couvens, les églises semblaient se multiplier avec les calamités publiques (2). Un seul volume avait suffi, dans le siècle précédent, pour

(1) Signorelli, *Coltura delle Sicilie*, t. V, p. 320.

(2) Giannone, *Storia civile del regno di Napoli*, t. XI, p. 128.

donner le catalogue des églises de Naples (1) ; il fallut en ajouter deux autres pour décrire les églises qu'on avait bâties jusqu'en 1654 (2).

La cour de Rome ne cessait, de son côté, d'étendre son autorité sur tous les états d'Italie, et particulièrement sur l'état de l'Eglise. Voulant soutenir ou revendiquer sa juridiction, elle avait toujours en réserve une armée de canonistes, qui souvent opposaient aux rois des maximes qu'on n'osait pas avouer ailleurs. Cependant ce n'était plus le temps des Guelphes ; et les papes n'avaient ni la volonté ni le pouvoir de soutenir les droits et l'indépendance des peuples contre leurs oppresseurs. Les canonistes romains ne combattaient plus que pour conserver quelques restes d'une juridiction chancelante ; et tout en s'opposant aux prétentions des rois, ils étaient loin de vouloir servir la cause des peuples. Ce n'est pourtant que dans quelques-uns de leurs écrits qu'on retrouve une certaine hardiesse à cet égard, et une sorte de liberté.

En général, les papes continuaient à protéger des études qui alimentaient les disputes oiseuses et stériles des moines, et s'opposaient par cela

(1) Voyez la description qu'en publia, en 1560, Pierre de Stefano.

(2) Voyez *Napoli sacra*, par César d'Engenio, 1624, et avec *le supplément* de Charles de Lellis, 1654, en trois vol.

même aux progrès des lumières et de la civilisation. Ils se plaisaient tantôt à déterminer les bornes ou les contradictions de la grâce et de la liberté, tantôt à concilier les opinions des Jansénistes et des Molinistes, des Dominicains et des Jésuites. Ces derniers disputaient aussi sur le culte des Chinois : le regardant, les uns comme une abominable idolâtrie, les autres, comme innocent et philosophique. On cherchait ordinairement à ménager ces théologiens controversistes ; mais ce n'est pas ainsi qu'on traitait tout ce qui tendait à l'innovation ou ne semblait pas assez favorable aux intérêts de la cour de Rome.

L'inquisition redoublait de zèle en Italie, à mesure que le protestantisme faisait des progrès en Allemagne. On vit brûler Giordano Bruno, qui n'avait pas voulu proférer un mensonge en désavouant ses opinions. Nous verrons dans la suite Marc-Antoine de Dominis et tant d'autres exposés au même danger, parce qu'ils avaient le malheur de ne pas penser comme les théologiens romains, et l'imprudence de le manifester.

On persécuta les *Illuminés* d'Espagne, les *Invisibles* de la Picardie et de la Belgique, les frères *Rose-croix* de France et les *Quiétistes*, qui s'étaient beaucoup répandus en Italie, parce que leurs maximes et leurs pratiques n'étaient pas assez conformes à celles que l'on professait à Rome. Cette persécution de la pensée alla si

loin qu'elle n'épargna pas le grand Galilée et ses disciples, ni plusieurs autres savans, coupables d'avoir expliqué les lois de la nature ou d'avoir des opinions plus saines que celles de leurs persécuteurs. Tel était en général l'esprit de la cour de Rome; et sa puissante influence, s'exerçant plus ou moins sur tous les états catholiques, devait se faire sentir encore davantage en Italie, et surtout dans les provinces soumises à sa domination.

D'après ce que nous venons de remarquer, il serait superflu de parcourir la liste des treize papes qui gouvernèrent l'Eglise pendant le XVIIe siècle: deux seulement d'entre eux, Urbain VIII et Alexandre VII, nous arrêteront pour le moment, parce qu'ils cultivèrent et favorisèrent plus spécialement les lettres, et que leur influence mérite d'être mieux appréciée qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Maffeo Barberini qui, sous le nom d'Urbain VIII, gouverna l'Eglise depuis 1625 jusqu'en 1644, avait fait ses études chez les Jésuites. Il avait appris le latin, le grec et quelque peu d'hébreu; il cultiva toujours les belles-lettres et surtout la poésie. Entré jeune encore dans la carrière des honneurs ecclésiastiques, il ne tarda pas à être nommé cardinal et enfin pape. Pendant son long pontificat, il ne fut point infidèle aux muses, qu'il avait aimées dès son premier âge. Sitôt qu'ils le virent élevé à la chaire de saint

Pierre, tous les versificateurs de l'Italie s'empressèrent d'accourir à Rome, pour avoir quelque part à sa protection. Il eut quelquefois le mérite de repousser les poètes médiocres, et surtout les poètes licencieux. Je ne sais quel archevêque lui avait dédié un gros volume de vers détestables : il ne lui dissimula pas qu'il voyait avec peine qu'un prélat fût un mauvais poète. Un autre auteur lui ayant présenté des vers peu chastes en fut, dit-on, si mal accueilli, qu'il mourut de chagrin.

Parmi les savans et les poètes qui méritèrent et obtinrent la protection de ce pontife, on distingue Léon Allacci, Luc Olstenius, Abraham Eckellense, Gabrielle Chiabrera, Jean Ciampoli, Bracciolin et plusieurs autres. Si l'on en croit Fulvio Testi, il préférait ceux qui affectaient de paraître en savoir moins que lui, et qui préconisaient son talent. Testi, par ce genre d'adresse, obtint de lui tout ce qu'il désirait (1).

On a de ce pape un bon nombre de vers latins que nous apprécierons ailleurs. Il crut rendre un grand service à l'Eglise en donnant aux hymnes du bréviaire romain plus de correction et d'élégance. Peut-être eut-il part lui-même à ces chan-

---

(1) Voyez une de ses lettres, dans la vie de Testi, écrite par Tiraboschi, p. 68; édition de Modène, 1780.

gemens (1). Diverses bulles signalèrent son gouvernement; quelques-unes font preuve de son esprit ; il défendit toute discussion sur les matières relatives à la grâce. Quel service n'aurait-il pas rendu à l'église chrétienne et à la république des lettres s'il eût étendu cette défense à toutes les controverses du même genre ! Quel que soit le mérite de ce pape, on ne peut lui pardonner d'avoir trop favorisé les Barberini, ses neveux, qui abusèrent de son autorité et de sa confiance; et moins encore d'avoir persécuté Galilée et tous les vrais philosophes, Ciampoli même, qu'il avait d'abord couvert de sa protection.

Alexandre VII fut meilleur poète qu'Urbain VIII, qui avait été son protecteur; jeune encore, il brilla dans l'académie des *Philomathes* de Sienne; et il garda toujours sur le Parnasse le nom de cette académie. Son gouvernement fut souvent agité par divers accidens fâcheux, et surtout par les prétentions exagérées de Louis XIV, qui soutint à Rome, par la force des armes, ce qu'on appelait les *franchises*. Le pape se vit plusieurs fois exposé à l'injuste colère de ce prince et de ses ministres, et il en fut publiquement humilié. Dès qu'il put s'affranchir

(1) Voyez Faustino Avevalo, *Hymnodia hispanica*, p. 134, et Tiraboschi, *Storia della litteratura italiana*, t. VIII, p. 27, nº (*a*).

de la partie désagréable de son administration, il ne rechercha plus que les livres et les entretiens littéraires : c'est là qu'il oubliait souvent les chagrins de la papauté. Il accueillit à Rome la reine Christine de Suède, circonstance intéressante pour les savans de son temps. Jean-Victor Rossi parle de lui comme du seul homme qui fût digne d'être distingué parmi les Romains (1). Il se montra d'abord scandalisé du népotisme de ses prédécesseurs; mais bientôt il imita leur exemple, et mérita les mêmes reproches. On dit que le cardinal Pallavicino s'étant proposé de lui dédier son *Histoire du concile de Trente*, fut obligé de supprimer la dédicace où il avait célébré ce rare mérite auquel son Mécène venait de renoncer. Les études favorites d'Alexandre VII furent les belles-lettres et l'histoire ecclésiastique. Il publia des vers latins bien supéreurs à ceux d'Urbain VIII; protégea les académies et les savans; rechercha partout les anciens manuscrits, dont il était fort habile à déchiffrer les caractères; enfin il s'occupa de l'instruction publique, acheva l'édifice de la Sapience, et l'enrichit de livres et de tout ce qui pouvait être utile aux élèves. Il se proposait de fonder un collége destiné à la réunion des savans les plus versés dans l'érudition ecclésiastique; mais, distrait par d'autres objets plus

(1) Voyez ses lettres.

urgens ou moins convenables, il négligea son projet. Ce pontife mourut en 1667, et aucun des papes de ce siècle ne fut autant regretté. Toutefois, il ne faut pas oublier qu'il condamna les fameuses *Lettres provinciales* de Pascal, ce qui prouve l'empire des préjugés sur les meilleurs esprits.

Plusieurs autres papes contribuèrent à la prospérité des beaux-arts, bien moins en amateurs éclairés que parce qu'ils y voyaient des moyens de magnificence et de faste. Paul V, qui certes ne fut pas l'ami des lettres, restaura néanmoins plusieurs anciens édifices; en éleva de nouveaux, et pressa la construction du Vatican. Ce monument remarquable fut terminé par Innocent X, qui embellit en même temps Rome d'autres édifices plus ou moins importans.

D'autres papes favorisèrent les poètes en raison des éloges qu'ils en attendaient, plutôt qu'en considération de leur talent. Nous les verrons aussi encourager l'étude des langues orientales, dans l'intérêt de l'Eglise, il est vrai; mais ils n'en contribuaient pas moins aux progrès des lettres.

La cour de Rome, au commencement de ce siècle, rencontra de la part de la république de Venise une opposition qui dut avoir beaucoup d'influence sur l'esprit des Italiens. Cette république venait de renouveler une ancienne loi qui défendait aux ecclésiastiques d'acquérir

de nouveaux immeubles. En même temps le conseil des Dix fit mettre en prison un abbé et un chanoine, accusés de crimes énormes. Paul V, défenseur ardent de ce qu'on appelait les immunités de l'Eglise, regarda ces procédés comme un attentat à son autorité, et menaça d'excommunier le doge et tous les Vénitiens, s'il ne révoquait pas sur-le-champ la loi, et ne délivrait les deux prisonniers. Ferme dans ses déterminations, la république non-seulement rejeta les prétentions de la cour romaine, mais elle méprisa l'excommunication et l'interdit qu'on lança contre elle, le 17 avril 1606. Elle prescrivit à tous ses sujets de mépriser, à son exemple, ces vaines démonstrations; et chassa de son territoire les Jésuites, les Théatins et les Capucins, qui aimèrent mieux obéir à Rome qu'à leur gouvernement. Tous les autres ecclésiastiques continuèrent de se sonmettre à l'autorité légitime. Paul V, oubliant que son siècle n'était plus celui de Grégoire VII, se disposait à prêter aux armes spirituelles l'appui des armes temporelles; et les Vénitiens songeaient de leur côté à repousser cette double agression. Qui sait quelles suites aurait eues cette dispute, si Henri IV, allié de la république, et qui se croyait obligé de ménager la cour de Rome, n'eût pas engagé les Vénitiens à se réconcilier avec le pape? La république, sans renoncer à ses droits, livra les deux prisonniers au cardinal de Joyeuse, ministre du roi de France,

en déclarant qu'elle ne le faisait que par déférence pour son puissant allié. Elle garda, quant au reste, toutes ses prérogatives (1).

Cette querelle dura peu, mais elle donna lieu à un genre de discussions qui laissa des traces profondes dans l'esprit des Italiens. Les théologiens romains, et surtout les cardinaux Bellarmin et Baronius, firent dans cette occasion éclater leur zèle pour la cause du Saint-Siége; mais ils trouvèrent un adversaire indomptable dans la personne de Paul Sarpi, dont la hardiesse et la fermeté égalaient les lumières et les talens. Nous parlerons ailleurs de ses écrits, et surtout de son *Histoire du concile de Trente* : ce qu'il faut remarquer ici, c'est que son exemple encouragea et dirigea une foule d'écrivains subalternes, qui jouirent d'une liberté de penser dont on n'avait pas encore usé dans cette sorte de discussions. On a même dit que le sénat de Venise fut si pénétré de la vérité de ces maximes, qu'il se montra disposé à se séparer de l'Eglise romaine plutôt que de renoncer à ses droits. Aussi s'établit-il alors à Venise une nouvelle école où l'on enseignait la doctrine de Sarpi, et d'où il sortait des ouvrages composés dans son esprit. Daru, après avoir résumé les maximes les plus importantes de cette école, n'hésite pas à dire

(1) Muratori, *Annali d'Italia*, an 1605-6-7.

qu'on éprouve quelque étonnement de les voir professées par des religieux italiens, surtout à l'époque où une ligue de fanatiques venait de désoler la France; où Jacques-Clément avait poignardé Henri III; où le portrait de ce moine parricide était placé sur l'autel; où la Sorbonne enfin appelait Henri IV *Henri le relaps* etc. (1). On ne peut nier que la philosophie ne jouît alors dans les états de Venise d'une plus grande liberté que dans tout le reste de l'Italie. C'est là que nous verrons Galilée récompensé de ce dont il fut puni à Rome et à Florence : c'est là qu'on s'occupa de démasquer les Jésuites. Nous citerons seulement la satire de Nicolas Villani, intitulée : *Dei vestram fidem*, qu'il composa aux instances du patrice Vénitien Dominique Molino; et la *république des Solipses*, publiée à Venise, et dont l'auteur fut protégé par le gouvernement.

Les autres événemens politique, qui agitèrent pendant ce siècle la république de Venise furent d'une tout autre nature; mais comme ils tendaient au maintien de son indépendance, ils contribuèrent, en même temps, à entretenir l'esprit national des Vénitiens. Les Usckoques, peuple transfuge, chassés de leurs foyers par les Turcs, s'étaient établis à Segna, dans le golfe de Guernero; et, tantôt profitant, tantôt abusant de la protection de l'Autriche, ils exerçaient la piraterie sur

(1) *Histoire de Venise*, t. IV, p. 311. Paris 1821.

l'Adriatique aux dépens des peuples voisins. Les Vénitiens vengèrent sur ces pirates les torts qu'ils en avaient reçus, et ils obligèrent l'Autriche à leur retirer sa protection. Ils ne cessèrent jamais de se tenir en garde contre les procédés ouvertement hostiles ou même insidieux et perfides de l'Espagne. En supposant même que le duc d'Ossone eût plutôt conspiré contre les Espagnols avec la république, pour s'emparer du royaume de Naples, que contre la république pour servir la cour de Madrid, comme le prétend Daru (1), il n'est pas moins vrai que cette république déploya autant de courage que d'adresse pour déjouer les trames du marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne, et d'autres perturbateurs secrets. Elle s'allia tantôt avec la France, tantôt avec la Savoie, pour s'opposer par les armes aux desseins de ses ennemis, et concourut à faire retirer les Espagnols de la Valteline, ainsi que les Autrichiens de Mantoue. Ce qu'il importe encore plus de remarquer, c'est qu'elle ne se fit, dans sa position, aucun scrupule de se procurer les secours de Zurich et de Berne, et de recruter des soldats protestans parmi les Grisons. Elle conclut aussi, en 1617, une alliance offensive et défensive avec la république de Hollande, reçut à Venise un corps de ses troupes, et accorda des subsi-

(1) *Loc. cit.*, lib. XXXI, p. 388.

des aux protestans d'Allemagne, qui faisaient la guerre aux Autrichiens (1). Une telle alliance dut surtout encourager l'école où l'on attaquait sans cesse les prétentions de la cour romaine et les projets de l'Espagne. On en vit sortir Trajan Boccalini, Ferrante Pallavicino, Brusoni, et tant d'autres que le cours de cette histoire ramènera sous nos yeux.

La république de Venise donna des preuves encore plus éclatantes de bravoure, hors d'Italie, pendant la seconde moitié de ce siècle. Elle eut à combattre long-temps contre les Turcs, pour défendre le royaume de Candie, et se dédommager de sa perte. On ne peut se rappeler sans étonnement par combien de combats, de revers et de victoires fut marquée cette guerre, qui dura depuis 1645, jusque vers la fin du siècle. Les batailles gagnées aux Dardanelles, en 1655, par François Morosini, et, en 1656, par Laurent Marcello; enfin le long siége de Candie, soutenu par ce même Morosini, tout cela a quelque chose d'antique, qu'on rencontre bien rarement dans l'histoire moderne. La république perdit ce nouveau royaume en 1669; mais son courage ne l'abandonna pas: Bientôt la guerre se ralluma, et Morosini, après avoir conquis, en 1684, sainte-Maure, soumit, en 1687,

(1) Schiller, *Guerre de trente ans*, livre I.

toute la Morée, et la république s'assura, en 1699, sa nouvelle conquête, ainsi que l'île de Scio, et plusieurs autres forts, dans la Dalmatie.

Au milieu de ces événemens politiques et militaires, qui prouvaient l'énergie des Vénitiens, la république ne cessa point de s'occuper du progrès des sciences et des lettres. Elle combla d'honneurs et de pensions non-seulement Sarpi et Galilée, mais beaucoup d'autres qui couraient la même carrière. On distingue aussi plusieurs patriciens, tels que Sagredo, qui étudiait lui-même la nouvelle philosophie, et protégeait ceux qui la professaient. Mais nul d'entre eux ne nous a fait connaître aussi bien l'esprit de son gouvernement, dont il était un des principaux mobiles, que le sénateur Dominique Molino, à qui nous devons ici une mention particulière.

Il était né en 1573; il cultiva et favorisa tous les genres de littérature. Les hommes de lettres les plus distingués de l'Europe, et surtout Heinsius, Scriverius, Barleus, Casaubon, Vossius, Meursius, Grotius et Farnaby, le regardèrent comme le premier Mécène de leur temps, et attachèrent infiniment de prix à son estime et à sa société. Gassendi trouvait qu'aucun prince ne s'était plus distingué, par la protection accordée aux lettres, que le sénateur Molino (1). Il entrete-

(1) *Vie* de Peiresc.

nait des correspondances avec les savans les plus estimés de son temps, et leur offrait généreusement ses services. Leurs lettres et les dédicaces de leurs ouvrages sont autant de preuves de leur estime et de leur reconnaissance. Sa fortune et sa riche bibliothèque étaient à la disposition de ceux qui voulaient et pouvaient en profiter. Il aida surtout de ses conseils Nicolas Crasso, le jeune, pour les annotations dont il enrichit les ouvrages du cardinal Contarini et de Donato Gianotti.

Ce fut encore lui qui encouragea Felice Osio à commenter et à publier l'histoire d'Albertin Mussato. On croit même qu'il eut part aux écrits que Sarpi publia sur le gouvernement de la république (1). Il engagea, dit-on, Nicolas Villani à composer les deux satires où ce poète attaque avec une hardiesse jusqu'alors insolite les vices qui dominaient l'Italie, et surtout la triste influence qu'y exerçaient les Jésuites. Il n'est resté de lui aucun ouvrage : sa correspondance, qui eût jeté tant de lumière sur l'histoire littéraire de son temps, a été presque entièrement dispersée par la négligence de ses héritiers. Il mourut en 1635. Ottavio Ferrari annonça sa mort aux Italiens comme le plus grand malheur qui pût leur arriver (2) : les étrangers eux-mêmes y vinent

(1) Foscarini, *Letteratura Veneziana*, p. 394.

(2) *Opera Varia*; Padoue, 1668, p. 394.

une perte réelle pour la littérature et la philosophie. A la honte des Italiens, qui n'ont pas encore publié un éloge de cet homme célèbre, tandis que tant d'autres, avec bien moins de titres, ont obtenu cet honneur, Boxhornius prononça à Leyde l'oraison funèbre de Molino.

En parlant de la république de Venise, nous n'avons rien dit de ce tribunal de l'Inquisition qui était l'ame de son gouvernement, et qu'on a signalé comme plus horrible que celui de l'inquisition romaine. Peut-être même a-t-on exagéré l'iniquité de ses opérations, pour justifier la destruction de cette malheureuse république, comme si elle eût été plus corrompue et plus digne de disparaître du rang des puissances européennes que tant d'autres qui subsistent encore! Les tristes effets de la violence, et la bizarrerie des vicissitudes qu'elle eut à éprouver, ne nous feront oublier ni ses titres de gloire, ni les torts de ceux qui opérèrent sa destruction. Loin de nous l'idée de faire l'apologie de ce tribunal qui, envahissant et subjuguant toutes les autres parties du gouvernement et son chef lui-même, employait les formes les plus illégales et les plus tyranniques, et s'appuyait sur les soupçons les plus légers; nous remarquerons seulement que cette inquisition se bornait à ce qui tient au gouvernement. C'était le seul objet qu'il fallût respecter à Venise; c'était un

article de foi, qui ne permettait ni le doute ni l'examen : sur tout autre objet, la pensée pouvait s'exercer en toute liberté et sans danger, avantage dont on ne jouissait pas sous la domination de Rome, où la juridiction des inquisiteurs s'étendait sur tous les objets d'administration.

De tous les états d'Italie, le duché de Savoie fut le plus exposé au fléau de la guerre. Envahi, tantôt par les Espagnols, tantôt par les Français, il eut souvent plus à souffrir de ses alliés que de ses ennemis, et il éprouva aussi les effets de la discorde civile. Cependant malgré ces mouvemens continuels qui contribuaient à nourrir l'esprit militaire de cette nation, et à défendre son indépendance, quelques-uns de ses ducs ne négligèrent pas les lettres, au milieu du tumulte des armes. Charles Emanuel Ier, qui régna depuis 1580 jusqu'en 1630, fut regardé comme un des princes de son temps les plus habiles dans la politique et dans la guerre. Malheureusement ses moyens n'étaient pas proportionnés à son ambition, et il échoua dans tous ses vastes projets. Ce prince voulait s'emparer de Genève, de Gênes, de Monferrat, de Chypre ; et il osa même attaquer l'Espagne, la France, et surprendre Paris ; mais, épuisé par ces entreprises gigantesques, il mourut, laissant plusieurs de ses villes au pouvoir de ses ennemis, et le reste de ses états dans la crainte et dans la misère.

Dans une position si peu favorable aux études, Charles-Emanuel ne laissa pas de cultiver les lettres et de protéger les savants. Il entretenait à sa cour plusieurs professeurs avec des appointemens considérables; souvent on le vit entouré d'une foule d'hommes de lettres, avec qui il se plaisait à discuter sur des objets scientifiques. C'était son amusement ordinaire, surtout pendant son dîner. Tiraboschi, d'après l'autorité de Tassoni, nous apprend que ce prince parlait plusieurs langues avec une grande facilité, et qu'il discutait avec beaucoup d'intelligence sur des matières concernant la poésie, l'histoire, la médecine, l'astronomie, les mathématiques, et surtout l'art de la guerre (1). En supposant même ces éloges exagérés, on ne peut nier que de tels entretiens ne fussent très-propres à encourager les savans qui y prenaient part. Le duc Charles-Emmanuel fit aussi preuve de libéralité envers quelques écrivains : Jérôme Rocchi, vénitien, ayant publié je ne sais quel traité, en reçut la valeur de 125 écus d'or (2). Il donna une forte somme d'argent à un biographe qui avait écrit la vie d'Emmanuel-Philibert, son père (3); enfin il protégea spécialement le célèbre Jean Boter, à qui il avait confié l'éducation de ses fils, ainsi

(1) *Loc. cit.* p. 18.

(2) Voyez Apostolo Zeno, *note al Fontanini*, t. 1, p. 2.

(3) Tiraboschi, *Loc. cit.* p. 22.

que Gabriel Chiabrera, qu'il traitait avec beaucoup d'égards.

Ce prince trouva aussi le temps de composer quelques ouvrages. On en conserve encore deux dans la bibliothèque de la cour de Turin (1). Dans l'un, écrit en italien, et intitulé : *Il Delta*, il traite des fondateurs des principales monarchies, surtout de Moïse, de Romulus et de Constantin ; l'autre, écrit en français, a pour titre le *Blason*. Il avait encore entrepris une *Histoire universelle* et une vie des capitaines et des personnages les plus distingués (2). Il connaissait le dessin, et avait tracé diverses figures pour sa grande galerie ; il avait suggéré au comte Louis Sanmartin d'Aillé le sujet et le plan d'une de ses pastorales, intitulée l'*Alvida*, qui existe manuscrite dans la bibliothèque de l'université de Turin (3) ; enfin on sait qu'il eut part à une critique de l'*Amédéide*, poème de Gabriel Chiabrera (4). On ne peut donc lui contester le mérite d'avoir été un prince instruit, et dont l'exemple dut exercer une très-utile influence sur les lettres.

---

(1) Rossotti, *Syllab. script. Pedem.*, p. 131.

(2) Alexandre Panigarola, en lui dédiant, en 1629, un recueil de *Lettres*, désigne ainsi ses ouvrages : *Il Paralello de' principi ; Il discorso dell'armi ;* et *Le monarchie sacre*.

(3) Voyez la *dédicace* que l'auteur en a faite au duc lui-même.

(4) Tiraboschi, etc, *loc. cit.* p. 21.

Mais cette influence cessa après sa mort : Victor-Amédée, son fils, pendant les sept années de son règne, ne songea qu'à recouvrer une partie de ce qu'avait perdu son père. Christine, sa veuve, fille de Henri IV, lui succéda comme tutrice de ses enfans ; elle se vit bientôt disputer l'autorité par le cardinal Maurice et le prince Thomas, ses beaux-frères, et l'état fut envahi par les Espagnols et par les Français, qui protégeaient les deux partis. Cette protection fut plus funeste encore que ne l'avait été leur hostilité : elle affligea ces peuples pendant plus de vingt ans. Le règne paisible de Charles Emmanuel II fut sans gloire, comme sans profit pour les lettres. Après sa mort, arrivée en 1675, l'état fut menacé des malheurs d'une nouvelle minorité ; mais dès que Victor-Amédée II put gouverner par lui-même, il déploya cette adresse qu'on a regardée comme héréditaire dans sa maison ; tantôt uni avec les uns, tantôt avec les autres, il ne songea qu'à profiter des occasions d'agrandir ses états. Il joua un grand rôle dans le siècle suivant, et fut mis au rang des rois ; mais les sciences et les lettres n'eurent aucune part à sa gloire ; et si l'on rappelle la persécution qu'il renouvela contre les Vaudois, avec plus de violence encore que ses prédécesseurs, on ne peut voir en lui qu'un ennemi de la tolérance et de la liberté de penser.

Les princes Gonzagues n'héritèrent point des

nobles qualités de leurs ancêtres : Vincent Ier, François IV, Ferdinand et Vincent II vécurent également méprisés de leurs sujets et des étrangers. Charles, duc de Rhetel et fils de Charles, duc de Nevers, soutenu par les Français, succéda à Vincent II, en 1627, et s'empara, en même temps, du Montferrat, comme époux de Marie, fille unique de François IV, qui en était l'héritière. Cette occupation donna lieu aux hostilités de la cour de Savoie et des Espagnols. Le Montferrat fut tour à tour en proie aux ravages des Savoisiens, des Espagnols, des Français et des Allemands; et Mantoue, après avoir été désolée par la peste et par les exactions de ses princes, se vit envahie et pillée en 1630 par les Autrichiens. Ils y exercèrent les cruautés qu'ils avaient exercées à Rome, sous le pontificat de Clément VII, cruautés d'autant plus abominables qu'elles furent exécutées par les ordres et sous les yeux du comte de Collalto, leur chef. Accoutumés à n'avoir aucune pitié pour les hérétiques qu'ils combattaient en Allemagne, ils traitaient de la même manière les catholiques en Italie. Les hommes de lettres et les artistes regrettent encore les beaux monumens que les ducs précédens avaient consacrés, dans cette ville, aux arts et à la littérature. Enfin, Ferdinand-Charles ayant succédé, en 1665, à son père, Charles II, vendit Casal à Louis XIV, pour aller se réjouir au carnaval de Venise; et, dépouillé par une sen-

tence impériale du reste de ses états, il mourut en 1708, à Padoue.

Le duché de Parme et de Plaisance ne fut pas mieux gouverné par les Farnèse. Ranuce Ier, qui avait succédé, en 1592, à son illustre père Alexandre, oubliant bientôt son exemple et l'éducation qu'il en avait reçue, déploya tout le caractère d'un tyran sanguinaire et brutal. Il fut généralement haï. On conspira contre lui, ou du moins il le fit croire, pour avoir un prétexte de massacrer ses sujets, et de s'emparer de leurs biens. Il fit même dresser contre les victimes un procès où toutes les bornes de la pudeur sont franchies (1). Sa cruauté n'épargna pas Octave, son fils naturel, bien qu'il l'eût déclaré son successeur ; il le déshérita dès que ce malheureux eut des enfans légitimes, et il le laissa périr misérablement dans une prison. Tiraboschi (2) a néanmoins compté Ranuce parmi les protecteurs des études, pour avoir fait bâtir le magnifique théâtre de Parme, d'après le modèle de ceux des anciens, et pour la singularité des spectacles dont il donna l'exemple. Nous laissons à nos lecteurs le soin de se figurer quel dut être le sort des artistes et des savans sous la pro-

---

(1) Muratori, *Annali d'Italia*, an 1612; Galluzzi, lib. VI, c. 2, t. V, p. 203.

(2) *Loc. cit.* p. 25.

section d'un prince étranger à tout sentiment généreux.

Édouard Farnèse succéda, en 1622, à Ranuce, son père, mais il se proposa d'imiter Alexandre, son aïeul. Dépourvu de talens, et accablé sous le poids d'un embonpoint excessif, il voulut néanmoins figurer parmi les guerriers; il s'allia avec les Français contre les Espagnols, et vit son petit état exposé aux ravages des uns et des autres. Cette funeste expérience ne le rendit pas assez sage pour lui faire éviter une seconde guerre avec les Barberini, neveux d'Urbain VIII. Ils exigèrent qu'il payât les dettes immenses qu'il avait contractées, et ils s'emparèrent de Castro et de Ronciglione. C'est la seule guerre un peu importante qui ait éclaté, pendant ce siècle, entre les Italiens. L'armée romaine, quoique très supérieure à celle de Farnèse, prit la fuite aussitôt qu'elle aperçut l'ennemi; mais celui-ci ne sut ou n'osa tirer aucun parti de cet avantage imprévu. Cette guerre, qui n'offre pas d'autre circonstance remarquable que la présence du célèbre Montecuculli, engagea la cour de Rome dans des combats plus hardis et plus sérieux qu'elle ne l'avait prévu. Plusieurs écrivains l'attaquèrent dans leurs ouvrages; ce fut surtout à Venise qu'ils établirent leur arsenal.

Edouard mourut en 1646; ses successeurs n'héritèrent que de son embonpoint, mais ils se mon-

trèrent encore plus indifférens sur le sort de leurs sujets. Ranuce II avait choisi son précepteur pour ministre; celui-ci crut nécessaire de faire assassiner l'évêque de Castro; Innocent X punit cet assassinat par un attentat plus horrible : il fit raser cette ville, et Ranuce, pour toute satisfaction, fit trancher la tête à son ministre, et céda Castro et Ronciglione. Ce prince mourut en 1694, après avoir pleuré la mort de son fils aîné, et prédit l'extinction de sa famille, en considérant la constitution physique de ses autres enfans.

La cour d'Urbain qui avait tant brillé, dans le siècle précédent, par son goût pour les lettres et les beaux-arts, et par les savans et les poètes qui la fréquentèrent, disparut, en 1631, de l'Italie, comme avait disparu, en 1598, celle de Ferrare. Le vieux duc d'Urbain, Marie de la Rovere, ayant perdu son fils unique, et n'ayant d'autre héritier que Victoire, sa nièce, fiancée au grand-duc de Toscane, Ferdinand II, se laissa entraîner par le clergé, et il abdiqua son duché en faveur du Saint-Siége, dont il relevait. Le duché d'Urbain ne compta plus que comme une des provinces soumises à la cour de Rome.

César d'Este qui avait transporté la cour de Ferrare dans le petit état de Modène et de Reggio, ne pouvant plus se faire remarquer par le même faste que ses ancêtres, se contenta de se faire aimer de ses sujets, et laissa, en 1628, son

trône à Alphonse III, son fils aîné. S'il est vrai que ce dernier ait fait ses études à l'université de Padoue, qu'il ait entretenu une correspondance avec les hommes de lettres les plus distingués, et qu'il ait tâché de rétablir les vieilles académies, comme l'a dit Tiraboschi (1), il faut avouer qu'il en tira peu de profit pour son compte particulier. Il ne sut pas dompter son caractère emporté et sanguinaire ; et, après avoir gouverné six mois, il se fit capucin dans un couvent du Tyrol, aimant mieux figurer parmi les moines que parmi les savans.

François Ier, son fils, voulut être guerrier; il servit sous les Autrichiens, et, en récompense de ses services, il recouvra la petite principauté de Corregio. Il devint ensuite généralissime de l'armée française en Italie ; et tout occupé du métier des armes, il ne négligea pas cependant d'orner la ville de Modène de plusieurs édifices. Elle lui doit surtout le palais ducal, sa forteresse, son théâtre, etc. Il favorisait les poètes et les savans et surtout les spectacles mélodramatiques. C'est le prince d'Est qui s'est le plus rapproché de ses ancêtres. Il mourut en 1654, et son fils, Alphonse IV, qui lui succéda, ne vécut que jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. Pendant le peu de temps qu'il régna, il fit voir tout ce qu'il

(1) *Loc. cit.* p. 23.

aurait fait pour la prospérité des lettres et des arts, s'il eût fourni une plus longue carrière. Il enrichit la fameuse galerie commencée par son père. Il avait donné le titre et la charge de son mathématicien et de son philosophe au célèbre Geminien Montanari, qui fut le maître de son fils, François II.

Ce dernier lui succéda en 1662; et malgré la faiblesse de son caractère, et ses indispositions continuelles, il fut plus utile que son père aux lettres, qu'il ne cessa de cultiver. Au milieu de ses souffrances, il ne trouvait de soulagement que dans les entretiens des hommes instruits, et dans la lecture des historiens et des poètes classiques. Il s'occupa du rétablissement de l'ancienne bibliothèque ducale qu'on avait presque oubliée; il forma un Musée d'antiquités et fonda l'université de Modène et l'académie des *Dissonanti*. Ce prince mourut en 1694. Son oncle, Renaud, alors cardinal, prit le gouvernement qu'il tenait de ses ancêtres; et, bien différent de son neveu, il conquit le duché de la Mirandole, et joua un grand rôle dans les troubles du siècle suivant.

Les anciennes querelles entre la noblesse et le peuple continuèrent d'agiter, pendant ce siècle, la république de Gênes. Le duc de Savoie excitait souvent les deux partis pour en profiter. Jules-César Vachero, marchand fort riche parmi les Génois, se mit à la tête du peuple, et trama,

en 1628, une conjuration, dans le but, disait-il, de rétablir la liberté sur les ruines de l'oligarchie. Cette tentative échoua comme tant d'autres, malgré l'appui du duc de Savoie. Vachero et plusieurs de ses partisans furent saisis et exécutés. Faible, entourée de tous côtés de voisins puissans, la république de Gênes, harcelée, tantôt par l'Espagne, et tantôt par la France, n'abandonna cependant point son commerce; elle négligea, il est vrai, les lettres, mais elle favorisa parfois les arts et les artistes.

La république de Lucques ne se fit connaître dans ce siècle que par deux guerres sans profit et sans gloire contre le duc de Modène.

Peut-être, et en cela elle fut sage, défendit-elle de publier aucune histoire nationale, dans la crainte d'attirer sur elle les regards des puissans et le mépris des contemporains.

De tous ces petits états d'Italie, la Toscane fut celui qui mérita le mieux alors de la république des lettres. Quelques uns de ses princes avaient osé figurer parmi les puissances maritimes. Ferdinand Ier, après avoir fait de Livourne une ville et un port de commerce, fonda une marine, et destina l'ordre des chevaliers de Saint-Etienne à poursuivre les Barbaresques, comme celui de Malthe. Il fit beaucoup de prises, et remporta plusieurs victoires sur ces corsaires, qu'il attaqua jusque dans leurs foyers.

Côme II, qui lui succéda en 1609, continua avec plus d'ardeur les entreprises de son père; mais, ni les forces de l'état ni les dispositions de ses sujets ne permirent de soutenir long-temps ces expéditions fort coûteuses. Malgré ces efforts et ces succès, la cour des Médicis ne put recouvrer la considération dont elle avait joui dans le siècle précédent chez les Italiens, et même auprès des étrangers.

D'un côté, les ducs de Toscane furent presque toujours dépendans des volontés du cabinet de Madrid, auquel ils devaient la restauration de leur pouvoir tyrannique; d'un autre côté, ils étaient soumis aux papes, à qui souvent ils sacrifièrent l'indépendance de leur état, et même leurs intérêts les plus chers. Ils cultivèrent cependant les lettres, les sciences, et les arts autant que le permit la faiblesse de leur caractère, et la double dépendance sous laquelle ils étaient placés. Ils ne dégénérèrent pas à cet égard de leurs ancêtres : ils allèrent même plus loin qu'eux, en encourageant les progrès des sciences exactes et ceux de la philosophie expérimentale.

Côme II profita beaucoup de l'exemple et de l'instruction que lui avait donnés son père. Celso Cittadini, Jean-Baptiste Strozzi, et surtout le grand Galilée, le dirigèrent dans ses premières études. Ce dernier venait quelquefois de Padoue à Florence pour l'entretenir de ses théories et de

découvertes (1). Engagé par son père à accueillir favorablement les hommes de lettres les plus célèbres de son temps Côme sut les apprécier, et le prouva en protégeant les universités de Pise et de Sienne et les académies de Florence. Il attira dans cette ville non-seulement les Italiens les plus remarquables par leurs talens, tels que Chiabrera et d'autres, mais aussi les étrangers les plus renommés : de ce nombre furent Jules-César Bulenger et Thomas Demster. La protection spéciale qu'il accorda à Galilée suffirait pour lui mériter les hommages de la postérité. Il mourut en 1621 ; mais Ferdinand II et le prince Léopold, ses fils, rendirent aux sciences de plus grands services encore.

Ferdinand II n'avait pas encore atteint sa majorité lorsqu'il succéda à son père, en 1621. Il régna jusqu'en 1670. Quoique son caractère politique se ressentît de l'empire que sa mère avait exercé sur son esprit, il fit néanmoins pour le progrès des sciences ce qu'il ne sut pas faire pour le bien de l'état. Il négligea même parfois les objets les plus importans de son administration, pour ne s'occuper que de ses recherches favorites (2). Il préférait à la foule des courtisans le petit nombre de physiciens dont il encourageait les recher-

(1) Targioni Tozzetti, *Notizie di alcuni aggrandimenti delle scienze fisiche*, etc., Florence, 1780, t. IV, in-4°, c. I, p. 9.

(2) Magalotti, *lettere familiari*, t. I, p. 141.

ches, et quelquefois même devançait les découvertes. L'école de Galilée fleurit surtout sous son règne, qui fut d'une longue durée. Il protégea ses disciples, assista souvent aux cours de l'université de Pise, ainsi qu'aux séances de l'académie *del Cimento*; mais ce qui lui fait le plus d'honneur, ce sont les soins qu'il prit de Galilée; car, bien qu'il ait eu la faiblesse de le remettre entre les mains des inquisiteurs romains, il n'abandonna jamais ce vieillard dans sa longue captivité, et surtout dans les derniers instans de sa vie. Il remerciait Dieu moins de l'avoir fait naître prince que de lui avoir inspiré l'amour des sciences, qui faisaient son vrai bonheur (1). Ferdinand II, comme protecteur des sciences, sera toujours un des princes les plus dignes de fixer l'attention de la postérité; mais autant on admire en lui l'homme de lettres, autant on méprise dans le prince sa soumission aveugle à la cour de Rome. Non-seulement il la laissa s'emparer paisiblement du duché d'Urbin, mais il se soumit encore aux prétentions des papes, et particulièrement à celles d'Urbain VIII. Il souffrit que ses officiers de santé, excommuniés par le Saint-Père pour avoir contraint les prêtres et les moines à observer les lois de la quarantaine pendant la peste, demandassent pardon à genoux

(1) Fabroni *Vitæ*, etc., t. II, p. 236.

d'avoir ainsi violé les immunités ecclésiastiques.

On ne peut se dispenser de parler ici du prince Léopold, qui prit part aux nobles desseins de son frère et qui même le surpassa sous plusieurs rapports. Il avait eu pour maîtres Galilée, Torricelli et Famiano Michelini, qui l'initièrent de bonne heure dans les sciences naturelles: aussi le vit-on figurer parmi les physiciens les plus distingués de son siècle. Nous le verrons encore plus tard rétablir l'ancienne académie platonicienne, fonder celle *del Cimento*, et prendre part aux recherches et aux expériences des académiciens. Les travaux et les ouvrages de Torricelli, de Borelli, de Viviani, et de Redi, furent achevés et publiés sous ses auspices.

Enfin ce fut lui qui donna le plus de crédit et d'impulsion à tout ce que, de son temps, la philosophie produisit de meilleur en Italie. Il cherchait aussi à profiter des richesses des étrangers: il les consultait, et faisait avec eux un échange continuel de livres, de lumières et d'inventions. Il nous reste encore beaucoup de lettres qui attestent l'étendue de la correspondance qu'il entretenait avec Huygens, Boulliau, Auzut, Boyle, Kircher, etc. Il traitait ces savans avec une bienveillance dont aucun prince n'avait donné l'exemple; et sous ce rapport, on peut dire qu'il a contribué au progrès des sciences non-seulement en Italie, mais dans une grande partie de l'Europe civilisée.

Les sciences physiques ne firent pas seules ses délices et son occupation; il aima également les lettres et les beaux-arts. La galerie de Florence lui doit la plupart de ses beaux monumens. Sentant l'avantage que les philosophes peuvent retirer de la littérature, il les exhortait à suivre l'exemple de Torricelli et de Galilée, qui la firent servir à tempérer l'austérité des vérités scientifiques. C'est dans cet esprit que nous le verrons encourager les travaux de l'académie *della Crusca*, et engager François Redi et d'autres académiciens à lui consacrer une partie de leurs recherches.

S'il encouragea toutefois la liberté de penser dans ce qui avait rapport à la philosophie, il craignit pour l'éloquence et la poésie les effets de cette liberté : aussi le vit-on s'opposer de toutes ses forces à la propagation de la nouvelle école des *Marinistes*, dont le langage ampoulé et burlesque tout à la fois ne pouvait que nuire aux progrès des lettres. On ne doit donc pas s'étonner que les vrais amis des sciences aient vu avec douleur son élévation au cardinalat, puisque cette dignité l'arracha à ses études et à ses amis, qui eurent à pleurer sa mort huit ans après, en 1675. Depuis lors, le sort des lettres en Toscane ne fut plus le même, et les partisans de la liberté de penser eurent lieu surtout de regretter leur protecteur.

Côme III succéda à Ferdinand II, en 1670. Quoique élevé, comme son père, au milieu des lettres, devenues l'apanage de sa famille, il conserva toujours quelque chose de l'éducation superstitieuse que lui avait donnée sa mère. Il voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, et eut pour compagnon le célèbre Laurent Magalotti; enfin il ne négligea rien de ce qui put contribuer à la prospérité des académies et des universités. A l'exemple de ses prédécesseurs, il empruntait aux autres contrées tout ce qui pouvait propager l'instruction parmi ses sujets. Didier Lopez et Jacques Gronovius professaient de son temps à Pise. C'est lui qui introduisit le premier en Toscane la machine pneumatique de Leyden et un miroir ardent, qu'on regardait alors comme des choses très-extraordinaires. Il fit recueillir, dans les régions les plus éloignées, les simples et les herbes les plus précieuses; il enrichit la bibliothèque Laurentienne de livres rares, et la galerie des Médicis des plus beaux monumens. C'est à lui que l'on doit la Vénus; et ce bienfait seul lui donne des droits à notre reconnaissance.

Il est fâcheux qu'une piété trop minutieuse ait soumis aveuglement ce prince à la direction des Jésuites, qui en firent bientôt un théologien de leur école. Ils lui inspirèrent un goût tel pour les études ecclésiastiques, qu'il ne lisait plus que les Pères de l'Eglise, dont il s'était formé une

bibliothèque particulière (1): c'est là qu'il puisait tous ses conseils et toutes ses maximes. Il crut même de son devoir d'introduire sa manière de penser dans tous les établissemens littéraires de la Toscane; et cette province sembla durant son règne destinée à devenir une congrégation de théologiens. Il donna la direction des deux colléges Tolommei et Cicognini aux Jésuites, qui s'emparèrent bientôt de l'instruction publique à Livourne et dans tout le reste de la Toscane. Les universités même ne purent échapper à l'invasion; et les hommes les plus distingués, tels que Bellini, Menzini, Marchetti et d'autres, se virent poursuivis et proscrits par ces écoles. Ceux qui recherchèrent leurs faveurs durent affecter des opinions et des pratiques que probablement ils réprouvaient au fond de leur cœur. Enfin Côme III ne parut occupé que de convertir les hérétiques, de persécuter les incrédules, et ne protégea parmi les savans que ceux qui affectèrent de lui ressembler. Il mourut en 1723, et laissa à ses peuples les germes de son esprit, germes qui fructifièrent rapidement en Toscane (2).

Puisque nous cherchons à montrer l'influence

---

(1) Le P. Montfaucon, dans son *Diar. Ital.* p. 365 : *In interiore palatii sui conclavi S. S. Patrum opera deprehenduntur, eorumque assiduâ tractatione vivendi pariter subditosque regendi normam mutuatur.*

(2) Galluzzi, *Storia del grand Ducato*, lib. VIII, etc.

que les princes et les gouvernemens ont exercée en Italie au profit des lettres et de ceux qui les cultivaient, nous ne pouvons nous dispenser de parler de quelques princes étrangers qui ne dédaignèrent pas de les protéger. Le premier qui se présente sous ce rapport est Louis XIV.

La France voyait toujours avec envie la domination des Espagnols en Italie; cependant elle franchissait à peine avec ses armées les limites du Piémont; mais elle ne cessait pas d'encourager les divers états de la Péninsule à se prononcer contre l'Espagne et à s'opposer aux vues ambitieuses de cette nation. A l'entendre, elle n'avait d'autre désir que de favoriser l'indépendance des états italiens, tandis que son ambition était évidemment de remplacer sa rivale ou de partager sa proie. C'est dans cette intention qu'elle favorisa parfois plusieurs hommes de lettres dont la célébrité ou les opinions pouvaient servir ses projets. Nous ne parlerons pas de Rinuccini, de Marini et d'autres qui brillèrent à la cour de France. Ce qui prouve plus spécialement ce que nous venons d'avancer, c'est la protection que le roi de France accorda à Thomas Campanella, persécuté par les Espagnols, ce qu'il n'avait jamais fait encore pour les Italiens. Il prodigua des honneurs et des pensions à Charles Dati, de Florence, à Octave Ferrari, professeur de Padoue, à Jean-Baptiste Ferretti, qu'il nomma son historiographe, au comte Jérôme Graziani, un des poètes épiques

les plus distingués de son temps, et particulièrement à Vincent Viviani, l'élève et l'ami le plus reconnaissant de Galilée. Il traita de même les artistes les plus illustres de l'époque, tels que Jean-Baptiste Lulli et le chevalier Bernini. Il pourvut de professeurs italiens les deux académies qu'il fonda à Rome pour les Français qui voudraient s'exercer dans les beaux-arts et dans les mathématiques. Mais cette conduite, qui n'avait pas d'autre but que de se ménager des intelligences en Italie, n'empêcha pas ce prince d'enlever à cette contrée le célèbre astronome Dominique Cassini, dont il enrichit la France, et qu'il combla de bienfaits.

Toujours avide de renommée, mais peu scrupuleux quelquefois sur les moyens de l'obtenir, le monarque français n'affecta pour aucune nation autant de mépris que pour ces petits états de la Péninsule, que leur faiblesse devait cependant recommander à sa générosité. Dès que l'occasion lui en fut offerte, il disputa aux Espagnols la triste gloire d'humilier cette malheureuse nation. Alexandre VII, en 1662, et ensuite Innocent XI, furent outragés de la manière la plus étrange, parce qu'ils avaient voulu punir les assassins qui se réfugiaient dans le quartier de Rome où logeait l'ambassadeur de France. Louis XIV ne se fit point de scrupule d'employer les armes et les moyens les plus humilians pour soutenir ce qu'il appelait ses franchises; et ces franchises n'é-

taient autre chose que la violation la plus scandaleuse du droit des gens.

L'insulte qu'il fit à la république de Gênes fut encore plus grave. Cette république avait armé quatre galères pour empêcher la contrebande du sel sur son territoire : c'en fut assez pour qu'en 1684 Louis XIV fît bombarder sa capitale pendant trois jours, et qu'il obligeât ensuite le doge lui-même à venir jusqu'à Versailles pour demander grâce. Ce monarque respecta tout aussi peu la liberté des peuples et leurs opinions. Nous avons vu qu'il avait pris sous sa protection les Messinois, qui défendaient leurs franchises contre les Espagnols, leurs oppresseurs : malgré sa parole royale, il les abandonna en 1678 à la vengeance de leur ennemi; il chassa même de France le petit nombre de ceux qui y cherchaient un asile, et les contraignit à périr de misère ou de la main du bourreau (1). Non content d'avoir révoqué l'édit de Nantes, au préjudice des protestans de son royaume, il voulut étendre sa colère sur les Vaudois du Piémont. Il engagea en 1686 Victor-Amédée à les disperser et à les anéantir; il lui envoya même des secours pour achever cette odieuse expédition. La destruction de ces malheureux eût été inévitable, si la Hollande et l'Angleterre n'eussent pris leur défense.

---

(1) Muratori, *Annali d'Italia*, an 1678.

Tous ces actes de despotisme et d'intolérance ne pouvaient qu'ajouter à l'humiliation des Italiens; ils devaient leur apprendre comment il fallait penser pour mériter les faveurs de ce prince.

La cour de Vienne se fit aussi gloire à cette époque de contribuer aux progrès de la littérature italienne en Allemagne. Quoiqu'elle suivît dans tout le reste les vues et les intérêts de l'Espagne, elle eut le mérite de protéger parfois cette littérature, en répandant ses faveurs sur plusieurs artistes et hommes de lettres, et particulièrement sur divers poètes mélodramatiques. Ferdinand III, qui connaissait beaucoup la langue italienne, comme le prouve sa traduction des *Philippiques* de Démosthènes (1), fonda en 1656, dans la capitale de l'empire, une académie qui ne s'occupait que de la langue et de la littérature italiennes. Elle était composée de dix Italiens; le prince de Montécucullli se trouvait à leur tête; on entendait souvent l'archiduc Léopold réciter des vers qu'il avait composés dans cette langue. Cette institution ne pouvait qu'ajouter du prix et de l'importance, pour les Italiens eux-mêmes, à ce genre d'études.

Mais aucun étranger ne cultiva et ne protégea autant les lettres et les arts en Italie que Christine, reine de Suède. Cette princesse parut même

---

(1) Le comte Galiani-Napione; *Della lingua italiana*, t. I, p. 213.

n'avoir renoncé à son trône, à sa religion et à sa patrie, que pour se livrer plus librement à ces nobles occupations. Fille du grand Gustave-Adolphe, elle avait reçu une éducation toute mâle, et conforme aux maximes et au goût de ce héros du Nord. Formée de très-bonne heure par les leçons et les exemples des hommes les plus éminens dans les sciences, dans la guerre et dans la politique, elle parut digne du trône dès qu'elle y fut montée: son costume, ses exercices, ses pensées, ses discours, tout en elle annonçait un roi. Les affaires publiques ne purent affaiblir sa passion dominante pour l'étude. Sa cour devint en peu de temps le rendez-vous des savans et des philosophes les plus célèbres de tous les pays. On y voyait Bochart, Saumaise, Huet, Naudé, Conreing, Meibom, Grotius, Descartes, etc. C'est au milieu de pareils hommes qu'elle se perfectionna dans les diverses littératures anciennes et modernes, dans l'histoire et dans la philosophie.

Quelques diplomates, qu'elle ne pouvait éloigner d'elle, parvinrent à lui inspirer des idées d'une tout autre nature. Bientôt elle renonça à son trône, à sa religion et à sa patrie, pour aller en Italie, vivre parmi les catholiques. Soit qu'elle espérât se signaler par la singularité de sa conversion, soit qu'elle voulût se consacrer tout entière à ses études favorites, elle fixa son séjour à Rome, où elle ne s'occupa plus que

de choses analogues à sa nouvelle position.

Quel que soit le point de vue sous lequel on considère cette grande révolution dans les idées, les goûts et les occupations de Christine, il est certain qu'elle acquit ainsi un plus grand nombre de connaissances, et qu'elle fut plus à même de favoriser les lettres, les arts et ceux qui les cultivaient, dans toute l'Italie. Elle fit de sa maison une espèce d'académie, dont plusieurs membres étaient pensionnés : Guidi, Menizni, Filicaja et d'autres étaient de ce nombre. On comptait parmi eux, Nicolas Pallavicino, le cardinal Noris, Pierre Poussin, et même Jean-François Albani, depuis Clément XI. Les sciences, les lettres et les antiquités étaient le sujet de leurs séances périodiques. Christine avait acquis un grand nombre de livres et de manuscrits précieux, et une riche collection de médailles rares; elle la communiquait à tous ceux qui étaient en état d'en profiter. Elle-même partageait leurs recherches et leurs travaux. On prétend qu'elle avait donné à Guidi le sujet et le plan de sa pastorale l'*Endimione*; Guidi lui-même y a marqué les vers qui appartenaient à sa protectrice. Cette princesse célèbre mourut en 1689, et les Italiens lui ont voué une reconnaissance éternelle.

Elle a laissé quelques écrits où l'on retrouve des traits de la singularité de son esprit et de son caractère. La plupart se trouvent

dans les *Mémoires* concernant cette princesse (1). Distinguons ses *Maximes* et *Sentences*, ses *Réflexions sur la vie et les actions d'Alexandre*, qui était son héros, et les *Mémoires* de sa vie, où elle se juge avec une impartialité toute philosophique. Il ne faut pas oublier que, malgré la solidité de ses études, elle ne put se détacher complétement des illusions de l'alchimie et des rêves de l'astrologie. Il semblait même qu'elle en imposât à ceux qui sentaient le mieux tout le ridicule de ces chimères. Alphonse Borelli, qu'elle protégea spécialement dans les dernières années de sa vie, se fit un devoir de défendre l'astrologie, sans doute pour faire sa cour aux opinions de sa protectrice. On a remarqué aussi que, malgré sa conversion, à laquelle les protestans n'ajoutaient point de foi, elle s'était permis de temps à autre quelques traits qui, s'ils ne décèlent pas le véritable esprit de ce changement, prouveraient du moins qu'il ne fut jamais aussi sincère qu'on l'a pensé. « Voulez-vous, lui disaient les Jésuites, une place à côté de sainte Brigitte de Suède? — Non, répondit-elle; je ne désire que d'être placée au milieu des gens de lettres. » Elle ne sut pas non plus contenir son ressentiment lorsque l'édit de Nantes fut révoqué par Louis XIV : s'adressant

---

(1) Publiés par Archenholz, en 1751, quatre vol. in-4°.

à l'ambassadeur de France en Suède, elle désapprouva la conduite de ce monarque autant qu'elle se montra tolérante envers les calvinistes; ce qui a paru à Bayle un reste de protestantisme : comme si l'intolérance était en effet le caractère distinctif du catholicisme !

CHAPITRE II.

État de la civilisation. — Universités et colléges. — Plan et esprit de l'enseignement. — Réforme. — Sciences naturelles. — Etat des Universités à la fin du xvie siècle. —Colléges et écoles subalternes. — Institution de la *Propagande* utile aux lettres. — Collége Ambrosien. — Borromée. — Colléges. — Renommée de ceux des Jésuites. — Bacon. — Séminaire de Padoue. — Écoles inférieures. — Campanella et sa méthode. — Les académies et leurs fondateurs. — Leur esprit. — Leur but. — Leurs lois. — Leur utilité. — Bibliothèques et bibliothécaires célèbres. — Imprimeries et leur utilité. — Cabinets d'histoire naturelle. — Premières observations astronomiques.

Les moyens généraux par lesquels on répand l'instruction publique, et qui marquent plus particulièrement l'influence qu'ont exercée gouvernemens sur les sciences et les lettres, sont les universités, les colléges, les écoles, les académies, les bibliothèques, les imprimeries, les théâtres. On considère généralement l'état de ces établissemens comme l'indice le plus certain de la culture des sciences et de la civili-

sation nationale; mais ils n'ont pas toujours rempli cette grande et noble destination. Nous allons donc voir quelle direction ils ont suivie pendant ce siècle ; et cette recherche nous montrera à la fois ce dont la philosophie fut redevable aux gouvernemens, et les efforts que quelques particuliers ont eu le courage de faire pour s'opposer à leur sinistre influence.

Plusieurs des universités qui furent fondées et qui brillèrent pendant le XVI[e] siècle disparurent dans le XVII[e], ou tombèrent dans un état de langueur. On ne voit plus celle de Fermo, de Pérouse, de Macérata : celle même de Ferrare, lors que Clément VIII se fut emparé de cette ville, ne put soutenir sous les auspices des papes l'éclat dont elle avait joui sous les princes d'Este. On eut beau lui adresser des brefs, lui faire des promesses, lui accorder des priviléges et l'enrichir de nouvelles chaires, le crédit des professeurs et le nombre des élèves allaient toujours diminuant : les fonds même destinés à son entretien furent souvent distraits pour des besoins que la cour de Rome regardait comme plus urgens.

Tandis que cette université perdait ainsi son ancienne splendeur, on en vit apparaître deux autres, l'une à Parme et l'autre à Modène : elles dédommagèrent en quelque sorte les lettres des pertes qu'elles venaient d'éprouver ailleurs. Celle de Parme dut son existence à Ranuce I[er], qui

en 1600 voulut rétablir celle qu'avait fondée, au commencement du XVe siècle, Nicolas III, marquis de Ferrare. Tiraboschi nous apprend que le duc Ranuce la pourvut de plusieurs professeurs distingués, et que le jurisconsulte Sforza degli Oddi préféra les modestes appointemens qu'on lui offrit dans cette université, aux honneurs de celle de Padoue, où il était professeur. Mais quels avantages pouvait-elle attendre d'un prince méfiant et sanguinaire, sans cesse occupé à sacrifier ou à dépouiller ses sujets?

L'université de Modène eut pour fondateur, en 1683, le duc François II. S'il ne put lui donner le lustre que ses ancêtres avaient donné à celle de Ferrare, il l'amena, du moins, à un assez haut degré de prospérité, pour se faire distinguer parmi les autres.

Les universités de Pavie, de Padoue et de Bologne conservèrent presque toujours leur ancienne renommée. Les deux premières ressentirent quelques alarmes pendant la guerre qui eut lieu dans les environs.

Celle de Pavie compta moins de professeurs célèbres; dirigée par des Espagnols, elle ne put atteindre à la même prospérité. Le sénat de Venise s'occupa aussi davantage de l'université de Padoue, confiée aux soins de ceux qu'on appelait *les réformateurs de l'étude*. Ils accordèrent une grande considération aux professeurs les plus distingués, et profitèrent de

leurs conseils et de leurs lumières. Les égards qu'ils eurent pour Galilée et pour d'autres maîtres qui professaient les mêmes principes ne contribuèrent pas peu à donner un grand renom à leur école, au moins pendant la première moitié de ce siècle. L'université de Padoue se fit encore remarquer autant par le nombre que par le rang élevé de la plupart des élèves qui la fréquentaient. Galilée, comme il le dit lui-même, comptait parmi ses nombreux auditeurs le prince héréditaire de Suède, probablement Gustave, fils de Henri XIV (1). Quant à l'université de Bologne, s'il faut en croire ce qu'un étudiant, Vincent Cavaki, en écrivait, en 1608, à Aquilino Coppini, elle florissait alors, et par le savoir de ses professeurs, et par l'affluence de ses élèves (2). Les noms de Bonaventure Cavaliéri, de Gemininien Montanari, de Dominique Cassini, et de tant d'autres, lui conservèrent long-temps la gloire qu'elle avait acquise.

L'université ou la Sapience de Rome fut protégée par plusieurs papes, qui la regardaient comme une lice toujours ouverte pour combattre

---

(1) Non Gustave Adolphe, comme l'a cru avec tant d'autres Tiraboschi lui-même. Ibid. p. 38, n. (a). — Voyez Venturi; *Memorie inedite finora o disperse di Galileo Galilei.* Parte I. p. 18.

(2) Coppin, epist. p. 74.

les théologiens et les publicistes dont les doctrines n'étaient point favorables aux doctrines et aux prétentions de la cour de Rome. L'édifice destiné à ses séances fut commencé par Sixte V, et achevé par Alexandre VII. Ce dernier y établit six chaires nouvelles ; il augmenta les honoraires des professeurs, et célébra, en 1660, sa dédicace avec une grande solennité. Clément IX et Innocent XII lui accordèrent encore plus de priviléges et d'autorité. Elle se consacra toujours plus particulièrement au genre d'études que la cour de Rome devait préférer : les littératures classiques grecque et latine, et surtout les antiquités ecclésiastiques, la théologie et les canons. Elle eut la gloire de posséder, vers la fin de ce siècle, le célèbre jurisconsulte Jean-Vincent Gravina.

L'université de Naples fut presque toujours négligée, quelquefois même persécutée plus que toute autre. Plusieurs vice-rois cherchèrent à la relever : entre autres le comte de Lémos, qui lui donna le magnifique palais connu à Naples sous le nom d'*Études*, et situé hors de la porte de Constantinople. Après l'avoir splendidement logée, il voulut en solenniser l'ouverture, en 1616, avec une pompe extraordinaire. Tous les docteurs et professeurs en costume, distingués selon leur classe par des insignes de différentes couleurs, s'y rendirent à cheval ; les magistrats de tous les tribunaux les suivaient, et le

vice-roi lui-même, accompagné de toute sa cour, fesait partie de cette pompe chevaleresque (1). Mais cette protection apparente ne fut qu'éphémère; et, pendant la plus grande partie de ce siècle, cette institution fut sacrifiée par la plupart des vice-rois qui succédèrent au comte de Lémos. Jean-Joseph Origlia a fait le tableau le plus affreux de cette malheureuse université sous le régime des Espagnols, qui, ne connaissant d'autre profession que celle des armes, étaient plutôt occupés à dépouiller leurs sujets qu'à les instruire (2). Cependant, vers la fin de ce siècle, quelques particuliers, amis des lettres, parvinrent à la relever de l'état de décadence où elle était tombée. Nous aurons occasion de parler de plusieurs professeurs qui, au milieu de ces vicissitudes, se distinguèrent par leur savoir et par le choix de leurs méthodes.

L'université de Salerne ne donnait déjà plus aucun signe de vie : celle de Messine eût le bonheur de posséder, pendant quelque temps, les célèbres Alphonse Borelli et Marcel Malpighi.

On ne sait quel fut, dans le même temps, le sort de celle de Turin. Probablement favorisée par Charles-Emmanuel Ier qui cultivait les let-

(1) Giannone, *Storia civile del regno di Napoli*, lib. XXXV, c. III

(2) *Storia dello studio di Napoli*, t. II. p. 188.

tres, autant que le lui permirent ses projets politiques et les événemens qui l'occupèrent trop long-temps, cette université fut négligée par ses successeurs, plus jaloux de la gloire des armes que de celle des lettres.

Les universités de la Toscane furent plus heureuses. Celles de Pise, de Florence et de Sienne eurent pour professeurs les hommes les plus célèbres de leur temps, tels que Galilée, Viviani, Torricelli, Ranieri, Borelli, Bellini, Marchetti, etc. Souvent aussi l'on vit parmi eux les étrangers les plus distingués, tels que Jules-César Bulenger, Thomas Demsterus, Finkius, François Meslier, Pierre Ambarachius, maronite, Gronovius, etc. (1). Enfin, les grands-ducs de Toscane, à l'exemple de leurs devanciers, ne cessèrent jamais de protéger les universités de leurs états, et d'encourager les professeurs, et même les élèves, en leur prodiguant des honneurs, des exemptions et des secours.

Tel fut le sort apparent des universités d'Italie: quant à l'esprit, à la direction, et aux méthodes, on peut dire qu'en général les Facultés qui y dominèrent furent celles de médecine, de droit et surtout de théologie, que l'on regardait comme des sciences supérieures. La quatrième faculté,

---

(1) Tiraboschi, t. VIII, p. 40.

qui, dans l'ordre naturel, devait précéder les autres, auxquelles toutefois elle était inférieure en dignité, comprenait ce qu'on appelait les arts ou la philosophie. Cette partie élémentaire des universités, bien qu'elle eût acquis, avec le temps, quelque développement et de fréquentes améliorations, se ressentait encore de son origine scolastique. A peine osait-on y franchir les limites du *trivium* et du *quadrivium*, où les sept Arts avaient été circonscrits depuis la fondation des universités. Aristote, ou pour mieux dire ses commentateurs arabes, malgré les efforts des Télésiens, leurs adversaires, exerçaient encore sur ces écoles leur ancien empire. Par cette influence, la dernière faculté maîtrisait les autres à son tour, car c'était Aristote qui, par la forme syllogistique, les dominait toutes : médecine, droit, théologie, tout était de son domaine et sous sa direction. On continuait partout à interprêter et à enseigner des traités supposés l'ouvrage de ce philosophe, et de lui attribuer des doctrines et des opinions qu'il n'avait jamais professées.

Ainsi l'on suivit, au XVIIe siècle pour les sciences la division précédemment adoptée. On ne fit tout au plus, dans la suite, que multiplier les chaires des universités, sans modifier ni déterminer le sujet que le professeur devait y traiter : souvent même quelques unes de ces chaires ne différaient que par leurs titres. Ainsi,

à Padoue, à Bologne, et à Rome, on donnait des leçons de droit civil, de droit criminel, de droit romain, de droit municipal, de droit impérial, de droit canon, des décrétales, des pandectes, etc. A Naples, surtout, la même chaire, soit de jurisprudence, soit de médecine ou de théologie, était confiée à plusieurs professeurs qui, enseignant à des heures différentes, dans la même journée, étaient désignés par le nom de professeurs du matin ou de professeurs du soir. Cette sorte d'abondance, ou plutôt de luxe factice, qui cachait la pauvreté de la science, se faisait encore plus remarquer dans la quatrième Faculté, qui était celle de philosophie. Enfin, toutes ces facultés, et les chaires diverses qui en dépendaient, ne présentaient plus un corps de doctrine qui embrassât tout le cercle des connaissances humaines, et dont les parties fussent d'accord entre elles et subordonnées les unes aux autres: plan général que devrait suivre toute université qui ne voudrait démentir ni son nom ni sa destination. Mais, s'il est si difficile d'atteindre à ce but, même de nos jours, il ne faut pas s'étonner que l'on n'y parvînt pas au XVIIe siècle.

Quelques universités subirent cependant des réformes plus ou moins utiles, mais qui toutes n'eurent pour objet que la police, l'économie, les appointemens, les honneurs, le costume, les épreuves, les grades, les priviléges. Dans tout le reste, on confirma ou l'on renforça

même les préjugés et les abus que nous venons d'indiquer. On fit plusieurs de ces réformes à Padoue, à Pise, à Rome, à Bologne ; mais celle qui nous semble la plus digne d'attention est due au comte de Lémos. Voulant rétablir l'université de Naples (1), il fixa le nombre et les fonctions des professeurs et des autres officiers subalternes, et leur donna pour chef celui qui porte à Naples le titre de grand chapelain. Il assigna des chaires à chaque faculté, et des honoraires à chacun des professeurs, après avoir déterminé le mode et la durée de leurs cours. Il défendit en même temps qu'aucun particulier pût enseigner dans sa maison les mêmes sciences qu'on professait publiquement à l'université. De pareilles défenses furent souvent faites ailleurs : Clément IX voulut, en 1668, que personne n'enseignât publiquement à Rome sans l'approbation du recteur de la Sapience ; et Innocent XII ne permit qu'aux professeurs de l'université d'enseigner la jurisprudence : ce qui introduisit une espèce de monopole académique, et, par une fatalité encore plus désastreuse, favorisa l'exercice de l'inquisition.

Un usage par lui-même bien recommandable et heureusement remis en pratique par le comte de Lémos, c'est celui de donner les

(1) *Pragmatica de regimine studiorum.*

chaires au concours, ou, comme on disait alors par *contradiction*, méthode déjà établie par l'empereur Frédéric II, depuis 1239. On nommait les opposans, et le concurrent devait répondre, devant ses juges et le public, à toutes les questions qu'on lui proposait. On prescrivait de même aux écoliers le cours de leurs études, la méthode à suivre dans les disputes publiques, leurs exercices et leurs répétitions dans la rhétorique, dans la langue grecque, dans les mathématiques, dans l'anatomie, etc. Mais tout ce que le comte de Lémos fit de bon ou de médiocre à cet égard, n'était qu'une copie de ce qui se pratiquait dans l'université de Salamanque, où il avait été élevé; et c'en est assez pour faire connaître quel fut dans tout le reste l'esprit de la réforme.

Malgré l'état stationnaire des universités, on avait cependant reculé les bornes de la science, et mieux déterminé la nature et l'usage de quelques unes de ses parties. Plusieurs hommes éclairés et courageux osèrent se déclarer contre ce qu'il y avait encore d'erroné ou de superflu dans l'enseignement universitaire; ils firent plus, ils se soulevèrent dans leurs chaires contre les vieilles doctrines, substituant aux anciens réglemens les nouvelles théories et les résultats de l'expérience. Galilée en donna le signal dans l'université de Pise; mais il rencontra une opposition si forte, qu'il fut obligé d'aller chercher la

liberté et la paix dans l'université de Padoue. Nous verrons ailleurs comment cette persécution le suivit partout jusqu'au dernier moment de sa vie; il faut cependant remarquer ici que malgré tant d'obstacles réunis, au milieu de ces combats perpétuels, ces mêmes doctrines ne laissèrent pas de gagner du terrain.

En 1674, la même université de Pise qui avait obligé Galilée à s'exiler, vit sortir de son sein le professeur de philosophie Donato Rossetti, qui s'éloigna, pour n'être pas contraint d'enseigner, comme il le disait lui-même, *à la galileista*, ou suivant la méthode de Galilée.

On vit en même temps s'élever de nouvelles chaires, destinées à propager les nouvelles doctrines; on entendit Cavalieri et Cassini à Bologne, Montanari à Padoue, Borelli à Pise et à Messine. La faculté de médecine profita plus que les autres de ces avantages : Bellini, Malpighi, Borelli et tant d'autres nous le prouveront assez dans le cours de cette histoire. Le droit et la théologie ne suivirent pas la marche générale; ils eurent plus d'obstacles et de dangers à surmonter. Le système de Grotius et de Puffendorff, réputé profane, ne pouvait pénétrer impunément dans l'enceinte des universités. Le droit naturel, ainsi que la morale et la politique, n'était cependant qu'une sorte de résumé des préceptes et des maximes d'Aristote, des saints Pères et de l'Evangile. Toutefois on vit le cé-

lèbre Noris professer à Pise l'histoire ecclésiastique, et vers la fin du siècle Jean Vincent Gravina enseigner la jurisprudence, dans la Sapience de Rome, d'une manière à laquelle on n'était point accoutumé. Malgré ces avantages obtenus par des professeurs particuliers, le système général des universités restait à peu près le même.

Vers la fin de l'époque qui nous occupe, un homme dont le génie avait dévancé son siècle osa jeter un coup d'œil sur l'état de l'instruction publique : ce fut le napolitain Jean-Baptiste Vico(1). Il avait examiné la méthode et les principes de Descartes; il avait approfondi le système et apprécié les vues originales de Bacon : fort de leurs essais et de ses propres réflexions, il s'aperçut du peu d'accord et d'ensemble qui se trouvait dans les différentes méthodes d'enseignement public; et trouva avec raison un pareil système évidemment contraire aux progrès de l'esprit humain. En effet, on établissait les principes avant que d'exposer les faits et les expériences qui devaient les préparer ou les faire ressortir. A cette pratique routinière et fausse Vico substitua des études plus simples, plus réelles, plus convenables, et il réserva pour un âge plus mûr et plus développé la logique et la métaphysique. Il trouvait

(1) *De nostri temporis studiorum ratione Dissertatio*, etc. Naples, 1788.

dans la géométrie un moyen plus sûr et plus facile pour former la raison des jeunes gens, mais il se plaignait en même temps de voir que l'esprit géométrique, dont les résultats lui avaient paru si séduisans, se fût emparé de tout le savoir, et rejetât ou dénaturât les sciences morales et politiques. Il convenait que l'ordre des scolastiques n'était qu'un désordre; mais c'était, à ses yeux, tomber dans l'excès contraire que de vouloir tout assujétir à la méthode géométrique. Les études morales et politiques ont des principes et des méthodes qui leur appartiennent en propre. Il insistait surtout sur la recomposition des universités d'après un nouveau plan. La philosophie seule, disait-il, comprenait, chez les Grecs, les sciences et les arts, qu'elle animait d'un même esprit; ils sont aujourd'hui divisés, séparés (1) : il faudrait que tous formassent un système plus approprié à la religion et à la chose publique (2).

Ces observations servent à faire mieux connaître quel fut l'état des universités pendant ce

---

(1) Quod artes scientiæque, quas sola philosophia uno tanquàm spiritu continebat, hodiè divisæ et distractæ sunt.... p. 118.

(2) Quarè, ut id videtur incommodum, vellem ut universitatum antecessores unum omnium disciplinarum systema ad religionem et rem publicam accommodatum, componerent... p. 120.

siècle; quels furent les efforts de quelques particuliers pour en corriger les vices, et jusqu'à quel point s'était élevé déjà cet esprit transcendant, précurseur d'une réorganisation générale qu'on n'avait pas encore pressentie en Italie, malgré les efforts et les écrits de Bacon.

Les universités exercèrent leur influence sur les établissemens subalternes qui, dans un cercle plus restreint, suivaient ordinairement leur exemple. Il y en eut cependant qui se firent remarquer par la nature et l'objet de leur institution. Quelques colléges furent destinés à l'enseignement d'un seul genre pour une classe particulière ; d'autres, à un enseignement élémentaire et commun à toutes les classes. La congrégation de la *propagande*, à Rome, n'ayant pour objet que la propagation de l'Evangile et l'érudition ecclésiastique, servit en même temps à répandre un genre de connaissances qui fournirent bientôt des moyens d'en acquérir de plus utiles.

On avait senti la nécessité de connaître la langue, les mœurs, les opinions, les usages des peuples avec qui l'on voulait se mettre en communication, et qu'on désirait convertir à notre religion. Grégoire XV qui le premier conçut l'idée d'un tel établissement, lui assigna des fonds considérables; Urbain VIII y joignit un collége pour les jeunes étrangers nouvellement convertis, que l'on voulait rendre propres au

ministère des missions apostoliques. Ces novices étaient au nombre de soixante-dix. Innocent XII y ajouta de nouveaux fonds; cet appui fit prospérer la congrégation. Elle comprenait divers rangs d'employés : les directeurs, les missionnaires, les administrateurs; elle était divisée en écoles, en colléges, en monastères. Pour ce qui concerne plus directement notre histoire, on avait établi six écoles ou colléges en Égypte, quatre dans l'Illyrie, deux en Albanie, autant dans la Transylvanie, et un à Constantinople; tous dépendans de la Propagande de Rome, qui avait aussi la juridiction des écoles catholiques d'Irlande. C'est un des plus grands projets que l'église chrétienne ait exécutés: la cour de Rome en tira un grand parti. La Propagande avait des interprètes, des archives, une bibliothèque, un Musée, une imprimerie, et tous les moyens nécessaires à l'instruction spéciale de ses élèves. L'étude des langues étrangères, et surtout celle des langues orientales, était leur principale occupation. Il en résulta bientôt un genre d'érudition inconnu, plus utile que beaucoup d'autres, et dont la littérature de ce siècle a certainement profité.

Un autre établissement du même genre fut celui que fonda à Milan le cardinal Frédéric Borromée, sous le nom de *Collége ambroisien;* nous nous croyons obligés de parler ici de son institution et de son fondateur.

Frédéric Borromée, né à Milan en 1564, était cousin de saint Charles, et lui succéda dans l'archevêché de Milan. Nous ne croyons pas qu'il ait pris part au massacre des protestans de la Valteline, quoiqu'à l'exemple de son prédécesseur, il s'efforçât de répandre et d'accréditer les maximes du concile de Trente, et de soutenir les intérêts de la cour de Rome. Si l'on ne considère en lui que le protecteur des lettres et des arts, on ne peut se dispenser de reconnaître les bienfaits dont ils lui furent redevables. Il avait appris les langues latine, greque, hébraïque et chaldéenne; aussi le pape Sixte V, l'ayant créé cardinal à l'âge de vingt-trois ans, le chargea du soin de diriger l'édition *des Conciles* et celle de la Bible qui se faisaient à Rome. Nommé archevêque de Milan, en 1595, au milieu des occupations graves de son ministère qui dura trente-six ans, c'est-à-dire jusqu'en 1631, il ne négligea jamais l'instruction de ses concitoyens. Il composa nombre d'ouvrages dont Argelati et Mazzuchelli nous ont laissé un long catalogue, et dont plusieurs pouvaient être utiles même aux simples laïcs. Nous distinguons surtout les suivans: *De delectu ingeniorum; De sacris nostrorum temporum oratoribus; De episcopo concionante; Meditamenta litteraria;* etc. Il publia aussi des ouvrages italiens, dont la critique du cardinal Bentivoglio n'épargna ni le style peu animé, ni le défaut d'originalité dans la pensée. Mais, toujours

occupé de l'instruction des autres, le cardinal Borromée négligeait tout ce qui n'eût servi qu'à sa propre gloire.

L'ouvrage qui doit le plus fixer notre attention, et qui détermine plus précisément encore le caractère de cet achevêque, est celui qu'il publia sous ce titre : *De absolūta collegii ambrosiani in litteris institutione*. C'est là qu'on trouve le plan et les constitutions du grand établissement littéraire qui honore Milan et le siècle qui l'a vu naître. Voulant répandre un nouveau genre d'instruction qu'il croyait plus utile à ses contemporains, il en fournit les moyens tant aux élèves qu'aux professeurs auxquels ceux-ci devaient être confiés. Il réunit neuf docteurs les plus versés dans les diverses parties de la science, et voulut que chacun d'eux suivît exclusivement le genre de recherches auquel il s'était consacré. Ils devaient s'instruire eux-mêmes en instruisant les autres, et faire part au public de leurs découvertes et de leurs travaux. On leur assigna des livres, des presses et des maîtres de langues orientales, pour répandre surtout cette espèce d'érudition exotique. Le cardinal avait senti la nécessité de prêter aux études littéraires le secours et l'appui de celle des beaux-arts; il appela, à cet effet, des artistes pour enseigner le dessin, et leur fournit tous les modèles dont leurs élèves auraient pu avoir besoin. A la honte du gouvernement espa

gnol, qui ne prenait aucun soin de l'instruction de ses sujets, il fit bâtir pour ces élèves et pour leurs exercices un édifice magnifique. On voit encore à Milan cet établissement remarquable, qui renferme à la fois un collége de savans, une bibliothèque des plus précieuses et une académie des beaux-arts. Ce qui lui fait encore plus d'honneur, c'est d'avoir procuré à la république des lettres des auteurs et des ouvrages recommandables surtout par l'érudition ecclésiastique. C'est de là que sont sortis Ripamonti, Puricelli, Sassi, Muratori, Morelli, Maï, et tant d'autres hommes plus ou moins célèbres.

D'autres colléges furent destinés à une instruction plus générale, quoique plus spécialement destinée à une classe particulière de la société. Tel fut celui que fonda, pour la noblesse de Naples, le marquis Jean-Baptiste Manso, le plus intime ami et le premier biographe du Tasse, et qui mérite ici une mention particulière, pour avoir contribué à l'instruction de ses concitoyens. Le Tasse lui-même, dans un de ses dialogues consacré à l'amitié, et qu'il ne pouvait mieux intituler que *le Manso*, semble annoncer ce que son Mécène et son ami devait être un jour. « Quoique jeune, il est déjà, disait-il, très-versé dans les belles-lettres, dans l'histoire et dans la philosophie, et il se montre toujours avide d'acquérir de nouvelles connaissances. Il s'avance dans le sentier le moins battu, sans avoir

besoin de guide, comme si le chemin lui était bien connu.» De si belles dispositions furent cultivées avec une ardeur infatigable par le jeune Manso : nous avons même de lui divers ouvrages en prose et en vers (1). Mais, ce qui le caractérise parmi tant d'autres, c'est de s'être montré honteux de l'ignorance où végétait la classe à laquelle il appartenait. Animé de ce sentiment patriotique, il chercha tous les moyens d'éclairer ses contemporains, et surtout la noblesse. Dans ce but, il aidait et encourageait tous ceux qui voulaient étudier les lettres. Il dirigeait lui-même l'académie des *Oziosi*, dont il se servait pour faciliter l'exécution de ses projets.

Manso commença par réunir chez lui plusieurs jeunes gentilshommes qu'il instruisait lui-même; il ne négligeait rien pour leur rendre agréable cette même éducation contre laquelle ils étaient prévenus. La musique, la danse, l'équitation, l'escrime, tempéraient à propos la gravité des études plus sérieuses. Par cette sage combinaison, il parvint à donner à ses jeunes élèves une instruction complète et tout-à-fait appropriée à leur condition. A mesure qu'il multipliait et voyait réussir ses essais, il faisait toutes les économies possibles pour se mettre à même d'exécuter son dessein ; aussi fut-il accusé d'a-

(1) Outre la *Vie du Tasse*, il a laissé ses *Poesie nomiche*, ses *Paradossi*, et son *Erocallia*, ou dialogues sur l'amour et la beauté.

varice par ceux de ses pairs qui ne voyaient dans la noblesse qu'un moyen de dissiper agréablement sa fortune. Son collége fut enfin établi : n'ayant point d'héritier, il obtint de son gouvernement de léguer à cette institution tous ses biens, qui, après sa mort, devaient retourner au fisc. Manso mourut en 1645, et l'établissement qu'il avait fondé trouva, pendant ce siècle, non-seulement des admirateurs, mais des imitateurs dans plusieurs villes d'Italie.

Le premier qui parut organisé d'après ce modèle fut celui qu'on ouvrit à Padoue en 1636. Il avait aussi pour objet l'éducation des jeunes nobles. Boniface, auteur de beaucoup d'ouvrages, en fut le recteur. Malheureusement ce collége n'eut qu'une trop courte existence de six années. Depuis ce temps, on s'occupa beaucoup plus de l'instruction de la noblesse, qu'on avait laissée trop long-temps languir dans l'ignorance.

Nous devons regarder comme une sorte de collége particulier la maison de Jean-Baptiste Strozzi, à Florence. Strozzi appartenait, comme Manso, à l'une des plus illustres familles de son pays, et il avait reçu, ainsi que plusieurs de ses ancêtres, l'éducation littéraire la plus complète. Très-versé dans les langues grecque et latine et dans la littérature italienne, il avait étudié la théologie et surtout la nouvelle philosophie de son temps. Contemporain de Galilée, et admirateur de ses découvertes, il sentit le besoin de

répandre parmi ses concitoyens ce trésor de connaissances, dont l'acquisition avait coûté si cher à un petit nombre d'hommes dévoués aux progrès des lumières.

Il importe peu de savoir que Strozzi composa quelques ouvrages en prose et en vers, et qu'il avait entrepris un poème sous le titre de *l'Amérique*, pour relever le mérite d'Améric Vespuce, son concitoyen (1). Ce qui est véritablement digne d'éloge, c'est le désintéressement avec lequel il sacrifia une fortune considérable à l'instruction des jeunes gens, et particulièrement de ceux chez qui les moyens ne répondaient pas aux dispositions naturelles. Suivant en cela un autre système que Manso, il cherchait plutôt ses élèves dans la classe des roturiers : c'était pour lui autant de plantes rares que la nature fait naître au milieu d'une forêt. Il les recueillait dans sa maison, leur transmettait toutes ses connaissances, et leur fournissait non-seulement les livres nécessaires à leur instruction, mais encore le logement et jusqu'aux habits. Lorsque leur éducation était achevée, il s'occupait de leur donner un état honorable dans la société, et employait à leur avancement la

(1) Voyez Quadrio, *Storia e ragione d'ogni poesia*, t. VI, p. 678, et la vie de J. B. Strozzi écrite par Louis Strozzi, et insérée dans les *Fasti consolari del l'accademia fiorentina*, p. 240.

bienveillance particulière dont l'honorait le grand-duc. Plusieurs hommes de lettres durent leur instruction et leur bonheur à ses soins généreux. De ce nombre furent Ciampoli, Benoît Menzini et Jean Dominique Peri, jeune bouvier, que nous trouverons plus tard au rang des poètes les plus renommés de ce siècle. Ce père des lettres mourut en 1634, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il avait perdu la vue dans les dernières années de sa vie, ce qui ne l'empêcha pas de continuer le cours de ses leçons et de ses bienfaits : il y trouvait même sa consolation et le dédommagement de la perte qu'il avait faite. « Quel bonheur pour la jeunesse italienne, disait Urbain VIII (1), si chaque ville d'Italie possédait, comme Florence, un citoyen tel que Jean-Baptiste Strozzi! »

Les colléges établis ou protégés par les gouvernemens furent communément confiés à la direction de quelque ordre religieux. Tels furent le collége Tolomei et le collége Cicognini, fondés par Côme III, l'un à Sienne et l'autre à Prato, et dirigés par les Jésuites. Il y en eut encore d'autres, et quelques-uns furent confiés à différens ordres religieux qui avaient aussi commencé à s'occuper de l'instruction de la jeunesse; mais les établissemens des Jésuites éclipsè-

(1) Dans un bref qu'il lui adressa, en 1624.

rent toujours ceux de leurs rivaux. L'esprit d'émulation qu'on y entretenait, les distinctions et les récompenses distribuées aux élèves, les exercices dramatiques, qui tempéraient la sécheresses des études ordinaires, enfin des manières plus polies et plus attrayantes, faisant aimer à la fois et la science et les maîtres qui l'enseignaient.

Mais combien tout cet éclat, plus illusoire que réellement utile, fut payé cher dans la suite! Quand même leurs méthodes, comme l'avait remarqué Bacon (1), eussent été de quelque efficacité, ils en abusaient ordinairement, et ne les faisaient servir qu'à leurs vues et à leurs intérêts particuliers. Je n'examine pas ici la nature et l'esprit de ces réglemens rédigés sous la direction de Claude Acquaviva général des Jésuites (2). Je ne dis pas non plus que la corruption de la littérature de ce siècle fut surtout l'ouvrage des Jésuites, comme plusieurs écrivains l'ont prétendu : je dirai seulement qu'ouvertement déclarés contre les progrès de la véritable philosophie, et les professeurs les plus habiles des

(1) Voyez ci-après, t. XI, p. 89.

(2) *Ratio atque institutio studiorum societatis Jesu* : Naples, 1598, in-8. Les deux éditions qui précédèrent celle-ci sont très-rares.

universités, ils devaient façonner de bonne heure leurs élèves à cet esprit d'intolérance, et en faire des partisans fanatiques de leur doctrine. Malheur à celui de leurs confrères qui ne l'eût pas adoptée et professée aveuglément! Ils destituèrent et poursuivirent avec acharnement le P. Paul Rembini, parce qu'il n'avait pas entièrement abjuré les idées d'abord puisées à l'école des Télésiens. Tout tendait chez eux à ne former que des Jésuites: n'ayant pour but unique que la domination de leur société, ils lui sacrifiaient la véritable destination des sciences, des lettres et des arts, dont l'objet n'était pour eux que l'intérêt de leur ordre. Cette tendance continuelle à corrompre l'esprit des institutions littéraires était d'autant plus dangereuse qu'elle échappait aux esprits superficiels, trop facilement éblouis par le vain éclat qui la déguisait.

Qu'on ne s'en laisse donc point imposer par les éloges que Bacon semble avoir trop souvent prodigués aux institutions des Jésuites, éloges qui du reste ne s'adressent qu'aux Jésuites du XVIe siècle. Toutefois Bacon lui-même, tout en préférant leur méthode d'enseignement, ne manque pas de signaler le danger que nous venons d'indiquer. Il louait leur activité, leur adresse, leur savoir, mais il regrettait en même temps qu'ils ne fussent pas de son école, et qu'ils fissent tous leurs efforts pour soutenir plutôt les prétentions de la cour romaine que les droits de

la raison (1). Au reste, on pourrait même opposer aux observations du philosophe anglais ce que des Italiens qui devaient mieux connaître les Jésuites de leur temps et de leur pays ont dit de leurs institutions et de leur conduite. Ainsi je ferai connaître quels étaient, à l'égard des Jésuites, les sentimens d'un prélat romain qui s'est montré aussi ennemi des mœurs corrompues de son temps, que partisan des maximes de l'église de Rome, monsignor Sergardi, auteur des fameuses satires publiées en latin sous le nom de Q. Sectanus, et adressées à un de ses plus intimes amis, Tibère Prospéri. Il l'exhortait vivement à ne confier aucun de ses frères à la direction des Jésuites. Faisant abstraction de leur morale, il dépréciait hautement leur savoir. « Précepteurs aussi ignorans qu'orgueilleux, dit-il, ils n'inculquent dans l'esprit de leurs élèves qu'une stupide arrogance et qu'une ignorance odieuse. Il n'est que trop facile aux hommes qui n'ont point de prévention de s'apercevoir que les saines maximes de la vie civile, que les prin-

(1) « Quorum quùm intueor industriam, solertiamque, tam in » doctrinâ excolendâ, quàm in moribus informandis, illud oc» currit Agesilai de Pharnabazo : Talis quùm sis, utinam noster » esses! (*De Augmentis scientiarum* lib. I, p. 68.) Nuper etiam » intueri licet Jesuitas, qui partim studio proprio, partim ex æmula» tione adversariorum litteris strenuè incumbuerant, quantùm sub» sidii viriumque romanæ sedi reparandæ et stabiliendæ attulerint. » (Ibid, p. 91.)

cipes de la véritable philosophie s'exilent de jour en jour des écoles des Jésuites (1). » C'est ainsi qu'écrivait Sergardi, vers la fin du XVII[e] siècle.

Nous ne parlerions pas des séminaires, qui offraient les mêmes vices d'organisation, et de plus graves encore, si la singularité de celui que le cardinal Grégoire Barbarigo fonda à Padoue ne motivait une exception. Formé d'après les leçons du cardinal Borromée, dès qu'il fut appelé à l'archevêché de Padoue, en 1664, ce prélat tâcha d'y former un établissement sur le modèle du collége Ambroisien, et pour cela il ouvrit dans son séminaire de nouvelles classes, une bibliothèque, une imprimerie, et il y réunit d'habiles professeurs de latin, de grec, d'hébreu, de chaldéen, d'arabe et de syriaque. Possédant lui-même différents genres de connaissances, comme le prouvent plusieurs de ses lettres adressées à Magliabecchi (2), il voulait former des ecclésiastiques également versés dans l'étude des lettres savantes et des langues orientales. Riche de tels avantages, ce séminaire vit sortir de ses cours plusieurs savans distingués, et il

---

(1) « Indocti præceptores ipsi, et usquè ad stomachum superbi, non nisi stolidum tumorem et odiosam ignorantiam auditoribus suis instillant, adeò ut è scholis Jesuitarum civilis vitæ præcepta, ac veræ sapientiæ dogmata in diem exsulari oculi non occupati nimiùm cognoscant. » *Opera*, vol. IV, epist. XII, p. 195.

(2) Epistolæ claror. Venet. ad Magliab. t. II, p. 1 et seq.

dota la république des lettres de quelques ouvrages qui étendirent sa célébrité long-temps après la mort de l'archevêque, arrivée en 1697.

La plupart des savans ont généralement regardé en Italie l'instruction élémentaire, qui est le germe et le fondement de l'instruction supérieure et complète, comme un objet de peu d'intérêt. Tout ce qui précédait la logique et la rhétorique était abandonné aux soins de quelques pédans médiocres et grossiers. Tiraboschi, lui-même, qui savait combien sont essentielles ces premières études, n'hésite pas à dire qu'elles ne pouvaient rien offrir qui fût digne d'une histoire générale des lettres et des sciences (1). Plus éclairés par les lumières de notre siècle sur l'importance de cette instruction préparatoire, et voulant, autant que possible, combler le vide que l'histoire littéraire d'Italie nous présente fréquemment à cet égard, nous nous empresserons d'autant plus de signaler quelques essais de ce genre, tentés au XVIIe siècle, qu'ils étaient plus rares alors, et généralement peu appréciés.

Ce père Campanella que nous avons déjà cité, et dont nous aurons encore, dans la suite, occasion de parler, s'occupa dans plusieurs de ses ouvrages de l'enseignement élémentaire. C'est surtout dans le livre qu'il intitula *la Cité du soleil* qu'il

---

(1) *Loc. cit.* p. 44.

traça le plan d'un mode d'instruction qu'il aurait désiré voir adopté parmi ses concitoyens. « Là, dit-il, on élevait et l'on formait progressivement les enfans par des procédés simples et intelligibles. On traçait sur les parvis les élémens des sciences et des arts les plus nécessaires. Les élèves y trouvaient successivement tout ce que la géométrie, la géographie, la chronologie, l'astronomie, l'histoire naturelle offrent de plus curieux et de plus remarquable. Les maîtres guidaient leur faible entendement, et les jeunes auditeurs apprenaient sans fatigue et presqu'en s'amusant leurs leçons, ayant sans cesse sous les yeux les objets auxquels elles se rapportaient. Cet enseignement, tout historique et nullement spéculatif, ne reposait que sur des faits, et il durait ainsi jusqu'à l'âge de dix ans. Ce qui est encore plus digne d'attention, c'est qu'on apprenait l'alphabet et sa langue à l'aide de pareils tableaux, et en se promenant. On exerçait en même temps tous les enfans à la gymnastique, et jusqu'à leur septième année, ils devaient avoir les pieds et la tête nus. Le temps nécessaire à l'instruction était divisé en plusieurs époques, pendant lesquelles on se bornait à des exercices analogues aux différens âges : on passait successivement de l'une à l'autre, jusqu'à ce qu'on les eût toutes parcourues. » Ce qui nous étonne le plus, c'est que Campanella fait dire à ses contemporains, par un des citoyens de cette répu-

blique qu'il appelle *solaire* : « Pour devenir savans, il vous faut, à vous autres Européens, une mémoire servile et un travail matériel; ce qui rend l'homme lâche et fainéant, parce que trop attaché aux mots, il ne songe pas à s'élever aux choses réelles; et que des signes morts ne peuvent que tuer en effet et dégrader l'esprit (1). » C'est ainsi que pensait Campanella vers le commencement de ce siècle, et lorsque les écoles élémentaires croupissaient dans la plus honteuse barbarie.

La triste influence des colléges et des universités de ce siècle fut souvent corrigée par l'opposition des académies, qui apportèrent plus de liberté et d'ordre dans les divers genres de leurs études. Tiraboschi, tout ébloui de l'éclat des académies du XVIe siècle, où l'élégance mélodieuse des mots cachait le plus souvent la stérilité des idées, ne trouvait, dans celles du XVIIe que langueur et dégoût. Donnant la plus grande importance à ce qu'on appelait l'éloquence et la poésie, il semble faire peu de cas des parties qui constituent le domaine de la littérature, et que les académies de ce siècle cultivèrent avec plus de profit. Nous verrons donc que si

(1) Ad sapientiam vestram requiritur tantùm servilis memoria et labor, undè efficitur homo iners, quoniam non contemplatur res sed verba librorum, et in mortuis signis rerum, animam vilem reddit, p. 24.

elles ne furent pas aussi nombreuses ni aussi brillantes que celles du siècle précédent, la plupart furent bien plus utiles, et quant à l'objet de leurs recherches, et quant aux résultats de leurs travaux. Dans la foule des académies qui fleurirent au XVIe siècle, et qui ne s'occupaient qu'à réciter des vers, à peine distinguait-on celles de la *Vertu*, de la *Renommée*, des *Gymnosophistes*, des *Télésiens*, des *Secrets*, consacrées à des études d'un intérêt plus solide et plus durable. Mais nous trouvons un si grand nombre de sociétés de ce dernier genre pendant le XVIIe siècle, que les lettres furent bien dédommagées de ce qu'elles perdaient d'un côté, par les avantages qu'elles acquirent de l'autre. C'est donc de ces nouvelles académies que nous nous empresserons de rendre un compte plus spécial qu'on ne l'a fait jusqu'ici, laissant à part celles dont nous avons déjà parlé, et qui existent encore, celles même qui, fondées récemment, ont mérité de tomber dans un entier oubli.

Nous avons fait mention de deux colléges fondés à Naples et à Padoue pour l'éducation de la noblesse. Leur institution fut conçue au sein de deux académies, celle des *Oziosi*, et celle d'Apollon, ou la *Delia*. La première fondée en 1611 par le marquis de Manso, fut dirigée, après sa mort, par le duc Jean-Michel Cavanoglia, auteur de quelques ouvrages. Elle eut toujours

pour but de propager le goût des études parmi les jeunes gens et surtout parmi les nobles. Sa devise était : *Non otiosa quies*. La *Delia*, dirigée vers le même but, s'ouvrit en 1608, à Padoue, par les soins du chevalier Pierre Duodo ; dans la suite, elle se réunit à celle des *Hoplosophistes*, qui existait déjà. En même temps, Ferrare possédait l'académie des *Intrépides*, fondée vers 1600 par François Saraceni. Celle-ci eut la gloire de voir siéger sur ses bancs plusieurs savans distingués, entre autres Guidubalde Bonarelli, qui fit le premier discours d'ouverture. Il s'était consacré à des exercices littéraires et chevaleresques, et sut tellement gagner la faveur du public, que la société lui assigna une indemnité annuelle sur les rentes publiques, pour la continuation de ses travaux (1).

Une autre académie, semblable aux précédentes dans son origine, et dont les progrès devinrent de plus en plus importans, nous conduit à parler d'Augustin Coltellini qui en fut le fondateur, et dont la vie embrasse une partie de l'histoire de cette société. Coltellini, originaire de Bologne, naquit à Florence, en 1613. Il s'appliqua assidûment à l'étude des belles-lettres

(1) Voyez l'abbé Baruffaldi, *Notizie istoriche* des académies de Ferrare, 1787. L'auteur corrige ce qu'en avait dit Quadrio dans son premier volume de la *Storia e ragione d'ogni poesia*, p. 69 ; et d'après lui, Tiraboschi lui-même, *loc. cit.* p. 54.

et des beaux-arts, et fit tous ses efforts pour inspirer le même goût aux jeunes gens qui venaient comme lui de terminer leurs étude. Il les rassemblait autour de lui, et par des entretiens dont la belle littérature était l'objet principal, il cherchait à éclairer leur esprit en même temps qu'il récréait leur jeune imagination. C'est ainsi que se forma, après 1631, cette société des *Apatistes*, qui, par la régularité de son organisation, acquit en peu de temps beaucoup de célébrité, et contribua singulièrement au progrès des belles-lettres; car, à son exemple, on vit bientôt s'élever de toutes parts un grand nombre d'autres académies, dont chacune se consacra à un genre particulier de recherches. La plupart des anciennes réunions de ce genre ne se proposaient que d'en imposer à leurs auditeurs par l'étalage de leur savoir; les nouveaux académiciens, quoique divisés par la différence de leurs occupations, n'avaient tous qu'un même but, celui de s'amuser et de s'instruire. L'utilité de leurs travaux fut telle, que, malgré leur modestie, le gouvernement leur permit de réunir en un seul corps toutes leurs associations spéciales, et de tenir leurs séances communes dans une salle d'études publiques. Ces membres divers, et jusqu'alors épars, s'étant réunis en un seul et même corps, prirent dans la suite la forme et le nom d'*Université*, etc., et les académiciens, celui d'*Apatistes*, hommes sans passions et sans

préjugés, caractère dont tout homme de lettres devrait se faire gloire.

Cette académie fut partagée en deux sections. L'une, présidée par un Apatiste *reggente*, directeur, se livra à l'étude des belles-lettres et de la critique ; l'autre, sous la direction d'un *gran-priore*, ne s'occupa que des sciences. Celle-ci, appelée proprement l'*Université*, suivit la marche progressive des sciences pendant ce siècle. La première donna naissance à des jeux poétiques, à des impromptus, à des reparties ingénieuses et à des solutions de problèmes plus ou moins spirituels. On distinguait surtout *le jeu de la Sibylle*, qu'on appelait aussi le *Sibillone*. Ce jeu consistait à résoudre sur-le-champ une question littéraire ou scientifique qu'on proposait au milieu de la séance. Un jeune garçon, jouant le rôle de la Sibylle, montait dans la chaire et prononçait le premier mot que le hasard ou son inspiration lui suggérait. Ce mot, quel qu'il fût, était généralement accueilli, comme divinement inspiré par Apollon ; et cette unique parole, qu'on regardait comme la clef pour résoudre la question donnée, devait servir de texte à l'improvisateur. On prétend que des productions aussi utiles qu'agréables sortirent parfois de ces sortes d'exercices : la chose est possible ; mais combien de puérilités insignifiantes durent se mêler le plus souvent à de pareilles improvisations ! C'est peut-être à cause de ce genre d'enfantillage que

Jean Cinelli, homme d'ailleurs sévère et peu tolérant, méprisa toujours cette académie et celui qui l'avait formée (1). Quoi qu'il en soit, elle acquit une grande célébrité, tant par ses divertissemens que par des occupations plus sérieuses (2); et Caltellini, qui en avait été le premier fondateur, en 1631, et qui n'avait jamais cessé de coopérer à sa gloire, eut le bonheur de la voir prospérer jusqu'en 1693, dernière année de sa longue existence. Long-temps encore après lui, cette académie conserva son éclat et sa réputation.

Il ne faut pas oublier ici une autre société qu'établit dans la même ville Horace Rucellai. Son but et celui des amis qu'il engagea dans son entreprise étaient également de mettre en commun leurs connaissances diverses. Laurent Magalotti, qui avait apprécié l'importance de cette réunion, déplora la mort de Rucellai, arrivée en 1674, comme une grande perte pour les lettres, et il exhorta ses collègues à ne pas abandonner un si recommandable projet (3).

Une autre académie du même genre fut celle que le vice-roi Louis de la Cerda, duc de Medina-Celi, fonda à Naples, vers la fin de ce siè-

(1) Mazzuchelli, *scrittori d'Italia* : t. II, p. 876, n. (q).
(2) Salvini, *Fasti consolari*, p. 610.
(3) *Lettere familiari*, t. II, p. 28.

cle (1). Bien différent des vice-rois ses prédécesseurs, il n'était pas étranger à la république des lettres, et il aimait à réunir dans son palais les savans les plus distingués de son temps, parmi lesquels on comptait les philosophes Luc Antoine Pozzio, Antoine Montforte, J. B. Vico, etc. Ces hommes celèbres s'occupaient tour à tour, dans leurs réunions, d'astronomie, de géographie, d'histoire etc., et ils contribuèrent ainsi beaucoup aux progrès des lettres et des sciences.

Mais l'académie qui fit le plus de bruit, celle qui éclipsa toutes les autres, fut celle des *Geluti*, établie à Bologne, depuis 1588. Cette société acquit, pendant le XVIIe siècle une si grande réputation, qu'elle vit disparaître plus de trente académies, qui, après avoir essayé de rivaliser de gloire avec elle, perdirent toute espérance de l'égaler.

On a publié une sorte de biographie de ses membres, et l'on y trouve leurs qualités, leurs emblèmes et leurs portraits (2). Mais ce qui prouve encore mieux le mérite de ces académiciens, ce sont leurs *Mémoires*, publiés en 1671, sous le titre de *Prose*. Quoique tous ne soient pas du même intérêt, il y en a plusieurs

(1) En 1698.

(2) Memorie, imprese e ritratti de' signori accademici Gelati di Bologna, raccolte nel principato del signor conte Valerio Zani, il Ritardato, Bologna, 1672.

de fort remarquables, tels que les dissertations sur les thermes des Romains, sur la musique, sur les étoiles disparues, etc.

De tous les hommes de lettres qui florissaient alors en Italie, il n'y en eut pas un seul qui ne fût agrégé à cette académie.

La société des *Gelati*, ainsi que toutes celles que nous venons de passer en revue, était très-variée dans ses travaux; elle embrassait, pour ainsi dire, tous les genres d'érudition, sans en approfondir aucun exclusivement.

Nous allons maintenant parler d'une autre espèce d'académies, dont l'objet était plus borné et l'utilité plus réelle. Celles-ci ne voulurent se livrer qu'à un genre particulier de recherches, pour les suivre aussi loin que possible : elles ne se contentèrent pas d'apprendre et de répéter ce qu'on avait enseigné auparavant, mais elles cherchèrent encore à étendre le genre de connaissances qu'elles avaient embrassé; et, par ce moyen, elles contribuèrent plus que les autres au développement des sciences, des lettres et des arts.

Ce fut cet esprit qui présida aux travaux de l'académie de Bergame, instituée en 1613, par un certain Odoard Micheli. J. B. Personeni, médecin très-accrédité de son temps et membre de cette société, en fait mention dans la préface d'un de

ses ouvrages, intitulé : *Noctes solitariæ* (1). Il y avoue que toutes les remarques qu'il avait rassemblées sur l'Odyssée d'Homère appartenaient à ses collègues, ce qui prouve qu'ils s'étaient exclusivement occupés de ce travail.

Une semblable académie fut établie à Rome, en 1635, sous la protection du cardinal François Barberini : son objet n'était que l'étude de la langue grecque, et comme elle tenait ses séances chez les pères Basiliens, elle prit le nom de *Basilienne*. J. B. Doni, un des plus instruits dans ce genre d'érudition, en était le secrétaire. Malheureusement elle n'exista que jusqu'à l'année 1641, époque à laquelle Doni abandonna Rome et l'académie (2).

Le père Bacchini consacra aussi à Modène, vers la fin de ce siècle, une académie à l'érudition ecclésiastique. Il composa même un *Guide*, pour diriger les travaux des académiciens ; il existe encore diverses copies de ce manuscrit (3).

Une autre académie, dont la destination fut toute particulière, est celle de la *Crusca* à Florence. Fondée dans le siècle précédent, et constamment protégée par les grands-ducs de Toscane, elle continua ses travaux sur la langue vulgaire, et elle exerça à cet égard une espèce de

(1) Venise, 1613.

(2) Bandini, vita J. B. Donnii, p. 82.

(3) Tiraboschi, loc. cit. p. 82.

juridiction sur tout le reste de l'Italie. Elle fit paraître la première édition de son grand vocabulaire, en 1612, sous Côme II. Malgré les imperfections inévitables dans ce genre de travail, et les sévères critiques que ce dictionnaire éprouva dès son apparition, il mérita une juste célébrité à ses auteurs, et servit de modèle à presque tous les dictionnaires qui parurent depuis. Côme III et Jean Gaston, son fils, prirent part à la gloire de cette académie, et s'honorèrent de compter parmi ses membres. Le prince Léopold fit mieux : il encouragea les académiciens à poursuivre leurs recherches philologiques, et à perfectionner leur vocabulaire. François Redi et Charles Dati contribuèrent plus que tout autre à ce nouveau travail; et le grand vocabulaire de la *Crusca* fut amélioré en 1691. Depuis lors, cette académie a justement prétendu à la gloire d'avoir contribué à épurer la langue toscane, et à accréditer l'autorité de ses écrivains classiques.

Il est temps de nous occuper d'une académie bien supérieure à toutes celles que nous venons de parcourir, et qui a contribué plus puissamment encore aux progrès de la philosophie et au développement de l'esprit humain : nous voulons parler de l'académie des *Lincei*, à laquelle on n'a pas donné toute l'attention qu'elle méritait. Tiraboschi lui-même, tout instruit qu'il était du genre de ses travaux par Gaëtan Marini, qui en avait lu les mémoires manuscrits, ne ré-

vèle même pas ce que contient de plus remarquable l'*histoire* qu'en avait rédigée Jean Bianchi à Rimini (1). Mais depuis que le duc Balthasar Odescalchi a publié les *Mémoires critiques et historiques des lincei et de Frédéric Cesi*, leur chef (2), rien ne pourrait excuser notre silence sur l'origine, l'objet et l'importance de cette institution.

Frédéric Cesi naquit à Rome, en 1585, de Frédéric, duc d'Aqua-Sparta, et d'Olympia Orsini. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce jeune prince, né d'un père aussi ignorant et aussi superstitieux qu'il se croyait illustre et puissant; élevé au sein d'une famille qui regardait comme barbare et méprisable tout ce qui avait rapport aux lettres et à la philosophie, se soit élevé de lui-même jusqu'aux conceptions les plus nobles et les plus sublimes de la philosophie. Un instinct naturel lui fit sentir de très-bonne heure le mérite de ce petit nombre d'hommes qui cherchent la lumière, et qui sont toujours si rares en tout temps et en tout pays. Frappé de la renommée de J. B. della Porta, et plus encore de son mérite réel, Cesi voulut marcher sur ses traces, et il s'attacha à tout ce qui pouvait seconder ses

(1) Voyez son ouvrage des *Archiatri pontificii*, t. I, p. 493.

(2) *Memorie storico-critiche dell'accademia de' Lincei et del principe Federigo Cesi, secondo duca d'Aqua-Sparta, fondatore e principe della medesima, raccolte da D. Baldazzare Odescalchi, duca di Ceri*; Roma, 1806, in 4°.

goûts et sa curiosité. Lié de l'amitié la plus intime avec François Stellati, qui cultivait les mathématiques, et avec un médecin hollandais, très-versé dans l'histoire naturelle, il s'associa encore le jeune Anastase de Filiis; et tous les quatre, d'un commun accord, déterminèrent le genre de leurs études et de leurs méthodes. Ils ne songèrent d'abord qu'à s'instruire eux-mêmes, en s'aidant l'un l'autre de leurs lumières et de leurs moyens. Chacun d'eux s'applique à un genre de recherches particulières, et communiqua aux autres le résultat de ses méditations. Dès lors un même esprit les anima : connaissances, découvertes, pressentimens, doutes, opinions, tout fut commun entre eux. . . . .

D'abord ils avaient établi l'ordre qui devait présider à leurs études. Ils s'appliquèrent ensuite à connaître et à examiner ce que les sciences, ou ce qu'on désignait alors par ce nom, contenaient de réel ou de superflu, et mirent à profit tout ce qu'ils y trouvèrent de vrai ou d'utile à la connaissance des sciences naturelles. Ils portèrent plus loin leurs investigations; et bientôt ils s'aperçurent que les principes qu'ils découvraient étaient tout autres que ceux qu'on avait jusqu'alors présentés dans les livres. Il fallait les démentir, ce qui les eût exposés à la contradiction de la multitude; ils virent le danger d'attaquer de front les préjugés, et sentirent la nécessité de dérober au vulgaire l'objet

de leurs recherches et la nouveauté de leurs découvertes. Ils se concentrèrent donc ; et, dans cet esprit, ils s'imposèrent des lois et des devoirs, pour mieux réussir dans leur entreprise. Tels furent les élémens de la plus belle académie qu'on eût encore imaginée dans la république des lettres : elle fut l'œuvre du jeune Cesi ; et se rendit célèbre par le mérite des hommes qui la composèrent, par les vicissitudes qu'elle éprouva, et enfin par les nombreux avantages dont la science lui fut redevable.

Les nouveaux académiciens se donnèrent le nom de *Lincei*, et ils prirent pour devise un Lynx, qui, les yeux tournés vers le ciel, déchire un Cerbère avec ses griffes. Ce symbole indiquait évidemment que l'objet de leurs recherches était la destruction de l'erreur, monstre qui seul pouvait les empêcher de découvrir la vérité et d'en profiter. Le lieu où ils tenaient leurs conférences s'appela le Lycée; chacun venait y déposer le fruit de ses études et de ses recherches, dont on rédigeait, en même temps, le précis historique par chiffres, pour en dérober la connaissance aux profanes. Ils joignirent à leurs travaux intellectuels la pratique des vertus les plus utiles : la bienveillance, la réserve, la chasteté ; le silence était religieusement observé parmi eux. Ils sentirent même la nécessité d'une sorte de culte conforme aux sentimens que leur inspirait la contemplation de la

nature : on ouvrait la séance par la lecture d'un pseaume de David. L'évangéliste Saint-Jean fût proclamé patron de l'académie ; et tous les ans sa fête était célébrée par un dîner solennel. Telle fut dans son origine l'académie des *Lincei*, instituée le 17 août 1603 par un prince qui n'avait encore que dix-huit ans.

Leurs travaux académiques n'empêchèrent jamais ces jeunes académiciens de pratiquer en public les actes de leur religion : ils ne purent échapper, malgré cela, aux regards soupçonneux des inquisiteurs romains, qui voyaient des crimes dans tout ce qui n'était pas absolument conforme à leurs pratiques. Ils réussirent à indisposer une partie du public contre cette société, et même à soulever le père contre son propre fils. Le duc d'Aqua-Sparta commença par persécuter le jeune Cési et ses compagnons, et il les contraignit à se séparer, à s'éloigner de Rome ou à se cacher. On alla jusqu'à dénoncer Eckius comme un assassin fugitif, et, même comme un hérétique. Le cardinal Borghèse, depuis Paul V, appuya cette injuste persécution, et la populace romaine, dirigée par quelques moines, agens de la sainte inquisition, prit les *Lincei* pour des sorciers et des nécromanciens. Ils eurent beau se justifier, on n'écouta point leurs raisons. Ce fut au milieu de ces vicissitudes que, loin de se décourager, ils travaillèrent avec plus d'ardeur encore au succès de

leur entreprise, et qu'ils proclamèrent le jeune Frédéric leur chef et leur directeur. Cette odieuse persécution, en leur donnant lieu d'exercer les vertus que leur école préconisait, les mit à même d'accroître leurs connaissances, et leur attira même de nouveaux collaborateurs. Séparés les uns des autres, ils voyagèrent, examinèrent les objets dignes de fixer leur attention, et jugèrent les pays et les hommes : et au moyen d'une intéressante correspondance, ils se transmettaient leurs observations mutuelles.

Cette persécution ne servit qu'à donner plus d'éclat à cette académie. Elle appela sur elle les regards des hommes de lettres les plus éminens. Depuis 1610, Porta, Galilée, l'Imperato, Fabius Colonna et d'autres Italiens, sans compter Terentius de Constance, Jean Fabri de Ramberg, Marc Velser et beaucoup d'autres savans étrangers, se firent gloire d'appartenir à cette société, et de porter le nom de *Lincei*. Chaque membre obtenait, le jour de sa réception, un anneau d'or, qui présentait sur une émeraude l'image du lynx, le nom de l'académicien et celui de son fondateur. Le prince Cesi étendit alors son premier plan : il se proposa de faire de son académie un ordre philosophique et religieux, comme celui des pythagoriciens, et de le répandre par tout l'univers. Les plus grandes villes de l'Europe, et quelques unes de l'Amérique, devaient posséder un *lycée*. Ces lycées devaient

correspondre entre eux et dépendre tous du lycée central, qui aurait dirigé dans le même esprit les études et les travaux de tous les autres. L'une de ces maisons académiques était déjà fondée à Naples : J. B. Porta et Fabius Colonna en étaient les *vice-princes* : d'autres devaient être établies à Padoue, à Vienne, à Cologne, à Paris à Séville et même aux Indes. On publia, en 1624, les *règles* de cet ordre philosophique (1); elles forment un précis de ses constitutions, qu'on appelait *lyncéographe*, et dont voici la substance.

Il y avait trois grades et autant de classes d'académiciens, savoir : les *émérites* ou bienfaiteurs, les *maîtres* et les *élèves*. On n'y admettait point de moines : Benoît Castelli, un des disciples les plus chéris de Galilée, ne put y être agrégé, parce qu'il était religieux. Ceux qui se consacraient entièrement à cet institut, étaient assujétis à des règles plus rigoureuses ; mais aussi leurs avantages étaient plus grands. Logement, nourriture, habillemens, maîtres, livres, le lycée fournissait tout ce qui était nécessaire à leur entretien et à l'exécution de leurs travaux : ils avaient même à leur disposition une bibliothèque, un observatoire, des cabinets de travail, une maison de campagne et une imprimerie. Pour être reçu dans la société, il fallait avoir achevé ses étu-

(1) *Præscriptiones Lyncæ.*

des, et être âgé de vingt-deux ans au moins, ou de trente au plus. Celui qui mourait dans un lycée, pouvait léguer sa place à celui de ses amis ou de ses élèves qu'il croyait le plus capable de lui succéder. Chaque élève, pendant cinq ans d'études assidues, devait préparer un ouvrage pour être présenté au prince à la fin de son noviciat. Il était défendu de s'occuper de politique, de jurisprudence et d'alchimie : on ne voulait pas non plus de théologie. L'objet principal des études était les sciences physiques et mathématiques. On ne négligeait cependant point la littérature et la poésie, qu'on regardait comme un attrait de plus pour la société. Stelluti, Césarini, Ciampoli, Adimari, tous *Lincei*, étaient poètes.

D'après ce que nous venons d'exposer, cette académie semble avoir emprunté quelques unes de ses formes aux sociétés secrètes dont on faisait tant de bruit sans les connaître, et qu'on désignait par le nom de *roses-croix* : son double caractère philosophique et religieux, ses emblêmes, sa devise, ses rites, ses fêtes, ses pratiques favorites paraîtraient justifier cette opinion. Quoi qu'il en soit, au milieu de ces formes mystérieuses qui se ressentaient de l'esprit du temps, on ne peut se dispenser de reconnaître l'importance réelle de cette institution, la plus grande qu'on eût réalisée jusqu'alors. On a regretté qu'une telle pensée n'ait pas été conçue par un grand roi, qui seul eût

pu la mûrir et la développer, ou que le prince Cesi n'ait pas eu à sa disposition les moyens que les rois puissans consacrent à des entreprises moins utiles. Cependant, malgré sa condition privée, ce prince philosophe fit des efforts supérieurs à sa fortune : il engagea même dans son entreprise plusieurs de ses amis, riches personnages, qui pouvaient consacrer une partie de leur fortune à la soutenir. Malheureusement pour les sciences et pour la gloire de l'Italie, il mourut en 1630, au milieu de sa noble carrière, à peine âgé de quarante-cinq ans. On désigna le cardinal Barberini pour son successeur; mais, soit qu'il ne pût remplir un pareil ministère, soit à cause des dangers auxquels se virent exposés, à la même époque, les académiciens et tous ceux qui professaient la doctrine de Galilée, l'académie ne survécut que peu de temps à son fondateur. Il n'en reste que les ouvrages de quelques uns de ses membres, dont nous rendrons compte ailleurs, et qui nous feront encore plus regretter la ruine d'une si belle institution.

Bacon de Verulame avait, comme Frédéric Cesi, et à peu près dans le même temps, senti l'utilité de lier entre eux les colléges et les universités de toute l'Europe, comme l'étaient les églises et les ordres religieux. Il recommandait dans la plupart de ses écrits une fraternité eu-

ropéenne; il l'annonçait même comme prescrite par la nature et par Dieu (1). Il fit plus encore: il traça dans sa *Nouvelle Atlantis* le modèle d'une société littéraire et civile à la fois, dont on a plus souvent parlé que du projet de Cesi. Mais on n'a pas remarqué que tout ce qui n'était dans Bacon qu'un jeu de l'imagination avait été déjà entrepris et réalisé, sur un plan plus vaste, par le jeune Cesi, avant que les ouvrages du philosophe anglais, et surtout son *Atlantis*, fussent publiés en Italie. Les *Lyncei* n'apprirent le nom de Bacon que bien long-temps après la fondation de leur société. Le premier d'entre eux qui annonça à ses collègues qu'il avait connu à Paris les nouveaux ouvrages de Bacon, et qui recommanda l'auteur comme digne de leur société, fut le commandeur Cassiano del Pozzo, qui ne se trouvait à Paris qu'en 1625 (2). Il est donc évident que le plan d'une pareille académie est d'origine tout italienne.

Nous observerons même que la pensée de ces grandes associations philosophiques ne disparut pas de l'Italie à la mort de Cesi. Quelque temps après, Paul del Buono, Florentin et disciple de Galilée, conçut le projet d'une république lit-

(1) De dignitate et augmento scientiarum, lib. II, p. 116.

(2) Voyez les *Memorie* d'Odescalchi, sous cette date.

téraire et philosophique, qui pût en quelque sorte réparer la perte de celle des Lincei. Cette nouvelle société devait s'étendre aussi dans toute l'Europe. Ismaël Bouillau rendait compte de ce noble dessein au prince Léopold de Médicis, en 1659, et il se plaignait, en même temps, qu'on n'eût pu le réaliser, à une époque où de telles sociétés étaient suspectes à tous les souverains de l'Europe (1).

D'après ces tentatives si hardies, et bien supérieures aux moyens de ceux qui les concevaient, on vit se former, vers le milieu de ce siècle, une nouvelle académie, plus restreinte par le nombre de ses membres, et par le peu d'étendue de pays auquel elle se borna, mais qui eût plus de succès que les précédentes; je veux parler de l'académie *del Cimento*. Son établissement fixe et régulier date de 1657. Ce fut elle qui servit de modèle à l'académie royale de Londres et à l'académie des sciences de Paris, fondées successivement, l'une en 1660, et l'autre en 1666.

Tiraboschi (2) voudrait reculer encore plus

(1) Sed hisce temporibus sedes inter europeos quærere non debebat, cùm omnibus in regnis et rebus publicis orbis nostri nulla societas iniri queat, quæ suspecta dominantibus non sit. Lett. inédit. t. I, p. 200. — Voyez Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. III, p. 74; et Tiraboschi, *Storia*, etc., t. VIII, p. 243.

(2) *Loc. cit.* p. 240.

loin l'origine de celle qui nous occupe, et la faire devancer celle des *Curieux de la nature*, ébauchée dès l'année 1652, mais qui ne prit, comme le remarque Gimma (1), une forme régulière qu'en 1670.

Mais pourquoi prendre tant de peine? L'Italie, en donnant naissance aux savantes académies des *Télésiens*, des *Secrets*, de *Porta*, et surtout des *Lincei*, n'avait-elle pas fourni d'assez beaux exemples à celle des *Cimento*, et à toutes celles du même genre? Ainsi, au lieu de chercher à reculer l'origine de cette académie, comme l'a fait Tiraboschi, nous croyons plus utile de parler des circonstances qui ont contribué à son institution.

Le grand-duc Ferdinand II conservait pour les sciences physiques le goût que lui en avait inspiré Galilée : il se plaisait, depuis 1651, à réunir dans son palais plusieurs physiciens, pour les seconder dans ses études favorites (2). Quelques alchimistes en profitèrent pour s'introduire près de lui. Espérant tirer parti de sa crédulité, ils lui firent accroire qu'on pourrait aisément obtenir la transformation des métaux. Le grand-duc allait céder à leurs insi-

(1) *Italia letterata*, t. II, p. 480.

(2) *Nelli, saggio di storia letteraria fiorentina, et Gio. Targro ni Tozzetti*, t. I, p. 148.

nuations, lorsque Vincent Viviani[1], que le prince avait mis dans la confidence, démasqua les imposteurs, et profita de cette occasion pour engager le grand-duc à appeler près de lui de véritables physiciens, et à se livrer à des recherches plus utiles, en appliquant à la physique expérimentale l'appareil chimique et les instrumens qu'il s'était procurés. Voilà comment prit naissance l'académie *del Cimento*.

Léopold, frère du grand-duc, s'occupait en même temps de rétablir l'ancienne académie *Platonicienne*, fondée par Côme-l'ancien, et qui avait pour objet de chercher dans les vers de Pétrarque et du Dante les idées originales de Platon. Dès qu'il eut connu les projets des *Cimento*, il abandonna Platon, et se borna à partager les travaux et les expériences de la nouvelle académie, dont l'objet était uniquement d'interroger la nature, et de la forcer, pour ainsi dire, à réveler ses secrets. Les physiciens les plus distingués de cette époque furent aussitôt rassemblés, pour concourir à ce noble but. Le prince Léopold se chargea des dépenses nécessaires. Alors commença un cours d'expériences suivies, dont le résultat était consigné dans les actes de l'académie. Cette société entretint la correspondance la plus active avec les plus grands physiciens de l'Europe. Nous verrons quelle fut l'importance de ses travaux, lorsque nous traiterons du progrès des sciences physiques.

Malheureusement elle disparut au milieu de sa gloire, en 1667, un an après la publication de ses premiers *Essais*. Abandonnée d'abord par quelques uns de ses membres, elle le fut bientôt aussi par le prince Léopold, lorsqu'il fut nommé cardinal. Soit qu'il fût dégoûté des tracasseries de quelques académiciens, soit que sa nouvelle dignité l'eût appelé à des occupations d'une nature différente, il retira à l'académie sa protection et ses secours, et l'empêcha ainsi de continuer ses expériences. Le bruit courut aussi que le cardinal avait été obligé de renoncer à ses études favorites, qui certes n'étaient pas celles que protégeait la cour de Rome (1). L'auteur de la vie de Laurent Magalotti semble avoir autorisé un tel soupçon (2). Il est probable que tous ces incidens contribuèrent à la ruine de cette académie, qui n'exista pas même dix ans.

L'impulsion donnée par les *Lincei* et les académiciens *del Cimento* ne s'arrêta point après leur disparition. De nombreuses académies furent créées d'après ce modèle. Une société d'anatomistes s'était formée à Palerme, en 1623, pour perfectionner et répandre les études relatives à leur art. Le célèbre chirurgien Balthazar Grassia en faisait partie. Cette institution fut

(1) *Notizie degli aggrandimenti delle scienze fisiche*, etc., t. I, p. 461.

(2) Voyez cette vie en tête des *Lettere familiari* de Magalotti, vol. I, p. 18.

jugée si utile, que le sénat de Palerme lui assigna les fonds nécessaires à l'entretien d'une chaire d'anatomie.

Une pareille académie fut aussi destinée, dans la même ville, aux progrès de la chirurgie et de la médecine : ses fondateurs furent : Paul Pizzuto et Octave Cattano, médecin, qui prêta des salles magnifiques pour les séances. L'académie de la *Traccia* (Piste), fondée à Bologne, en 1665, tenta de se rapprocher davantage de celle *del Cimento*, en ne s'occupant que d'expériences physiques. C'est là que le savant professeur Geminien Montanari, si versé dans les mathématiques et l'astronomie, démontrait l'efficacité et les résultats de sa nouvelle méthode. D'après les conseils et l'exemple de ce célèbre philosophe, Charles-Antoine Sampieri établit, vers 1667, une académie philosophique, qui fit encore plus de progrès. Elle se réunit d'abord chez l'astronome Eustache Manfredi, ensuite chez les Marsili, et elle finit par faire partie de l'institut de Bologne (1).

Plus tard encore, en 1677, Jean Ciampini mit sous la protection de la reine Christine l'académie des physico-mathématiciens, qui osèrent s'occuper à Rome des travaux qui avaient tant de fois éveillé les soupçons des inquisiteurs.

Dans le même temps fut érigée à Naples (1679)

(1) *Giornale de' letterati d'Italia*, t. XVII, 153 et 170.

l'académie des *Investiganti*, Investigateurs. Son fondateur, André Concubletto, marquis d'Arena, voulut, par cette institution, ressusciter l'esprit des secrets de J. B. Porta. Il réunit les plus grands physiciens qui florissaient alors dans le pays, et mérita que le célèbre Alphonse Borelli fît une mention honorable de son académie, et lui dédiât l'un de ses plus beaux ouvrages (1).

On trouve aussi, en 1686, les *Filesotici* de Brescia, et les *Aletofili* de Vérone, dont les heureux essais firent regretter leur courte existence. Les *Philesotiques*, dirigés par le P. François Lana, le fameux inventeur de la *barque volante*, s'étaient proposé de publier chaque mois les *actes* de leurs travaux. Dans le peu qu'ils en ont laissé, on remarque des observations nouvelles sur l'histoire naturelle, la chimie, l'anatomie, etc. (2), dignes de beaucoup d'intérêt. Les Aléthophiles s'occupaient des recherches physico-mathématiques qui pouvaient le mieux servir les progrès de la médecine. François Bianchini rendit compte de cette institution dans un de ses mémoires (3), et exposa, dans un autre, la disposition singulière des organes, ou plutôt

(1) *De motionibus naturalibus à gravitate pendentibus.*

(2) Atti de' *Filesotici*, in-12.

(3) *De emblemate, nomine atque instituto Alethophilorum.* Vérone, 1687.

la maladie d'une religieuse qui voyait clair pendant la nuit, au milieu des ténèbres, comme s'il eût fait jour (1).

La dernière académie de ce genre parut vers la fin de ce siècle, à Sienne, sous le nom des Physiocritiques. Pyrrhus Marie-Gabrielli, professeur de botanique et de médecine, en fut le fondateur et la dirigea pendant toute sa vie. Il était né dans la même ville, en 1643. Impatient de tout connaître, il avait étudié la plupart des sciences en vogue de son temps, la jurisprudence, la physique, l'anatomie, la médecine, la chimie, la botanique, et même l'astrologie judiciaire. S'étant aperçu de la nullité de cette dernière science, il la remplaça par l'astronomie, qu'il cultiva depuis de préférence à toutes les autres. A la passion d'acquérir du savoir, il joignit celle de le communiquer à ses concitoyens. Il professa, dans l'université de Sienne, d'abord la logique, puis la botanique, et enfin la médecine. Sa réputation franchit les bornes de l'Italie. Bientôt les *Curieux de la nature* d'Allemagne le nommèrent membre de leur académie, et il leur envoya divers Mémoires intéressans; ce qui pourtant ne lui fit pas négliger l'instruction de ses compatriotes et de ses élèves. Il publia pour ces derniers un *Essai de son système* et de ses leçons

(1) *Giornale de' letterati di Parma*, an 1687, p. 210; et Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

médicales (1). Mais ce qui lui donna le plus de célébrité, ce fut la fondation de l'académie des *Physiocritiques*, et d'une colonie de l'*Arcadie* romaine. Il espérait par les charmes de l'une prêter plus d'attrait aux travaux plus utiles de l'autre; et même les Muses n'y étaient admises qu'à condition qu'elles chanteraient des sujets philosophiques. Cette entreprise mérita bientôt la protection et les faveurs du grand-duc Côme III. Elle ouvrit ses séances solennelles en 1691, sous la protection du cardinal François de Médicis. Gabrielli établit, pour l'usage des académiciens, une machine pneumatique, à l'instar de celle de Boyle, qu'il n'avait pas encore vue; il la fit même plus simple et plus exacte. Il construisit aussi, dans l'édifice où l'académie se rassemblait, une méridienne, qu'il appela *héliomètre physiocritique*, et dont il publia la description en 1705 (2), année de sa mort. L'académie, soutenue par le grand-duc et par divers particuliers, lui survécut et acquit des priviléges, des rentes et un riche cabinet de physique. Les académiciens avaient pris pour leur devise la pierre de touche, ce qui indiquait qu'ils n'admettaient rien pour vrai, avant de l'avoir examiné. Ils s'é-

---

(1) *Medicum Epagomenon tyronibus medicinæ cupidissimis*; Sienne, 1689.

(2) L'*Eliometro fisicocritico*, *ovvero meridiana Sanes*, Sienne, 1705.

taient flattés de dédommager les Toscans de la perte de l'académie *del Cimento*; mais leur société se fit plutôt remarquer par sa durée que par l'éclat de ses travaux.

Nous passerons sous silence toutes ces nombreuses académies qui, quoique consacrées spécialement aux muses, ne faisaient que décréditer la poésie par la futilité de leurs conceptions et la bizarrerie de leur goût. Mais nous ne devons pas oublier celles qui se distinguèrent dans la foule, soit par la singularité et l'importance de leurs occupations, soit par la pureté des principes qu'elles s'efforcèrent de conserver au milieu de la corruption générale. Nous signalerons d'abord deux académies instituées par des dames, l'une à Sienne, et l'autre à Milan. Quelques Siennaises, à qui le talent de faire des vers n'était pas étranger, entreprirent de s'amuser et d'amuser leurs auditeurs par des exercices poétiques. Elles se mirent sous la protection de la grande-duchesse Victoire de la Rovère, et tinrent régulièrement leurs séances. Chacune d'elles récitait, à son tour, ses compositions; et, quel que fût le mérite de leurs vers, le spectacle ne pouvait manquer d'intérêt. L'autre académie fut organisée en 1670, à Milan, par Thérèse Visconti, dans sa propre maison. Parmi ses membres se trouvait Charles Marie Maggi, qui a souvent célébré dans ses vers la princesse Visconti, sous le nom d'*Eurilla*, et qui était capable de faire à

lui seul la réputation de toute l'académie (1).

Parmi le grand nombre des académies poétiques qui inondèrent l'Italie pendant ce siècle, et qui presque toutes suivaient l'école des Marinistes, il faut distinguer celle de la *Nuit*, fondée à Bologne, en 1624, par Mathieu Pellegrini, un des critiques les plus érudits de son temps. Elle fit paraître plusieurs volumes de ses compositions. Mais ce qui fait à nos yeux son mérite principal, c'est de s'être proposé pour modèle le style sévère de la Casa, le plus opposé à celui de Marini.

Une autre société, qui se rendit encore plus utile en adoptant cette méthode, est l'académie *Florentine*, qui tirait son nom de la ville de Florence où elle avait été fondée, et qui fut consacrée à tout ce qui constitue l'éloquence et la poésie. Elle dut sa première origine, dans le XVI[e] siècle, à Côme I; mais sur la fin du dix-septième, Côme III lui rendit une nouvelle vie. Quoique ses compositions en vers et en prose ne soient, dans le fond, que des imitations de peu d'intérêt, elles ont du moins le mérite de la correction et de l'élégance du style; et cet avantage était bien rare en Italie à l'époque que nous parcourons. Sous ce rapport, l'académie Florentine a mérité les éloges de la postérité. Les *Notices littéraires et historiques* qu'on a pu-

(1) Quadrio, t. VII, p. 14; et Tiraboschi, *loc. cit.* p. 60.

bliées sur les académiciens, (1) et les *Fastes consulaires de l'académie de Florence* (2), rédigés par Salvino Salvini, prouvent que la plupart des meilleurs écrivains de ce siècle lui appartenaient.

Nous avons vu, dans le siècle précédent, à Sienne, les deux académies des *Intronati* et des *Rozzi*, qui s'occupaient spécialement de composer et de représenter des pièces dramatiques écrites dans le dialecte villageois. Pendant quelque temps elles demeurèrent fermées par ordre du gouvernement, et n'obtinrent qu'en 1603 la permission de reprendre leurs exercices. Mais les *Intronati*, ne se sentant pas assez forts pour continuer leurs travaux, consentirent, en 1654, à s'adjoindre les *Philomates*, académiciens plus actifs et plus instruits, et recommencèrent leurs représentations avec le même succès qu'auparavant. En 1667, le prince Mathias, gouverneur de Sienne, les aida à établir un nouveau théâtre où ils donnèrent des spectacles encore plus magnifiques. Les Rozzi, de leur côté, ne cessèrent de rivaliser avec eux. A leur exemple, ils s'associèrent en 1665 d'autres académiciens; et comme le dialecte siennois qu'ils avaient adopté dans leurs pièces commençait à déplaire, ils résolu-

(1) *Notizie letteraria ed istoriche intorno agli uomini illustri dell'accademia fiorentina*, Florence, 1700.

(2) *Fasti consolari dell'accademia fiorentina*, 1717.

rent d'employer une diction plus correcte et plus élégante. Quant à l'art en lui-même, ils s'appliquèrent plutôt à relever certaines formes extérieures que les qualités essentielles du genre dramatique. C'est ainsi qu'ils excellèrent toujours et qu'ils éclipsèrent leurs rivaux par la magnificence du spectacle et des décorations dont l'exemple et l'abus ne firent qu'accréditer de plus en plus le genre mélodramatique (1).

Si nous passons à Rome, nous y trouvons la plupart des académies poétiques occupées à prodiguer leurs adulations aux cardinaux, leurs patrons. La plus célèbre fut celle des *Humoristes*, qui, tout en suivant comme les autres le style *marinesque*, sut se distinguer par l'éclat de ses séances et la représentation de quelques drames, à l'exemple des *Intronati* et des *Rozzi*. Elle dut son origine à Paul Mancini, patrice romain, jeune homme aimable et assez instruit. A l'occasion de ses noces, plusieurs de ses amis voulurent égayer les nouveaux époux en récitant des vers et en jouant quelques petites pièces. Ces essais furent répétés en d'autres circonstances, et méritèrent aux acteurs le surnom de *Begli umori*, *Bons vivans*. Ils s'en glorifièrent, et finirent par se constituer en un corps régulier,

(1) Calogerà, *Nuova raccolta d'opuscoli*, t. III; et *Storia dell' accademia de' Rozzi*; Rome, 1775.

sous le nom d'*Umoristi*. Leurs séances eurent beaucoup de succès. Bientôt une nouvelle académie, celle des *Ordinati*, *Ordonnés*, s'efforça de les surpasser. La lutte dura quelque temps : enfin les *Humoristes* remportèrent la victoire, et les *Ordinati* abandonnèrent le champ de bataille.

Si la renommée des membres fait le mérite des académies, celle-ci pouvait se vanter de posséder, outre plusieurs personnages distingués, les plus grands littérateurs du temps. On remarquait dans ses rangs un Tassoni, un Guarini, un Bracciolini ; les cardinaux Alexandre et Pallavicini ; les papes Clément VIII et Alexandre VII eux-mêmes, et surtout Fabrice Peiresc. Ce qui lui attirait encore plus l'admiration du public, c'était le spectacle imposant de ses séances. La salle où les académiciens se rassemblaient était magnifiquement décorée de leurs emblèmes. Une tribune, qui s'élevait à l'entour, était occupée par les plus belles femmes de Rome, venues pour prodiguer les applaudissemens à leurs poètes favoris. Et ces applaudissemens comme cet éclatant succès ne pouvaient que donner plus de crédit au style de Marini, qui s'était emparé de cette académie. Elle subsista jusqu'en 1670, époque vers laquelle commença à fermenter une nouvelle révolution littéraire.

Le premier résultat de cette révolution fut l'établissement de l'*Arcadie* romaine. Qu'on ne juge pas cette académie d'après sa dégénération

et l'abus qu'on a fait dans la suite de ses premières institutions : elle mérita la reconnaissance des vrais savans, et contribua plus que toute autre à la gloire de la littérature italienne, qu'elle concourut à relever de l'état d'abaissement et de déviation dans lequel on l'avait plongée. Sans donc approuver la nullité de ses occupations, nous nous bornerons à rendre justice aux motifs qui lui donnèrent naissance, et aux efforts magnanimes qu'elle fit d'abord pour remplir le but de son institution. Parmi le grand nombre de littérateurs qui inondaient alors l'Italie, plusieurs s'étaient déjà prononcés contre la manière des Marinistes ; mais ces défenseurs de la saine littérature étaient en faible minorité, et presque tous isolés les uns des autres : ils s'efforçaient donc en vain d'arrêter les progrès de cette nouvelle école, qui, étendant déjà sa funeste influence sur une grande partie de l'Italie, menaçait d'envahir tout le reste. C'était dans cet esprit d'opposition qu'on avait vu se former, en 1668, cette académie sous la protection de la reine Christine. Elevée dans la sévérité des doctrines classiques, cette princesse encouragea vivement cette entreprise, et l'aida de tous ses moyens. Les exercices devenant ainsi plus fréquens, les académiciens purent se rapprocher et concentrer leurs efforts ; enfin, leur nombre et leurs forces augmentant de jour en jour, ils entreprirent de réformer le Parnasse italien, et

de renverser les Marinistes qui en avaient usurpé l'empire. Sur ces entrefaites, Christine mourut en 1690 ; mais les académiciens, loin de se laisser décourager par cette perte, se lièrent davantage, et ils organisèrent dans la même année une académie plus régulière : ce fut l'*Arcadie*.

On compte parmi ses fondateurs les hommes de lettres les plus estimés de l'Italie, tels que Paul Coardi, de Turin ; Jean-Vincent Gravina, de Calabre ; l'abbé Crescimbeni, de Macerate ; Vincent Leonio, de Spolète ; Sylvius Stampliglia, de Rome ; Benoît Menzini, de Florence ; J.-B. Zappy, d'Imola ; l'abbé Maillard, de Nice ; Alexandre Guidi, de Pavie ; Figari et del Negro, de Gènes, etc. J'ai désigné leurs noms et leur patrie pour faire remarquer non-seulement la célébrité des fondateurs de cette académie, mais aussi sa véritable origine ; car chacun de ces savans appartenant aux diverses contrées de l'Italie, l'*Arcadie* devait être regardée plutôt comme italienne que comme romaine, ainsi qu'on l'a nommée du lieu où elle naquit. Ce fut néanmoins un grand avantage pour le triomphe de leur cause que ces divers littérateurs italiens se fussent tous rencontrés à Rome, où, par l'influence que cette capitale exerçait sur l'Italie, ils purent travailler plus efficacement à la réforme générale qu'ils avaient projetée.

Pour déterminer l'objet et le caractère de leur

institution, ils prirent le nom et la devise des Arcadiens de l'ancienne Grèce, et pour plus d'analogie avec ce peuple pasteur, ils se donnèrent des lois et des formes simples et démocratiques, et se mirent sous la direction d'un gardien, *Custode*, assisté d'un conseil d'anciens *bergers*, qui tous, à des époques déterminées, étaient élus par le corps entier des académiciens (1).

On a regardé leurs pratiques comme bizarres; mais c'est qu'on n'a pas su apprécier le but et la nature de leur établissement. Le mauvais goût de l'école marinesque consistait dans un effort d'esprit, un luxe de style, une recherche qui outrait et dénaturait tout. Il fallait détourner de cette espèce de caricature les jeunes gens égarés, et les placer dans une position tout-à-fait contraire. Les académiciens sentirent donc la nécessité de se rapprocher, autant que possible, de l'état le plus simple de la nature, qu'on avait perdue de vue. Préoccupés de ce projet, ils le poussèrent peut-être un peu trop loin, en se faisant un devoir de n'employer dans leurs compositions, soit en vers, soit en prose, que le langage pastoral (2), ce qui ne pouvait man-

(1) *Penès commune summa potestas esto. — Patronus nullus esto.*

(2) *In cœtu et rebus arcadicis pastoritius mos perpetuus, in carminibus autem et orationibus, quantum res fert, adhibetur.*

quer de devenir monotone et ennuyeux. C'est d'après cette idée fondamentale que furent sanctionnées, en 1695, les constitutions de cette académie, que le célèbre jurisconsulte Jean-Vincent Gravina se fit gloire d'avoir rédigées dans le style imposant des *douze tables*. Un de ces statuts ordonnait de célébrer, au commencement de chaque olympiade, les jeux olympiques par cinq genres d'épreuves poétiques : les discours, les églogues, les odes, les sonnets et les madrigaux. Le même jour, on récitait des oraisons funèbres, et l'on élevait des pierres sépulcrales en l'honneur des Arcadiens distingués qui étaient morts dans cet intervalle. Les réunions se tenaient ordinairement dans quelque jardin, ou dans des lieux champêtres. Tant que l'académie n'eut point de séjour fixe, elle se rassemblait tantôt dans un bois, tantôt dans un autre. Elle se réunit d'abord sur le mont Janicule; elle fit plusieurs autres stations, et se fixa enfin dans les jardins Farnésiens.

L'académie fut à peine organisée, que la discorde vint diviser ses membres. Quelques uns, ne respectant pas assez les vues de leur législateur, s'opposèrent à cet esprit d'indépendance et d'égalité, leur loi première. Ce fut en vain que Gravina tâcha de soutenir les droits de l'académie: le caractère souple et flatteur de Crescimbeni prévalut sur les maximes sévères de son adversaire. Cet abbé réunit la majorité sous sa

bannière, interpréta les lois suivant ses intérêts particuliers, et fut nommé gardien des Arcadiens. Gravina, avec un petit nombre de ses partisans, fit pendant quelque temps la guerre au parti dominant, et presque toute l'Italie prit part à cette division *arcadique*. On essaya vainement de réconcilier les deux factions : la cause fut portée devant les tribunaux civils, et de graves jurisconsultes plaidèrent pour l'une et pour l'autre. Des écrits en prose et en vers furent lancés des deux côtés: Gravina lui-même fit circuler en Italie une savante épître, adressée au marquis Maffei, pour justifier ses prétentions et sa conduite. Il s'établit, sous le nom de *Quirina*, une nouvelle académie, où se réunirent les partisans de Gravina; mais elle disparut bientôt, et Crescimbeni devint presque l'arbitre absolu de l'Arcadie, qu'il dirigea pendant trente-huit ans, depuis 1690 jusqu'en 1728, dernière année de sa vie.

Si Gravina eût triomphé, il aurait sans doute communiqué à l'académie un esprit tout autre que celui qu'elle reçut sous l'influence de Crescimbeni. Ce dernier, tout érudit qu'il était, se trouvant attaché à l'école des Jésuites, n'avait pas l'étendue et la solidité de connaissances ni la force de raisonnement dont son rival a laissé tant de preuves. Il poursuivit toutefois la réforme qu'on avait entreprise, et il employa tous ses moyens pour faire briller son académie. On doit

avouer qu'il ne vécut que pour elle, et tous ses écrits n'eurent d'autre objet que sa gloire et sa prospérité. Il en publia même l'*histoire*, ainsi que la *vie* de plusieurs Arcadiens, et divers recueils de leurs poésies.

Soit par la nouveauté de ses formes, soit par l'intérêt de ses travaux, l'Arcadie mérita en peu de temps la protection des prélats, des cardinaux et des papes, qui tous se firent honneur de favoriser cette association, et d'y prendre part. Elle devint un spectacle intéressant pour les hommes de lettres qui se trouvaient à Rome, et un objet d'ambition littéraire pour les Italiens et les étrangers qui cultivaient les Muses. On fut obligé de fonder et de répandre dans presque toutes les villes d'Italie autant de colonies arcadiques, qui toutes relevaient de l'Arcadie romaine, regardée comme leur métropole, et dont elles suivaient les institutions et les lois (1). Cette affluence d'académies et d'académiciens, qui nuisit sans doute à leur réputation, rendit cependant, à l'époque de leur première institution, un grand service à la littérature italienne : car à mesure que l'exemple et les maximes de la métropole se répandaient en Italie, l'école des Marinistes perdait de son crédit, et la

(1) *Notizia dello stato antico e moderno dell'adunanza degli Arcadi* etc., rédigée par Crescimbeni lui-même et qui se trouve à la fin de son *Istoria della volgare poesia* etc., vol. VI.

littérature italienne reprenait l'ancien éclat dont les Marinistes l'avaient privée.

Les universités, les colléges, les académies, avaient besoin de bibliothèques, ce qui rendit encore ce siècle remarquable, par ce genre d'établissemens. Non-seulement on enrichit les bibliothèques dont nous avons parlé dans le siècle précédent, mais on en établit encore un grand nombre d'autres, à la grande satisfaction d'une foule de princes et de savans. Lors même qu'elles ne faisaient que nourrir, dans quelques uns, une espèce de bibliomanie ou de vanité stérile, elles furent d'une grande utilité pour ceux qui savaient en faire usage. Les bibliothèques d'ailleurs sont autant d'indices de la culture de l'esprit, dans les pays dont elles font l'ornement; et nous pouvons de plus assurer que si l'Italie est la nation la plus riche en ce genre, ce fut surtout pendant le XVIIe siècle qu'elle multiplia, sous ce rapport, ses richesses littéraires.

Laissant de côté les bibliothèques de peu d'importance qu'on y rencontre partout, nous nous bornerons à signaler les principales, récemment établies ou considérablement augmentées dans ce siècle. Et d'abord nous signalerons à Rome *la Vaticane*, déjà la plus riche bibliothèque du monde civilisé, à la fin du XVIe siècle; et qui parvint, pendant le dix-septième, à dou-

bler le nombre déjà prodigieux de ses volumes. Paul V y ajouta deux salles remplies de livres grecs et latins, et il augmenta en même temps les revenus de son entretien. Une salle nouvelle fut bâtie sous Urbain VIII, pour recevoir les anciens manuscrits de la bibliothèque d'Heidelberg, que le duc de Bavière, Maximilien, avait saisis, en 1622, pendant l'occupation du Palatinat, et donnés à Grégoire XV, comme appartenant aux électeurs palatins. Malheureusement dans le transport plusieurs furent égarés ou dispersés; et Muratori assure que de son temps il y en avait quelques uns dans la bibliothèque impériale de Vienne (1). Alexandre VII dépouilla aussi la ville d'Urbin de sa bibliothèque, pour en enrichir celle de Rome: il donna les manuscrits qui étaient en grand nombre, à la Vaticane, et ses autres livres à la bibliothèque de l'université. Il fit encore venir de France le savant maronite Abraham Echellensis, pour l'attacher à la Vaticane, en qualité de professeur des langues orientales; il les aimait si passionnément, qu'il cherchait partout les ouvrages écrits dans ces langues, et qu'un des plus grands mérites que l'on pût avoir à ses yeux était de lui en offrir quelqu'un. La reine Chris-

(1) *Annali d'Italia*, ann. 1623.

tine augmenta cette immense collection de dix-neuf cents manuscrits, qu'elle laissa en mourant à la Vaticane ; ce qui obligea Alexandre VIII d'y ajouter une autre salle.

Tiraboschi, en parlant de cette bibliothèque, a cru devoir faire mention de quatre savans étrangers qui en eurent successivement la direction : Luc Olstenius, d'Hambourg ; Léon Allaci, de Chio ; Etienne Gradi, de Raguse, et Emmanuel Schelestrate, tous plus ou moins distingués par leur érudition. Regardant, un d'eux, que nous considérons plutôt comme Italien, trouvera ailleurs une place plus convenable. Le seul qui doit figurer ici est Laurent-Alexandre Zaccagni, de Rome, mort en 1712. Protégé par le cardinal Casanata, il avait le premier tiré de cette immense bibliothèque plusieurs monumens ecclésiastiques, dont il publia le premier volume en 1698 (1).

Deux hommes qui se rendirent encore plus célèbres par les soins qu'ils prirent de la Vaticane et par la fondation de deux nouvelles bibliothèques, furent les cardinaux Ange Rocca et Jérôme Casanata. Le premier naquit en 15[illegible], à Rocca Contrada, dans la Marche d'Ancône.

---

(1) Sous ce titre : *Collectanea monnmentorum veterum ecclesiæ græcæ et latinæ*; Rome, in-4°. On y trouve quelques opuscules d'Archelaüs, de saint-Ephrem, du saint-Grégoire de Nice et d'Eutalius.

Entré dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, il y donna tant de preuves de sagacité dans les langues grecque et latine, et d'érudition dans l'histoire sacrée et profane, que Sixte V lui confia, en 1585, la surveillance de l'imprimerie du Vatican, et qu'il l'admit dans la congrégation nommée pour la révision de la Bible. Revêtu de plusieurs dignités, Rocca employa, pendant quarante ans, les revenus d'une abbaye qu'il possédait à se procurer les meilleurs livres dans tous les genres; et, à sa mort, en 1620, il fit don de cette riche collection au couvent de son ordre, à Rome, à la condition qu'elle serait ouverte tous les jours au public. Cette bibliothèque, augmentée successivement par la réunion de celles de Pignoria, d'Olstenius, du cardinal Passionei, etc., a toujours conservé le nom d'*Angélique*, qu'elle avait reçu de son fondateur. Rocca avait composé toute sa vie des ouvrages de théologie, de morale, d'histoire, de liturgie et même de grammaire. On les a réunis en deux volumes in-folio (1): ils prouvent une certaine variété de connaissances, mais bien peu de goût et de critique, dans leur auteur. Ce prélat a traité des beautés de la langue latine, de l'usage des cloches, de la canonisation des saints, et

(1) Sous le titre *A. Roccæ operæ omnia, ejusdem auctoris impressa, nec non autographa et Romæ in Angelicâ bibliothecâ originaliter asservata*, etc., Rome 1719. On renouvela le frontispice de cette édition, en 1745.

d'autres rites ecclésiastiques. Mais un ouvrage plus en rapport avec sa qualité de bibliothécaire, fut le *Commentaire* qu'il publia sur la *Vaticane* (1). On y trouvé une description très-détaillée de cette bibliothèque : non-seulement il décrit ses livres et ses manuscrits, mais tous ses ornemens, ses colonnes, ses statues, ses emblèmes, ses inscriptions, ce qui donne lieu à plusieurs digressions curieuses. On y trouve aussi un mémoire sur l'*Origine de la typographie*, que Prosper Marchand a publié à la suite de son *Histoire de l'imprimerie*.

Jérôme Casanata reçut le jour à Naples, en 1620, l'année de la mort du cardinal Rocca. Protégé tour à tour par les papes Innocent X, Alexandre VII, Clément X, et Innocent XII, il fut bientôt fait cardinal et bibliothécaire du Vatican. Il avait employé toute sa fortune à rassembler des livres; et, comme il appartenait à l'ordre de Saint-Dominique, il songeait à les donner au couvent de la Minerve à Rome, qui possédait déjà une belle bibliothèque, léguée par un certain Jean-Marie Casellani avec un revenu de mille écus : Casanata y ajouta la sienne, et fit oublier son premier fondateur; car dès lors cette bibliothèque prit le nom de *Casanatense* (2). Il

(1) *Bibliotheca apostolica vaticana; commentario illustrata;* Rome, 1591, in-4°.

(2) Tiraboschi, *loc. cit.* p. 72, n. (*b*).

avait ordonné, à sa mort, en 1700, qu'elle fût publique, et de plus, il lui avait assuré une rente de quatre mille écus romains pour l'achat de nouveaux livres et le traitement de deux bibliothécaires et de huit théologiens, chargés d'enseigner la doctrine de Saint-Thomas, et de combattre les hérétiques. Ils eussent mieux fait de s'occuper plus spécialement d'études bibliographiques, pour se mettre en état de diriger les recherches des lecteurs. Cette tâche a été remplie plus tard par le P. J. Audifredi, qui en a publié un catalogue dont la perfection nous fait regretter qu'il n'aille pas plus loin que la lettre *L*. (1).

Florence rivalisait avec Rome pour le nombre et la richesse de ses bibliothèques. La *Laurentienne* ne cessa d'être augmentée par les grands-ducs et surtout par Ferdinand II et par le prince Léopold, son frère. Côme III ouvrit la *Palatine*, qui ne se distingua pas moins par le choix des ouvrages que par le luxe et quelquefois la rareté des éditions. Mais ce qui contribua le plus à sa gloire, ce fut son bibliothécaire Antoine Magliabecchi, qui fut regardé comme le plus grand bibliographe de ce siècle, et même comme un prodige dans ce genre. Nous nous arrêterons quel-

---

(1) *Catalogus bibliothecæ casanatensis librorum typis impressorum;* Rome, 1761-1788, 4 vol. in-folio.

ques instans sur son article, parce que l'histoire de sa vie est, en même temps, l'histoire la plus importante des bibliothèques de Florence pendant ce siècle.

Magliabecchi était né à Florence, en 1633. Sa mère, restée veuve et n'ayant pas assez de fortune pour lui faire apprendre autre chose que le latin, le destina au métier d'orfèvre. Mais le jeune apprenti avait pris, on ne sait comment, tant de goût à la lecture, que bientôt il abandonna les pierres précieuses pour les livres. Il connut le bibliothécaire du cardinal Léopold, Michel Ernimi, qui lui fit achever ses études et l'exerça dans toutes les parties de la littérature, et particulièrement dans la bibliographie. Dès lors, le jeune Antoine ne songea plus qu'à acheter et à lire des livres de toute espèce. Sa maison fut en peu de temps transformée en une véritable bibliothèque; et, comme la place lui manquait pour mettre en ordre tant de volumes, il en avait encombré l'antichambre, les chaises, le lit, la cuisine, le grenier, l'escalier. Il ne souffrait personne auprès de lui, de peur qu'on ne fît quelque dégât à ses livres. Souvent il oubliait de dîner, et s'endormait sur sa chaise, au milieu de ses lectures. Lors même qu'il se mettait au lit, le même manteau qui, dans le jour, lui avait servi de robe de chambre ou d'habit de parade, lui servait encore de couverture pendant la nuit. Enfin il ne vivait que pour lire, et ses

livres seuls étaient l'objet de ses soins. Nommé bibliothécaire de la *Palàtine*, il donnait à peine quelques heures le matin à son emploi, qui lui causait beaucoup d'inquiétude et une sorte de malaise. En vain, dans son propre intérêt, ses amis et le grand-duc lui-même l'engagèrent à changer de méthode, et à quitter un logement incommode : on réussit, seulement pour un instant, à lui faire accepter un appartement qu'on lui avait préparé dans le palais ducal; mais à peine vit-il une partie de ses livres déplacés qu'il ne put supporter une telle position. Il abandonna brusquement cette demeure et retourna à son ancienne habitation, où il vécut jusqu'en 1714.

Sa manière de vivre, peu soignée, lui avait donné quelque chose de cynique, que sa mauvaise conformation rendait encore plus choquant. Toujours occupé de ses livres et de sa lecture, Magliaecchi n'avait aucun égard pour ceux qui venaient le visiter : il refusa même sa porte à la grande-duchesse Violante-Béatrice (1). La présence de ces oisifs qui ne cherchent dans la conversation d'un savant qu'une distraction momentanée à leur ennui, lui était insupportable. Il les apercevait à la faveur d'un trou qu'il avait fait faire à sa porte, et il se gardait

(1) Voyez la *vie* de cette princesse, par Lami.

bien de leur ouvrir. Ceux à qui il accordait le bonheur d'un court entretien ne sortaient pas toujours contens de sa franchise et de ses critiques. De pareilles manières et d'autres travers donnèrent prise contre lui, et firent regarder son stoïcisme comme un excès d'orgueil et de pédantisme. On le dénonça même au grand duc Côme III, comme immoral et peu religieux. Son principal dénonciateur fut Jean-André Moneglia, poète et médecin aussi médiocre que méchant courtisan. On alla jusqu'à publier une vie de Cinelli et de Magliabecchi, où l'on n'épargna point les injures les plus atroces contre ces deux hommes de lettres, d'ailleurs fort recommandables (1). Magliabecchi prouva dans cette occasion qu'une immense érudition bibliographique ne suffit pas pour mettre à l'abri des traits de la satire. Il fut sur le point d'abandonner sa patrie, et de chercher ailleurs un asile où sa réputation fût en sûreté. Cependant ses amis firent tous leurs efforts pour lui faire oublier ces injures; et, dans cette intention, ils lui prodiguèrent des éloges quelquefois exagérés. Quelques-uns le célébrèrent comme un ange, comme un dieu

(1) On avait attribué ce libelle à Moneglia lui-même; mais Mazuchelli a prouvé qu'il appartenait plus probablement à un certain Bertolini da Barba. *Scrittori Italiani*, t. IV, p. 1066.

venu sur la terre pour éclairer ses contemporains.

Si Magliabecchi avait quelque tort, c'était, en général, d'avoir estimé les érudits plus que les philosophes; il n'épargna pas même, dit-on, Redi, Magalotti et d'autres non moins distingués. Il méprisait Vincent Viviani, parce que ce mathématicien ne savait qu'Euclide (1). La postérité doit lui pardonner ses faiblesses, en faveur des nombreux services qu'il a rendus aux savans. Aucun bibliothécaire, aucun bibliomane n'a été, à cet égard, plus utile que lui. Doué de la mémoire la plus vaste et la plus fidèle, il retenait pour toujours ce qu'il avait lu, jusqu'au chapitre et à la page de ses citations. Ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il avait présens à sa mémoire non-seulement tous les livres de sa bibliothèque, de celles dont il était le conservateur, et de toutes les autres de Florence, mais encore les ouvrages les plus précieux qui se trouvaient dans les principales bibliothèques de l'Europe. Le père Mabillon, ainsi que tous ceux qui surent l'apprécier, le regardait comme une bibliothèque vivante et un musée ambulant (2). La plupart des auteurs italiens

(1) Il disait de lui : *Asinus qui præter Euclidem nihil scit.*

(2) *Ipse Museum inambulans et viva quædam bibliotheca; iter italicum*, p. 157. Le P. Ange Finardi s'amusa à tirer des mots, *Antonius Magliabecchius*, l'anagramme : *Is unus bibliotheca magna.*

ou étrangers avaient recours à lui dans leurs recherches, et il ne se lassa jamais de les éclairer et de les diriger. Ainsi, il ne composa aucun ouvrage qui lui fût propre, mais il prit très-souvent part aux ouvrages d'autrui. Le cardinal Noris avouait qu'il était redevable à Magliabecchi de tout ce qu'il savait et de tout ce qu'il avait publié de plus important. Jacob Gronovius lui témoigna la même reconnaissance. Un grand nombre de savans hollandais ne dédaignaient pas d'avouer qu'il les avait très-efficacement aidés dans leurs travaux. Il était comme l'interprète des anciens et l'oracle des modernes. On a publié jusqu'à cinq volumes de sa correspondance avec les hommes de lettres les plus célèbres de Venise, de Flandre ou d'Allemagne; et l'on trouve dans ce recueil les plus beaux monumens de l'histoire littéraire de la seconde moitié du dix-septième siècle (1). Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été généralement honoré, non-seulement par les princes d'Italie, qui se faisaient un devoir de protéger les lettres et les savans, mais aussi par les étrangers, tels que Louis XIV, le roi de Suède, l'électeur de Saxe, l'empereur Léopold, et le Grand-Turc lui-

(1) *Clarorum Belgarum ad Magliabecchium epistolæ*; Florence, 1745, 2 vol. in-8°. — *Clarorum Venetorum epistolæ*; ibid, 1745, 2 vol. — *Clarorum Germanorum epistolæ*; ibid, 1745, in-8°.

même(1). Quoique Magliabecchi se fût constamment occupé de recherches savantes, sans jamais faire part au public de ses découvertes, il a toutefois publié quelques manuscrits du moyen âge, l'*Hodæporicon* d'Ambroise-le-Camaldule; un *Dialogue* de Benoît Accolti, sous le titre *De præstantiâ virorum sui ævi;* quelques *Épitres*, et un *Catalogue* des manuscrits arabes, turcs, persans et hébraïques de la *Laurentienne* (2). Mais le monument le plus honorable qu'il ait laissé à la postérité, c'est sa bibliothèque, dont il fit don à sa patrie, et qu'on appelle encore de son nom, *Magliabecchiana*.

Nous ne sortirions plus de la Toscane, si nous voulions parcourir toutes les autres bibliothèques fondées par des particuliers ou des monastères, surtout à Florence. Passons donc ailleurs. Venise voyait de jour en jour s'agrandir la bibliothèque de Saint-Marc, par la libéralité de plusieurs citoyens. Quelques monastères en formèrent aussi de fort riches; mais, ce qui est plus digne d'attention, c'est de voir la plupart des patriciens faire d'une bibliothèque un des plus beaux ornemens de leurs maisons.

(1) Fabroni, *Vitæ Italorum* etc., t. XVII, p. 210.

(2) Ce catalogue a été publié par le Schelhorn, dans le t. III des *Amœnitates litterariæ*.

Les hommes de lettres qui voyageaient dans ce pays étaient surpris du nombre de volumes et de la rareté des manuscrits qu'ils trouvaient dans ces riches collections, généralement peu appréciées dans ces palais, où elles n'étaient guère regardées que comme un somptueux embellissement. Parmi les bibliothèques des autres villes de la république, on distingue celle de l'université de Padoue, fondée par le sénat en 1629, et celle du séminaire, fondée plus tard par l'évêque Grégoire Barbarigo, dont nous avons déjà parlé.

A Milan, nous trouvons la fameuse *Ambroisienne* regardée, quant aux manuscrits, comme la troisième bibliothèque, après la Vaticane et la Laurentienne; mais qui ne leur cède ni par le nombre ni par l'importance des ouvrages imprimés. Le cardinal Frédéric Borromée, son fondateur, envoya huit bibliographes habiles à la recherche des livres les plus précieux, non-seulement dans toutes les villes d'Italie, mais en France, en Allemagne, en Grèce, en Arménie et en Syrie. Ils firent une riche moisson de manuscrits de tout genre. Ce premier recueil fut journellement augmenté par des achats continuels et même par des dons que l'archevêque Borromée recevait de ses diocésains. Il acquit, à grand frais, une partie de cette belle collection de livres qui avait appartenu au célèbre Vincent Pinelli. L'abbé et les moines de Bobbio lui donnèrent un

nombre considérable de manuscrits. Il reçut de même des pères Bernardins, de Milan, l'unique manuscrit, sur papier d'Egypte, qu'ils possédaient de Josèphe l'historien. Le comte Arconati lui fit aussi présent des écrits volumineux et autographes de Léonard de Vinci. De sorte qu'en très-peu de temps le cardinal vit sa bibliothèque riche de 14,000, mss. qu'elle comptait déjà en 1609. Il y établit un préfet et des conservateurs, et assigna des fonds pour l'entretien d'un si noble établissement. Le bibliothécaire devait être en correspondance suivie avec les pays étrangers, pour se tenir au courant de toutes les nouveautés scientifiques et littéraires. L'illustre fondateur voulut encore que tous les livres de sa bibliothèque fussent à la disposition de ceux qui viendraient les consulter: on leur fournissait même du papier, des plumes et tout ce qui était nécessaire pour faciliter leurs recherches. Cet usage n'était pas celui des bibliothèques de ce temps; il n'est pas même encore adopté dans la plupart de celles d'aujourd'hui (1).

La bibliothèque *Garnésienne*, instituée à Parme, par Ranuce II, était riche aussi d'environ 40,000 volumes, lorsqu'elle fut visitée en 1685

(1) Voyez Pierre Paul Bosca, dans son *Histoire de l'Ambroisienne*.

par le P. Mabillon (1). Mais elle était pauvre en manuscrits, comme le P. Bacchini le faisait remarquer dans la même année à Magliabecchi (2). La célèbre bibliothèque *Estense*, transportée de Ferrare à Modène, et entièrement négligée pendant quelque temps, fut restaurée par le duc François II, et surtout par François III, qui lui consacra un local digne de sa richesse en livres imprimés ou manuscrits. Elle recouvra bientôt son ancienne gloire sous la direction de Jacques Cantelli, du P. Bacchini que nous venons de citer, de Muratori et de Tiraboschi qui en ont été successivement les bibliothécaires.

On ne trouvait pas encore, au XVIIe siècle, d'établissemens de ce genre un peu considérables à Gênes et dans le Piémont. Naples même ne nous offre à cette époque rien qui soit digne de notre attention, si ce n'est les dispositions prises par le duc de Lemos pour la bibliothèque des *Études*; et la bibliothèque particulière d'un célèbre avocat, Joseph Valetta, dont les PP. Mabillon et Montfaucon nous ont laissé une mention très-honorable. Ces voyageurs remarquèrent aussi la bibliothèque de Saint-Jean à Carbonari, celles des PP. Théatins, de la Cave, de Montcassin et de Subiaco. A Turin, ces mêmes savans

(1) *Diarium Italicum.*

(2) Tiraboschi, *loc. cit.* p. 90.

trouvèrent la bibliothèque royale en fort mauvais état..

On rencontre dans la Pinacothèque de l'Érithrée (1) un certain Démétrius Canevari, de Gênes, qui exerça pendant long-temps la médecine à Rome avec beaucoup de succès, et qui, à force d'épargnes et de sacrifices, acquit une grande collection de livres. Il était aussi splendide dans ce genre d'acquisition qu'il paraissait mesquin dans tout le reste. Mal vêtu, mal nourri et à peine soigné par une vieille servante, il passait son temps à parcourir les librairies de Rome pour faire de nouvelles acquisitions. Il mourut en 1625, et légua sa bibliothèque à sa patrie, avec un revenu annuel de deux cents écus pour son entretien. Nous devons regretter de ne pas savoir ce qu'elle devint. La seule bibliothèque qui se fit remarquer pendant ce siècle dans l'état de Gênes fut l'*Aprosienne*, qui conserve encore le nom de son fondateur. Le P. Angélico Aprosio, né en 1607, à Ventimiglia, conçut, dès sa première jeunesse, une telle passion pour les livres qu'ils devinrent le seul objet de son amusement. Souvent ses compagnons d'études se moquaient de lui en le voyant toujours chargé de volumes; ils l'appelaient par dérision le philosophe. Il s'en faut de beaucoup qu'il ait mérité ce titre; mais, du moins, il devint un des premiers

(1) Part. III, n° LVI.

bibliographes de son temps. Sa vie fut consacrée tout entière à ce genre de recherches. Il entra dans l'ordre des Augustins et prit le nom du père Ventimiglia; il se fit même prédicateur, moins pour les intérêts de sa religion que pour satisfaire son envie de visiter les bibliothèques et de se procurer des livres. Il voyagea sans cesse dans l'Italie, allant de ville en ville et de couvent en couvent, plutôt pour faire quelques nouvelles acquisitions de livres que par cette instabilité de caractère que lui attribue Tiraboschi (1). Il possédait déjà à Venise trente caisses de livres, lorsqu'un noble Génois, Julien Spinola, le fit conduire lui et ses caisses à Gênes. Ce furent les premiers élémens de la bibliothèque qu'il fonda à Ventimiglia, sa patrie. Il fut revêtu des plus hautes dignités de son ordre; ce qui lui fournit les moyens d'enrichir encore plus sa bibliothèque. En 1673 elle comptait près de douze mille volumes, parmi lesquels on distinguait beaucoup de manuscrits. Il mourut en 1681, laissant, outre divers ouvrages d'érudition et de critique littéraire, deux livres qui appartiennent plus proprement au genre bibliographique; la *Bibliothèque aprosienne*, sous le nom de Cornelio Aspasio Antivigilmi (2); et la *Visière levée*,

(1) *Loc. cit.* p. 88

(2) *Bibliotheca Aprosiana, passatempo autonnale*, etc. Bologne, 1673, in-12.

qui dévoile les auteurs de cent cinquante ouvrages pseudonymes (1). Ces deux productions peuvent être de quelque utilité pour l'histoire littéraire du siècle qui les vit naître.

Après les bibliothèques, nous devrions placer les imprimeries; mais malheureusement nous ne rencontrons plus des *Aldes* ou d'autres dignes de succéder à ces fameux éditeurs, qui répandirent tant d'éclat sur le seizième siècle. Le dix-septième ne nous en présente aucun qui mérite de figurer dans cette histoire. On peut cependant citer, et ce n'est pas la moindre gloire de ce siècle, les diverses presses établies pour l'usage des langues orientales, et qui propagèrent de plus en plus, avec de nouveaux livres, de nouvelles connaissances. La congrégation *de Propagandâ* comptait à Rome quinze assortimens de caractères étrangers, qui furent ensuite portés jusqu'à vingt-trois, pour autant d'idiomes différens : ce nombre fut encore augmenté dans le siècle suivant. Quoique moins riches en ce genre, il ne faut cependant pas oublier l'imprimerie que Frédéric Borromée établit pour son collége Ambroisien; ni cette autre plus importante que le cardinal Barbarigo donna à son séminaire de Padoue. La première était pourvue de caractères hébraïques, chaldéens, ara-

(1) *La Visiera alsata*, Parme, 1689, in-12.

bes, persans et arméniens; l'autre le fut également, et se fit remarquer surtout par l'édition de l'Alcoran, en arabe, avec la traduction latine et la réfutation du P. Lodovic Marracci, publiée en 1698.

Une autre sorte d'établissemens instructifs, qui semblent propres à l'Italie, et qui se multiplient surtout pendant ce siècle, ce sont les *Cabinets* d'antiquités. Rome se distingua plus que toute autre ville par le nombre des monumens précieux qu'on y exhumait tous les jours, et dont les savans ne profitaient pas moins que les artistes. Statues, médailles, inscriptions, urnes, pierres, ustensiles, tout devint un objet de luxe pour les grands et un moyen d'instruction pour les hommes de lettres. Il n'y eut plus de palais qui ne possédât un Musée. On remarquait entre autres, ceux des cardinaux Ottoboni et François Barberini, et ceux de Landi, de Léon Strozzi et de Cassien del Pozzo. Ce dernier avait même fait dessiner, par Pierre Testa et le célèbre Poussin, en vingt-quatre volumes in-fol., les antiquités romaines, copiées, en grande partie des manuscrits de Pyrrhus Ligorio, Napolitain: ce précieux recueil se conserve dans les archives royales de Turin (1). Souvent on ornait de quelques-uns de ces monumens les jardins les plus délicieux,

(1) Napione, *De' pregi della lingua italiana*, tome II, page 279.

tels que ceux des ducs Mattei. Le fameux collége romain des Jésuites acquit dans ce siècle le musée du père Kircher, augmenté successivement et expliqué par le P. Philippe Bonanni. Mais tous furent éclipsés par celui du cardinal Bartheling Cesi, dont le prince Frédéric, son neveu, avait hérité. André Scot, lorsqu'il vit ce précieux cabinet, n'hésita pas à dire que les voyageurs éclairés devraient aller à Rome, ne fût-ce que pour visiter le cabinet de Cesi (1).

Florence, dont nous avons vu les bibliothèques égaler en grandeur et en richesses celles de Rome, rivalisa encore avec elle par la magnificence de ses Musées. La galerie du grand-duc s'embellissait de jour en jour; le cardinal Léopold en prit surtout un soin particulier. Il faisait rechercher partout, même en Afrique, les raretés et les monumens précieux. Il eut bientôt rassemblé une quantité prodigieuse de cornalines et d'autres pierres antiques, gravées tant en creux qu'en relief.

Outre le Musée des Médicis, on admirait encore dans la même ville celui de Gaddi, riche en médailles; le cabinet du marquis Niccolini et celui du marquis Riccardi, qui possédaient un grand nombre d'inscriptions anciennes et de statues grecques et romaines.

---

(1) Voyez son *Itinéraire d'Italie*.

Les Vénitiens ne voulurent pas rester en arrière : ils tâchèrent même d'éclipser les Florentins, du moins par le nombre de leurs Cabinets. On en trouvait à Venise, chez les Ruzzini, les Capelli, les Trévisiani, et surtout chez Mocenigo, Pisani et Tiepolo. Beaucoup d'autres ont été signalés par Foscarini (1). On en rencontrait aussi dans tout le reste de l'Italie. Le père Montfaucon en vit un à Ancône, chez Camillo Pighi (2). D'autres particuliers en avaient formé à Padoue, à Vérone, à Brescia, à Milan, à Naples, etc. Tiraboschi eut la patience d'en parcourir la plus grande partie, suivant, dans ses voyages, les traces de Montfaucon et de Mabillon.

Quant à nous, nous distinguerons seulement d'une manière particulière ceux de Modène et de Parme. Le premier fut rassemblé par François II; entre autres raretés de tout genre, il contenait une collection de pierres gravées qui n'avait point de rivale en Europe. La principale richesse du Musée de Parme consitait en une rare collection de médailles romaines, tant consulaires qu'impériales (3). On remarquait aussi des sta-

(1) *Letteratura veneziana.*

(2) *Diarium Italicum*, p. 102.

(3) Les PP. Pedrusi et Piovene en ont donné une description détaillée en dix volumes.

tues, des bas-reliefs, des urnes, des cornalines, et d'autres monumens antiques, déterrés à Rome en fouillant les jardins Farnésiens. C'est à Ranuce II que Parme doit cette riche galerie.

Toutes ces collections, si communes en Italie, favorisaient un genre d'études et de recherches qui, quoique innocent aux yeux des inquisiteurs, n'était pas non plus d'une grande utilité pour les sciences et les lettres. Les cabinets d'histoire naturelle étaient bien plus utiles. On en connaissait les avantages depuis la seconde moitié du seizième siècle; aussi continuèrent-ils à se multiplier pendant tout le dix-septième. Ne pouvant tout observer et chercher partout les productions les plus remarquables de la nature, on en fit, pour les avoir toujours sous les yeux, des collections qui devinrent comme autant de pages du grand livre de la nature, que chaque amateur pouvait consulter à son aise. Souvent on y trouvait non-seulement les productions de la nature, tant ordinaires qu'extraordinaires, mais aussi celles de l'art qui les a en quelque sorte développées, avec les instrumens nécessaires aux observations et aux expériences. Une des premières collections de ce genre fut celle que commença, à Bologne, le célèbre voyageur Aldovrandi, et qui, après avoir été augmentée par le sénateur Cospi, fut enfin donnée à l'Institut de cette ville. Florence pos-

sédait le jardin botanique de Gaddi et celui du *Cimento*, qu'elle garda tant que cette académie exista.

Le prince Cesi avait aussi entrepris de former à Rome un Musée d'histoire naturelle pour les *Lyncei*. Dans le même temps, J. B. Porta augmentait, à Naples, sa belle collection. L'on remarquait à Vérone celle de François Calceolari, l'un des plus habiles observateurs de ce siècle. La description qu'on publia de ce cabinet (1) prouve assez son importance.

Un cabinet plus curieux encore pour les naturalistes était celui de Mainfroi Settala, de Milan, qui a trouvé dans Tiraboschi la justice que d'autres biographes avaient négligé de lui rendre. Settala fut un des hommes qui méritèrent le plus la reconnaissance de leurs contemporains. Il avait étudié dans les universités de Pavie, de Sienne et de Pise. Il acquit une telle célébrité, que Ferdinand II l'admit dans sa cour. Sachant plusieurs langues et habile dans les mathématiques et dans la chimie, il entreprit de longs voyages pour mieux connaître les merveilles de la nature. Riche de connaissances et de productions naturelles, il revint en 1630 dans sa patrie, et forma un des plus beaux cabinets de l'Italie. On y voyait nombre d'instru-

(1) Vérone, 1622.

mens et de machines qu'il avait ingénieusement imaginés pour faciliter les expériences : des loupes de toute espèce; des microscopes, des miroirs ardens, divers ustensiles pour les travaux chimiques, des machines pour la mécanique, la statistique et l'hydraulique; et même de nouveaux instrumens de musique. A la fois observateur et mécanicien, il augmentait chaque jour les richesses de son Musée et les moyens de perfectionner les sciences naturelles. On a la description de ce cabinet, publiée par Paul-Marie Terzago (1). Cette description vaut encore mieux que les éloges qu'en ont faits les pères Mabillon et Montfaucon.

Il est fâcheux que ce cabinet ait été dispersé, comme la plupart de ceux dont nous venons de parler. Settala, craignant de l'exposer au mépris de ses héritiers, légua en mourant, en 1680, sa riche collection à la bibliothèque Ambrosienne. Elle existerait encore, si les héritiers ne se fussent opposés à l'exécution du testament, et n'eussent dispersé une grande partie des richesses que le célèbre naturaliste avait amassées. Le peu qu'en put obtenir la bibliothèque nous fait vivement regretter la perte de tout le reste.

---

(1) Tortone, 1664. Cette description latine fut traduite en italien par le Scarabelli et imprimée *ibid.*

Il ne faut pas négliger ici les premiers essais d'*Observatoires* qu'on fit pendant ce siècle, si fécond en découvertes d'astronomie. Car si l'on ne peut pas les comparer à ceux qu'on forma dans le siècle suivant, ils ont du moins le mérite de les avoir préparés.

On voit d'abord avec peine qu'au moment où Galilée, et d'autres astronomes, faisaient de si nobles efforts pour multiplier leurs observations, aucun gouvernement ne leur prêtât encore des lieux favorables au jeu de leurs instrumens et à l'objet de leurs recherches. Ils étaient contraints de s'établir, avec tout leur attirail astronomique, dans quelque édifice particulier, destiné à tout autre usage. A Padoue, on avait consacré à cet usage une tour qui servait autrefois de prison au tyran Quelin (1); et c'est là probablement que Galilée fit ses grandes découvertes célestes (2). Le grand-duc Ferdinand II accorda depuis au célèbre Alphonse Borelli une habitation dans une tour du palais de l'ancienne république de Florence, et ensuite dans celle de Saint-Miniate, qui était plus élevée, et située près des murs de la ville. C'est là que Borelli

(1) Voici les vers gravés sur le portail de cette tour antique :

Quæ quondam infernas turris ducebat ad umbras,
Nunc, Venetum auspicio, pandit ad astra viam.

(2) Dans son *Nuncius Sidereus*, an 1610.

continua ses observations sur les satellites de Jupiter (1).

Nous avons remarqué qu'il devait y avoir un Observatoire dans chaque lycée des *Lyncei*; et probablement le prince Cési en avait un à Rome pour son académie. Le sénateur Malvasia, de Bologne, très-passionné pour l'astronomie, entreprit aussi la construction d'un Observatoire, dans une maison de plaisance qu'il possédait à Pansano, près de Modène, pour continuer ses *Éphémérides*. Il s'associa le jeune Dominique Cassini, qui le dirigea dans la formation de l'Observatoire, et dans le choix des instrumens (2).

Géminien Montanari, professant l'astronomie dans l'université de Padoue, engagea Jérôme Cornelio, Vénitien, à dresser dans sa propre maison un observatoire, et à le pourvoir des instrumens nécessaires pour observer tous deux les grands phénomènes de l'univers (3). Le cardinal Barbarigo chargea le même astronome de diriger l'observatoire qu'il avait destiné aux élèves de son séminaire (4).

---

(1) Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. II, p. 254.

(2) Fabroni, ibid. t. IV, p. 207.

(3) Fabroni, t. III, p. 99.

(4) Tiraboschi, *Bibliotheca modenensis*, volumes III, VI, etc.

Ces observatoires, tout imparfaits qu'ils étaient, possédaient ordinairement les meilleurs télescopes fabriqués en Italie, et que leur supériorité faisait rechercher par les astronomes des autres pays. Nous verrons ailleurs combien, après Galilée, ils furent encore perfectionnés par Montanari, Fontana, et d'autres; de sorte que l'on préférait partout les instrumens optiques d'Italie, et surtout ceux qui sortaient des fabriques de Naples et de Rome.

Nous pourrions parler ici des théâtres publics qui s'élevèrent de tous côtés pendant ce siècle, car ils sont aussi, à plusieurs égards, des moyens de culture et de civilisation; mais nous le ferons lorsque nous traiterons plus spécialement des beaux-arts.

CHAPITRE III.

Etat des études philosophiques à la naissance de Galilée. — Premières années de ce grand homme. — Nommé à vingt-cinq ans professeur de mathématiques à Pise, il y éprouve des tracasseries qui le forcent de s'éloigner de sa patrie. — Il poursuit le cours de ses recherches, et fait d'importantes découvertes. — La doctrine de Copernic déférée et condamnée comme hérétique à la cour de Rome. — Galilée s'y rend pour la défendre. — Il est poursuivi pour cette défense même, jeté en prison, et forcé d'abjurer l'erreur et l'hérésie du mouvement de la terre. — Il perd la vue. — Il meurt entre les bras de ses élèves. — Il est persécuté même après sa mort. — Véritables causes de cette persécution. — Honneurs tardifs rendus à sa mémoire.

Avant d'entrer dans l'examen des diverses branches des connaissances humaines qui ont été cultivées et ont fleuri pendant le XVIIe. siècle, et de signaler les savans qui ont le plus contribué à les propager en Italie, nous croyons convenable de commencer par la philosophie expérimen-

tale, comme déterminant en quelque sorte le caractère dominant de ce siècle, et particulièrement de l'Italie. Ceux à qui, depuis la renaissance des lettres, on avait accordé le titre de philosophes jusqu'à cette époque, ne s'étaient ordinairement occupés que de renverser une idole pour lui en substituer une autre. On combattait tantôt pour Aristote, tantôt pour Platon, et l'on évoquait même les ombres de Zénon, de Démocrite. Il semblait que la philosophie ne pouvait plus faire un pas sans suivre les traces des maîtres de l'antiquité, qui en étaient toujours regardés comme les chefs. Ceux mêmes qui osaient s'en écarter s'égaraient tout à coup. Bernardin Telesio fut sans doute un des philosophes les plus hardis et les plus entreprenans du XVIe siècle; mais, tout en secouant le joug des anciens, et surtout celui d'Aristote, il ne put bâtir son nouveau système sans s'appuyer sur les principes de Parménide.

Telesio laissa au XVIIe siècle deux grands partisans de son école, Alexandre Tassoni, de Modène, et le P. Thomas Campanella, de Calabre. Auteurs l'un et l'autre de divers ouvrages, ils ne cherchèrent qu'à discréditer l'autorité des anciens, et principalement celle d'Aristote; mais ils ne substituèrent à la doctrine du philosophe grec que celle de Telesio, qui n'avait fait que rétablir, avec quelques modifications, le système de Parménide, et même confirmer, sur plus d'un

point, les défauts des *Aristotéliciens*. Ils avaient beau proclamer qu'il ne fallait consulter que la nature et ne suivre que ses lois : ils ne savaient ni entendre ni interpréter ses oracles, et ils ne lui faisaient que répéter les rêves de leur imagination. On ne peut cependant leur refuser le mérite de nous avoir accoutumés à mépriser l'autorité des tyrans de la raison, et à sentir de plus en plus le besoin de penser librement ou, pour mieux dire, de raisonner. Mais il s'en fallut de beaucoup que l'on profitât avec succès de cette liberté de penser : c'était chose plus difficile alors qu'on ne l'imaginait. Ce premier essai d'indépendance ne servit qu'à multiplier les systèmes et les opinions, et ce ne fut que vers la fin du XVIe siècle, et au commencement du XVIIe, que l'on vit naître cette philosophie nouvelle ou plutôt véritable qui nous apprit à connaître la nature et à interpréter ses lois. Nous la verrons s'avancer à travers les obstacles qu'on lui opposait de tous côtés, s'emparer successivement de toutes les écoles, et préparer la gloire et les destinées des siècles à venir.

Cette grande révolution fut l'ouvrage d'un seul homme, et cet homme fut Galilée. Il traça le premier à l'Italie, à son siècle, à l'esprit humain cette nouvelle direction qui nous a rendus si supérieurs aux anciens, et qui joignit à l'élégance dont la littérature italienne brillait dans le XVIe siècle cette réalité et cette importance qu'elle a

de plus en plus acquises dans la suite. Depuis la restauration des lettres, on ne s'était généralement occupé qu'à peindre les beautés superficielles de la nature, et l'on se bornait à deviner tout le reste. Galilée, par ses préceptes et ses expériences, nous apprit à découvrir les ressorts les plus secrets de la nature, et nous expliqua les lois éternelles qu'elle suit constamment dans sa marche. Ainsi, remplaçant les chimères par ce qui est réel et véritable, il releva les sciences, et forma des élèves capables de les perfectionner encore. Cette perfection devait en même temps exercer sa puissante influence sur la littérature elle-même; car le beau et le vrai ne peuvent résulter, dans les arts d'imitation, que de la connaissance de la nature et de l'observation de ses lois. Galilée lui-même en fournit la preuve: il appliqua à la critique littéraire le même esprit qui avait régénéré la philosophie, et réussit ainsi à donner aux lettres et aux arts la même direction qu'aux études philosophiques. Sous ces deux points de vue, on peut regarder la vie de Galilée comme l'histoire abrégée des lettres de son siècle; et tout ce que nous dirons de la plupart des savans qui, de son temps ou après lui, ont suivi ses doctrines, ne sera en quelque sorte qu'un développement des méthodes et des principes de ce célèbre philosophe.

Galilée naquit à Pise, le 15 février 1564, de Vincent Galilée, gentilhomme florentin,

et de Julie Ammanati de Pescia, originaire d'une famille noble de Pistoja.—Nous passerions sous silence ce que quelques biographes ont débité sur son origine prétendue illégitime, si cette calomnie n'eût pas été répétée par des écrivains qui auraient dû la repousser (1). Nous nous bornerons à faire remarquer que les documens incontestables, rapportés par les biographes les plus dignes de foi (2), pour combattre cette opinion injurieuse, démontrent évidemment la malignité ou l'ignorance de ceux qui l'ont adoptée et répandue. Vincent Viviani, à qui nous devons le récit le plus fidèle des pensées de ce philosophe, assure que, durant son enfance, Galilée ne s'amusait qu'à composer et à imiter les machines les plus ingénieuses, celles qui fixaient davantage son attention. Si de tels indices qu'une mauvaise éducation empêche souvent de reconnaître annoncent des dispositions naturelles qu'on ne devrait jamais négliger, il faut avouer que la vocation du jeune Galilée fut si puissante, qu'elle triompha des circonstances les plus défavorables. Son

(1) *L'Encyclopédie* française avait trop légèrement adopté cette opinion, répétée, tout récemment encore, dans le *Dizionario storico*, publié à Bassano, en 1796, sous la direction de l'abbé Zaccaria, ex-jésuite.

(2) Tels sont sans doute Vincent Viviani, *Vita del Galileo*; Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. I; l'abbé Frisi, *Elogio del Galileo*; Targoni-Tozzeti *aggradimenti*, etc., Tiraboschi, etc.

père n'ayant pas assez de fortune pour lui donner une éducation propre à développer ses talens naissans, lui fit faire seulement cette sorte d'études qu'on regarde comme élémentaires, et indispensables, afin de l'attacher le plus tôt possible à quelque profession lucrative. Galilée suppléa par ses efforts à une instruction si superficielle et à l'insufisance de ses précepteurs; il apprit de lui-même ce qu'il ne pouvait attendre des leçons d'autrui. Il faisait ses délices de la lecture des classiques grecs, latins et italiens; il se les rendit si familiers, qu'il ne les oublia jamais, pas même au milieu de ses études les plus sérieuses.

Bientôt admis à un cours de dialectique, il en entendit à peine les premières leçons, qu'il lui fut difficile de se persuader qu'une science, qu'il trouvait rebutante et inutile, fût absolument nécessaire pour acquérir toutes les autres, comme on le lui avait annoncé. Heureusement son père, très-passionné pour la musique, voulut en même temps l'initier dans cet art; et le jeune Galilée y fit des progrès si rapides, que d'écolier, il devint bientôt l'émule de son père, et se fit remarquer parmi les premiers professeurs de Florence et de Pise. Il apprit aussi le dessin, et prit un tel goût pour la peinture, que, s'il en avait été le maître, disait-il, il l'aurait préférée à toute autre profession. Il conserva toujours dans cet art le goût le plus exquis; et les

peintres les plus célèbres de son temps, tels que Bronzino, Passignano, l'Empoli, et surtout le Cigoli, que Galilée estimait plus que les autres, ne cessèrent de le consulter et de rechercher son approbation.

Les preuves continuelles que le jeune Galilée donnait de son application et de ses talens, déterminèrent son père à l'envoyer à l'université de Pise, pour y apprendre la médecine : il n'avait alors que dix-huit ans. Il suivit pendant quatre années les cours de médecine et de philosophie, et finit parse dégoûter tout-à-fait de ses professeurs et de leurs leçons. Ne pouvant toutefois rester sans occupation, il s'adonna de nouveau à l'étude plus utile et plus agréable de la littérature et des beaux-arts. On croit qu'il composa à cette époque plusieurs pièces de vers ; un cavenas de comédie qui se conserve encore dans la bibliothèque ducale de Florence ; et les *Considérations sur la Jérusalem délivrée* du Tasse, qu'il mettait bien au-dessous du *Roland furieux* de l'Arioste (1).

Qu'on ne pense pas néanmoins que ce temps de sa jeunesse fût entièrement perdu pour les études philosophiques.

Si Galilée ne put rien recueillir de réel et de positif dans les leçons de ses professeurs, il recon-

(1) Nous rendrons compte de cet ouvrage de Galilée, lorsque nous parlerons de la critique littéraire de ce siècle.

nut au moins ce qu'était de ses jours la philosophie ; il put juger de la fausseté de ses principes et de sa méthode ; et plus on s'efforçait de les accréditer sous le nom d'Aristote, de Galien et de leurs commentateurs, plus il les trouvait en opposition avec sa manière de voir et de raisonner: plus il reconnaissait que tout ce qu'on lui donnait à croire n'était pas conforme à ce que la nature offrait évidemment à ses yeux. Ce premier aperçu l'engagea, sans doute, à comparer de plus près l'enseignement de ses professeurs et les phénomènes de la nature ; opération qui avait pour lui autant d'attraits que les leçons de l'Université lui causaient d'ennui.

Ce fut à cette époque qu'il aperçut le synchronisme du pendule. Il se trouvait un jour à l'église cathédrale de Pise, et tandis que les chanoines récitaient l'office, le jeune Galilée porta son attention sur le léger mouvement d'une lampe : il remarqua le premier, que chacune de ses oscillations, plus ou moins étendue, s'exécutait dans le même espace de temps. Il prévit aussitôt l'usage que l'on pourrait faire de ce phénomène dans la médecine, pour calculer la pulsation des artères ; il pressentit de même de quelle importance allait devenir cette découverte pour le perfectionnement de l'horlogerie et pour la mesure du temps. Mais le plus grand avantage qu'il en retira, ce fut de reconnaître que, pour mesurer et pour calculer, la géométrie était indispensable.

Galilée avait souvent entendu dire à son père que les théories de la peinture, de la perspective et de la musique reposaient sur les théories mêmes de la géométrie ; mais en vain le pria-t-il de lui expliquer ce mystère ; il lui fallut s'adresser à un certain Ostilio Ricci, qui professait les mathématiques à Florence. Celui-ci, après en avoir obtenu la permission tacite de son père, lui donna quelques leçons comme à son insu. L'évidence des premières propositions d'Euclide fut un trait de lumière, qui découvrit un nouveau monde à l'esprit du jeune Galilée. Il abandonna bien vite Hippocrate et tous ses commentateurs, et regretta le temps qu'il avait perdu dans ses autres études. Son père s'aperçut bientôt de ce changement, qu'il regardait comme une dangereuse distraction, et lui fit interrompre ses nouvelles études. Galilée ne se découragea point : il redoubla d'efforts, et déjà maître de la quarante-septième proposition d'Euclide, il parcourut sans peine tout le reste. Quand il fut arrivé au terme de sa course, fier de son triomphe, il avoua lui-même ses nouveaux progrès à son père, qui, aussi surpris qu'attendri, permit enfin à son fils de suivre sa vocation. Depuis lors, Galilée ne fut plus que géomètre : il étudia les ouvrages de tous les savans qui avaient traité cette science, surtout Archimède, et sentit qu'il pourrait inventer à son tour. Bientôt, en effet, surpris de ce que

ce dernier géomètre avait conçu pour découvrir la fraude de la couronne de Hiéron, il imagina une nouvelle balance hydrostatique pour comparer et déterminer les différens poids des métaux sous le même volume. Il ne s'était lancé dans la carrière des mathématiques qu'à l'âge de vingt-deux ans, et n'en avait encore que vingt-cinq, lorsque, jugé capable de les professer dans l'université de Pise, il fut promu à cet emploi, en 1589, par le grand-duc Ferdinand Ier.

L'université de Pise était, à cette époque, comme toutes celles d'Italie, consacrée au culte erroné d'Aristote et de ses commentateurs. Les nombreux partisans de cette école crièrent bientôt au scandale, en entendant un jeune professeur enseigner ouvertement des choses contraires à leurs doctrines. Galilée ne ménageait dans ses leçons aucun de ses devanciers; il ne respectait l'autorité de qui que ce fût, si elle n'était pas d'accord avec l'expérience et la géométrie. Voulant à la fois éclairer les élèves et confondre ses adversaires, il faisait parler devant eux la nature elle-même. C'est ainsi qu'il répéta, sous les yeux du public, les Essais sur la chute des corps, qui, malgré la différence de leur masse, emploient tous le même temps dans leur chûte.

De telles expériences, et les explications géométriques qu'il donnait de ces phénomènes, en excitant, d'un côté, la juste admiration d'un

petit nombre, lui attirèrent, de l'autre, la haine de ses collègues et de leurs partisans, qui voyaient la ruine de leur crédit, dans le renversement de leur système. Ils commencèrent à cabaler contre lui, forts de l'appui que leur prêtait un fils naturel du Grand-Duc. Ce jeune prince protégeait l'inventeur d'une machine hydraulique, dont Galilée avait signalé les imperfections : on lui persuada que c'était un manque d'égards envers lui, que de ne pas respecter l'ouvrage de son protégé.

En butte à ces tracasseries, le jeune professeur sentit la nécessité d'abandonner Pise, l'Université, et même de s'éloigner de Florence. Il obtint une chaire de mathématiques dans l'université de Padoue, grâce aux soins de Philippe Salviati, florentin, et de Jean-François Sagredo, vénitien, qui, ayant reconnu le mérite extraordinaire de Galilée, devinrent ses plus intimes amis.

Galilée quitta sa patrie en 1592, et dès lors sa vie ne fut plus qu'une suite continuelle de découvertes et d'inventions. Il en fait le sujet de ses traités, de ses leçons, de ses entretiens. Il met en œuvre de nouvelles machines hydrauliques ; il détermine la descente des corps par un arc de cercle ; il projette des thermomètres ; il traite de l'architecture militaire et de l'art des fortifications, de l'acoustique, de l'optique, du mouvement des animaux, et il découvre ce nom-

bre prodigieux d'êtres et de merveilles que le ciel et la nature avaient cachés pendant si longtemps aux yeux des mortels. Il se vit bientôt entouré d'une si grande multitude d'auditeurs et d'élèves nationaux et étrangers, que l'on fut obligé de lui accorder la salle la plus vaste de l'Université; on l'autorisa même à enseigner dans sa maison. Il compta, parmi ses élèves, les personnages les plus distingués par leur rang, et surtout le prince Gustave de Suède, dont nous avons parlé ailleurs. Plus occupé de l'instruction des autres, que de sa propre gloire, Galilée leur faisait part, sans réserve, de tout ce qu'il découvrait ou inventait; ainsi l'on voyait fréquemment circuler en Europe ses découvertes et ses inventions, sans que l'on sût à qui elles appartenaient : quelques savans même se les approprièrent souvent sans scrupule.

Ces plagiats, bientôt reconnus, ne servaient qu'à mettre son mérite en évidence, et à exciter davantage l'envie et la haine de ses ennemis. Ne pouvant attaquer avec succès sa réputation littéraire, ils essayèrent de flétrir sa conduite morale. Galilée aimait éperduement une jeune et jolie fille grecque (1), dont il avait fait sa compagne. On cria au scandale : on le dénonça aux réformateurs de l'étude, qui surveillaient l'Université. Mais à peine le sénat de Vénise en fut-il

(1) Maria Gamba.

informé, qu'appréciant à la fois le mérite du professeur, et les scrupules de ses dénonciateurs, il doubla ses appointemens par la raison qu'il avait à pourvoir désormais aux besoins de deux individus. Les ennemis de Galilée ne repliquèrent pas pour le moment, mais ils attendirent une occasion plus favorable pour renouveler leurs attaques.

Ce philosophe séjournait à Venise, lorsqu'il apprit, en 1609, que le hasard avait fait découvrir à quelques ouvriers hollandais, la combinaison des lunettes à longue vue. En peu de jours il développa la raison de ce mécanisme, et lui donna une plus grande perfection. Il fit plus encore : tandis que cette invention n'était pour les autres qu'un objet d'amusement, il sut s'en servir pour découvrir les plus grands phénomènes de l'univers et trouver de nouveaux appuis au système de Copernic. Il rendit compte de ses nouvelles découvertes dans un journal, astronomique, qu'il intitula, *Nuncius sydereus* (1), et qu'il dédia au grand-duc de Côme II. L'accueil que ce prince fit à son ouvrage, éveilla en Galilée le désir d'abandonner Padoue et la république de Venise, qui venait de le nommer son professeur à vie, pour retourner dans sa patrie. Il proposa en même temps au grand-duc de nouveaux travaux d'une haute importance. Ce prince, très-content

(1) Venise, 1610, in-4°, par Thomas Baglioni.

de recouvrer un sujet qui faisait la gloire de son pays, l'admit à sa cour comme son philosophe, et en qualité de premier mathématicien de l'université de Pise, avec de riches appointemens, et, sans lui imposer d'autre obligation que de se livrer librement à l'étude de la philosophie. Quelques-uns de ses amis les plus intimes et les plus prévoyans, tels que Paul Sarpi et le P. Fulgenzio, qui partageaient sa manière de penser, essayèrent vainement de le retenir à Padoue. Sagredo, plus que tout autre, lui reprocha son imprudence, en le voyant préférer à une terre libre, où il pouvait donner un libre essor à sa pensée, un pays dominé par l'autorité des jésuites, ennemis de sa doctrine (1). Mais Galilée, qui se croyait en sûreté au milieu de ses concitoyens, et plus encore sous la protection de son souverain, eut bientôt l'occasion d'apprécier et les craintes et les sages conseils de ses amis.

L'admiration, qu'excita partout l'importance de ses découvertes, ranima la haine de ses ennemis. Les uns ne trouvaient, dans sa doctrine, que des illusions et des rêves; les autres ne voyaient, dans ses découvertes, rien qui ne fût déjà connu. Un de ses adversaires alla jusqu'à refuser de faire usage du télescope, pour ne pas voir ce qu'il n'avait point admis jusqu'alors et

(1) Venturi, *memorie*, t. I, p. 166.

qu'il croyait contraire aux opinions d'Aristote. Telle fut l'extravagance de ce docteur, Cremonio, qui osa, dit-on, désavouer l'immortalité de l'ame pour rester plus d'accord avec la doctrine de ce philosophe (1). Il se forma une espèce de conspiration secrète dans les universités de Bologne et de Pise. On cherchait dans les traits les plus innocens des écrits de Galilée tout ce qui pouvait le rendre suspect aux yeux des ignorans, et on le signalait comme un novateur fort dangereux. On commença par répandre dans Rome que le système de Copernic était contraire à la Bible, et même que l'ouvrage attribué à cet astronome appartenait à Galilée : celui-ci se rendit à Rome, en 1611, pour détruire, dans leur source, les effets du mensonge et de l'erreur. Il expliqua ses découvertes à plusieurs des cardinaux et des prélats les plus respectables ; et ceux-ci, surpris de tant de merveilles, commandèrent le silence aux calomniateurs.

Peu de temps après, ses ennemis réussirent à gagner un puissant protecteur dans la personne du cardinal Bellarmin, qui, zélé défenseur des jésuites, entraînait la plupart de ses confrères dans son parti. En 1615, le prince Cesi prévenait Galilée que ce cardinal régardait déjà comme

---

(1) Viviani, *vita del Galileo*, p. 31, édition de Milan.

hérétique la doctrine de Copernic (1). Mais celui qui donna positivement le signal de cette nouvelle persécution, fut un dominicain, nommé le P. Caccini. Abusant du texte : *Viri Galilæi, quid statis adspicientes in cœlum?* il invectiva en chaire, à Florence, contre Galilée et ses disciples. Ce philosophe ne perd point courage; il se propose d'aller encore une fois à Rome défendre, disait-il, le système de Copernic et tous ceux qui l'avaient suivi pendant quatre-vingts ans. Paul Sarpi, qui connaissait mieux que lui le caractère de ses ennemis, lui conseillait, au lieu de s'exposer à leurs coups sur le terrain même où était le siége de leur empire, d'attendre avec patience des circonstances plus favorables au triomphe de sa doctrine (2). Mais Galilée, zélé défenseur de la vérité, se croyait, comme professeur de philosophie et comme chrétien, obligé de la défendre, et d'éclairer ou de confondre ses adversaires : il partit donc de nouveau pour Rome. « On devrait, écrivait-il à Picchena, secrétaire du grand-duc, non seulement excuser mon dessein, mais encore coopérer avec moi pour démontrer ce que j'ai, Dieu merci, découvert (3). » Dans son premier voyage à Rome il s'était as-

(1) Lettre datée du 15 janvier.

(2) Genio di Frabroni Paolo; Venise, 1780, in-8°.

(3) Fabroni, *lettere d'uomini illusti*, vol. I, et Venturi, *loco cit.*, p. 264.

socié au prince Cesi et aux Lincei, espérant triompher encore une fois par leur moyen de ses adversaires. En effet ils trouvèrent quelques avocats parmi les théologiens, tels que le P. Foscarini, carme, et le P. Campanella, dominicain (1). On pourrait encore compter parmi ces généreux défenseurs, le cardinal Baronius. Quelques-uns lui ayant demandé si la Bible était opposée au système de Copernic, il répondit, à ce que l'on assure, que l'intention du Saint-Esprit a été de nous apprendre le chemin par lequel on marche au ciel, et non comment le ciel marche (2). Le P. Castelli soutenait partout l'innocence de Galilée, son maître. Mais l'ignorance et la haine des moines triomphèrent, et leurs invectives, loin d'être punies, furent autorisées par le Saint-Office, qui, en 1617, déclara la doctrine de Copernic erronée et contraire à la Bible; puis le cardinal Bellarmin, au nom de ce tribunal, défendit à Galilée de la soutenir de quelque manière que ce fût. Pressé en même temps par les avis du grand-duc, qui craignait de nouveaux orages pour son protégé, Galilée retourna à Florence, reprit la suite de ses travaux.

---

(1) Le premier publia sa *lettera sul l'opinione de' pittagorci, e di Copernico;* Naples, 1615; et l'autre composa en même temps une apologie de Galilée, qui parut imprimée à Francfort en 1622, sous le titre : *Apologia pro Galileo mathematico florentino*.

(2) Fabroni, *vitæ*, t. I, p. 112.

Ce mathématicien avait conçu, depuis 1611, le dessein et l'espoir de déterminer les longitudes par mer, au moyen des satellites de Jupiter. Le grand-duc offrit la solution de ce problème géographique à la cour d'Espagne, qui devait plus que toute autre en apprécier l'importance. Galilée avait alors fixé sa demeure ordinaire à Bellos guardo, non loin de Florence; il y consacra ses veilles à la continuation des éphémérides de ces nouveaux satellites. Il exécuta en même temps son télescope maritime, qu'il appelait son *casque, celatone* ou *testiera*, et il en fit un essai sur la mer de Livourne. Mais au milieu de ces travaux, il n'oubliait pas son système favori. Voulant repousser les torts qu'on lui avait imputés, il se préparait à prendre une noble revanche, et attendait le moment où il pourrait enfin assurer son triomphe. Il crut apercevoir dans le flux et le reflux de la mer un nouvel indice du mouvement de la terre. Cette idée lui fournit le sujet d'un mémoire qu'il adressa, en 1615, au cardinal Orsini, et, en 1618, à Léopold, archiduc d'Autriche. Mais un nouveau phénomène vint encore suspendre ce genre de recherches et donner prise à la haine de ses ennemis.

Trois comètes avaient paru en 1618, et, s'il faut en croire Lalande, cette apparition donna naissance à plus de soixante-dix ouvrages sur le même sujet. De toutes ces études plus ou moins incomplètes, le public conclut qu'il n'était ré-

servé qu'à Galilée de traiter avec succès une matière si neuve et si difficile. Malheureusement il était malade, et ne pouvant faire par lui-même les observations nécessaires, il fut obligé de se borner à des spéculations et à des conjectures hypothétiques. Le P. Grassi, jésuite, venait de soutenir, dans le collége romain, que les comètes sont des corps permanens comme les autres planètes (1). Galilée les regardait plus probablement comme une masse de vapeurs terrestres, qui, s'élevant par une ligne droite de la sphère de la terre, réfléchissaient, à une certaine distance, une partie des rayons qu'elles recevaient du soleil. Ses idées sur ce sujet furent recueillies par Marc Guiducci, son élève, qui en composa un discours qu'il lut à l'académie florentine (2). Le P. Grassi réfuta bientôt ce discours, et publia, sous le nom de *Lotario Sarsi Sigensano* (3), sa *Balance astronomique et philosophique*, dans la quelle il dirigea son attaque plutôt contre Galilée que contre Guiducci, qu'il regardait comme un écolier peu digne de son ressentiment (4). Guiducci ne manqua pas

(1) De tribus Cometis anni 1618; Rome, 1619, in-4°.

(2) Discorso delle comete; Florence, 1619, in-4°.

(3) Anagramme d'*Oratio Grassi Salonensi*.

(4) *Libra astronomica ac philosophica*, etc., Pérouse, 1619, in-4°.

de se défendre de son mieux (1); mais Galilée vint au secours de son élève, et donna une leçon à son provocateur et à tous ceux qui le secondaient. Nous devons à cette querelle un de ses plus beaux ouvrages, publié, quelque temps après, sous le titre de *l'Essayeur*. (2). Il passa en revue cinquante-trois articles de l'ouvrage de son antagoniste, et, quoiqu'il fût bien loin d'avoir raison sur le sujet principal de la dispute, il se montra si supérieur dans tout le reste, que la victoire lui fut justement décernée.

Les *Lincei* se croyaient alors fort puissans à Rome : ils s'étaient flattés d'avoir obtenu, par le crédit de Ciampoli et de Virginio Cesarini, courtisans favoris d'Urbain VIII, la protection de ce pape.

Pour mieux s'assurer cet appui, ils lui dédièrent *l'Essayeur* de Galilée, leur collègue, et le firent imprimer à leurs frais. Galilée se rendit lui-même à Rome, en 1624, pour témoigner sa reconnaissance à Ciampoli : ce qui n'em-

(1) *Lettera al M. R. P. Tarquinio Galluzzi, etc., nella quale si giustifica delle imputazioni dategli da Lotario Sarsi*, Florence, 1620, in-4°.

(2) *Il saggiatore, nel quale con bilancia squisita e giustasi ponderano le cose contenute nella libra astronomica filosofica*, Rome, t. 1623, in-4°.

pêcha pas le P. Grassi et ses partisans de continuer à cabaler contre lui. Ils cherchaient à relever dans son ouvrage tout ce qui se rapportait au système de Copernic, que Galilée n'abandonnait point. Ils se félicitèrent de trouver peu orthodoxe le récit que ce philosophe faisait des trois enfans que Nabuc vit au milieu des flammes accompagnés d'un ange ; et ils se disposaient à le dénoncer au Saint-Office (1). Mais cette fois, leurs cris furent impuissans. On respecta l'ouvrage de Galilée; et le P. Grassi, ne pouvant obtenir une vengeance complète, se borna à faire paraître une nouvelle critique, qui ne fut pas mieux reçue que la première (2).

Ce premier triomphe assuré, Galilée s'empressa d'achever son ouvrage sur le système de l'univers, espérant par ce moyen terrasser tout-à-fait les ennemis de la philosophie. Ciampoli, Benoît, Castelli et le P. Campanella, qui se trouvait alors à Rome, lui persuadaient qu'Urbain VIII se montrait favorable à l'hypothèse de Copernic.

En effet, ce pape venait d'apprendre du P. Campanella que trois Allemands, qui étaient sur le point de se convertir à la religion catholique, avaient tout à coup changé d'opinion, en apprenant la scandaleuse condamnation de

(1) Odescalchi, *Memorie*, p. 191.

(2) *Ratio ponderum libræ et sim bellæ*, etc., Paris, 1626, in-4°.

la doctrine copernicienne. A cette nouvelle, le pape ne se fit point scrupule de désapprouver la conduite du Saint-Office, et de protester contre ce scandale, qu'il n'avait tenu qu'à lui d'empêcher (1). Encouragé par ces dispositions favorables, Galilée mit la dernière main à son ouvrage et revint à Rome pour le faire approuver, et l'imprimer. Il en obtint la permission du maître du sacré palais, et le prince Cesi se chargea du soin de l'édition. Malheureusement ce bienfaiteur de la philosophie mourut avant d'avoir exécuté ses intentions; mais Galilée ayant obtenu une nouvelle permission du même réviseur, fit enfin paraître en 1632, à Florence, ce célèbre dialogue, qui causa sa ruine, mais auquel il dut toute sa célébrité (2).

Les amis de la philosophie voyaient dans cette publication le présage de leur triomphe définitif: ils se trompèrent; ce fut au contraire le signal d'une persécution générale. Une espèce de croisade scolastique éclata contre tous les philosophes modernes, et principalement contre Galilée et ses disciples. Celui-ci fut d'abord attaqué par Claude Berigard, par Sci-

(1) Tout cela se trouve consigné dans une lettre du P. Castelli. Voyez Venturi, *Memorie*, art. II, p. 213.

(2) *Dialogo, dove ne' congressi di quatero giornate si discorre sopra i due massimi systemi del mondo Tolemaico e Copernico;* in-4°, par J.-B. Landini.

pion Chiaromontin, par Antoine Rocco et beaucoup d'autres, qui tous combattaient pour Aristote. Cette avant-garde était suivie d'un corps plus redoutable encore de théologiens, qui soutenaient, disaient-ils, l'autorité de la Bible. On distinguait en tête de cette ligue le P. Inchofer; George Polacco et l'oratorien Bonfioli. Les Pays-Bas, la France et l'Angleterre prirent part à cette lutte, qui devait fixer les droits et les limites de la raison et de la foi. Les deux Lamberg, père et fils, Morin Gassendi, et beaucoup d'autres combattaient de toutes parts les uns pour Aristote et Ptolémée, les autres pour Copernic et Galilée. Mais c'était à Rome que la question devait se décider; et les ennemis de Galilée avaient si bien pris leurs mesures qu'il ne pouvait échapper aux piéges tendus par la vengeance. Il fut formellement dénoncé au Saint-Office; on dit même que le P. Scheiner et le P. Grassi furent ses premiers dénonciateurs (1).

On avait réussi à gagner l'esprit d'Urbain VIII; Le prince Cesi venait de mourir, et Ciampoli fut lui-même bientôt disgracié. On lui reprochait d'avoir abusé de la confiance du pape pour faire approuver l'ouvrage de Galilée par le maître du sacré palais. Celui-ci, de son côté, assurait qu'il

(1) Nelli, *Saggio di storia letteraria*, p. 5, Targioni-Tozzeti, Venturi, *Memorie*, parte II, p. 177.

n'avait donné son approbation que d'après les ordres de sa sainteté (1). Pour en finir, le pape désavoua ses ordres. « Ce n'a été, dit-il, qu'une « invention de Ciampoli (2). » Il fallut bien le croire. Aussi l'ouvrage de Galilée fut-il envoyé, pour être examiné de nouveau, à une congrégation de théologiens qui, au dire du P. Campanella, n'entendaient rien à la question (3). Il en résulta que Galilée fut appelé à Rome devant le tribunal de l'inquisition, pour rendre compte de sa doctrine. Il était alors âgé d'environ soixante-dix ans, épuisé par les veilles et le travail. Le grand-duc réclama en vain auprès d'Urbain VIII le droit qui lui appartenait de faire juger son sujet : le pape rejeta ses prières, et blâma même l'inquisiteur de Florence d'avoir accordé à Galilée un délai d'un mois. Malgré ses infirmités et les dangers de la peste qui menaçait alors l'Italie, ce vieillard fut contraint de partir au milieu de l'hiver, et arriva à Rome le 13 février 1633.

On lui permit d'abord de loger chez l'ambassadeur de Toscane, François Niccolini, qui prenait le plus vif intérêt à sa cause et à sa position. Tous ses amis cherchaient aussi à le consoler ; mais Galilée sentait bien qu'il était tombé entre

(1) Venturi, *loc. cit.*
(2) Une *Ciampolata.*
(3) Venturi, *loc. cit.*, p. 144 et 146.

les mains de ses ennemis. Niccolini assura l'avoir vu souvent près de succomber à son chagrin. Cependant on lui persuadait que plus sa résignation serait grande, plus elle adoucirait la rigueur de ses juges (1). Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il reçut la visite de ce même P. Caccini, qui, non content d'avoir prêché à Florence contre l'école des Galiléistes, venait de la dénoncer formellement à Rome au Saint-Office. Ce religieux feignit de vouloir se réconcilier avec Galilée, mais c'était pour l'observer de plus près, et dans l'espoir de le trahir avec plus de succès.

Galilée pressentait de plus en plus la fatale issue de l'orage qui grondait sur sa tête; mais il conserva toujours autant de résignation que ses persécuteurs montraient de haine et d'acharnement contre lui. Au bout de quelque temps, il fut amené devant le tribunal de l'inquisition. En vain l'ambassadeur du grand-duc renouvela ses prières pour qu'il revînt chez lui après l'interrogatoire; on lui répliqua que c'était déjà une assez grande faveur d'avoir assigné à Galilée pour prison quelques chambres des moins incommodes de ce tribunal. On permit au reste à cet infortuné de se promener sous les portiques de cet édifice, et on laissa auprès de lui un domestique pour le soigner. Toutes ces distinctions, quoique extraordinaires, n'adoucissaient

(1) Venturi, *loc. cit.*, p. II, p. 188.

point l'amertume de sa position. Son âge, ses chagrins, ses humiliations altérèrent tellement sa santé, que le cardinal Barberini, qui présidait ce tribunal, le renvoya quinze jours après, à l'insu des inquisiteurs, chez l'ambassadeur, en lui défendant de converser avec qui que ce fût.

Il est bon d'entendre ici Galilée lui-même nous raconter ce qu'il éprouva de plus remarquable pendant cette procédure. « Je parus, dit-il, devant la congrégation, qui me permit de me justifier : je commençai donc par exposer ma justification ; mais, malgré mes efforts, elle ne fut pas comprise. On m'exposa le scandale que j'avais causé ; on ne me répondit qu'en haussant les épaules, et l'on me contraignit à rétracter mon opinion (1). » On accusait Galilée non-seulement pour sa doctrine, mais encore pour l'avoir enseignée depuis la défense que lui en avait faite le cardinal Bellarmin, au nom du Saint-Office. Il allégua vainement que, tout en exposant les différens systèmes de l'univers, il n'en avait préféré aucun en particulier ; que c'était par une sorte de plaisanterie et de vanité qu'il s'était plû à donner un air de probabilité à des conjectures qu'il n'admettait point ; qu'en-

(1) C'est l'extrait d'une lettre écrite par Galilée au P. Vincent Renieri, son disciple, et conservée par le sénateur Nelli, de Florence. Tiraboschi la fit imprimer le premier.

fin, quels que fussent ses torts, il pensait que son âge et ses infirmités, ainsi que les calomnies et les chagrins qu'il avait endurés depuis dix mois (1), devaient suffire pour lui mériter l'indulgence du tribunal.

Ses raisons, ses rétractations, ses prières ne purent vaincre l'inflexibilité des inquisiteurs. Il n'est cependant pas certain qu'il fut mis à la question, comme c'était l'usage en pareil cas, et comme le fit croire une hernie intestinale dont ce malheureux vieillard fut incommodé gravement depuis cette époque. Mais ce qui prouve assez l'iniquité de ses juges, c'est la condamnation qu'ils lui infligèrent le 22 juin 1633, jour à jamais mémorable dans les annales du Saint-Office. Ce jour, Galilée ayant paru de nouveau devant ses juges, entendit la sentence qui le condamnait, pour sa désobéissance, sa doctrine et ses ouvrages, à rester en prison tout le temps qu'il plairait aux inquisiteurs de l'y retenir, et à réciter, une fois par semaine pendant trois ans, les Sept Psaumes de la Pénitence; et, comme pour ajouter à sa douleur, on le fit venir dans l'attitude la plus humiliante et couvert de haillons, on le fit mettre à genoux devant les Saints Evangiles, qu'il touchait de ses mains. C'est ainsi que dans la soixante-dixième année de son

---

(1) Venturi, *loc. cit.*, p. 199.

âge il dut abjurer, et détester, comme hérétique, l'hypothèse qui honore le plus la raison de l'homme et la toute-puissance de Dieu.

On dit que Galilée avait à peine prononcé son abjuration du mouvement de la terre, qu'il ajouta : et pourtant elle se meut (1), bien que ce ne fût ni le lieu ni le temps de plaisanter. Galilée montra au contraire, dans cette circonstance, la plus grande résignation. Venturi lui-même, qui louait la régularité de la procédure inquisitoriale dans cette affaire, la comparant toutefois avec la patience de Galilée, n'hésite pas à dire « qu'il lui était permis, comme à tout homme qui tombe entre les mains des assassins, de chercher à éviter la mort par des soumissions extérieures et apparentes, qui seules pouvaient l'en préserver (2).

La sentence du Saint-Office fut publiée dans la plupart des églises. L'inquisiteur de Florence en fit lecture dans l'église de Sainte-Croix, la même où reposaient les cendres de Michel-Ange et de Machiavelli, et obligea les disciples les plus attachés à Galilée de prendre part à cette céré-

---

(1) E pur si muove.

(2) *Loc. cit.*, p. 191. Cette conclusion est fort bizarre dans un écrivain qui, dans son ouvrage, fait tous ses efforts pour légitimer la conduite des juges de Galilée.

monie inquisitoriale (1). Il fut même ordonné à tous les inquisiteurs de l'église catholique de défendre partout la réimpression des écrits que ce philosophe avait déjà publiés, et de ceux qu'il pourrait faire encore (2); peu s'en fallut qu'en France même, à l'instigation du cardinal de Richelieu, la Sorbonne n'adoptât unanimement la même détermination (3).

Les soumissions de Galilée n'apaisèrent point la fureur de ses ennemis. Quoiqu'ils feignissent des ménagemens à son égard, ils ne cessèrent de le poursuivre jusqu'au tombeau; leur zèle fanatique s'étendit même sur ses élèves et ses amis. D'abord on lui destina pour prison la maison des Médicis à Rome; de là on l'envoya à Sienne, dans le palais de l'archevêque Piccolomini; cinq mois après, il fut relégué dans la *villa* de Bellosguardo, et ensuite dans celle d'Arcetri, près de Florence. S'il ne subit pas une détention plus sévère, il en fut redevable au grand-duc qui payait bien cher ces légères concessions. Souvent le pape regardait comme criminel l'intérêt que l'on portait à Galilée, et menaçait de le punir plus rigoureusement, si l'on ne cessait de le solliciter en faveur de cet hérétique. Ce

(1) Venturi, *loc. cit.* p. 177.

(2) Venturi, *ibid.* p. 257.

(3) Montucla, histoire des mathématiques, vol. I, p. 527.

n'était pas assez pour lui de voir Galilée relégué et captif, il appréhendait ses études et ses entretiens. Il se plaignait que le grand-duc ne le surveillât pas assez, et défendait que personne le visitât ou l'écoutât; il aurait voulu enchaîner sa pensée même et sa raison, et nous priver ainsi de toutes les inventions et découvertes que cet infortuné philosophe ne cessa de faire durant sa captivité, et malgré ses chagrins, dont l'amertume augmentait ses infirmités.

Galilée avait été atteint à Padoue de douleurs rhumatismales, que ses veilles et ses travaux astronomiques avaient irritées au point de les rendre permanentes et chroniques. Il s'en plaignait souvent à ses amis : « L'hernie, écrivait-il à Geri Bocchineri, est devenue plus grave encore ; mon pouls est irrégulier, et la palpitation du cœur plus fréquente ; ma mélancolie est extrême, je suis odieux à moi-même ; j'entends ma fille chérie (qu'il venait de perdre) m'appeler à chaque instant (1). » Une fréquente insomnie l'inquiétait depuis long-temps. Dans la même année, il exposait à Mathias Bernegger tout ce qu'il souffrait, pour avoir tâché, disait-il, de révéler l'innocence de la philosophie et la gloire du Créateur de l'univers. Relégué dans

---

(1) C'est ainsi qu'il écrivait d'Arcetri, le 27 avril 1634. Venturi, *loc. cit.*, p. 223.

la solitude, et traînant partout sa chaîne, il ne se laissait pas abattre par une injuste captivité; au contraire, son ame ne s'occupait que de pensées libres, et dignes d'un homme qui sait mépriser la fortune et profiter de sa retraite (1). En effet, dès qu'il arriva à Sienne, chez l'archevêque Piccolomini, il reprit le cours des recherches qu'il avait commencées à Padoue, sur le mécanisme du mouvement local; il consolait ses amis en les assurant que sa fâcheuse position ne l'empêchait pas de continuer ses travaux (2). En 1636, il avait déjà terminé ses nouveaux *dialogues*, qui contenaient, comme il s'exprimait lui-même, *deux sciences nouvelles*. Ce fut de ses ouvrages celui qu'il affectionnait le plus. Il en fit présent au comte de Noailles, ambassadeur de France, qui retournait de Rome à Paris, et qui les fit imprimer par les Elzevirs, à Leyde, en 1638.

Le sort avait réservé ce grand philosophe à

---

(1) *Ex Arcetri rusculo*, 17 *Kal. Aug.* 1634. *Nondùm planè sordes et vincula evasi, sed adhùc catenam traho, in mei prædii suburbani circumscriptas angustias relegatus. Non tamen his angustiis eliditur aut contrahitur animus, quo liberas viroque dignas cogitationes semper agito, et ruris angustam hanc solitudinem, quá circumcludor, tanquàm mihi profuturam, æquo animo fero.* Venturi, *ubi suprà*, p. 242.

(2) Voyez sa lettre à Élie Diodati, du 16 mars 1634. Venturi, *ubi suprà*, p. 255.

des épreuves encore plus rudes. A force d'observer les satellites de Jupiter, sa vue s'était considérablement affaiblie; il la perdit entièrement vers la fin de 1637. Voici ce qu'il écrivait à cette occasion à Elie Diodati, son intime ami: « Celui qui par ses observations rend l'univers cent et mille fois plus grand qu'on ne l'avait imaginé avant lui, ne voit plus maintenant au-delà de l'espace qu'occupe son corps (1). » Tous les amis de la science déplorèrent cet accident comme une calamité générale; les inquisiteurs seuls furent insensibles; ils le gardèrent en prison. Toutefois, séparé des hommes et de la nature, Galilée trouvait encore à se consoler dans ses méditations (2). Il disait à Diodati qu'il avait déjà résolu nombre de problêmes nouveaux, et qu'il s'occupait à réunir ensemble une grande quantité de remarques, recueillies depuis longtemps sur les divers ouvrages qu'on avait publiés contre lui, et même sur quelques-uns des anciens philosophes, particulièrement sur Aristote. Il annonçait aussi, comme presque achevée, la solution du grand problême des longitudes, d'après ses observations sur les satellites de Jupiter.

---

(1) Sa lettre est datée du 2 janvier 1638. Venturi, *ibid.*, page 233.

(2) C'est ce qu'écrivait Dino père, à Jean Charles de Médicis. Venturi, *ibid.*, p. 236.

Nous avons remarqué que Galilée avait déjà proposé cette découverte en 1613 à la cour d'Espagne. Il renouvela ses offres plusieurs fois dans la suite (1), mais toujours en vain. Ses propositions furent enfin mieux accueillies par la république hollandaise, qui avait promis un prix de trente mille écus à celui qui découvrirait la méthode de déterminer la longitude sur mer. Le célèbre Grotius, alors ambassadeur à Paris, fut le médiateur de cette négociation. Dès que les arrangemens furent pris de part et d'autres, les États de Hollande se hâtèrent d'envoyer d'abord à l'astronome italien un collier d'or, comme une sorte de gage et d'encouragement; mais Galilée ne voulut rien accepter avant d'avoir entièrement achevé son travail, et aussi afin d'éviter de nouveaux désagrémens; car il craignait qu'on ne lui fît encore un crime de recevoir un don de la main des hérétiques. Divers incidens retardèrent l'exécution de son projet. Enfin, sentant approcher le terme de sa vie, il renouvela, en 1640, sa convention par l'entremise de Diodati, et envoya en Hollande le P. Ranieri, son élève, à qui il avait communiqué le résultat de ses observations et de ses idées. Mais il mourut avant que Ranieri eût publié son travail; nous verrons plus tard, lors-

(1) En 1616, 1617 et 1629.

que nous parlerons de ce dernier, quel fut le sort de ce précieux manuscrit.

Le grand-duc Ferdinand II, prévoyant la perte prochaine de Galilée, demanda au pape, comme une faveur particulière, qu'il lui envoyât le mathématicien Benoit Castelli, pour recueillir les dernières pensées du nouveau Socrate. Urbain VIII le lui accorda, à condition que les deux philosophes ne communiqueraient ensemble que devant témoins. Castelli ne pouvant s'arrêter long-temps chez Galilée, lui proposa Torcelli pour le remplacer auprès de lui. Galilée le reçut avec plaisir, apprécia ses talens peu ordinaires, et contribua, tant qu'il vécut encore, à les développer. Viviani s'était aussi attaché depuis quelque temps à ce respectable vieillard. Ce furent eux qui reçurent ses dernières leçons et ses conseils, non sans lui témoigner les marques les plus sincères de leur affection et de leur gratitude. Viviani put l'entendre pendant plus de deux ans; Torcelli ne partagea guère ce bonheur que les trois derniers mois de la vie de Galilée. Ce philosophe consacra le peu de forces qui lui restaient à leur démontrer divers théorêmes nouveaux, dont ils rédigèrent la démonstration; et c'est grâce à eux, que nous avons hérité de plusieurs découvertes de ce grand géomètre.

Après une vie si orageuse, ce fut sans doute une grande consolation pour Galilée de voir l'at-

tachement que lui témoignaient ses élèves; une autre marque d'une amitié non moins chère vint adoucir jusqu'à un certain point l'amertume de ses derniers momens. Le grand-duc et le prince Léopold eux-mêmes, qui l'avaient fréquemment visité durant sa captivité, redoublèrent d'attention pour lui pendant sa dernière maladie. On les vit, assis à côté de son lit, lui prodiguer leurs soins, essuyer la sueur qui tombait de son front affaibli, et recevoir ses dernières paroles avec un respect presque filial. On a dit que le célèbre Vinci était mort entre les bras de François Ier; mais il y a plus de poésie peut-être dans cette anecdote que de vérité historique (1). Aucun prince n'avait donné un pareil exemple avant les Médicis : et s'il est vrai que Ferdinand ait dit, à cette occasion, qu'il aurait rempli le même devoir s'il avait été assez heureux pour posséder un Galilée, cela suffirait pour mettre ce prince au-dessus de tous les autres (2). Galilée mourut entre les bras de ses élèves les plus chéris, le 8 janvier 1642, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Sa mort fut un deuil général pour toute l'Europe; mais elle n'apaisa pas la haine des inquisiteurs : ils poursuivirent ce célèbre philosophe jusque dans son tombeau, et long-temps

---

(1) Amoretti, *Memorie storiche su la vita, gli studj e le opere di Lionardo da Vinci;* XXXI, p. 119.

(2) Viviani, *Vita di Galileo*, p. 70.

encore après qu'il y fut descendu; principalement sous le règne de Côme III. On voulut lui refuser les honneurs de la sépulture ecclésiastique; on discuta la validité de son testament, sous prétexte qu'étant mort sous la juridiction du Saint-Office il avait perdu l'exercice de tous ses droits. On défendit de Rome que ses disciples et ses admirateurs, à la tête desquels était Viviani, pussent lui élever à Florence un monument digne de lui. Urbain VIII regardait cet acte de reconnaissance publique comme une espèce de culte scandaleux; et le grand-duc, d'après l'avis de son ambassadeur, se crut obligé de faire suspendre les travaux commencés en l'honneur de son protégé (1). Cet hommage ne lui fut rendu qu'un siècle après sa mort (2). On lui éleva un monument en marbre dans l'Eglise même de Sainte-Croix, où l'on avait auparavant prononcé sa condamnation : c'est là que les hommes dévoués à la véritable philosophie vont souvent honorer les cendres de son illustre martyr, et lui rendre grâce des voies heureuses que son génie leur a ouverts. Cette fête, consacrée à la réhabilitation de la mémoire de Galilée, fit éclater les témoignages les plus sincères de ce culte philosophique que la superstition avait étouffés jus-

---

(1) Venturi, *Memorie*, p. II, p. 324.
(2) En 1737.

qu'alors. On retira de la tombe qui renfermait les restes de ce grand homme, le pouce et l'index de sa main droite, pour les garder dans un Musée, et les exposer à la vénération de ses admirateurs, comme un monument propre à rappeler la puissance de l'esprit humain. Le docteur Antoine Cocchi, désirant ardemment de toucher et de posséder quelques restes de celui qui était l'objet de toute son admiration et de son respect, obtint la permission de détacher de son squelette la cinquième vertèbre des lombes, que ses héritiers se firent une gloire de conserver (1). Depuis cette époque, les Italiens n'ont jamais cessé d'honorer sa mémoire; et tous ces honneurs sont autant de reproches adressés aux inquisiteurs et à leurs partisans.

Les profondes études de Galilée, ses indispositions habituelles et ses étranges vicissitudes, n'altérèrent point la gaieté de son caractère, qu'il conserva jusqu'à ses derniers jours; ce qui suppose en lui l'organisation la plus heureuse. Sa taille était ordinaire, sa stature carrée, son tempérament sanguin, flegmatique et très-robuste; ses traits annonçaient le calme de son esprit, supérieur aux revers de la fortune. Il dut à cette heureuse constitution ce ton d'éloquence qui le rendait si imposant dans ses entre-

(1) Elle se conserve à présent à Vicence, chez Dominique Tiene, Voyez Venturi, *loc. cit.*, p. 362.

tiens particuliers et dans ses leçons publiques, et qui entraînait souvent les contradicteurs les plus prévenus. Remarquable surtout par la force de son génie, qui lui démontrait aisément tout ce dant il voulait s'occuper, il ne brillait pas moins par ses autres qualités intellectuelles : la mémoire et l'imagination étaient toujours à ses ordres. Il récitait souvent de longs morceaux des anciens classiques qu'il avait appris dans sa première jeunesse. Son élocution et son style prouvent combien il était doué de cette faculté qui anime et embellit les pensées les plus sévères, et les plus difficiles à bien exprimer.

Quant à ses qualités morales, elles furent appréciées par ceux-mêmes qui ne partageaient point sa manière de penser. Par tempérament il était colère; ce qui lui donnait encore l'occasion d'exercer sa modération. Si parfois il lui échappa quelques traits satiriques contre l'ignorance et le fanatisme de ses adversaires, il ne se permit jamais de leur faire ni de leur souhaiter aucun mal. Toujours humain, bienfaisant, généreux, il accueillait chez lui avec une extrême bienveillance ses amis, ses élèves, et surtout les étrangers qui venaient pour le voir et l'entendre. Ses entretiens philosophiques se terminaient ordinairement par des soupers fraternels, habituellement égayés par les vins exquis qu'il recevait des Médicis. Ce qui le rendait surtout estimable, c'est le vif intérêt qu'il prit toujours pour la

science et pour ceux qui la cultivaient. Il secondait de tous ses moyens non-seulement ceux de ses élèves qui en avaient même le plus besoin, mais les étrangers qui lui demandaient des instructions plus particulières ou des instrumens plus précis. Il aimait l'Italie, et specialement la Toscane : nous l'avons vu préférer les persécutions qui l'attendaient dans son propre pays, à la paix et à la gloire dont il aurait joui chez l'étranger. Il regardait ses découvertes et ses inventions comme appartenant à toute l'Italie qu'il voulait éclairer. Il avouait lui-même que, loin que l'envie l'eût jamais porté à les cacher, il les avait au contraire communiquées à tous ceux qui désiraient les connaître (1).

On ne peut se rappeler le souvenir de Galilée, sans chercher à approfondir les véritables causes de la persécution dont il fut l'objet, et qui occupe une place si importante dans l'histoire de la philosophie moderne. Fut-elle l'effet de la haine qu'on avait conçue contre le système de Copernic, ou contre la personne de Galilée? et quels furent les vrais auteurs et les vrais motifs de cette conduite scandaleuse, qui fit à l'église autant de tort qu'à la philosophie. Nous jugeons à propos de nous occuper quelques instans de cette recherche.

---

(1) *Libreria*, Nelli et Venturi II, p. 322.

Tiraboschi a cru défendre l'honneur du Saint-Siége, en démontrant que la doctrine de Copernic, loin d'avoir été condamnée, avait été soutenue et même favorisée par des papes, et par des prélats respectables, pendant les deux siècles précédens (1). Voici le résumé de son récit, qui n'est pas sans intérêt pour cette partie de notre histoire.

Le système de Copernic, qui n'était autre que celui de Pythagore, fut introduit en Italie par le cardinal Nicolas de Cusa, dans la première moitié du xve siècle. Parmi les divers traités que composa ce savant, et qui tous prouvent la force et l'indépendance de son esprit, on remarque celui de *Doctâ ignorantiâ*, où il expose l'hypothèse de Pythagore, et qu'il dédia à un autre cardinal, Julien Cesarini. Ce traité ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur, en 1502, et parut sous les auspices d'un troisième cardinal, Georges d'Amboise, à qui cette édition fut dédiée. Cusa avait étudié dans l'université de Padoue, et probablement avait puisé en Italie les premières idées de son système qui n'y était pas aussi inconnu qu'on l'a pensé, surtout vers la fin du xve siècle. Précisément à cette époque était mort

(1) Voyez les deux *Mémoires historiques* lus par Tiraboschi, dans l'académie des *Dissonanti* à Modène, en 1792 et 1793, et qui se trouvent insérés dans le t. VIII de son *Histoire*, p. 340.

Jérôme de Tallavia, Calabrois, né en 1448, et qui s'était long-temps occupé de ce système. Thomas Cornelio, un des philosophes mathématiciens du XVII[e] siècle, assure, ce que Tiraboschi n'a pas observé, que Tallavia avait laissé divers écrits sur cette doctrine, et qu'ils étaient même tombés entre les mains de Copernic pendant son séjour à Rome (1). En même temps Léonard de Vinci avait combiné, dans un de ses théorèmes, la chute des corps avec la rotation de la terre, comme si cette opinion fût généralement reçue, du moins par les mathématiciens de cette époque (2).

C'est depuis lors que Copernic, après avoir suivi les leçons de Novara, professeur d'astronomie à l'université de Bologne, partageant depuis ses opinions astronomiques, s'appliqua entièrement à l'examen de l'ancienne doctrine de Pythagore. Il professait à Rome, vers 1500; mais son ouvrage *De orbium cœlestium revolutionibus*, qui fit sa réputation, ne fut achevé qu'en 1530. D'abord il fit part de son travail à ses élèves et à ses amis; et ce fut parmi les Italiens que ses idées furent le mieux accueillies. Jean Albert Wid-

---

(1) Voyez Th. Cornelio, *Progymnasmata*, *de universitate;* et Barbieri, *Notizie istoriche dei matematici del regno di Napoli*, p. 85.

(2) Amoretti, *Memorie storiche su la vita di Lionnardo da Vinci;* p. 136.

manstadt, venu en 1533, d'Allemagne à Rome, fut chargé d'exposer le système de Copernic en présence de Clément VII, de plusieurs cardinaux et d'autres personnages distingués (1); la satisfaction de ses auditeurs fut si complète, que le pape lui fit présent d'un manuscrit fort précieux (2). On vit depuis circuler le *Mémoire* de Celio Calcagnini, qui, quoique protonotaire apostolique, ne se fit aucun scrupule de soutenir ouvertement le mouvement de la terre (3). Cependant Copernic n'osant pas encore mettre le public dans sa confidence, se fit annoncer par Rhéticus, son disciple, qui publia un essai de la doctrine de son maître (4). On les tourna tous deux en ridicule; et jamais Copernic n'aurait publié son livre, s'il n'y avait été engagé par le cardinal Scomberg, et divers autres prélats, mais surtout par Paul III, qui sut mieux que personne apprécier un ouvrage, dont il avait même agréé la dédicace. Ce traité parut enfin en 1543 (5);

---

(1) Marini, *Archiatrii pontificii*, t. II, p. 351.

(2) Ce manuscrit se conserve dans la bibliothèque de Munich. Tiraboschi, *loc. cit.*

(3) Ce mémoire porte pour titre : *Quod cœlum stet, terra autem moveatur*. On le trouve dans les œuvres de Calcagnini, imprimées à Bâle, en 1544, in-fol., trois ans après la mort de l'auteur, arrivée en 1541.

(4) *De libris revolutionum Nicolaï Copernici*.. per quemdam Juvenem mathematicæ studiosum, Narratio prima; Dantzig, 1540, in-4.

(5) Nuremberg, petit in-fol.

et l'on continua, pendant tout le seizième siècle, à l'étudier sans scrupule, et à regarder sa doctrine comme innocente.

Or, comment la même doctrine qui avait été si long-temps impunément enseignée et commentée devint-elle, tout-à-coup, si scandaleuse, et fut-elle proscrite avec tant de sévérité, malgré les observations qui la rendaient plus probable encore? Quels furent les vrais moteurs de ce changement? Galilée lui-même n'osant pas révéler ce qu'il venait de découvrir à Rome sur le motif de sa persécution, se contente de dire que trois êtres malfaisans et très-puissans en étaient les auteurs, *l'ignorance*, *l'envie* et *l'impiété* (1).

Pour nous, désirant dévoiler cette obscure cabale, nous croyons pouvoir avancer que, si plusieurs individus, mus par des ressorts honteux, y prirent part, les Jésuites furent ceux qui excitèrent et dirigèrent tous les autres. Tiraboschi s'est efforcé de défendre la société à laquelle il avait appartenu. Il s'est contenté de citer un très-petit nombre de ses confrères, qui avaient adopté quelques-unes des nouvelles doctrines, tels que les PP. Clavius, Griemberger et Bian-

---

(1) C'est en ces termes qu'il s'exprimait en écrivant à Cuzzio Picchena, le 13 février 1616. Fabroni, *Lettere de uomini illustri*, vol. I, et Venturi, *loc. cit.* parte I, p. 263.

cani. Nous remplirons ses lacunes, et nous rapporterons fidèlement ce qu'il a cru devoir passer sous silence, ou qu'il avait peut-être oublié.

Les Jésuites avaient déjà réussi à s'emparer des écoles et de l'instruction publique en Italie. Ils pressentirent que Galilée allait détruire leur empire scolastique par sa méthode et ses théories. Leur crainte devint plus grande encore, lorsqu'ils le virent protégé par le gouvernement de Venise qui venait de les chasser de ses états. On sait la haine qu'ils conçurent contre Sarpi et ses partisans, dont le seul titre à l'affection de Galilée, suffisait pour leur attirer leurs persécutions. Ils cherchèrent d'abord à l'attaquer par des armes empruntées à la nouvelle philosophie qu'ils dépréciaient toutefois: ils tentèrent de s'approprier une partie de ses découvertes et de sa gloire littéraire. Mais ces moyens ne réussissant pas, ils en employèrent bientôt de plus efficaces que leur fournirent la superstition et le pouvoir. Ainsi, après avoir intrigué sourdement contre Galilée, dans les universités de Pise, de Bologne et de Padoue, les PP. Scheiner, Grassi, Berlinzone, Strasério et d'autres, l'attaquèrent ouvertement, et finirent par le dénoncer au Saint-Office.

Nous avons déjà vu en tête de ses premiers persécuteurs le cardinal Bellarmin, qui éait l'organe le plus puissant de la société. Dans la correspondance épistolaire du P. Micanzio, de Fran-

çois Sagredo, patrice vénitien, et de Fabius Colonna, on rencontre plusieurs lettres dans lesquelles ils insistaient pour que Galilée, leur ami, se tînt en garde contre les jésuites, ses ennemis secrets (1). Le cardinal Magalotti, écrivant de Rome, en 1632, à Migliore Guadagni à Florence, assurait que les Jésuites faisaient tous leurs efforts pour perdre Galilée, et qu'ils ne cesseraient de le persécuter, qu'après avoir réussi dans cet odieux dessein (2). Mathias Bernegger n'hésitait pas à désigner à Gaspard Hoffmann le P. Scheiner comme le promoteur principal de la persécution inquisitoriale qui éclata en 1633 contre le philosophe (3). On disait même ouvertement alors que c'était ce jésuite qui le premier avait dénoncé au Saint-Office le *Dialogue* de Galilée sur les grands systèmes de l'univers (4). Il gagna, pour servir ses passions et les intérêts de la société, le P. Firenzuola, commissaire du saint tribunal : Luc Holstenius l'affirmait à Peiresc (5); et cette opinion se conserva pendant tout le XVIIe siècle, de sorte que le poète Menzini disait franchement que ce furent les jé-

---

(1) Odescalchi, *Memorie de' Lincei*, p. 191, et Venturi, *loc. cit.*, p. II, pag. 52 et 187.

(2) *Libreria*, Nelli et Venturi, *ibid.*, p. 187.

(3) *Georgii Richteri epist. selectiores*; Norimberg, 1662, in-4°.

(4) *Aggrandimenti*, etc. t. I, p. 113, n. (a).

(5) Niceron, t. XXXV, p. 329.

suites qui perdirent Galilée, en profitant des moyens que leur prêta Urbain VIII (Maffeo Barberini)(1).

Ce pape avait d'abord célébré dans des vers latins les découvertes de Galilée, et lui avait accordé sa protection au point de concéder une petite pension à son fils; il l'avait admis à son audience, et avait même eu l'air de disputer avec lui sur son système. Il fallait détruire dans l'esprit du pape toutes ces préventions favorables, et pour y réussir, on l'attaqua dans sa passion favorite. Urbain VIII se voyant à la tête de l'église catholique, se regardait aussi comme le chef de la république des lettres, et prétendait avoir sur l'une les droits qu'on lui accordait sur l'autre.» Fulvio Testi étant ministre de François Ier, duc de Modène, se faisait gloire d'obtenir tout ce qu'il désirait de la vanité d'Urbain VIII, en lui faisant croire que son maître était enchanté des vers de sa Sainteté, qu'il les avait toujours sur son bureau, que souvent même il les apprenait par cœur (3). On sait combien d'éloges et de distinctions il prodiguait à Chiabrera et même à des poètes médiocres, qui n'avaient d'autre mérite

---

(1) *Questi fur che ciurmaro il Galileo co' punciglion di pontificia insegna.*

(2) Le cardinal Bentivoglio. Voyez *Vita del Ciampoli.*

(3) *Vita del Testi*, par Tiraboschi, Modène, 1780.

que celui de l'avoir célébré dans leurs vers. Se croyant ainsi le premier théologien et le premier poète de son siècle, il voulut occuper le même rang parmi les philosophes, et exercer sur eux la même autorité. Mais quelles durent être sa surprise et sa colère, lorsqu'on lui apprit que l'ouvrage de Galilée tendait principalement à tourner en dérision ce que sa sainteté lui avait communiqué contre la doctrine de Copernic ; et que lui, souverain pontife, jouait dans ces *dialogues* le rôle de *Simplicius*, péripatéticien entêté et ridicule. Le prince Cesi et Virginio Cesarini, qui auraient pu empêcher le mauvais effet de ces rapports, faux ou exagérés, n'existaient plus. Il n'y avait plus que Ciampoli qui seul s'efforçât encore de dissiper cet orage ; mais il fut le premier à être disgracié et éloigné de la cour et de Rome, comme ayant abusé de la faveur et du nom du pape, pour faire approuver l'ouvrage de Galilée. Le pape alors se livra à tout son ressentiment ; et Galilée en fut la victime.

Peut-être une considération d'une nature toute différente contribua-t-elle aussi à rendre cette persécution plus vive et plus opiniâtre. Urbain VIII détestait les Médicis, qu'il regardait comme les usurpateurs de la liberté de leur pays, dont les Barberini étaient aussi originaires. Cette haine héréditaire se réveilla avec une nouvelle force, quand, placé sur le trône pontifical, il apprit que les Médicis travaillaient secrètement à

s'emparer du duché d'Urbin et de Montefeltro. François-Marie de La Rovère, alors possesseur de cette souveraineté, n'avait aucun héritier mâle qui pût la recueillir après lui; et, comme fief de l'Eglise, elle devait, à son décès, rentrer dans le patrimoine de saint Pierre. Le comte François Mammiani, ministre du vieux duc, voyait dans ce changement le malheur et la honte de son pays; il se détermina à fiancer Victoire, sa nièce et sa présomptive héritière, au grand duc Ferdinand II; elle fut envoyée à Florence, quoique trop jeune encore pour contracter mariage, sous le prétexte de l'instruire de bonne heure des mœurs et des usages d'une population au milieu de laquelle elle était destinée à vivre, mais en effet pour la garder comme gage d'une principauté dont il était convenu que le grand-duc s'emparerait. Malheureusement Mammiani mourut le premier, et Urbain VIII parvint alors à acquérir sur l'esprit de La Rovère, et dans ses états, une influence telle, qu'à sa mort, arrivée en 1631, les troupes papales envahirent le duché sans aucune résistance. Ferdinand II n'osa ni prévenir cette occupation ni s'y opposer, et se borna à réclamer les biens allodiaux de sa femme.

Toutefois cet acte de condescendance, ou plutôt de faiblesse, fut sans profit pour lui, et son premier dessein continua d'être aux yeux du pape un tort assez grave pour mériter tout son res-

sentiment. Aussi, depuis cette époque, le grand-duc en reçut-il les humiliations les plus étranges (1).

Ce fut en 1631, à cette même époque de la mort du duc François-Marie, qu'éclata la persécution contre Galilée. En lisant la correspondance de l'ambassadeur de Toscane à Rome, on ne sait à qui le pape en voulait le plus, de Galilée ou de son protecteur. On est souvent tenté de croire qu'il voulait faire sentir davantage le poids de son autorité à ce souverain, à mesure que celui-ci donnait à la cour de Rome les preuves les plus humiliantes de sa déférence (2). Plus l'un suppliait en faveur de son ancien précepteur et protégé, plus l'autre repoussait avec orgueil ses supplications : souvent même ses réponses n'étaient que des menaces. Le P. Fulgenzio, habitué aux maximes d'un tout autre gouvernement, ne pouvait se rendre raison de l'extrême patience du grand-duc, et il était scandalisé des indignes procédés dont le pape usait à l'égard de ce prince, procédés qui dans un autre pays, disait-il, ne resteraient pas impunis (3). Mais cet autre pays, dont il voulait parler, était l'état

(1) Brusoni, L. II, p. 363, édit. de Venise, et Denina, *Rivoluzioni d'Italia*, L. XXIII, ch. 5.

(2) Venturi, P. II, p. 146, 151 167, 169, 190, etc.

(3) *Ibid.*, p. 200 et 201.

de Venise, que tout le reste de l'Italie était tenté d'imiter à cet égard.

Je me suis, peut-être, un peu trop occupé de cette recherche particulière; mais je l'ai jugé nécessaire, parce qu'on avait jusqu'ici supprimé ou altéré cette partie de l'histoire, dont j'ai tâché de rassembler et de rapprocher les élémens épars. D'ailleurs les remarques que nous venons de faire ne servent-elles pas à relever la gloire d'un pays qui, malgré cet événement si fatal à la philosophie, et que ses princes ne surent point prévenir, s'avança toujours d'un pas assuré dans la carrière qui venait de lui être ouverte? Il fut long-temps en effet le centre et le foyer des lumières et de la civilisation : la Toscane devança toujours les autres provinces de l'Italie dans les sciences et dans les arts.

CHAPITRE IV.

Progrès des sciences exactes au XVII[e] siècle, sous l'influence de Galilée. — Etrange destinée de ses manuscrits. — Revue analytique de ses principes et de ses ouvrages. — Son opinion sur la nature, les bornes et le véritable objet de la *Logique*. — Il remet en honneur la géométrie et les mathématiques ; — Invente le *compas géométrique*. Méthode des *Indivisibles*. — Il applique les mathématiques à l'optique et à l'astronomie. — On lui conteste l'honneur d'avoir inventé le *microscope* et le *télescope*. Il fait de nouvelles découvertes astronomiques. — Son *casque astronomique*. — Il régularise les sciences mécaniques ; — Etablit le principe de la *composition* et de la *résolution* des *forces* ; — Donne des lois à l'*hydraulique* et à l'*hydrostatique*. — Dissertation sur le véritable inventeur du télescope.

Galilée avait laissé de nombreux manuscrits, dont plusieurs furent dérobés et détruits par l'ignorance et la superstition. On s'empara des *Ephémérides* des satellites de Jupiter, qu'il avait confiées à son ami, le P. Renieri, et auxquelles il avait sacrifié une grande partie de sa vie. Un de ses petits-fils nommé Côme, fils de Vincent, s'était consacré à l'état ecclésiastique : il crut

alors que son devoir l'obligeait aussi à condamner la mémoire honorable de son grand-père, et de brûler une grande quantité de ses papiers, dont il avait hérité. On aurait également perdu tous les autres, si Vincent Viviani n'eût pas songé à recueillir tout ce qu'il put sauver de ce précieux héritage de son maître. Encouragé par le prince Léopold, il se borna à publier ce qui ne pouvait réveiller les soupçons des adversaires de Galilée, et leur déroba soigneusement tout le reste. Craignant même quelque surprise, il enfouit ses manuscrits dans un trou, où ils échappèrent à toutes les recherches, jusqu'en 1739.

Le sénateur Jean-Baptiste Nelli fut le premier qui découvrit ce trésor par un incident assez bizarre. Il lui tomba par hasard entre les mains une lettre de Galilée, qui enveloppait un morceau de saucisson. Il courut aussitôt chez celui qui le lui avait vendu, pour savoir d'où lui était parvenue cette lettre. Celui-ci lui apprit qu'il la tenait d'un domestique qui, de temps en temps, lui vendait des ballots de papiers. On chercha le domestique, et l'on parvint ainsi à retrouver le dépôt précieux des manuscrits de Galilée. Le sénateur Nelli les acheta tous en 1750; et c'est par les soins de cet ami de la science que le monde savant a pu profiter de diverses productions de Galilée et de plusieurs de ses élèves.

On fit de tous les écrits de Galilée une collec-

tion qui a déjà eu quatre éditions. La première parut à Bologne, en 1656 (1); la seconde à Florence, en 1718 (2); la troisième date de 1744 et fut publiée à Padoue (3); la dernière enfin, qui est en même temps la plus complète, fut faite à Milan, en 1811 (4). On trouve aujourd'hui plusieurs autres opusculés de cet écrivain, et des fragmens plus ou moins remarquables, dans les *Notices* de Targioni Tozzetti, dans la *Bibliothèque* de Nelli, et dans les Mémoires de Jean-Baptiste Venturi. De tous les ouvrages de Galilée les plus dignes d'attention sont :

(1) En deux volumes in-4°, par les héritiers du Dozza. Cette édition, publiée par Charles Manolessi, fut approuvée par l'académie de la Crusca; elle est généralement estimée.

(2) En trois volumes in-4°. Les deux premiers volumes sont à peu près les mêmes que les deux de l'édition de Bologne. Le troisième contient des écrits jusqu'alors inédits. Ce qui ajoute au mérite de cette seconde édition, ce sont les notes de Guido Grandi, et une savante préface, attribuée à Bottari.

(3) En quatre volumes in-4°. Cette édition fut soignée par l'abbé Toaldo. Il lui donna un meilleur ordre que celui des collections précédentes, et l'enrichit de plusieurs pièces, entre autre du *Dialogue sur les systèmes de l'univers* qui manquait dans les deux premières.

(4) Elle comprend treize volumes in-8°. Le treizième contient la *Lettre* de Galilée à la grande duchesse Chirstine, sur l'apologie de ses opinions religieuses, elle avait d'abord été imprimée à Strasbourg en 1636. 2° les *Considérations sur la Jérusalem délivré du Tasse*, et quelques autres opuscules jusqu'alors inédits.

Le *Traité des opérations du compas géométrique et militaire* (1).

Le *Sidereus Nuncius* (2).

Le *Discours sur les corps qui nagent sur l'eau* (3).

La *lettre sur les taches du soleil* (4).

L'*Essayeur* (5).

Le *Dialogue sur les systèmes de l'univers* (6).

Et les *Dialogues sur deux sciences nouvelles* (7).

C'est dans ces productions que l'on peut apprécier les doctrines et les inventions de ce grand philosophe; nous y puiserons nous-même ce qui nous paraîtra le plus propre à montrer ce dont les sciences et les lettres lui sont redevables.

Nous commencerons par la logique, et nous parcourrons successivement toutes les sciences dont Galilée s'est plus ou moins spécialement occupé. Il n'a pas traité d'une manière particulière la logique, mais on rencontre très-souvent dans ses ouvrages de brillans traits de lumière qui prouvent combien il en connaissait la nature, les bornes et le véritable objet. Malgré les efforts de

(1) Padoue, 1606, in-fol.
(2) Florence, 1610, in-4.
(3) *Ibid.* 1612, in-4, seconde édit.
(4) Rome, 1613, in-4.
(5) *Ibid.* 1623, in-4.
(6) Florence, 1632, in-4.
(7) Leyde, 1638, in-4.

quelques-uns de ses devanciers, il la voyait encore accablée d'un fatras de règles plus propres à égarer notre jugement qu'à le rectifier; à favoriser l'erreur, qu'à propager la vérité. Dans cet état de choses, il fallait combattre ce qu'on appelait la dialectique, et surtout émanciper la raison, maîtrisée, depuis tant de siècles, par l'autorité de quelques noms célèbres de l'antiquité. Tel fut le but auquel tendit Galilée pendant toute sa vie. Il ne cessa jamais de rappeler l'esprit humain à l'exercice de sa force et de ses droits, et de le diriger dans la recherche du vrai, du certain, ou du moins du probable. Sous ce rapport, tous ses ouvrages peuvent être considérés comme un exercice continuel de raisonnemens, ou plutôt de logique expérimentale. Il en exposa aussi de temps en temps les principes théoriques les plus appropriés aux circonstances et aux besoins de son siècle : c'est ce que l'on remarque surtout dans le *Saggiatore*, *l'Essayeur*, et dans le *Dialogue sur les systèmes*. Nous signalerons ceux de ces principes, que nous croyons les plus importans.

« La logique, dit-il, *n'est que* l'art de déduire des phénomènes de la nature des rapports ou des faits, qui, à un simple examen, ne sont qu'incertains, et qui, au fond, sont plus ou moins probables (1). Il faut consulter et enten-

(1) Dialogue *sur les systèmes*, etc. opere, t. II, p. 163, éd. de Milan.

dre la nature avant de l'interpréter ou de la deviner; il ne faut pas la prévenir avant de l'observer; *car la nature produisit d'abord la nature, et ensuite l'entendement humain, capable de l'entendre* (1). » Galilée tourne souvent en dérision ceux qui, après avoir adopté une opinion quelconque, soit par eux-mêmes, soit par l'autorité des autres, s'efforcent de chercher des raisons pour la justifier, et de lui accommoder tous les autres phénomènes (2). « Gardons-nous de prétendre, écrivait-il au prince Cesi, que la nature se plie à ce qui paraît à nos yeux le mieux ordonné; il faut, au contraire, assujettir notre intelligence à ce qu'elle a fait de réel. » Enfin, il ne reconnaissait de vérité que dans la réalité des choses, ou dans les faits de tout genre (3). Galilée trouvait encore plus ridicules ceux qui, pour toute raison, alléguaient l'autorité des anciens. « En fait d'expérience, disait-il, l'antiquité la plus reculée n'est que l'enfance de la philosophie, ou de la raison universelle, qui doit naturellement s'agrandir, comme celle de tout individu, en s'avançant vers la maturité de l'âge. Ainsi donc, croire que les opinions les plus

(1) *Loc. cit.* p. 551.

(2) *Loc. cit.* Oper. vol. XII, p. 6.

(3) Bulifon, *Lettere memorabili*, vol. IV, et Venturi, *loc. cit.* P. I, p. 174.

anciennes et les plus vieilles sont les plus raisonnables, c'est se déclarer contre la raison et l'expérience elle-même. Le jugement doit se développer et se perfectionner, avec le progrès des années et des siècles. Nous devons, nous autres qui sommes venus si tard après les anciens, nous estimer à cet égard plus vieux, et par conséquent plus expérimentés et plus sages que ceux qui nous ont précédés (1). Au reste, ces anciens, même les plus accrédités, ne philosophèrent que d'après leur propre expérience : loin d'avoir puisé leurs connaissances sans peine dans les livres et d'en croire les auteurs sur parole, ils les ont acquises à force d'études et de méditations sur ce grand livre que la nature tient toujours ouvert devant ceux qui la veulent écouter (2). En supposant même qu'ils nous aient légué les oracles de la nature dans leurs écrits, il serait toutefois déraisonnable de s'en tenir à leurs opinions, plutôt que de les vérifier par de nouvelles observations sur la nature elle-même. » Ce serait une folie, ajoutait-il, de disputer sur l'interprétation d'un testament, si le testateur était encore vivant ; de même ce serait une stupidité de chercher les intentions de la nature dans les écrits de quelques docteurs

(1) Pesieri Var. Opere. t. X p. 371.

(2) *Lettera a Monsignor Dini* etc., opere tome VII, page 181.

plutôt que dans les œuvres de la nature qui vit toujours, qui opère et parle sans cesse devant nos yeux, et qui ne ment jamais (1). »

Ce qui s'opposait le plus à ce principe de la saine logique, était l'abus qu'on faisait de l'autorité de la Bible. Au lieu de chercher dans ce code divin les maximes de la morale et de la religion, on l'employait à réfuter les vérités physiques les plus évidentes et à consacrer les erreurs les plus ridicules. Que d'innocentes victimes n'a pas fait cette absurde dialectique qui, depuis tant de siècles, dominait les écoles catholiques de l'Europe? « Ce n'est pas la terre, c'est le soleil qui marche, disait-on, puisque Josué l'arrêta. Les planètes ne peuvent être qu'au nombre de sept, parce que le grand chandelier du temple de Jérusalem n'avait que sept lampes, et que la semaine n'a que sept jours. Une masse de vapeurs enflammées doit être transparente, parce que Nabuchodonosor vit clairement au milieu des flammes trois enfans se promener accompagnés d'un ange. La terre doit occuper l'endroit le plus bas et le plus central de l'univers, parce que le Christ monta de là vers le ciel, après avoir triomphé de ses ennemis d'ici-bas, etc., etc.» Ainsi raisonnaient du temps de Galilée les théologiens et surtout les inquisi-

(2) Opere, vol. X, p. 386.

teurs romains qui le condamnèrent d'après ces principes. Nous avons vu Galilée, bravant tout danger, attaquer ouvertement cette dialectique monacale, et soutenir, comme une règle fondamentale de toute philosophie que, deux vérités ne pouvant être en opposition, il faut absolument interpréter les textes bibliques de manière à ce qu'ils ne détruisent pas les vérités physiques. Il prouva la justesse de cette maxime par tous les moyens que lui fournissaient la raison et la théologie (1); et s'il succomba devant l'ignorance de ses juges, leur injustice et son infortune n'ont fait que rendre sa doctrine plus respectable encore et plus accréditée.

Une des causes qui perpétue notre ignorance et multiplie nos préjugés, c'est de se persuader que l'on sait tout, et qu'on ne se trompe jamais. On ne sent pas le besoin d'apprendre et de raisonner, lorsqu'on n'a pas le sentiment de sa faiblesse et de son ignorance. Cette science qui nous apprend à humilier notre orgueil, est comme la clef de toute espèce de savoir; et c'est à elle que Galilée dut la plus grande partie de ses nombreuses connaissances. Dans les discussions, il ne rougissait pas de dire très-souvent : « C'est une de ces nombreuses choses que je ne

(1) Voyez ses deux lettres adressées, l'une au P. Castelli, l'autre à la grande duchesse Christine. Opere, t. XIII, p.

sais pas, ou que du moins je sais ne pas savoir(1) : l'erreur, qui certes est plus dangereuse que l'ignorance, ne nous entoure-t-elle pas de toutes parts? nous sommes toujours trompés et par les autres et par nous-mêmes. » C'est ainsi qu'il tranchait les questions par lesquelles on voulait l'embarrasser. Il nous apprenait en même temps à nous défier des illusions des sens et surtout de celles de la vue(2); et, pour nous mettre en garde contre toute opinion, il recommandait et gardait lui-même ce doute salutaire, avant que Descartes en eût fait le principe fondamental de sa méthode. « C'est ce doute, disait-il à un de ses élèves, qui, père des inventions, nous conduit seul à la découverte de la vérité. » Il pratiqua toute sa vie cette maxime logique.

Mais à quoi bon douter, si l'on n'a pas l'art d'examiner? « Vous voyez, disait-il, des objets qui vous surprennent et vous ravissent; vous vous sentez attiré vers eux afin de les examiner et de les connaître. Vous pensiez les avoir saisis, ils vous échappent : pourquoi? parce que l'examen que vous en avez fait manquait de méthode et de moyens. Ce sont ces moyens qu'il faut imaginer; c'est cette méthode qu'il faut étudier

(1) Viviani, *Scienza delle proporzioni*, p. 91.

(2) Pensieri var.; oper. t. X, p. 371.

et suivre (1). Nos prédécesseurs ont porté l'obscurité là où ils croyaient apporter la lumière ; ils ont pris les causes pour les effets, et les effets pour les causes ; ils se sont égarés dans des subtilités puériles, dans des questions inintelligibles et futiles ; et tout cela parce qu'ils voulaient plier la nature à leurs systèmes, au lieu de fonder leurs systèmes sur l'observation de la nature elle-même. Ainsi les uns avec les élémens, les autres avec les atomes, ceux-là avec le vide, ceux-ci avec la matière, ont fait un galimatias de la science la plus belle et la plus sublime. » Galilée, au contraire, apprenait à employer tout ce qui est nécessaire pour vérifier les faits, et pour en déduire les conséquences les plus justes ; et cette méthode sévère, il la trouvait dans la géométrie qu'il considérait comme l'instrument le plus puissant pour aiguiser l'entendement et le disposer à bien raisonner. La logique même, selon lui, n'égalait point sa force et son efficacité (2). Aussi, disait-il, à ses élèves, la pierre de touche des esprits n'est que la pierre de lavagne (3).

Non-seulement Galilée tira le plus grand parti

---

(1) Opere t. XII, p. 6.

(2) Dialogue II, *Intorno a due nuove scienze*, tome VIII, page 216.

(3) Viviani, *Scienza delle proporzioni*, p. 90; et *Vita del Galileo*, p. 67.

de la géométrie et des mathématiques, mais il s'efforça encore d'étendre et de perfectionner ces deux sciences. Viviani, son biographe et le dépositaire de ses dernières pensées, dit franchement que les mathématiques, quoique restaurées en quelque sorte par le Commandino, étaient encore, du temps de Galilée, presque généralement dépréciées, surtout en Italie (1). Ce fut ce dernier qui en fit vraiment sentir l'importance et la nécessité, et qui généralisa l'usage de leur application. « Sans ce genre de connaissances, il n'est pas possible, disait-il, d'entrer dans le sanctuaire de la philosophie et de pénétrer ses mystères. Il faut auparavant entendre la langue et connaître les chiffres avec lesquels est écrit le grand livre de l'univers : cette langue et ces chiffres sont des triangles, des cercles et d'autres figures géométriques, indispensables pour entendre ce qui mérite le plus notre attention : sans quoi l'on tourne en vain dans un obscur labyrinthe (2). » De pareilles vérités sont aujourd'hui vulgairement reconnues ; mais il ne faut pas oublier que c'est Galilée qui le premier les proclama. Ce qui doit exciter encore davantage notre admiration pour ce grand homme, c'est de voir que toujours il sut joindre, à la théorie de ses nombreux travaux, les résul-

(1) *Vita del Galileo*, opere, vol. I, p. 16.
(2) *Saggiatore*; opere, vol. VI, p. 229,

tats de l'heureuse application des maximes qu'il professait.

L'une des premières productions de cette méthode fut l'invention du *compas géométrique*. En vain Balthasar Capra, ou plutôt Simon Mario, dont il était l'élève, osa lui disputer l'honneur de cette utile invention; les réformateurs de l'université de Padoue rendirent justice à son véritable auteur, et punirent l'impudence de ce jeune plagiaire, en prohibant son écrit, comme un libelle diffamatoire. Par ce procès littéraire, il fut constaté que Galilée avait déjà achevé son compas de proportion en 1597, et qu'il en avait communiqué l'idée à divers personnages respectables par leur autorité et leur savoir, tels que Badoer et Sagredo, le prince d'Holsazia, etc. D'après ces témoignages, on s'étonne avec raison que Montucla, entraîné par l'autorité de Levin Holstius, ait avancé que Juste Byrge avait déjà inventé, en 1603, un pareil instrument. Mais pourquoi Byrge n'annonça-t-il point son compas, comme il avait fait pour celui de Horcher, dont il fut le premier à donner connaissance au public, avant 1607 (1)? D'ailleurs, ces deux hommes ne pouvaient-ils pas connaître une invention que Galilée avait déjà répandue en Italie

(1) Ce fut dans cette année que parut l'un des trois traités sur la géodésie, où il est parlé de cette invention. Voyez *Tractatus tres ad Geodesiam spectantes*.

et communiquée même à plusieurs Allemands? Mais en supposant qu'ils n'en aient eu aucune idée, leur invention fût bien loin d'égaler en mérite celle de Galilée. Le compas de Byrge n'était qu'un compas de réduction; et Bernegger, en signalant ses imperfections, démontra qu'il ne pouvait être d'un usage aussi étendu que celui de Galilée. Au reste, ce dernier ne dissimula pas les essais qu'on avait faits avant lui; et précisément à l'égard des lignes arithmétiques et géométriques, tels que celui de Guidubaldo del Monte, et celui de Commandino, que Byrge avait amélioré (1). Mais il est incontestable que Galilée laissa loin derrière lui tous ses devanciers, en portant jusqu'à trente-deux le nombre des opérations de son compas.

Nous citerons encore de Galilée d'autres inventions, dont les mathématiques pures sont la base, d'autant plus que toutes ses pensées portent le cachet de cette science. Mais ce qu'il ne faut pas oublier ici, c'est la première impulsion qu'il donna à la méthode des *Indivisibles*, qu'un de ses disciples, Bonaventura Cavalieri, entreprit d'éclaircir, comme nous le verrons bientôt; et que Newton confondit ensuite dans le calcul *des fluxions*. On sait les progrès étonnans que les mathématiques doivent à cette méthode; et c'est

(1) Venturi, *Memorie*, etc., P. I, p. 78.

à Galilée qu'on en doit la première conception. On en reconnaît les traces dans ses *Dialogues des deux sciences nouvelles* (1). Il s'était même proposé de rédiger un traité particulier sur ce sujet ; et nous avons des lettres de Cavalieri lui-même, où il l'excitait à poursuivre et à terminer son travail, pendant qu'il s'occupait de son côté du même objet (2).

Les sciences auxquelles Galilée appliqua d'abord les mathématiques furent l'optique et l'astronomie ; c'est de là qu'il fit ressortir ses premières inventions et ses prodigieuses découvertes. Il remplit le *Saggiatore* d'observations et de remarques optiques, non moins remarquables par la finesse que par la justesse des aperçus ; et ce travail nous dédommage de l'opinion erronée qu'il soutint dans cet ouvrage sur la nature des comètes. Mais ce qui contribua le plus à accroître sa réputation, c'est l'invention du microscope et du télescope. Or, comme ces deux titres de Galilée à la gloire sont encore un sujet de dispute pour quelques biographes, nous croyons qu'il ne sera pas inutile d'éclairçir ici ce point d'histoire littéraire.

Quelques passages de Sénèque font soupçonner que le microscope n'était pas inconnu aux

(1) *Dialógo* I, étc.

(2) Ces lettres sont datées de 1626 et 1639. On les trouve dans les *Mémoires* de Venturi, P. II, p. 95.

anciens (1). Mais à quoi pouvaient servir de si légères indications dont les modernes n'ont pu tirer aucun profit pour cette invention ? Montucla, suivant en cela l'opinion de Pierre Borel (2), accorde la gloire de cette découverte à Zacharie Jans, de Middelbourg, qui, avant 1619, avait envoyé un microscope, confectionné de ses propres mains, à l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas. A la même époque, le Napolitain François Fontana prétendit aussi à l'honneur de cette invention (3) : mais pourquoi Fontana et Montucla ont-il oublié que Viviani, dont l'autorité sur cette question est supérieure à celle de tout autre, atteste que Galilée avait fait don, en 1612, d'un de ses microscopes au roi de Pologne (4) ? Et sans doute il avait inventé cet instrument bien avant ; car, comme le remarque Tiraboschi, Trajan Boccalini dit, dans un de ses *Ragguagli* (5), que de tels instrumens, qui font paraître les puces comme autant d'éléphans, étaient, de son temps, communs en Italie ; et ses *Ragguagli* ne furent imprimés qu'en 1612. Il est

(1) Quæst. natur. lib. I, cap. 5 et 6.

(2) *De vero telescopii inventore*; publiée en 1655.

(3) Voyez Thomas Barbieri, *Notizie di matematici e filosifi napoletani*, p. 134.

(4) *Vita di Galileo*.

(5) *Ragguagli* I, *Centuna* I.

vrai néanmoins que Galilée ne cessa jamais de perfectionner ses premiers essais; en 1624, par exemple, il envoya de nouveaux microscopes au prince Cesi, à Barthélemy Imperiali et à César Marsili (1), qui assurent que ces instrumens étaient bien supérieurs à tous les autres.

L'invention du télescope lui fut encore plus contestée. Je n'entrerai pas dans l'examen minutieux des titres de tous les nombreux compétiteurs qui paraissent avoir pris quelque part à cette utile découverte. Je me bornerai à faire remarquer ici que cette tardive invention fut l'œuvre du génie des Italiens, et surtout de celui de Galilée, qui sut en tirer un meilleur parti que ses devanciers. De ces prétendans, le premier en date est le célèbre Jérôme Fracastoro qui, s'il faut en croire son apologiste, le marquis Maffei, imagina, vers le milieu du XVIe siècle, de combiner ensemble deux verres de manière à apercevoir la lune, les étoiles et les autres corps célestes beaucoup plus grands et plus rapprochés de nous (2). Mais en plaçant les verres l'un au-dessus de l'autre, il n'en spécifiait ni la forme, ni la qualité, ce que fit, vers la fin du même siècle, J. B. Porta, comme l'ont soutenu Chrétien

(1) Voyez sa correspondance.

(2) *Si quis per duo specilla ocularia prospiciet, altero alteri supposito, majora multo et propinquiora videbit omnia.* De Homocentricis. Sect. II, cap. 8, voyez aussi sect. III. cap. 23.

Huyghens, Képler et surtout Wolff, que l'on n'accusera certes pas de partialité (1). Le philosophe napolitain, après avoir distingué l'effet de chaque verre en particulier, du concave et du convexe, désigne avec assez de clarté et de précision comment ils peuvent, lorsqu'ils sont combinés ensemble, nous faire voir les objets éloignés à la fois plus grands et plus distincts (2). Targioni-Tozzetti, craignant que cette indication de Porta ne nuisît à la réputation de Galilée, a dit qu'il ne trouvait pas assez clairement déterminées, dans l'ouvrage de Porta, la qualité des deux verres et leur combinaison (3). Beaucoup d'autres auteurs ont répété cette assertion, sans avoir consulté l'ouvrage de Porta; mais il ne faut que lire le chapitre entier, dans lequel Tozzetti, traite de cette matière, pour reconnaître qu'il désigne avec assez de netteté la combinaison des deux verres, ainsi que les propriétés respectives du concave et du convexe. La remarque de Tiraboschi à cet égard nous semble encore plus étrange (4) : il rejette la

(1) Voyez Chrétien Huyghens, *De dioptricâ*, où il traite du télescope. — Képler. — Wolff, *Dioptrica*, t. III, schol. 318. — Porta lui-même dans son ouvrage *De Magiâ*, imprimé plusieurs fois avant 1590.

(2) Concavo longè parva vides, sed perspicua; convexo propinqua majora, sed turbida; si utrumque rectè componere noveris et longinqua et proxima, majora et clara videbis. *De Magiâ*, lib. XVII, cap. 10, et *de Refractionibus*.

(3) *Aggradimenti*, t. I, p. 32.

(4) *Loc. cit.* t. VII, p. 466.

prétention de Porta, sous prétexte que celui-ci ne fait aucune mention du tube nécessaire pour soutenir les deux verres, comme si cette condition constituait l'essence du télescope, et comme si d'ailleurs il n'était pas très-facile de connaître et, d'employer ce mécanisme si simple, d'après le modèle du rayon astronomique des anciens, mis en œuvre par Roger Bacon, et par le moine Gerbert, depuis Silvestre II.

En poursuivant l'histoire de cette invention, nous trouvons un peu plus tard Marc-Antoine de Dominis, qui se faisait gloire, en 1611, d'en avoir établi la théorie, dans je ne sais quels *commentaires* composés vingt ans auparavant (1). Vers la même époque, le P.. Nicolas Cabeo, jésuite, dit aussi qu'un de ses confrères s'amusait alors, à Modène, à faire voir les objets beaucoup plus grands, à travers un verre convexe, placé au-dessus d'un verre concave (2). Plus tard encore François Fontana, qui s'était attribué l'invention du microscope, prétendit également avoir fait un télescope, vers 1608, c'est-à-dire, un an avant ceux que firent paraître Hans en Hollande, et Galilée en Italie. Sans accorder

(1) Voyez la dédicace de son ouvrage, *De radiis visûs et lucis*, imprimé à Venise en 1611, in-4.

(2) *Lib. Meteorolog. Arist.* lib. I, text. 10, quæst. 9, p. 16 et 122.

à ces prétentions plus d'importance qu'elles n'en méritent, nous croyons pouvoir en conclure qu'après Fracastoro, et surtout après J.-B. Porta, conséquemment avant Galilée, l'idée et l'essai de la combinaison de deux verres n'étaient pas entièrement inconnus aux Italiens; et que de jour en jour on cherchait à perfectionner cette découverte, pour en tirer le meilleur parti possible. Telle fut l'opinion de Jérôme Sirturi, de Milan, dans son ouvrage *Sur l'Art de perfectionner le Télescope*, publié à Francfort en 1618 (1). C'est ainsi que pour la lunette à longue vue, au moment où cette invention était partout célébrée, J.-B. Porta écrivait au prince Cesi, que l'idée en avait été puisée dans son neuvième livre *de Refractione* (2).

Mais ces essais plus ou moins ingénieux, furent tous complétement oubliés, dès que Galilée produisit son nouveau télescope. Il avoue ingénûement de quelle manière il le conçut et l'exécuta, du moment qu'il eut entendu parler à Venise de celui que l'on venait d'exécuter en

---

(1) *Telescopium, sive ars perficiendi novum illud Galilœi visorium instrumentum ad sidera;* in-4°. Voici ce qu'il avance : « Et cùm Porta, in suâ *Magia*, hâc de re, licet obscurè, verba « fecisset, et ore tenùs etiam cum multis, me præsente, videbatur « pluribus inesse hanc conceptionem, adeo ut, re auditâ, quilibet « ingeniosus cœperit, sine exemplo, tentare opus. »

(2) Voyez sa lettre datée du 28 août 1609, dans les *Memorie de' Lincei*, par Odescalchi.

Hollande, en 1610. Profitant sans doute des aperçus de ses devanciers, et plus versé que Porta dans la doctrine des réfractions, il donna à cet instrument un tel degré de perfection, qu'on ne put y atteindre de long-temps, partout où l'on s'efforça de l'imiter (1). Il le perfectionna jusqu'au point d'agrandir trente-deux fois le diamètre des objets éloignés. Aussi Gassendi, Peiresc et d'autres, le priaient-ils, en 1634, de leur en envoyer de semblables, trouvant trop défectueux ceux que l'on confectionnait déjà à Paris et à Amsterdam (2) : en 1637, le père de Chrétien Huygens se plaignait aussi de ne point apercevoir distinctement les satellites de Jupiter, avec les télescopes de Hollande (3).

Il nous semble que, content de sa propre gloire, et plus juste que Targioni et Tiraboschi qui ont répété ce que Vandelli avait dit avant eux (4), Galilée ne refusa point à Porta la part qui lui revenait de cette invention. Ceux qui soutinrent avec le plus d'intérêt la réputation de Galilée, furent les Lincei, dont il était le collègue ainsi que Porta. Cette société fit imprimer à ses frais le *Saggiatore*, et eût pris le même

(1) Voyez son *Nuntius Sidereus* et le *Saggiatore*. Opere, vol. IV, p. 605, et vol. VI, p. 290.

(2) *Epistolæ*, p. 59.

(3) Tiraboschi, *loc. cit.* p. 278.

(4) *Considerazionci sopra la not. degli accademie Lincei*, page 32.

soin pour le *dialogue sur les systêmes de l'univers*, si la mort du prince Cesi n'eut empêché l'exécution de ce projet. Ce furent néanmoins ces académiciens qui confirmèrent officiellement que la première idée du télescope était due à J. B. Porta(1), comme l'avait déjà dit Kepler, dans sa *dissertation épistolaire*, publiée en 1610, à Florence, avec le *Nuntius sidereus* de Galilée. Jean Fabre, secrétaire de l'académie, tout en célébrant dans une pièce de vers latins la gloire de ce philosophe, n'hésite pas à avouer que le premier honneur de cette invention était dû à Porta (2). Ces vers furent même imprimés en tête de la première édition du *Saggiatore*, faite à Rome, en 1623, par les *Lincei*, et non pas seulement dans celle que l'on publia de nouveau à Bologne, après la mort de Galilée, en 1655, comme l'a débité Targioni-Tozzeti (3). Or comment les Lincei, qui en publiant à leurs frais le Saggiatore de Galilée, n'avaient d'autre intention que d'honorer leur collègue, se seraient-ils permis de l'ou-

(1) Fabro, *Expositio in aliorum Novæ Hispaniæ animalium Nardi Antonii Recchi imagines et nomina*, p. 473; et Jean François Stelluti, dans ses notes sur les satires de Perse, p. 27.

(2) Porta tenet primas; habeas, Germane, secondas;
Sunt, Galilæ, tuus, tertia regna labor.

(3) *Aggrandimenti*, etc., t. I, p. 30. Je ne comprends pas comment ce savant compilateur, si exact dans ses notices, a pu se tromper à cet égard, tandis que l'on peut vérifier ce que je viens de remarquer dans les exemplaires de la première édition du *Saggiatore*, qui se trouve partout.

trager, en lui refusant un si beau titre de gloire, si vraiment il lui eût appartenu tout entier? Galilée lui-même l'aurait-il souffert, lui qui réclama toujours les inventions dont on lui enlevait l'honneur? On peut faire la même remarque au sujet du *Mémoire* publié par Kepler avec le *Nuntius sidereus* de l'astronome italien (1). Kepler y attribue aussi la première invention du télescope à J. B. Porta; et Galilée, loin de s'en plaindre, inséra ce mémoire dans la nouvelle édition de son *Nuntius sidereus*, faite dans la année même à Florence, ce qui semble indiquer qu'il partageait lui-même l'opinion de l'astronome allemand. Ce qu'on n'a pas remarqué jusqu'ici, c'est que dans l'édition publiée à Rome, en 1624, du traité de Porta *sur le télescope*, continué par Stelliola, l'invention de cet instrument est évidemment attribuée au philosophe napolitain, ce qui n'excita de la part de Galilée aucune réclamation; au contraire, il revit cette édition, et la jugea digne d'être publiée par les Lincei (2).

D'après toutes ces observations, il est évident que Galilée ne revendiquait pas l'honneur de la première invention du télescope, gardant pour lui la gloire plus solide de l'avoir perfectionné

(1) Prague, 1610, in-4°.

(2) Odescalchi, *Memorie istorico-critiche*, etc. Année 1623 et 1624. — Venturi, *loc. cit.* parte II, p. 85.

et utilisé. Les premiers inventeurs n'avaient fait de leurs essais qu'une sorte d'amusement; Galilée sut en profiter pour assujétir l'astronomie à des calculs exacts et évidens : avantage qu'elle n'avait encore pu obtenir depuis tant de siècles; et c'est sous ce point de vue qu'il peut, en quelque sorte, être regardé comme le véritable inventeur de cet instrument. Aussi, quels progrès rapides fit dès lors l'astronomie! L'espace sembla tout à coup lui être dévoilé dans ses plus lointaines profondeurs; et une infinité de mondes, que la nature avait jusqu'ici dérobés à la simple vue de l'homme, et qu'il ne pouvait qu'imaginer, lui apparurent tout à coup, comme autant de faits réels qu'il pouvait désormais vérifier par l'usage du merveilleux télescope. C'est en se promenant dans ces nouvelles régions, que le génie de Galilée détermina la marche, les distances, l'accord et la dépendance réciproques de ces masses énormes, soumises à des lois constantes, et qui annoncent dans la variété de leurs phénomènes la plus parfaite unité de dessin. L'univers devint ainsi pour lui le spectacle le plus étonnant et le plus digne de l'attention de l'homme : une fois parvenu à soulever le voile qui le couvrait, l'homme lui-même devint plus grand encore à ses propres yeux.

On avait auparavant tout au plus deviné ou plutôt imaginé quelque chose de ces merveilles. Les pythagoriciens avaient déjà soupçonné ce

système astronomique que Copernic rendit plus probable : Galilée même l'avait adopté, avant d'en avoir été convaincu par ses propres observations. Il soutenait cette opinion, en écrivant, en 1597, à Jacques Mazzone, et avouait à Kepler, à la même époque, qu'il l'avait embrassée depuis plusieurs années. Il se déclarait dès lors disciple de Copernic, et annonçait qu'il avait déjà préparé de nouveaux argumens pour réfuter ses adversaires, mais qu'effrayé du grand nombre d'ignorans qui en imposaient partout, il n'osait pas les publier (1). Cependant entraîné par la passion de la vérité, il dévoila sa pensée dans une de ses leçons à l'université de Padoue, en présence du prince Gustave de Suède, que nous avons déjà distingué dans la foule de ses auditeurs (2). Mais tout cela n'était qu'une simple conjecture, qu'un moyen hypothétique d'expliquer certains phénomènes du ciel : il fallait en faire une thèse appuyée de ses preuves, et cet honneur était réservé aux découvertes de Galilée.

Il trouva que le nombre d'étoiles encore cachées dans la voie lactée et la voie nébuleuse, était vingt fois plus grand qu'il ne le parais-

---

(1) Voyez ces deux lettres dans les *Memorie* de Venturi, part. II, p. 13 et suivante.

(2) Voyez une lettre que Galilée écrivit en 1633 au P. Ranieri. — Venturi, *loc. cit.* p. 18.

sait. A mesure que ces vastes corps se multipliaient à ses yeux, la terre, dont on avait fait le centre de l'univers, et comme l'objet principal d'où dépendait tout le reste, perdait de plus en plus de son importance dans le système planétaire. Les phases de Vénus lui firent apercevoir ou déduire celles de Mercure et de Mars: au moyen des satellites de Jupiter, il pressentit en quelque sorte ceux de Saturne, qui ne se montraient que sous la forme de trois corps. Il découvrit les taches du soleil, qui lui apprirent sa rotation périodique sur lui-même. De même la surface inégale et raboteuse de la lune, et son atmosphère lui présentèrent des analogies bien plus frappantes avec la terre et les phases de Vénus; les mouvemens périodiques des satellites de Jupiter, entraînés en même temps par leur planète principale autour du soleil, l'obligèrent à donner à la lune et à la terre une pareille destination. Le système de Pythagore acquérait ainsi de plus en plus ce degré de probabilité et de certitude qui lui manquait, et dont l'inquisition romaine s'est vainement efforcée de le dépouiller. On ne sait cependant pourquoi Corniani s'est plu, de nos jours, à dire que Galilée ajouta peu à la force des argumens de Copernic; et que même les preuves nouvelles qu'il apporta, n'étaient pas des plus convaincantes(1). Les seuls

(1) *Secoli della letteratura*, vol. VII. p. 82.

satellites de Jupiter qui, tout en opérant leurs révolutions autour de cette planète sont en même temps entraînés par elle autour du soleil, ne prouvent-ils pas, mieux que tous les argumens de l'astronome de Thorn, la vérité de son système?

Les ennemis de Galilée, envieux de sa gloire, cherchèrent d'abord à lui en dérober quelque chose. Simon Mario, ce jésuite qui avait excité Balthasar Capra à s'attribuer l'invention du compas géométrique, osa s'approprier la découverte des satellites de Jupiter. A la même époque, le P. Scheiner en faisait autant pour ce qui concerne les taches du soleil. On démentit le premier, en lui prouvant qu'il n'avait aperçu les satellites de Jupiter, qu'après la découverte qu'en avait faite Galilée, le 13 janvier 1610. Ces satellites furent encore vus dans la suite par Harriot, à Londres, le 16 janvier; et par Gaulthier, à Aix, le 24 novembre de la même année. Mais ces astronomes plus consciencieux que Simon Mario, n'osèrent pas s'attribuer une découverte qui n'appartenait qu'à l'astronome italien; ce qui prouve, quoi qu'en ait dit le baron de Zach, qu'ils ne firent que la confirmer (1).

Le P. Scheiner, assura avec une nouvelle impudence qu'en 1611, il avait aperçu les taches

(1) *Correspondance astronomique* du baron de Zach, octobre 1819,

du soleil avant Galilée, qui les avait déjà désignées sur la fin de l'an 1610. Mais le mensonge était si grossier, que deux jésuites allemands, le P. Tanner et le P. Guldin, se crurent obligés de démentir leur confrère. Le premier avoua que la découverte n'appartenait qu'à Galilée; et le P. Guldin ajouta qu'il en avait lui-même communiqué la nouvelle au P. Scheiner. Galilée, pour confondre la témérité de son adversaire, allégua non-seulement ces témoignages que Tiraboschi, quoique jésuite, n'a pu s'empêcher d'admettre; mais il démontra encore combien étaient peu exactes les observations que le P. Scheiner prétendait avoir faites. On a avancé depuis que ces taches avaient été aperçues, en 1607, par David Fabrice, père de Jean. Mais comme on n'a donné aucune preuve convaincante de cette assertion, ni tiré aucun parti de cette prétendue observation, il faut conclure que, lors même qu'elle eût eu quelque réalité, ce ne fut tout au plus qu'une tache passagère et visible à l'œil nu. En effet, Kepler avait aperçu dans la même année un semblable phénomène, qu'il prit pour Mercure; et Galilée fit aussi remarquer que la même méprise avait eu lieu du temps de Charlemagne (1).

Les progrès de l'astronomie devaient nécessai-

---

(1) Voyez sa seconde lettre à Velcelus.

rement amener ceux de la géographie et de la chronologie. Galilée s'était occupé à plusieurs reprises de la solution du grand problême des longitudes : dès qu'il vit les satellites de Jupiter s'éclipser comme la lune, il conçut l'idée d'en substituer les éclipses à celles de la lune et du soleil, beaucoup plus rares et plus difficiles à observer et à calculer. Il poursuivit depuis 1613 jusqu'à ses derniers jours ce long travail négligé d'abord par la cour d'Espagne, puis encouragé ensuite par les États de Hollande. Nous dirons ailleurs quel sort funeste éprouvèrent ses pénibles recherches sur ce sujet. Il continua aussi avec la plus grande assiduité, au milieu de ses malheurs, les éphémérides des satellites; et, pour les observer sur mer avec plus de succès, il fit l'essai de son nouveau télescope qu'il appelait son *casque*. Il inventa encore une pendule, qu'il nommait sa *règle*, pour mesurer le temps.

Galilée nous a laissé la description de son *casque astronomique*, dans une de ses lettres adressées (1) à Réault; si l'on prend la peine de la consulter, on trouvera son travail bien supérieur au binocle du P. Reyta, et surnommé par ce capucin l'œil d'Enoch et d'Elie (2). Galilée n'employait qu'un œil pour se servir de son téles-

(1) Venturi, *Memorie*, P. II, page 78.
(2) *Oculus enoch et Eliæ* antverpiæ, 1645, in-fol.

cope: l'autre lui servait pour le diriger; le P Reyta au contraire les employat l'un et l'autre à la fois; et c'est en cela qu'au lieu de perfectionner cet instrument, comme il le prétendait, il le rendait au contraire moins utile. Il faut cependant avouer qu'on ne tira aucun parti ni de l'un ni de l'autre; mais peut-être n'aurait-on pas négligé celui de Galilée, si l'on avait connu tout l'usage qu'il se proposait d'en faire (1). La géographie profita davantage de l'invention de l'horloge, dont Galilée communiqua aussi l'idée, en 1637, à Reault, et qu'il s'occupa sérieusement à réaliser en 1641. Malheureusement il était alors aveugle et accablé de souffrances. Ne pouvant exécuter lui-même son projet, il en fit part à Vincent, son fils, qui le mit en œuvre avec l'aide de Viviani, en 1649, sept ans après la mort de son père (2). Il est maintenant reconnu que Galilée avait devancé dans cette invention Chrétien Huygens, qui, ignorant encore en 1658 tout ce qui avait été fait en ce genre en Italie, s'en croyait en Allemagne le premier auteur; mais dès qu'il se vit sérieusement démenti par Magalotti et les académiciens du Cimento, et surtout par le prince Léo-

(1) Voyez la lettre écrite à Curtius Pichena, datée de Pise, le 22 mars, 1617. Elle se trouve parmi les *lettres inédites* publiées par Fabroni, vol. I.

(2) Viviani, *vita di Galileo*, p.

pold des Médicis, il n'insista plus, et céda à Galilée l'honneur qui lui appartenait (1). Ainsi, sans refuser à Huygens le mérite de l'invention, on garantit à Galilée celui de l'antériorité. On croit que la première horloge construite par Philippe Treffler, artiste du grand-duc, sous la direction de Vincent Galilée, existe encore; Thomas Perelli prétend même que c'est celle que possède actuellement à Pise le professeur Maccioni. On a aussi une lettre de Mathieu Campani degli Alimeni, où il rendait compte à Louis XIV de tout ce qui concerne l'invention de Galilée et l'exécution de Vincent, son fils (2). Malgré ces faits faciles à vérifier, Montucla et d'autres ont voulu enlever la gloire de cette invention à Galilée et à l'Italie, au lieu de leur en témoigner leur reconnaissance. En remplissant ce devoir qu'ils ont négligé, nous espérons qu'on ne nous reprochera pas de nous arrêter ainsi parfois à ce genre de remarques, pour réparer le tort que l'ignorance et la jalousie de quelques étrangers ont fait à l'histoire littéraire de l'Italie.

On avait déjà senti que la connaissance des lois du mouvement est la base de toute la science

(1) Fabroni, lettere inedite, t. I, p. 22.

(2) Tiraboschi en a donné l'extrait; *loc. cit.* p. 185: Voyez aussi les lettres inédites de Fabroni, *loc. cit.* p. 227.

de la nature; mais personne ne les avait assez bien déterminées; on en avait même substitué de fausses à de réelles. Les sciences mécaniques se trouvaient par là erronnées, superficielles, imparfaites : Galilée s'en aperçut, et entreprit de les rétablir sur des bases solides, au moyen de l'observation et du calcul. On lui doit d'avoir fondé ces sciences, qu'il qualifia justement de *nouvelles*, sur les véritables théories de la mécanique et de la dynamique; et c'est lorsqu'il fut muni de cette connaissance approfondie de leur nature, qu'il les révéla aux hommes, dans les ouvrages qu'il publia, en 1639, sur la mécanique, les mouvemens et la résistance des corps; époque à laquelle il faut rapporter la véritable origine de la philosophie moderne. Les premiers aperçus qui mirent Galilée de très-bonne heure sur cette nouvelle voie, sont l'hypochronisme des pendules, et le centre de gravité des solides. En passant d'une recherche à une autre, il sut bientôt que tous les corps, quelle que soit leur nature, obéissent également aux lois de la gravitation; et que s'il y a quelque différence dans l'accélération de leur chute, ce n'est que par l'effet de la résistance inégale que leur oppose l'air, selon la différence de leur volume; et qu'ainsi ils tendent tous vers leur centre par un mouvement uniforme de vitesse, en parcourant des espaces proportionnés aux quarrés des temps ou des célérités, soit lorsqu'ils tombent vertica-

lement, soit lorsqu'ils parcourent des plans inclinés. Il fixa les proportions que des corps semblables ou différens observent dans leur chute, et ses différens modes. Il alla plus loin encore : il aperçut cette loi de continuité, dont la découverte a depuis fait la réputation de Leibnitz; il l'indiqua avec assez de précision dans son premier dialogue sur les *systèmes du monde*, où il dit positivement qu'un corps mobile, passant de l'état de repos à celui de mouvement, passe aussi par tous les degrés précédens de tardiveté qui sont entre un degré quelconque donné de vitesse et l'état de repos; que ces degrés sont infinis, et qu'il est naturel de penser qu'un tel corps passe d'abord par les degrés les plus proches de celui d'où il part, et avance ensuite vers les plus éloignés. Or, qu'a fait de plus Leibnitz, si ce n'est d'étendre à toute autre connaissance humaine les applications de ce principe?

La statistique reçut de Galilée les premières idées de la force du choc et de la résistance des corps solides. Ce fut lui qui établit le principe de la composition et de la résolution des forces, représentées par les deux côtés d'un parallélogramme, et surtout ce principe fondamental auquel se réduit toute l'économie des machines; savoir, que la force ne s'augmente pas en elle-même, mais qu'elle se distribue en un plus long temps; que par conséquent pour vaincre une force quelconque avec une force moindre, il

faut compenser le défaut de celle-ci par l'excès de sa vitesse, laquelle augmente en proportion de la distance du point d'appui. Toute cette doctrine est évidemment démontrée par Galilée, et il faut n'avoir point lu ses ouvrages, pour l'attribuer à Désaguliers (1). Il ne s'arrêta pas là : il réduisit l'écrou au plan incliné, le plan incliné à la poulie, et celle-ci au levier. Il nous fournit encore la démonstration des lois de l'équilibre sur le plan incliné, et le principe, si fécond en résultats, qu'on a depuis appelé le principe des vitesses virtuelles, par lequel, dans une machine quelconque, la puissance et le poids qui se font mutuellement équilibre, sont inversement proportionnels aux espaces que l'un et l'autre parcourent en un temps infiniment petit, si l'équilibre est tant soit peu altéré. C'est de ce grand principe que La Grange a fait résulter sa *mécanique analytique*, principe dont Fossombroni a donné dans ces derniers temps une démonstration rigoureuse, qui nous manquait encore (2).

Galilée porta parfois son attention sur l'hydraulique et l'hydrostatique, qu'il trouva encore telles que les avait laissées Archimède, c'est-à-dire très-imparfaites; il leur donna des lois mieux fondées. Les essais de cet ancien géomètre sur le problème de la couronne de Hiéron

(1) Andres *Saggio della filosofia del Galileo*, p. 80

(2) Mémoire sur *les vitesses virtuelles*, Florence, 796, in-4°.

lui avaient déjà fourni l'idée d'une petite balance hydrostatique, pour connaître, au moyen du liquide, la pesanteur des métaux. Il l'avait employée avec succès vers la fin de ses jours; il en publia la description, qui fut dans la suite commentée par Castelli et Viviani. Il trouva erronées les théories de ce mathématicien relatives aux corps qui nagent ou se meuvent dans l'eau, et comprit bientôt que les corps solides descendent ou surnagent dans un fluide, parce que l'un est plus ou moins dense que l'autre. Il développa ses idées dans un traité particulier (1), et dans l'apologie qu'il en fit contre quelques écrivains qui avaient osé l'attaquer, surtout Lodovic delle Colombe, et Vincent di Grazia (2).

Il recueillit aussi sur l'hydraulique des observations qui contribuèrent à la perfectionner, et qu'aucun n'avait encore faites.

On avait projeté de rendre l'Arno navigable depuis sa source jusqu'à Florence, sans exposer les plaines qui le bordent aux inondations. On demanda l'avis de Galilée: nous avons encore le

---

(1) *Trattato intorno alle cose che stanno in sull' aqua, o che in quella si muovono.* Florence, 1612, par Cosimo Jiunti.

(2) Leur réfutation parut sous le nom du P. Castelli : *Riposta alle opposizioni di Lodovico delle Colombe e di Vincenzio di Grazia, contra il trattato di Galileo Galilei, delle cose che stanno sull'acqua, o che in quella si muovono ;* Florence, 1615, par les Juntes, in-4°.

rapport qu'il fit à ce sujet, sous la date du 22 juillet 1631, et dans lequel il rejette ce projet comme inexécutable (1). Les idées de Galilée sur cette matière sont mieux expliquées dans une dissertation épistolaire sur le fleuve *Bisenzio* (2), adressée, en 1641, comme le rapport précédent, au commissaire Staccoli. Mais ce qui prouve incontestablement qu'il est le fondateur de cette nouvelle science, si nécessaire à l'Italie, c'est qu'il détermina la vitesse de l'eau de deux canaux dont la pente est absolument égale dans la totalité de leur cours, et les divers effets qui résultent de la différence de la déclivité; il démontra aussi que la vitesse ne dépend pas autant de la déclivité du fond, que de la hauteur du volume d'eau. Il appliquait ainsi les principes de la géométrie à l'hydraulique, application à laquelle celle-ci doit les progrès qu'elle fit dans la suite.

Les recherches que Galilée fit sur le mouvement des projectiles le mirent à même de jeter les fondemens de la balistique. On avait bien observé que tout corps lancé horizontalement décrit une courbe; mais personne, avant Galilée,

---

(1) *Loc. cit.*, p. 198.

(2) *Parere del Galileo, soprà un progetto per incanalare l'Arno.* On le trouve inséré dans *les aggradimenti* de Borgioni-Tozetti, t. II, et dans les *Memorie* de Venturi, t. II, p. 170.

n'avait remarqué que cette courbe n'est qu'une parabole. Il alla encore plus loin : il détermina les différens degrés de vitesse que le projectile doit avoir à chaque point de sa parabole. Il traita aussi de l'architecture militaire. Tiraboschi, le premier, a donné sur ce sujet un extrait de deux de ses manuscrits, conservés dans la bibliothèque Ambroisienne de Milan (1). La bibliothèque Ricardienne de Florence possédait le même ouvrage, joint à un traité de fortification plus étendu encore que celui publié plus récemment par Venturi (2). Nous avons parlé du compas géométrique, qui se rapportait spécialement au service militaire : Galilée s'était exactement proposé d'écrire un traité complet sur la tactique ou sur l'art militaire, considéré en général : indépendamment de ce qui a rapport aux fortifications, il eût encore traité de la théorie et de la pratique du métier de soldat qu'il voulait perfectionner d'après ses connaissances mathématiques. Il eût traité de la castramétation des troupes, de l'artillerie, de l'usage de divers instrumens utiles, etc. Il faisait part, en 1610, à Bélisaire Vinta de tous ces travaux, dont nous regrettons la perte.

Dans un autre traité, perdu pour nous, Galilée s'était occupé du son et de la voix; mais

(1) *Memorie*, p. I, page 25.
(2) Venturi, *loco cit.*, part. I, page 155.

nous retrouvons ses idées élémentaires de l'acoustique, dans les dialogues de *deux sciences nouvelles*: Exercé, dès son premier âge, à la musique, il voulut chercher et trouva la raison de quelques phénomènes remarquables de l'harmonie. Il donna la solution du problème des deux cordes tendues à l'unisson, qui résonnent toutes deux en même temps, quoiqu'on n'en ait touché qu'une. Aussi établit-il les vrais principes de la consonance et de la dissonance, qui furent depuis généralement adoptés. Descartes, qui n'a pas su reconnaître le mérite de tous les travaux de Galilée, consentait à lui accorder quelques connaissances en musique, parce qu'il ne regardait pas cet art comme un objet important. Euler, quoique moins scrupuleux, n'en fut pas pour cela plus équitable : il profita de la découverte de Galilée, la développa sous une forme nouvelle, sans même songer à citer son auteur(1).

Convaincu que l'observation seule peut nous faire connaître la nature, Galilée ne cessa jamais de la contempler et de l'interroger. Il portait son attention sur ses phénomènes généraux et particuliers, et, ne se contentant pas d'observer et de recueillir ceux qu'elle nous offre visiblement, il la forçait de nous dévoiler ses mystères les plus secrets. La physique expérimentale

(1) Andres, *loc. cit.*, page 188.

doit à ses expériences bien dirigées l'invention et le perfectionnement du thermomètre. On a bien voulu faire honneur de cette heureuse invention tantôt à Drebbel, qui n'en fit usage, en Angleterre, qu'en 1620, tantôt à l'Anglais Flud; tantôt aux Italiens Sébastien Bartoli et Santorio, qui le mirent en œuvre vers cette époque, ou même auparavant (1). Mais il est incontestable, si l'on en croit Viviani et Castelli (2), que Galilée employait déjà son thermomètre vers le commencement du siècle, et peut-être vers 1596. Sagredo lui-même, qui s'appliqua long-temps à améliorer ce nouvel instrument, reconnaît que l'invention en est due à Galilée, son ami, à qui il faisait part, en 1613 et 1615, du perfectionnement qu'il venait d'y apporter (3). Il est vrai que celui inventé par Galilée, était à la fois thermoscope et baroscope; et quoique ce mathématicien ne soit pas parvenu à lui donner la perfection à laquelle on le porta dans la suite, on ne peut lui contester une part importante dans l'invention de cet instrument, dont la physique a tant profité. Enfin, il avait reconnu, avant tout

(1) Voyez Barbieri, *Notizie di matematici e filosofici Napolitani*, page 138; et Signorelli, *Coltura delle Sicilie*, t. V, p. 194.

(2) Viviani, *Vita del Galileo*; et une lettre de Castelli; Nelli, *Vita del Galileo*.

(3) Voyez ces lettres, dans les *Memorie* de Venturi, part. I, page 20 et 21.

autre, le poids de l'air, et lui attribuait la suspension de l'eau dans le tuyau (1).

Il réussit à augmenter la force de l'aimant au moyen de son armure, et parvint à faire soutenir un poids de 130 onces par un morceau d'aimant qui n'en pesait que 52; dans la suite ses essais furent encore plus heureux, car l'on vit un autre morceau qui ne pesait pas plus de 6 onces, en soutenir jusqu'à 150 (2). Fracastoro avait déjà supposé que de grandes montagnes magnétiques existaient vers le nord, et qu'elles déterminaient la direction de l'aiguille aimantée. Galilée partagea, dit-on, l'opinion de Sarpi, qui en plaçait une dans les entrailles de la terre, et la regardait comme la cause de ce phénomène (3). Il voulut rendre raison du flux et du reflux de la mer; mais en l'attribuant au mouvement de la terre, il méconnut l'action combinée de la lune et du soleil, aperçue par Kepler. Il craignit d'adopter cette action, qui lui paraissait une des qualités occultes des péripatéticiens, dont il ne faisait aucun cas. Mais si ses idées n'étaient pas justes, elles étaient, du moins pour son temps, ingénieuses et hardies. Nous avons vu qu'il ne sut

(1) Voyez une lettre de J. B. Baliani, adressée à Galilée en 1630, chez Venturi, *loc. cit.* part. II, page 106.

(2) Venturi, *ibid.*, page 347.

(3) Venturi, p. I, page 22.

point deviner la nature des comètes ; il fut plus heureux en reproduisant l'opinion de Léonard de Vinci sur la lumière secondaire de la lune, qu'il attribuait à la lumière du soleil réfléchie par la terre (1). Il avait même disputé long-temps avec Fortunio Liceti sur la cause de ce phénomène, ainsi que sur la nature de la pierre de Bologne, appelée *litheosphore*, qu'il découvrit et rendit phosphorique vers 1603, vingt-sept ans avant que Priestley eût fait la même découverte, en 1630 (2).

Cette dispute nous rappelle une circonstance qui mérite d'être citée. Galilée avait été spécialement frappé des effets prodigieux de la lumière, en s'entretenant sur ce sujet, à Rome, avec Cesi et d'autres *Lincei*, parmi lesquels se trouvait aussi Jules César Lagalla, Napolitain, qui, tout péripatéticien qu'il était, admirait le génie de Galilée. On l'entendit s'écrier alors qu'il se laisserait volontiers enfermer pour long-temps dans une obscure prison, réduit à ne vivre que de pain et d'eau, pourvu qu'on lui révélât la nature de la lumière. C'est Lagalla lui-même qui nous a transmis ce noble voeu du grand phi-

---

(1) Ce fut le sujet d'une lettre de Galilée, sur le *candor lunare*, adressée en 1640, au prince Léopold, et publiée par Liceti dans son ouvrage *de Lunæ subobscura luce*; Utini, 1642, in-4°.

(2) *Litheosphoros, seu de lapide Bononiensi*, par Liceti, c. III, et Venturi, *loc. cit.*, part. II, page 293.

losophe (1). Il était alors bien loin de prévoir qu'un jour, privé de la vue et de la liberté, il s'occuperait encore du même sujet. Jusqu'à la fin de sa vie la nature de la lumière fut l'objet de ses recherches. Comme Milton, il devait trouver une sorte de compensation à imaginer et à retracer ce qu'il avait perdu. La nature lui avait paru animée d'une substance très-subtile, très-active et très-prompte, qui se répand et pénètre partout, qui féconde et vivifie tous les êtres. Il plaçait le foyer, ou plutôt le dépôt de cette substance ou de cet esprit, dans le soleil, où elle se rassemble et se concentre, et d'où elle se propage par le moyen de la lumière, lumière qui n'est pas aussi efficace et aussi pénétrante que l'autre substance. C'est le sentiment qu'il exprimait en 1614 (2). Ses longues méditations ne lui en apprirent pas davantage, et en 1641 il n'était pas plus avancé dans ce genre de recherches.

« Après bien des centaines d'heures employées en vain à chercher la nature de la lumière, ce serait pour moi, disait-il, un bonheur bien grand, si parvenu à pénétrer ce secret, je pouvais comprendre comment vingt tonneaux de feu et plusieurs millions de lumière sont ren-

(1) *Disputatio de Luce et lumine*, cap. I.

(2) Dans une lettre adressée à Pierre Dini. On la trouve dans le tome II des *Codici Naniani*, publiés par l'abbé Morelli. — Voyez aussi Venturi, *Memorie*, p. I, page 215.

fermés en une petite poignée de poudre à canon froide et noire; et comment dans chacun de ces grains, si minces, se cache et se développe une immense quantité de très-petits arcs, qui, en se détendant, déployent une force et une vitesse si prodigieuse? » Après ces réflexions, il il n'en recommandait que plus instamment encore sa méthode ordinaire de s'en tenir aux faits lorsqu'on ne peut remonter à la cause qui les produit (1).

Nous pourrions citer ici une infinité d'observations qui se trouvent semées dans ses ouvrages et des détails fort curieux sur l'histoire de la nature, spécialement sur les divers météores, l'aurore boréale, les vents, les volatiles, les poissons, les insectes, les araignées, etc.

Galilée aimait la campagne : c'est là qu'il préférait faire ses expériences et ses calculs. Il cultivait lui-même son jardin, et cette sorte de délassement lui fournit l'occasion d'enrichir l'agriculture de plusieurs observations utiles, surtout par rapport à la vigne (2). Malheureusement elles ont été perdues; mais comme il faisait part de toutes ses découvertes à ses élèves et à ses amis, ceux-ci purent en profiter, et recueillirent ainsi la gloire qui devait revenir à Galilée.

---

(1) Lettre de Galilée, adressée à Fortunio Liceti, d'Arcetri le 23 juin 1640.

(2) Viviani, *Vita del Galileo*.

Il est singulier qu'ayant étudié presque toutes les parties des sciences physiques, ce philosophe n'ait jamais porté son attention sur la médecine, à laquelle il avait été initié dans sa jeunesse. Il débuta même dans cette carrière par l'heureuse observation du synchronisme du pendule, qu'il se proposait d'appliquer au pouls, pour en apprécier les variations. Depuis, il ne paraît plus s'être occupé de cette science : ne peut-on pas en conclure qu'il n'en avait pas une opinion très-favorable ?

Il ne s'est guère plus occupé de métaphysique, quoique cette science ne semble point lui avoir été complétement étrangère. Le peu même qu'il en dit prouve qu'il se serait rendu non moins célèbre dans ce genre de recherches que dans tant d'autres où il se signala. Dans le *Saggiatore*, il jette un coup d'œil rapide sur la nature de cette science, considérée par rapport à nos sensations. Il ne voyait dans l'univers physique que de la matière et du mouvement ; et l'on ne connaît, disait-il, de cette matière que la figure, la grandeur et le lien. Les qualités sensibles, comme le son, la couleur, la chaleur, le froid n'existent pas dans les corps ; elles ne sont que de pures affections de nos sens. L'aperçu de cette vérité transcendante, dont on a fait tant d'honneur à Descartes, et que les idéologues de nos jours ont si bien développée, s'était déjà présenté, dans toute sa clarté, à l'esprit juste et pénétrant de notre phi-

losophe. Il ne poursuivit cependant pas plus loin ce genre de recherches, et ne disserta jamais sur les mystères qui enveloppent la nature de l'ame et de Dieu. Il préféra se servir des facultés de l'une pour adorer l'autre, en appréciant dignement ses ouvrages. Combien la philosophie aurait été plus sage, et surtout plus heureuse, si ceux qui l'ont cultivée avaient imité la conduite de Galilée !

On s'est plaint que ce philosophe, après avoir si bien traité toutes les sciences naturelles dont il s'est occupé, n'ait pas porté plus d'attention sur les sciences morales. Un moine, bel esprit, disait même qu'il aurait mieux fait de négliger quelqu'une des taches du soleil ou quelques satellites de Jupiter, pour nous éclairer davantage sur cet objet (1). Malgré ces reproches, nous lui devons toutefois une grande pensée, relativemen aux sciences morales. Thomas Hobbes, qui appréciait tout le mérite de Galilée, voyageant en Italie, voulut le connaître, et alla le voir dans une de ses maisons de campagne, près de Florence, où il s'occupait de ses observations. L'entretien roula sur la philosophie morale, à laquelle le philosophe anglais s'était attaché de préférence; et Galilée lui sug-

(1) Le P. Buonasede, *della restaurazione d'ogni filosofia*, vol. II, page 28, édition de Venise, 1792.

géra l'idée de suivre pour cette étude la méthode géométrique, et de l'élever à l'évidence mathématique, comme il le pratiquait lui-même à l'égard des sciences naturelles. Hobbes travailla sur ce plan; et si la philosophie morale doit quelque chose au philosophe anglais, et certes elle lui doit beaucoup, l'Italien ne contribua pas médiocrement à cette amélioration (1).

Nous verrons ailleurs, lorsque nous traiterons particulièrement des progrès de la littérature, ce que Galilée fit pour elle; et cet examen aura plus d'intérêt qu'on ne l'a pensé jusqu'ici.

Nous avons indiqué bien sommairement tout ce qu'entreprit ce grand homme pour la restauration, ou plutôt pour la création des sciences exactes et de la vraie philosophie. Il s'éleva bien plus haut que ne le fit Bacon, à la même époque. Celui-ci ne faisait qu'indiquer de loin la route qu'il fallait suivre, tandis que Galilée avança d'un pas ferme et rapide dans la voie de la régénération. L'un ne porta pas ses regards plus loin que la sphère de ses sens, et ne fit que des conjectures, quelquefois erronées, sur tout le reste; tandis que l'autre, armé de ses propres moyens, franchit l'espace, et pénétra où personne n'avait encore osé s'élever; aussi n'avança-t-il rien qui

---

(1) *Opere inedite* de Jean Albert de Soria, t. I, page 210. — *Aggradimenti*, t. I, page 146.

ne fût le résultat évident de ses observations et de ses calculs. Si Bacon l'égala en génie, Galilée eut sur lui l'avantage de la géométrie, tout-à-fait étrangère au philosophe anglais; et, porté sur les ailes de cette science sublime, son vol le laissa bien loin derrière lui. Il eut encore sur son émule un autre avantage qui contribua plus efficacement encore aux progrès de la philosophie. Bacon, quelle que soit l'importance de ses observations, de ses aperçus et de ses maximes, ne sut pas les débarrasser de ces formules métaphysiques, de ce langage mystique en usage de son temps, et qui le rendit inintelligible à ses contemporains auxquels il était déjà si supérieur. Il demeura à peu près inconnu à ses compatriotes et aux étrangers, même jusques vers la moitié du dernier siècle, c'est-à-dire lorsque la philosophie avait déjà fait de grands progrès, sans avoir eu besoin de son influence. Galilée, au contraire, se fit bientôt connaître et généralement admirer, soit par la singularité de ses découvertes et l'évidence de ses démonstrations, soit par l'élégance et la simplicité de son style. Il communiquait et répandait ses doctrines aussi heureusement qu'il les avait conçues. Il préféra le premier le langage national; et s'il fit traduire quelques-uns de ses écrits en latin, ce fut pour les rendre aussi utiles aux étrangers qu'aux Italiens.

On a dit cependant que Galilée, n'ayant jamais

fondé aucun système, ne fut pas assez apprécié par ses contemporains, ni même long-temps après par ses successeurs (1). Ainsi, ce qui constituait son plus grand mérite, aurait le plus nui à sa réputation. Il ne fut pas chef d'école, comme Descartes, dit Tiraboschi (2), mais il fut le fondateur de la philosophie moderne. Il faudrait plutôt dire qu'il ne laissa point de secte, parce qu'une secte est l'œuvre d'une opinion et non de la vérité, qui fut l'unique objet de ses vues et de ses recherches. D'ailleurs, il n'est pas vrai qu'il n'ait fondé aucune école, comme plusieurs écrivains l'ont avancé; celle qu'il fonda fut même très-puissante et dura fort long-temps. On peut même dire qu'elle fut universelle, puisque ses dogmes reposaient sur la nature même dont ils révélaient les lois.

La vérité, toujours condamnée à subir la contre-épreuve de la routine, nous imposait la double obligation de signaler à la fois et les détracteurs de Galilée, et les honorables disciples que son génie et sa renommée lui firent en Italie et dans tout le reste de l'Europe.

Targioni-Tozzetti en donne un catalogue que l'on pourrait encore augmenter, catalogue remarquable et par le nombre et par la dignité des

(1) Andres, *Saggio della filosofica del Galileo*; page 12.

(2) *Loc. cit.*, page 189.

individus qu'il indique (1). Le texte même de ce moine barbare qui s'écrie : *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum?* suffirait pour prouver combien cette école naissante était déjà nombreuse.

Probablement elle aurait conservé le nom d'école italienne, si elle n'eût pas franchi les bornes de la Péninsule ; mais par les soins de Sarpi, estimé bien plus par les étrangers que par ses compatriotes ; de Képler, de Peiresc, de Gassendi, de Huyghens, et successivement de Cassini, de Newton, de Fontenelle, de Bailly, de Hume, etc., elle s'est établie partout. Les ouvrages de Galilée, que l'on ne cessa de traduire et de publier chez l'étranger, accréditèrent de plus en plus ses principes et ses méthodes. On ne suivit partout, on ne suit encore que sa direction. Les plus grands philosophes qui lui succédèrent ne furent que ses disciples : nous n'aurions jamais eu à célébrer Newton, si Galilée ne l'avait précédé. Il est triste d'excepter le seul Descartes de cette honorable liste : nul doute, que s'il eût reconnu tout le mérite de Galilée, il n'en eût fait à ses propres découvertes une heureuse application. Malgré ces préventions, l'école de Galilée devint de plus

(1) *Aggradimenti*, t. I, page 143 et suiv. et page 187.

en plus européenne, et prit enfin, comme la raison qui la dirige, ce caractère d'universalité qu'elle conservera, tant que la vraie philosophie présidera aux destinées du monde.

CHAPITRE V.

—

Coup d'œil général sur l'état des études historiques en Italie, au XVII[e] siècle. — Divers traités sur la manière d'écrire l'histoire. Idée de l'esprit et des principes dans lesquels la plupart sont composés. — Histoires particulières de Milan, de Mantoue, de Modène, du royaume de Naples, de la république de Venise. — Histoires générales. — Davanzati et Politi, traducteurs de Tacite. — Considérations générales sur cet historien : pourquoi il produisit si peu d'effet à cette époque. — Vittorio Siri : son *Mercure*. — Gregorio Leti. — Jugemens sur le caractère et le mérite respectif de leurs ouvrages. — Histoires étrangères écrites par des Italiens. — Davila : son histoire des *Guerres civiles de France*. — Analyse de cet ouvrage. — Bentivoglio : caractère de l'homme et de l'écrivain : son jugement sur l'*Histoire de Flandre* de Strada.

En propageant les lumières d'une sage et judicieuse critique, les sciences dont nous venons de signaler la marche et les progrès semblaient devoir contribuer efficacement à perfectionner la manière d'étudier et d'écrire l'histoire. Elle nous offre toutefois peu d'ouvrages importans, à l'époque que nous parcourons.

Si le nombre des historiens du XVII[e] siècle est

infiniment plus grand que celui du siècle précédent, ils sont bien loin d'avoir le même mérite et d'offrir le même intérêt. On avait presque généralement oublié tout sentiment de dignité nationale : on n'osait plus porter l'attention sur les événemens publics, pour en dévoiler les véritables causes et en signaler les effets les plus remarquables; c'était beaucoup si l'historien se bornait à les passer sous silence; car souvent il ne rougissait pas de sacrifier lâchement les intérêts des peuples à leurs barbares oppresseurs. Si, moins pusillanimes que le plus grand nombre, quelques-uns eurent le courage de se soustraire à cette humiliante condition de l'historien, ils ne s'attachèrent qu'à des faits totalement dénués d'importance et d'intérêt. C'est ainsi qu'au lieu de nous donner l'histoire des nations, on nous donna celle des ordres religieux, des couvens, des églises, des familles, ou tout au plus des villes en particulier. Ceux même qui osèrent s'occuper de l'Italie ou de quelques-unes de ses provinces se bornaient à la dynastie régnante; oubliant les causes qui influent le plus sur le bonheur du peuple, ils ne décrivaient que leurs noces, leurs fêtes, leurs guerres et leurs triomphes. Voilà ce que sont la plupart des histoires dont Tiraboschi nous a donné le long catalogue (1).

(1) Voyez tout le chapitre I du livre III, t. VIII. part. II.

Au milieu de cette foule de chroniqueurs et d'historiographes insignifians, il en est toutefois qui méritent d'être distingués, et qui, quoique en petit nombre, peuvent rivaliser de gloire avec leurs devanciers, au moins sous quelques rapports particuliers.

Nous nous arrêterons de préférence à ceux qui peuvent être de quelque utilité pour ce genre d'études, et qui ont donné de bons préceptes, quoiqu'ils n'offrent pas toujours des exemples.

Plusieurs écrivains s'étaient déjà occupés de l'art d'écrire l'histoire, mais il reçut de plus grands développemens pendant le XVIIe siècle. Le premier traité qui ait paru dans ce genre est l'*Art historique* de Laurent Ducci (1). Les ouvrages qui lui succédèrent furent redevables de leur succès à tout ce qu'ils empruntèrent du sien.

Nous avons parlé des *Prolusions* du P. Strada. Il y en a quatre qu'il désigne sous le nom d'*historiques*, et dans lesquelles il traite des devoirs de l'historien. Il ne se borne pas, en simple rhéteur, aux qualités du style que l'historien doit préférer, il promulgue aussi les lois les plus importantes de l'histoire; et, tout en commentant

(1) *Ars historica, in quâ laudabiliter historiæ conscribendæ præcepta traduntur.* Ferrare, 1604.

celles que Cicéron avait dictées, il se déclare contre la manière spéciale adoptée par Tacite; il ne se fait point scrupule de dire de ce célèbre écrivain :

Nec bonus est civis, nec bonus historicus.

Il ne lui pardonne pas d'avoir mal parlé des empereurs romains et de leurs courtisans (1). Il en appelle même à trois savans de son temps qui partageaient son opinion : Antoine Muret, Sylvino Antoniano, et François Bency.

Il suppose un dialogue entre eux, sur ce que l'historien doit raconter et sur ce qu'il doit taire; et tous trois veulent qu'il se défende toute considération politique, et qu'il laisse aux faits le soin de parler et d'instruire eux-mêmes le lecteur. Enfin Tacite est à leurs yeux plutôt un commentateur d'histoires qu'un historien (2). Il ne faut cependant pas dédaigner toutes leurs observations à cet égard.

Nous remarquerons surtout le parallèle qu'il établit entre Tacite et Tite-Live, et dont le but est de prouver l'incontestable supériorité, selon lui, de ce dernier. Pour y parvenir, il nous donne une analyse de la première décade de Tite-Live. C'est un tableau non moins rapide qu'ingénieux,

---

(1) Livre Ier, *Prol.* II.

(2) Livre II, *Prol.* II.

où l'auteur résume tous les événemens historiques de cette période, faisant en même temps ressortir les vérités politiques qui résultent évidemment de cette exposition (1). Par ce moyen, il croit faire sentir qu'il n'est pas nécessaire de présenter à chaque instant des réflexions que tout lecteur peut faire de lui-même.

Ce n'est pas le seul reproche que le P. Strada fasse à Tacite : il le dénonce comme l'ennemi de la providence, de la vérité, des hommes et surtout des souverains; c'est-à-dire qu'il lui fait des torts graves de ses plus estimables qualités!

Paul Beni, qui avait exercé sa critique sur les grammairiens, les poètes et les orateurs, n'épargna pas non plus les historiens, tant anciens que modernes. Il avait d'abord publié une discussion sur les *Annales* du cardinal Baronius (2). Ensuite il examina avec plus de succès les anciens historiens classiques, et cette analyse lui donna l'idée de composer un traité sur l'*Art d'écrire l'histoire*, divisé en sept livres (3).

(1) Livre II, *Prol.* IV.

(2) *De Ecclesiasticis Baronii Annalibus Disputatio.* Rome, 1596, in-12 et in-4°.

(3) *De Historiâ scribendâ*, lib. IV; Venise 1614, 1618, in-4° et 1622, in-f°.

Dans le premier, il traite des matériaux de l'histoire, et dans le second, il expose les lois qui doivent présider à sa rédaction : il est vrai qu'il les a empruntées à Cicéron et à Lucien ; mais en leur donnant un plus grand développement, il en forma une espèce de code historique qui contient jusqu'à vingt-deux lois du même genre. Beni assigne la raison de chacune; et plus franc, plus juste que le P. Strada, il exige de tout historien de ne jamais rien taire de ce qui est vrai : il regarde même ce devoir comme un des plus importans dont on soit comptable à la société.

Dans les livres suivans, il cherche à éclaircir ces lois par des exemples, et signale les historiens qui les ont négligées; il se montre un peu trop sévère envers Tite-Live, auquel il reproche, d'après Asinius Pollion, sa *patavinité*, dont il n'était assurément pas juge compétent; et il le met même au-dessous de Quinte-Curce (1).

Sans approuver (il s'en faut de beaucoup) de pareils jugemens, nous devons reconnaître dans ce critique un de ceux qui ont le mieux traité l'art d'écrire l'histoire, et qui prouve que cet art, plus difficile qu'on ne le pense, exige du génie tout aussi bien que celui du poète et de l'orateur.

---

(1) Pignoria, *Symbol. epistol.*, n° 44, et Tommasini, *Elog. vir illustr.*, t. I, p. 351, etc.

Dans la même carrière se fit encore plus remarquer Augustin Mascardi, né à Sarsane, dans la rivière orientale de Gênes. Doué d'un esprit un peu bizarre, il fut d'abord tenté d'entrer dans la société de Loyola; mais bientôt il suivit une tout autre vocation, et préféra la compagnie des femmes et du grand monde, à celle de Jésus. Il ne cessa pas pour cela de cultiver les lettres, et il parvint même à se faire nommer professeur de rhétorique au collége de la Sapience. On a dit qu'usé par l'étude et par les plaisirs, il mourut en 1640, âgé seulement de quarante-neuf ans. Ce qui est certain, c'est qu'il passa pour un des premiers littérateurs de son temps. Nous avons de lui plusieurs ouvrages; mais celui qui a fait sa réputation est son traité de l'*Art historique* (1).

A entendre l'historien Bentivoglio, Mascardi a su tracer le type d'une histoire parfaite sous tous les rapports (2). Il est vrai qu'on trouve dans son traité des principes très-justes et des remarques d'un grand intérêt, quoique souvent exposés dans un style qui sent un peu trop l'académicien. Résumons cependant ses idées.

Il commence par déterminer la nature et l'objet de l'histoire, et les divers objets dont elle

---

(1) *Dell' Arte Istorica Trattati V*, Rome 1536, in-4°.

(2) *Memorie*, l. I, ch. IX.

peut s'occuper. « Elle se propose, dit-il, d'être » utile au public, en l'instruisant par l'exemple; » c'est une espèce de philosophie en action; elle » recherche les causes et les fins des événemens, le » caractère des temps, la différence des mœurs, » des institutions, des gouvernemens. Tout occu- » pée de ces grands objets, elle dédaigne de des- » cendre à ces petits détails qui compromettent sa » dignité. » Pénétré de l'importance de ces maximes, Marscardi n'épargne pas les historiens qui, négligeant les événemens les plus dignes d'attention, se livrent à des récits trop minutieux ou trop futiles, comme l'ont fait Bernardin, Corio et plusieurs autres. Il traite ensuite de ce qui concerne la vérité historique, et constitue en même temps l'essence de l'histoire: il ne pardonne ni à Hérodote, ni à Tite-Live, ni à Trogue-Pompée, ni à Salluste. « S'ils n'ont pas, dit-il, di- » rectement menti, ils ont accrédité les menson- » ges d'autrui, en les adoptant, tandis qu'ils au- » raient dû les rejeter ». Il s'attache aux maximes de Cicéron, que Béni venait de commenter; mais plus sévère que lui, il n'admet point de restriction à cet égard.

Le troisième traité porte le titre de *la Politique historique*. Mascardi avait senti combien il est difficile de connaître, et plus encore de dire la vérité, quand il s'agit d'événemens politiques; et bien loin de charger d'une mission si importante les rois, leurs ministres et leurs capitaines,

comme quelques-uns avaient prétendu le faire : c'est à peine s'il accorde aux saints, tels que saint Augustin et sainte Thérèse, le droit ou plutôt le privilége d'écrire leur propre vie. Le style historique et les autres formes extérieures sont le sujet des quatrième et cinquième traités. Il n'y dit rien de nouveau; mais il s'élève surtout contre l'abus des tropes, des maximes et des traits d'esprit, qui dominaient de son temps, et cette leçon n'était pas alors de peu d'importance. Il demande principalement du mouvement et de la rapidité dans la narration; que le style, les maximes, les harangues, tout soit naturellement amené par la force même des choses. Il n'admet pas ces harangues où l'on aperçoit plutôt l'historien que le personnage qu'il fait parler. A cet égard, il compare l'histoire à l'épopée, qui sans garder, comme l'histoire, un ordre chronologique, met cependant comme elle les faits dans toute leur évidence.

L'étendue que Mascardi venait de donner à son traité ne parut pas suffisante à Paul Pirani, qui l'augmenta de douze nouveaux chapitres(1); mais il grossit le volume sans améliorer le traité; et sans l'ouvrage de Mascardi, qui parlerait aujourd'hui de Pirani ?

---

(1) *Dodici Capi, appartenenti all' Arte istorica d'Agostino Mascardi*; Venise, 1646, in-4°.

Malgré ces observations critiques sur l'art d'écrire l'histoire et sur les historiens les plus accrédités, et qui toutes montraient la difficulté de réussir en ce genre d'ouvrage, les historiens se multipliaient de jour en jour. Tout en signalant les meilleurs, nous les partagerons en deux classes différentes : celle d'abord qui s'est consacrée à l'histoire civile, particulière ou générale, ancienne ou moderne; et la seconde qui nous présentera ceux qui se sont bornés à l'histoire de l'esprit humain, des sciences et des arts, ou à l'histoire littéraire, et même ecclésiastique. Parcourant avec rapidité quelques-unes des histoires civiles des provinces ou des villes particulières d'Italie, nous nous arrêterons davantage à celles qui sont plus ou moins générales.

En passant en revue les diverses provinces d'Italie, on rencontre à Gênes ce même Mascardi dont nous venons de parler, et qui prouva par son *Histoire de la Conjuration de Fieschi* (1), qu'il est plus difficile d'exercer un art que d'en tracer les préceptes (2). Le Piémont nous présente Ludovic della Chiesa et François Agossimo, son neveu : le premier a rédigé l'histoire de Saluces sa patrie, et celle de tout le Piémont; l'autre n'a laissé que quelques catalogues biogra-

(1) Gênes, 1629.
(2) Zeno, *note al Fontanini*, t. II, p. 110.

phiques. Tous deux mirent beaucoup de soin dans la recherche des notices de leur pays, mais ils n'avaient pas assez de critique pour les apprécier. Pierri Gioffredo, de Nice, mort en 1692, fut plus habile qu'eux; il était précepteur de Victor-Amédée, bibliothécaire du roi, et historiographe de Savoie; quoique ces titres ne nous préviennent pas en faveur de l'écrivain, on trouve dans ses écrits de l'érudition, de la méthode et de la simplicité. On estime surtout la *Nicée éclaircie* (1). Le comte Emmanuel Tesaure donna aussi l'histoire de Turin et une autre de tout le Piémont; son ouvrage aurait eu plus de succès s'il ne l'avait pas rédigé dans le style affecté de son temps (2).

La ville de Milan eut d'abord pour son historien le chanoine Joseph Ripamonti, auquel on désigna pour successeur Octave Ferrari, qui n'osa ni trahir la vérité ni s'exposer au ressentiment de ceux qu'elle effrayait d'avance. Ripamonti avait publié quelques histoires en latin, que leur style ampoulé et ridicule fit bien-

---

(1) *Nicæa civitas sacris monumentis illustrata*; Turin, 1588, Burmann l'a insérée dans son *Thesaur. Hist. Ital.*, t. IX, pars VI, voyez Tiraboschi, *loc. cit.*, page 410.

(2) *Campeggiamenti overro storie dell Piemonte*, Bologne et Venise, 1643. *Storia dell' augusta citta di Turino*, etc. Turin, 1679.

tôt oublier (1). Mais une de ses chroniques a fourni à M. Manzoni le sujet de son roman *les Fiancés* (2), dont le succès a réhabilité la mémoire de Ripamonti. Cependant il ne faut pas confondre avec cet écrivain et d'autres de la même force Jean-Pierre Puricelli, qui par son savoir et sa critique mérita la confiance du cardinal Frédéric Borromeo; et, ce qui vaut mieux encore, l'estime de la postérité.

Puricelli était né en 1589, à Cattarate, dans le Milanez. Il se consacra aux études ecclésiastiques, apprit le grec et l'hébreu, ce qui le décida à se livrer surtout à l'histoire du moyen âge. Il fut le premier qui s'occupa de fouiller les bibliothèques et les archives de Milan, et il sut en recueillir des notices précieuses, échappées jusqu'alors à toutes les recherches. Sa passion pour ce genre de travail devint si vive, que, même pendant la peste qui ravageait Milan dans l'année 1630, tout en remplissant les devoirs de son ministère, il n'interrompit jamais ses travaux littéraires; il semblait disputer à cet horrible fléau ce que celui-ci menaçait de dérober à la mémoire des hommes. Il fut le seul des chanoines de la basilique de Saint-Laurent qu'épargna la peste, et le seul de ses contempo-

(1) Tiraboschi, *loc. cit.*, page 405.
(2) I. Promissi sposi.

rains qui en ait rédigé l'histoire jour par jour. Mais la célébrité de Puricelli est due à son ouvrage sur les *Monumens de la basilique de Saint-Ambroise* (1). On peut joindre à cette histoire le quatrième livre qu'il publia ensuite sur les martyrs Arialde, Alciat et Bérembalde Cotta (2). Quoique l'histoire ecclésiastique de Milan soit l'objet principal de ses écrits, l'auteur retrace en même temps l'histoire civile de cette ville, et les diverses révolutions politiques qu'elle avait éprouvées au moyen âge, ce qu'on n'avait pas encore fait. Louis le More, duc de Milan, engagea en vain les savans de son temps à épurer l'histoire de cette ville des mensonges et des fables dont l'avaient surchargée les Landulfes, les Arnulfs, et d'autres chroniqueurs. Puricelli fut le seul qui put le faire long-temps après. Il trouva souvent dans l'histoire ou dans les monumens d'une seule église de quoi éclairer l'histoire de l'Italie et de l'Empire. On le nomma le père de l'histoire de Milan (3). Le long catalogue de ses écrits, publié par l'Argelati (4), et les divers emplois qu'il occupa jus-

(1) *Ambrosianæ Medioliani basilicæ Monumenta*; Milan, 1645, in-4°, et 1648, in-f°. Grevius l'a inséré dans le t. IV du *Thesaur. Antiquit. Ital.*

(2) Milan, 1657 et 1667, in-fol.

(3) Landi, *Histoire de la littérature d'Italie*, t. V, page 199.

(4) *Biblioth. scriptor. Mediol.*, t. I, pars. II, page 370.

qu'à l'an 1659, époque de sa mort, prouvent assez qu'il avait mérité ce titre honorable.

La Toscane, et surtout Florence, qui pendant le XVI[e] siècle avaient acquis tant de célébrité dans le genre historique, semblent dans le siècle suivant avoir épuisé leur génie; tout ce que ce siècle nous offre, c'est une *Série des anciens ducs de Toscane*, rédigée par Côme della Rena (1); *la Florence illustrée*, que Mazzuchelli attribue à Pierre-Antoine dell Ancisa (2); et le *Prioriste* inédit de Bernard Benvenutti (3). Quoique inférieurs aux historiens précédens, ces trois auteurs eurent au moins le mérite d'éclaircir quelques détails de l'histoire de leur pays.

L'histoire de Rome n'était plus que celle des papes, et par conséquent elle était comprise dans l'histoire de toute l'église catholique. Cependant cette capitale, ainsi que les villes secondaires de tout l'Etat ecclésiastique, ne manquent pas d'histoires particulières, qui ne sont guère que celles de leurs églises, de leurs monastères et de leurs saints tutélaires. Tiraboschi en a cité plusieurs (4); nous en rappellerons deux seulement qui méritent de n'être pas confondues dans la foule; ce

---

(1) *Serie degli antichi Duchi di Toscana*, etc.; Florence, 1690, in-f°.

(2) *Scritori d'Italia*, t. II, page 682.

(3) Mazzuchelli, *loc. cit.*

(4) *Loc. cit.*, pag. 397.

sont celle de Gaspard Bombace et celle de Jean-Baptiste Agocchi. Le premier publia divers écrits, tous destinés à éclaircir l'histoire de son pays; mais ce qui le fit le plus remarquer, c'est une *Relation de Bologne*, qu'on inséra, traduite de l'italien en latin, dans le grand Atlas publié à Amsterdam, par le Blaeuw. Il enrichit aussi l'histoire de Bologne de notices inédites jusqu'à lui (1). J. B. Agocchi est l'auteur d'un *Mémoire sur la fondation et la domination de Bologne* (2), qui fut inséré dans la collection de Burmann (3). L'auteur y traite de la puissance et de l'empire des anciens peuples de la Toscane: son principal mérite comme historien, c'est d'avoir rejeté toutes les fables qu'Annius de Viterbe avait accréditées.

Nous rencontrerons des historiens plus remarquables dans les royaumes de Naples et de Sicile. Joseph Buonfigli-Costezo, après avoir fait quelque temps partie de l'armée d'Espagne, dans les Pays-Bas, crut servir plus utilement son pays en publiant d'abord l'*Histoire de Messine* (4), sa ville natale, et ensuite celle de la

(1) *Istorie memorabili di Bologna*, etc.; Bologne, 1666 et 1668, in-4°.

(2) L'*antica fondazione e dominio della citta di Bologna*, etc. Bologne, 1638, in-4°.

(3) *Thesaurus antiquit. Italiæ*, t. VII.

(4) *Messina descritta in otto libri*; Venise, 1606. On le trouve traduit en latin dans le *Thesaurus antiquit. Siciliæ*, de J. L. Moshim, part. IX.

Sicile divisée en trois parties, qui comprennent jusqu'à vingt livres; elle s'étend depuis son origine jusqu'à la mort de Philippe II (1). L'histoire de Messine fut aussi rédigée par Placide Reina. Mariano Gualguarnera recherchа l'origine et les antiquités de Palerme, où il était né, et traita aussi des anciens peuples de la Sicile et de l'Italie (2). Son ouvrage est encore regardé comme un des meilleurs en ce genre.

Pierre Carrera publia une *Histoire de Catane*, et tâcha en même temps de s'attribuer *l'Ancienne Syraçuse*, éclaircie par Jacques Buonanni, duc de Montalban (3). Roch Pirro, historiographe de Philippe IV, quoique spécialement appliqué à l'histoire ecclésiastique, prit aussi part à l'histoire politique de la Sicile, en donnant une chronologie des princes qui avaient gouverné cette île depuis les Sarrasins (4); il fondit depuis cet ouvrage dans sa *Sicile sacrée* (5). L'histoire de cette

---

(1) *Della storia Siciliana*, etc. Les deux premières parties furent imprimées à Venise, en 1604, et la troisième à Messine, en 1513, in-4°.

(2) *Discorso dell origine ed antichita di Palermo et de' primi abitatori della Sicilia e dell' Italia;* Palerme, 1614.

(3) L'*Antica Siracuza illustrata*, Messine, 1624, in-4°. Voyez l'*avertissement* qui précède la deuxième édition magnifique qu'on fit de ces ouvrages, à Palerme, en 1717.

(4) *Chronologia regum penes quos Siciliæ fuit imperium post exactos Saracenos;* Palerme, 1630, in-f°.

(5) *Sicilia sacra*, etc., ibid. 1644, 1647, trois volumes in-f°.

île fut encore plus redevable aux soins d'Augustin Juveges. Il avait pris tant d'intérêt à ce genre d'études, que, pour s'y livrer tout entier, il abandonna la société des jésuites, à laquelle il s'était attaché. Il mourut à Palerme, en 1677, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après avoir consacré sa vie entière à des recherches historiques sur la Sicile. Il nous a laissé les *Annales de Palerme* (1), et la *Carthage Sicilienne* (2). Cette seconde Carthage était l'ancienne ville de *Caccate*, aujourd'hui Caccamo, fameuse par les familles qui l'ont gouvernée, et surtout par les *Vêpres Siciliennes*, dont elle partage, avec Palerme, la triste célébrité.

Tiraboschi semble ne pas faire assez de cas des historiens de ce royaume, et particulièrement de Jules-César Capaccio, que nous avons rencontré vers la fin du XVI[e] siècle, au rang des auteurs d'apologues et d'églogues de pêcheurs(3). Né vers 1550, à Campagna, dans la province de Salerne, il se distingua dans plusieurs genres de littérature, et brilla pendant quelque temps parmi les courtisans du duc d'Urbin. Il retourna à Naples, et ne mourut que vers 1633; il consacra une partie de sa longue vie à l'histoire de

(1) *Annali della citta di Palermo*, etc.; Palerme, 1649—51, trois volumes in f°.

(2) *Cartagine Siciliana*; ibid. 1661, in-4°.

(3) Ci-devant, t. X.

son pays. D'abord il publia, en latin, celle de Pouzzol, qui parut aussi réformée en italien (1). Ensuite il donna un volume de l'histoire de Naples, divisée en deux livres, où il décrit les monumens de l'ancienne république de Naples, sa religion, la vie de ses ducs, ses guerres, et tout ce qui regarde la Campanie (2). Il plaça une partie de ces histoires dans un autre ouvrage qu'il intitula : l'*Étranger* (3). Lenglet Dufresnoy, d'après l'autorité de Toppi (4), a répété que les deux histoires de Capaccio, avaient été rédigées sur quelques manuscrits de Fabius Giordono, que l'on conserve dans la bibliothèque des PP. Théatins de Naples. L'abbé Soria et Signorelli, après avoir comparé les écrits de l'un et de l'autre, assurent que cette accusation est une pure calomnie (5). Le plus étonnant, c'est que Tiraboschi, pour l'ordinaire si exact, ait avancé que le style de Capaccio avait les défauts de son temps : il écrit, au contraire, avec assez de correction et de simplicité. Ce qu'on peut lui re-

---

(1) *Puteolana historia, cui accessit de Balneis libellus*; Naples, 1604, in-4°, et *la Vera antichità de Puzzuolo*; ibid. 1607, in-8°.

(2) *Neapolitanæ historiæ*; Naples, 1607, in-4°. Il ne parut de cette histoire que le premier tome qui est très rare.

(3) *Il Forestiero*; Naples, 1620, 1630 et 1634, in-4°; il est aussi très-rare.

(4) *Biblioth. neapolitana.*

(5) *Cultura delle Sicilie*, t. IV, pag. 192.

procher avec plus de raison, c'est quelque défaut de critique : mais si parfois il en manque, comme l'ont observé Marzocchi et Martorelli, il ne faut cependant pas le confondre avec la plupart de ses contemporains, qui en étaient tout-à-fait dépourvus. Aussi a-t-il été regardé par Deury Brenkman (1), et par Pierre Burmann (2), comme un des écrivains les plus graves et les plus instruits de son siècle.

Nous pourrions rappeler ici Antoine Carracciolo et Camille Pellegrino, si nous ne les avions déjà appréciés lorsque nous avons parlé des antiquaires ; car ils éclaircirent l'histoire de Capoue, de Salerne et de Bénévent. Nous ne parlerons pas non plus de cette foule d'historiens à qui Signorelli a donné beaucoup d'importance, et dont tout le mérite est d'avoir cherché à illustrer l'obscurité de quelques villes subalternes du royaume de Naples (3). Mais nous nous arrêterons de préférence à l'histoire de cette insurrection singulière qui éclata à Naples, le 7 mai 1647, sous la direction d'un pêcheur, et qui, embrasant presque tout le royaume, occupa en même temps plusieurs écrivains plus ou moins remarquables : elle ne dura qu'environ neuf mois, et finit comme finissent les éruptions les plus ef-

(1) *De republica Amalph.*, Dissert. II, c. XXXVII.
(2) Thes. ant. hist. Ital., t. IX.
(3) *Cultura delle Sicilie*, t. V, pag. 235 et suivantes.

frayantes du Vésuve, qu'on oublie aussitôt qu'elles ont cessé; mais soit à cause des personnages qui y jouèrent les premiers rôles, soit par les effets extraordinaires qu'elle produisit en si peu de temps, soit enfin par les idées nouvelles qu'elle fit développer, cette insurrection sera toujours regardée comme un des événemens les plus mémorables de ce siècle.

Depuis long-temps les vice-rois espagnols faisaient gémir le royaume de Naples et sa capitale sous l'oppression la plus révoltante. Ils avaient établi des impôts excessifs sur toutes les denrées, et sur les fruits même les plus communs, presque la seule nourriture du peuple.

Le mécontentement fut alors à son comble; et tandis que les plaintes éclataient de tous côtés, Thomas Masaniello, jeune pêcheur, homme ignorant et sans éducation, mais vif, hardi, et doué d'une heureuse physionomie, se met à la tête des mécontens, et proclame la liberté du peuple napolitain. D'abord à la tête d'une troupe de jeunes garçons armés de bâtons, il se voit bientôt chef de 150,000 hommes, et président suprême du *peuple très-fidèle* de Naples. Dans le court espace de neuf jours, il est successivement obéi, craint, empoisonné, assassiné par ses ennemis, et méprisé de ceux mêmes pour qui il s'était exposé. Sa mort réveille et ranime l'audace du despote vice-roi, le duc d'Arcos; et le peuple recommence la révolution qui semblait

apaisée. On déterre le corps de Masaniello, on canonise ce libérateur; et un armurier, Janvier Annèse, le remplace dans son autorité et dans ses fonctions. Entreprenant comme son prédécesseur, mais moins habile que lui, il va jusqu'à proclamer la république napolitaine; et ne se croyant pas assez fort pour la soutenir, il cherche un appui dans le duc de Guise, Henri de Lorraine, qui, plein d'une généreuse affection pour les maximes et les moeurs de l'ancienne chevalerie, saisit cette occasion de faire valoir les prétentions de la famille d'Anjou au trône de Naples. Mais, n'ayant pas reçu à temps les secours qu'il attendait de la France, et abandonné par Annèse et le peuple napolitain, qui avaient pénétré ses projets ambitieux, il fut vaincu par les Espagnols, et emmené prisonnier à Madrid. Enfin Annèse et ses partisans furent trahis à leur tour par ceux mêmes auxquels ils s'étaient vendus; et il ne resta de cette république que les nombreuses histoires qu'on en publia dans le temps.

La première qui parut fut celle d'un certain Alexandre Giraffi (1), qui prit tantôt le nom de Nescipio Liponani, et tantôt celui de Scipione Napolini. Cette relation, plus ou moins circonstanciée,

(1) Sous le titre de *Ragguaglio del tumulto di Napoli*; Naples, 1647. Il fut plusieurs fois réimprimé.

et divisée en dix journées, ne va que du 7 au 16 juillet. Elle semble assez exacte, en ce qui concerne les faits. Un seul trait suffira pour caractériser la franchise et le style de l'écrivain. La ville de Naples avait pris pour devise un cheval sans bride : l'auteur tirant parti de cette image symbolique, s'exprime ainsi dans sa préface : « Ce cheval généreux, ayant perdu sa bravoure avec sa première liberté, et s'étant vu successivement soumis au joug des Normands, des Souabes et des Angevins, subit le joug plus dur encore des Aragonais; et comme s'il eût été frappé d'une baguette magique, il reçut de bon gré ce qu'il avait toujours repoussé, c'est-à-dire le frein dans la bouche et le cavalier sur le dos. » L'auteur remarque en même temps les sommes énormes que le gouvernement d'Espagne, ou plutôt ses ministres avaient tirées du royaume pendant deux siècles (1). Mais tout cela, dit-il, était loin encore d'apaiser la soif insatiable des nouveaux ministres. On voulut imposer au malheureux cheval de nouveaux fardeaux, et il rejeta tout à la fois et les nouveaux et les anciens.

Cette histoire fut encore écrite d'une manière plus étendue par Gabriel Tentoli, Didier Amatore et Thomas Desantis. Le premier la conduisit

(1) C'etait cent trente-cinq millions d'impôts extraordinaires, outre les trois millions d'or d'impôts ordinaires qu'on payait chaque année.

jusqu'au 12 août de la même année (1). Didier, jusqu'au 20 mars de l'année suivante (2), et Desantis, commençant au gouvernement du duc d'Arcos, ne s'arrêta qu'au 6 avril 1648. Quoique l'histoire de Desantis soit mieux conduite que les trois précédentes, elle fut à son tour surpassée par celle que publia en latin Raphaël della Torre, Gênois (3). Cette dernière se fit remarquer par l'élégance et la clarté du style, et plus encore par un précis de l'état politique, économique et militaire du royaume de Naples à cette époque. On pourrait citer ici les *Révolutions de Naples*, publiées par le comte de Modène, et qui occasionèrent les *Mémoires* du duc de Guise, rédigés par lui-même, ou plutôt par Saint-Yon, son secrétaire. Mais celui qui éclipsa tous les autres fut Augustin Nicolas qui, quoique François, doit figurer ici comme écrivain italien. Se trouvant à Naples au moment de cette éruption populaire, et se croyant obligé de prendre du service dans un des régimens espagnols, il profita de sa position pour observer et pour décrire toutes les crises successives de cette effroyable révolution. Il la conduisit depuis l'ap-

(1) *Il Masaniello, owero Discorsi narrativi sopra la sollevazione di Napoli*; Naples, 1648.

(2) *Napoli sollevata*; Bologne 1650.

(3) *Dissentientis, desciscentis, receptæque Neapolis*, libri VI; Gênes. 1661.

parition de Masaniello, jusqu'à la mort de Janvier Annèse, qui en fut le terme. Il mit dans son histoire plus de franchise que tous les autres; aussi, dans la crainte de s'exposer aux ressentimens de quelques puissans personnages, ne la fit-il paraître qu'un peu tard, et lorsqu'il se crut en sûreté (1). Malgré ce mérite, l'ouvrage ne tarde pas à fatiguer par le nombre et la longueur des observations.

Quelques écrivains plus laborieux entreprirent l'histoire de tout le royaume de Naples, ou du moins de quelques-unes de ses périodes plus ou moins étendues. Le premier qui se présente au commencement de ce siècle, est Jean-Antoine Summonte. Il mit au jour, en 1601, les deux premiers volumes de son histoire, et mourut l'année suivante; les deux autres volumes ne furent imprimés que long-temps après sa mort (2). Sa narration commence à la fondation de la ville de Naples, et va jusqu'à l'année 1582. L'auteur est bien loin d'avoir l'élégance et même la critique de Costanzo, son prédécesseur; mais il le surpasse par l'étendue de son plan, et par la nouveauté et l'intérêt de ses recherches. Il manque parfois de cet esprit philosophique qui distingue

(1) *Historia dell' ultima rivoluzione del regno di Napoli;* Amsterdam, 1669, petit in-8°. Cet ouvrage est devenu rare.

(2) *Istoria della città e regno di Napoli;* Naples, vol. I et II, en 1601, vol. III, 1640, et vol. IV, 1643.

ce qui est plus ou moins probable de ce qui ne l'est nullement ; mais il compense ce défaut par cette sorte de liberté, si rare alors parmi les historiens, et qui lui fait sacrifier les égards à la vérité. Il dévoila la véritable origine de certaines familles privilégiées, qui s'appuyaient de leur prétendue antiquité pour justifier leurs usurpations. Il osa même mettre en évidence quelques droits du peuple qu'on désignait de son temps du nom de priviléges. Enfin il mérita par sa noble franchise d'être enfermé, tout vieux qu'il était, dans un cachot, et il ne recouvra sa liberté, qu'après avoir modifié quelques pages de son histoire. Ce vénérable écrivain mourut bientôt de chagrin; et même long-temps après sa mort, on vit son ouvrage renvoyé à l'index (1).

Ce qui manque de critique et de précision à l'histoire de Summonte, on le trouve dans celle de François Capecelatro, baron napolitain. Costanzo avait commencé son histoire à la mort de Frédéric II : Capecelatro remonte à la période précédente que Costanzo n'avait pas osé aborder; mais il n'alla pas au-delà de Roger I[er], et ne voulut pas se jeter au milieu des ténèbres et des fables dans lesquelles Summonte venait de se perdre. Il continua sa narration jusqu'à la mort de la reine Constance, ce qui comprend un espace

(1) En 1695.

de quatre-vingts ans ; et après avoir décrit le règne si long et si agité de Frédéric II, il s'arrête à la mort de ce prince, où commence Costanzo. Capecelatro fit paraître la première partie de son histoire de son vivant : l'autre ne fut imprimée qu'après sa mort, arrivée en 1670 (1). Cet écrivain se distingue par son exactitude et son impartialité. Il avait consulté non-seulement tous ses devanciers, mais aussi les archives publiques du royaume. Il n'écrit pas sous l'influence des Gibelins ; mais il n'est pas non plus tout-à-fait Guelphe. Sans approuver toujours les procédés de Frédéric envers les papes, il ne prend cependant jamais le ton des curialistes romains.

Nous trouvons dans ce siècle trois libraires éditeurs, qui voulurent aussi figurer dans la liste des historiens : ce sont Octave Beltrano, Antoine Bulifon, et Dominique-Antoine Parrini ; mais ce sont plutôt des chroniqueurs que des historiens, quoiqu'ils aient ambitionné ce dernier titre. Nous les citons, malgré leur peu de mérite, parce qu'on trouve dans ce qu'ils ont écrit des faits qu'on chercherait en vain ailleurs. Beltrano, dans la *Description du royaume de Naples* qu'il publia (2), présente quelques notices que ses

---

(1) La première partie parut à Naples en 1640 ; elle fut réimprimée avec la deuxième, en 1724.

(2) Naples, 1640, et suivantes.

prédécesseurs n'avaient pas recueillies; mais il ne se faisait aucun scrupule d'y mêler ses propres fictions, qu'il vendait au plus offrant.

Bulifon, né en France, en 1649, et établi à Naples, se fit généralement estimer et par la variété de ses connaissances, et par sa probité. Nous lui devons un recueil de lettres de plusieurs papes, princes et savans, et toutes plus ou moins remarquables par leur objet (1). Ensuite il donna un *Abrégé des Vies des Rois de Naples* (2), qui fut comme l'essai d'un ouvrage plus considérable qu'il entreprit dans ce même genre, et qu'il appela *Chronicameron* (3). Ce sont des espèces d'annales du royaume de Naples, depuis notre ère jusqu'à l'an 1690. Ce long travail comprenait déjà treize volumes; mais à peine le premier fut-il publié, qu'Antoine Parrini, par jalousie d'auteur et de métier, demanda et obtint que Bulifon ne pût conduire son histoire au-delà de l'an 1503, s'étant chargé, disait-il, de rédiger l'histoire des vice-rois de Naples depuis cette époque. Bulifon, indigné de cet acte arbitraire du pouvoir, supprima les autres volumes; et ce ne fut pas le seul revers qu'il éprouva. Français d'origine, il

(1) *Lettere memorabili istoriche ed erudite*, Naples et Pouzzol, 1685 et 1698, 4 t. in-8°.

(2) *Compendio delle vite de' rè di Napoli*; Naples 1688, in-12.

(3) *Chronicamerone owere annali, e giornali istorici della citta e regno di Napoli*; ibid. 1690, in-12.

avait donné de justes éloges à leurs beaux faits d'armes contre les Autrichiens, pendant la guerre de la succession. Lorsque ces derniers se furent emparés du royaume de Naples, Bulifon, dénoncé probablement par Parrini, vit tout à coup sa librairie et sa maison pillées, et fut contraint de chercher un asile à Madrid, où il mourut bientôt de chagrin.

Cependant Parrini ne cessa pas de continuer son *Théâtre des vice-rois de Naples* (1); mais n'ayant pas les qualités de Bulifon, il le remplit de fables et d'inexactitudes que Bulifon aurait évitées. On vit plutôt le spéculateur mercenaire, et le panégyriste des vice-rois, que l'historien véridique et l'ami de son pays; il manque en outre de sincérité, d'exactitude, de méthode et de style. Avec tous ses défauts, il se fait néamoins rechercher, parce qu'il est presque le seul qui ait recueilli les événemens arrivés dans le royaume de Naples, pendant les XVIe et XVIIe siècles: Giannone même ne puisa qu'à cette source.

Un historien plus instruit et plus élégant que les précédens sentit leur imperfection, et entreprit de refaire ce qu'ils avaient si mal exécuté: ce fut le P. Nicolas-Parthénius Giannelasio, jésuite, qui publia, vers le commencement du XVIIIe siècle, une histoire de Naples, écrite en

(1) *Teatro de' vicerè di Napoli;* Naples 1692.

latin (1). Il était un des plus célèbres latinistes de son temps, et nous le verrons briller parmi les poètes latins de ce siècle. Mais, à l'élégance du style près, son ouvrage n'est qu'une version de l'histoire de Summonte et de quelques autres moins estimées.

Tels sont les historiens de Naples les plus remarquables pendant le XVIIe siècle. Muratori, tout en convenant de l'intérêt des documens que contiennent leurs histoires, désirait qu'on tirât de ces matériaux, exposés jusqu'alors sans méthode et sans critique, tout ce qui serait nécessaire pour former une histoire complète, qui manquait encore au royaume de Naples; et ce fut Giannone qui remplit son vœu quelque temps après.

Nous rencontrerons des historiens plus intéressans dans la république de Venise. Chacune des villes de la terre ferme eut les siens; et plusieurs d'entre eux se firent plus ou moins distinguer. Ainsi Padoue se glorifie d'Ange Portenari (2); Vicence, de Sylvestre Castellini; Vérone, de Ludovic Moscardo (3); Brescia, d'Octave Rossi; Trévise, de Barthelemy Burchelati et de Jean Bonifacio. Burchelati, mort en 1632, avait laissé un

---

(1) Naples 1713, 3 vol. in-4°.
(2) *Della felicita di Padova*; Padoue 1623.
(3) Maffei, *Verona illustrata*, part. II, page 471.

grand nombre d'ouvrages, dont il publia lui-même le catalogue; mais il doit principalement sa réputation à ses *Commentaires de Trévise*, rédigés en latin (1). On y trouve des notices et des monumens qui jettent beaucoup de lumière sur l'histoire de son pays. Bonifacio, son contemporain, rivalisa avec lui par le nombre de ses écrits, et le surpassa dans son *Histoire de Trévise*, écrite en italien (2): mais il a manqué fréquemment de critique. Tiraboschi cite beaucoup d'autres histoires des villes de la terre ferme (3); nous croyons plus important de nous occuper de celles de tout l'état.

La république de Venise maintint toujours le ministère de ses historiographes. D'ailleurs son existence politique, ses guerres, ses négociations, ses rapports prêtaient à son histoire un intérêt qui lui conquit des historiographes spéciaux. De ce nombre furent André Valiero, Alexandre Locatelli, Jérôme Brusoni, qui décrivirent spécialement les guerres entre les Vénitiens et les Turcs; mais aucun d'eux, sous ce rapport, ne se fit autant estimer que les historiographes officiels de la

---

(1) *Commentariorum memorabilium multiplicis historiæ Tarvissinæ locuples promptuarium libris quatuor distributum*, etc.; Trévise, 1616, in-4°.

(2) *Storia Trivigiana, divisa in libri XII;* Trévise 1591, in-4°. et Venise 1744. Cette deuxième édition est plus correcte et augmentée.

(3) *Loc. cit.*, pag. 403.

république, dont nous allons nous occuper.

Paruta, dont nous avons déjà parlé ailleurs, eut pour successeur, comme historiographe, André Morosini, patricien aussi versé dans la littérature que dans les affaires publiques. Il entreprit de continuer en latin l'histoire de Bembo, dont il admirait le style; et comme celle-ci s'arrêtait à l'année 1512, Morosini fit commencer sa continuation quelques années après, et l'étendit depuis 1521 jusqu'en 1615. Il y travaillait depuis vingt ans; mais, surpris par la mort en 1618, il ne put y mettre la dernière main; il avait même conçu le dessein de la refaire, et de la reprendre depuis l'origine de Venise. Telle qu'elle était, cette histoire, divisée en huit livres, parut en 1623 (1). Quoique Laurent Pignoria, chargé par le gouvernement de Venise de l'examiner et d'en soigner l'édition, eût annoncé qu'elle avait encore besoin de quelques corrections, elle fut généralement accueillie; on y reconnut l'exactitude des notices, et l'élégance du style; mais, comme elle rapportait tout ce qui s'était passé entre Paul V et la république, elle ne fit pas la même impression sur les partisans de la cour romaine. Morosini a laissé quelques autres écrits historiques et biographiques (2). Paul, son frère, osa entreprendre ce qu'André s'était proposé de faire

---

(1) Elle parut aussi, traduite en italien, par le sénateur Jérôme Ascagne Molino; Venise 1782.

(2) Voyez *Foscarini*, *letteratura Veneziana;* page 257, etc.

en remontant jusqu'aux premiers siècles de la république, et s'avançant jusqu'à 1487; mais il resta bien au-dessous de Marc-Antoine Sabellico et de Bernard Justiniani, qui l'avaient devancé dans la même carrière.

L'histoire de Jean-Baptiste Nani, qui parut dans la suite, éclipsa presque toutes celles de ses prédécesseurs. Nani, né en 1616, fut un des sénateurs vénitiens les plus respectables de ce siècle. Après avoir fait ses premières études, il fut bientôt initié dans les mystères de la diplomatie, sous la direction de son père, ambassadeur de Venise à Rome; on le nomma ensuite plusieurs fois ambassadeur en France. Le cardinal Mazarin, qui l'estimait beaucoup, aimait à s'entretenir souvent avec lui; on dit même qu'il en reçut des conseils pour la conclusion du traité de Munster. Ce fut par l'adresse de Nani que la république obtint de la France des secours considérables pour la guerre de Candie contre les Turcs. Il rendit de pareils services à son pays, comme ambassadeur auprès de la cour de Vienne. Il ne fut pas moins utile dans les autres parties de l'administration publique qui lui furent confiées. C'est à lui qu'appartient la motion, qu'on adopta, de réunir en un seul corps toutes les lois de la république. On le nomma président de la commission chargée de cette compilation (1). Il

(1) Elle parut sous le titre de *Legum Venetarum compilatarum methodus*; Venise 1678, in-4°.

fut aussi procurateur et bibliothécaire de Saint-Marc, et réformateur de l'université de Padoue. Mais c'est comme historiographe de la république qu'il a mérité sa célébrité littéraire.

Habitué à voir de près les intrigues et les passions des cabinets, Nani dut communiquer à ses ouvrages cet intérêt qu'on cherche en vain dans les ouvrages de ceux qui ne connaissent guère les mobiles secrets des événemens publics. La *Relation* qu'il a laissée de sa seconde ambassade en France, et son *Tableau* de l'état et des forces de l'Allemagne nous donnent une preuve de son expérience diplomatique. Mais ce qui lui a attiré la grande considération dont il jouissait, c'est son *Histoire de la république vénitienne*, divisée en deux parties (1), dont la seconde ne parut qu'une année après la mort de l'auteur, arrivée en 1678. Il l'écrivit en italien, et, la commençant où Morosini avait terminé la sienne, il la conduisit depuis 1613 jusqu'à 1671. C'est à peu près l'histoire de son temps. Il est à la vérité bien loin d'avoir la correction et l'élégance des historiens florentins du XVIe siècle; son style est même embarrassé par des fréquentes parenthèses qui arrêtent souvent la marche du récit. A ce défaut près, il débrouille assez heureusement le chaos d'intérêts et d'événemens divers qu'embrasse

(1) *Istoria della republica Veneta*, dont la première partie fut imprimée à Venise en 1662, et la deuxième en 1729, 2 vol. in-4°.

cette partie de son sujet. A l'exemple de Paruta, il y rattache tout ce qui peut s'y rapporter de l'histoire d'Europe, et surtout de celle de France. Il fait sentir toute l'importance des événemens qu'il décrit; il en fait ressortir d'utiles considérations, qui prouvent cette dextérité que Wicquefort lui attribuait dans ses ambassades. On voudrait que, se bornant à ce genre de réflexions, il se fût dispensé de ces harangues de pure invention, et que la grave sévérité de l'histoire ne tolère que comme un brillant défaut.

Ce qu'on pourrait lui reprocher avec plus de raison, comme à tous les autres historiographes de la république, c'est d'être un des patriciens les plus attachés à leur gouvernement.

Mais il faudrait d'abord examiner jusqu'à quel point ils voulaient et pouvaient dire la vérité. Ce qui est certain, c'est que Nani décrivant ce qui s'était passé sous ses yeux, et n'ayant été contredit par aucun de ses contemporains, ni même depuis par la postérité, il est à présumer qu'il a concilié autant que possible les intérêts de l'histoire avec ceux de la république. M. Daru lui reproche, il est vrai, d'avoir répandu ou accrédité ce qu'on disait de la conjuration ourdie par le duc d'Ossonne contre Venise, tandis que cette apparente machination servait, au contraire, comme l'historien français s'efforce de le prouver, la conspiration réelle du duc d'Ossonne, qui attendait le moment d'enlever le royaume de

Naples à la monarchie d'Espagne (1). Mais l'opinion de M. Daru a-t-elle toute la probabilité qu'il lui suppose? et, lors même qu'elle l'aurait, est-il démontré que Nani ait été instruit de ce mystère? Ce n'est pas à nous de résoudre ce problème historique : ce que nous pouvons assurer ici, c'est que l'histoire de Nani jouit d'un grand crédit parmi les Italiens et les étrangers; elle a été traduite en français et en anglais, et est généralement réputée aussi véridique que peut l'être une histoire contemporaine.

Pendant que de tels écrivains nous donnaient l'histoire de la république de Venise et des royaumes de Naples et de Sicile, d'autres, plus hardis, entreprirent celle de l'Italie tant ancienne que moderne. Dans cette classe d'historiens on ne peut se dispenser de placer les deux traducteurs de Tacite, Bernard Davanzati, et Adrien Politi, qui publièrent tous les deux leurs traductions vers le commencement de ce siècle. Ils méritent cet honneur et par l'originalité de leur travail, et plus encore parce qu'ils offrirent à leurs contemporains un des plus beaux modèles de l'histoire générale de l'Italie. Bernard Davanzati Bostichi, né à Florence en 1529, s'était appliqué spécialement au commerce, mais sans abandonner l'étude des belles-lettres, à laquelle il avait

(1) *Histoire de la république de Venise*, 2e édition de Paris, t. IV, page 540, et t. VIII, pag. 21 et suivantes.

été initié. On disputait encore de son temps sur le mérite comparatif de la langue latine et de la langue italienne ; et comme il aimait passionnément celle-ci, et que l'une et l'autre lui étaient également familières, il entreprit de les comparer toutes deux, en les forçant de lutter ensemble d'énergie et de concision. Horace, Tacite et Dante avaient été ses auteurs favoris : c'est là qu'il avait trouvé le type de ce style aussi nourri que serré qu'il tâcha d'imprimer à sa propre langue. Il ne songea depuis qu'à faire sentir aux Italiens le défaut de cette verbeuse prolixité qu'on imputait plutôt au génie de la langue qu'à la négligence des écrivains. Il se passionna tellement pour sa manière de voir, que dans l'académie des *Alterati*, il prit le nom de silencieux, *silente;* et pour devise, un cercle de tonneau, avec ces deux mots : *Strictius*, *arctius*. Ses leçons, ses entretiens n'avaient plus pour objet que la concision dont la langue vulgaire était susceptible; et, voulant montrer par son propre exemple jusqu'où cette concision pouvait être portée, il traduisit Tacite, en disputant avec lui de brièveté.

Un vieux traducteur français venait de publier une version de cet historien (1). Dans sa préface, il exalte tellement sa propre langue, qu'il n'hésite pas à la mettre bien au-dessus de

(1) Paris, 1588.

toutes les autres tant anciennes que modernes, et particulièrement de l'italienne, qui lui paraissait si languissante et si verbeuse qu'il se permit de la comparer à la corneille d'Esope, parée des plumes des autres oiseaux. Davanzati, indigné d'une telle présomption, lui répondit en entrant en lice avec lui. Il crut devoir donner une preuve incontestable de la concision et de l'énergie de la langue italienne, et démontrer combien elle était à cet égard supérieure à la langue française, et à celle même de Tacite. Une traduction de cet auteur était la meilleure preuve que pût offrir Davanzati de la vérité de ce qu'il avançait; et cette preuve, il la donna, en faisant paraître le premier livre des *Annales*, vers la fin du XVI[e] siècle: il fut bientôt suivi de quatre autres livres. Il se flattait de l'emporter en concision sur son auteur même; et après une laborieuse et puérile supputation du nombre de lignes et de lettres des traductions italienne et française, comparées sous ce rapport, il trouva que l'Italien était au latin, dans la raison de neuf à dix; et au français, dans celle de neuf à quinze! — On peut toutefois lui reprocher d'avoir porté si loin ses prétentions à la concision originale, qu'il faut de temps en temps consulter le texte latin, pour bien entendre la traduction. On conviendra que c'est payer un peu cher le mérite de la concision! Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser à Davanzati d'avoir au moins prouvé par son exemple que la langue italienne peut

être plus serrée, ou moins prolixe qu'on ne le pensait communément; et s'il est vrai qu'en voulant éviter un excès il soit tombé dans un excès opposé, son essai est là pour nous apprendre à les éviter tous les deux.

Tout en lui sachant gré de l'épreuve qu'il fit sur sa propre langue, nous ne pouvons lui pardonner un défaut plus grave, dans lequel l'entraîne sa prédilection pour le dialecte florentin. Ce dialecte se fait remarquer par une richesse de tours et de proverbes qui le rendent, à quelques égards, très-spirituel et très-piquant; mais par leur caractère même, ces tours et ces proverbes semblent convenir fort peu à la gravité et à la dignité de l'histoire. L'abbé Salvini, quoique Florentin, et passionné pour sa langue, ne manqua pas de reprocher à Davanzati cette sorte d'impropriété, qui ajoutait à l'obscurité de sa traduction; car la plupart de ces idiotismes sont tout-à-fait étrangers au reste des Italiens; et Davanzati lui même, prévoyant les difficultés que l'emploi de son dialecte offrirait aux lecteurs, substitua, dans un appendice, aux locutions plébéiennes qu'il avait adoptées, des locutions plus propres ou du moins plus connues; mais, tout en reconnaissant ces imperfections, on ne se lasse pas d'estimer et de lire cette belle traduction; elle ne manqua même pas d'imitateurs; et, certes, il vaut mieux imiter la concision de Davanzati, que la prolixité de Bembo.

Adrien Politi, aussi passionné pour le dialecte siennois, que Davanzati l'était pour le florentin, publia dans son dialecte une nouvelle traduction de Tacite (1). Il n'affecte pas la concision de son émule; mais il n'en reproduit pas moins la force, la dignité et le grand sens de son modèle. Sa traduction fut généralement accueillie de son temps; elle eut même un grand nombre de partisans qui la jugèrent supérieure à celle de Davanzati (2).

Christophe Rosario, traducteur de quelques comédies de Térence, eût probablement surpassé Davanzati lui-même, au jugement des critiques italiens, si au lieu de se borner à la *Vie d'Agricola* (3), il eût traduit et publié Tacite tout entier; mais il s'arrêta à cet essai qui avait donné une haute idée de son talent comme écrivain (4).

Plus tard, on vit aussi paraître l'*Histoire romaine* de Lucius Florus, traduite par Santi Conti (5).

Ces traductions, plus ou moins remarquables par leurs qualités, pouvaient montrer aux Ita-

(1) Rome, 1603, et Venise, 1604, 2 vol. in-12.
(2) Voyez Zeno, *note al Fontanini*, t. II, page 297.
(3) Rome, 1625, in-4°.
(4) *Note al Fontanini*, t. II, page 295. n. (*).
(5) *Le Istorie Romane di Lucio Floro*, etc., Rome 1672, in-12.

tiens, non-seulement les formes classiques qu'on avait données à l'histoire générale de leur pays, mais, ce qui importait le plus, le genre de faits et de circonstances qu'on devrait toujours préférer; car les anciens historiens, dont le ton grave et solennel annonçait combien ils étaient pénétrés de l'importance de leur ministère, nous apprennent à reconnaître et à respecter les droits du peuple, lors même que celui-ci les oublie ou les néglige. Dans les *Annales* de Tacite, nous voyons ordinairement le peuple le jouet tantôt des flatteries de César et de l'hypocrisie de Tibère; tantôt de l'imbécillité d'un Claude, ou de la férocité d'un Néron; mais partout l'historien s'indigne des chaînes que ce peuple dégénéré n'ose secouer, ou qu'il baise en tremblant. Au milieu toutefois de tant de corruption et de servilité, il ne cesse de le rappeler à cette antique dignité, qui l'avait placé aussi haut dans l'admiration de l'univers, qu'il en était déchu maintenant. Il ne perd jamais de vue les vertus civiques ou privées qui perçaient par intervalles, comme autant d'éclairs, les ténèbres épaisses de ce triste horizon. Tantôt on pleure Germanicus, puni pour avoir vengé la perte des légions romaines, et mérité l'amour du peuple et des soldats; tantôt on admire Crémutius Cordus, osant nommer en présence des esclaves et des tyrans, Cassius et Brutus: ici, c'est un Sénèque, qui, après avoir vécu en courtisan, meurt en philosophe, et expie ses faiblesses

en se donnant la mort; plus loin un Thraséas, qui méprise à la fois et la mort et le tyran qui l'a condamné.

Tel est le genre de tableaux que l'historien nous présente comme pour nous consoler, au milieu des scènes d'horreur qui se déroulent à ses yeux. Il ne juge et ne décrit les événemens de son temps, que pour éclairer une postérité plus heureuse ou plus sage. On dirait même qu'il a voulu laisser à ses successeurs un exemple imposant de la manière dont il faudrait rédiger l'histoire des siècles aussi corrompus que le sien. Malheureusement, ces hautes leçons classiques que Davanzati et Politi mirent à la portée du plus grand nombre, furent bien loin de produire l'effet qu'on devait en attendre; les jésuites, et surtout le P. Strada l'emportant sur les nobles efforts de ces traducteurs, empêchèrent que les historiens de leur temps prissent Tacite pour modèle; et la traduction de Politi et celle de Davanzati ne furent signalées que comme des modèles de style. Si quelque historien s'efforça d'imiter la concision de Tacite, nul ne songea à le suivre dans la vaste profondeur de ses pensées. Quelques-uns cependant, quoique restés bien loin de lui, méritent notre attention, soit par l'étendue du plan qu'ils ont adopté, soit par la vérité des faits qu'ils exposent, soit enfin par les qualités de leur style.

Jérôme Briani, de Modène, entreprit l'histoire

d'Italie depuis Annibal jusqu'à l'an 1527. Il fut aidé par Jean, son frère; leur travail parut en 1624 (1). On leur reconnut le mérite d'avoir rassemblé dans deux volumes les événemens les plus remarquables de cette longue période; mais il en est aussi qu'ils eussent mieux fait de négliger. Quelques autres écrivains se livrèrent plus utilement à l'histoire du moyen âge, que divers savans venaient d'éclairer, comme nous l'avons fait remarquer (2). Ludovic Rodolfini, de Sabianètre, traita de l'origine des prérogatives dont jouissaient les ducs qui régnaient alors sur l'Italie (3). Emmanuel Tefuro, qui publia l'histoire de Turin et du Piémont, entreprit aussi celle de l'Italie, dominée par les barbares, et en fit paraître un essai. Son ouvrage n'est dépourvu ni d'intérêt ni de critique.

Plusieurs autres historiens s'occupèrent de rassembler les événemens contemporains; Barthelemi Dionigi, de Fano, est le premier qui ait paru vers le commencement de ce siècle: nous ferons cependant quelque mention de ses devan-

---

(1) *Dell' istoria d'Italia, da la venuta d'Annibale Cartaginese in Italia che ù gli anni del mondo 3750, a gli anni di Christo 1527*; Venise, 1623. — 24, 2 vol. in-4°.

(2) *De origine, dignitate ac potestate ducum Italiæ*, Strasbourg. 1614.

(3) *Il regno d'Italia sotto i barbari*, Turin, 1664.

ciers, dont il continua et réforma les travaux. Jean Tarcagnota avait le premier conçu et exécuté le vaste dessein de faire remonter l'histoire de son temps jusqu'à la création du monde. Il descendait d'une ancienne famille alliée à la maison impériale des Paléologues, établie dans la Morée, et qui, contrainte par l'invasion des Turcs de quitter son pays, erra pendant quelque temps, et chercha enfin un asile à Gaëte, dans le royaume de Naples. Ce fut dans cette ville que naquit Tarcagnota, vers la fin du xve siècle. Il a donné lui-même dans un livre de son histoire (1), un récit des vicissitudes de sa famille. Quant à lui, n'ayant trouvé aucun protecteur qui voulût le rétablir sur le trône de ses ancêtres, il se borna à parcourir l'Italie pour s'instruire, et trouver dans ses connaissances les moyens de réparer ses revers de fortune. Il visita principalement la Sicile et Venise, choisit Florence pour sa demeure, et mourut à Ancône en 1666. L'histoire fut l'étude qu'il affectionna le plus : il y cherchait probablement à se consoler de ses infortunes, en contemplant les vicissitudes et la chute de tant d'autres familles qui avaient disparu comme la sienne. Il sentit en même temps le besoin de la philosophie morale, sans laquelle l'histoire n'est qu'un objet stérile de curiosité. On a de lui une traduction

(1) Livre 20 ; part. II, p. 792, édition de Venise, 1598.

italienne de quelques opuscules de Plutarque *sur la morale* (1), et du traité de Gallien *sur la manière de connaître et de guérir les maladies de l'ame* (2). Mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur auprès de la postérité, c'est son *histoire du monde*, depuis son commencement jusqu'à l'an 1513 (3). Denina lui accorde la gloire d'avoir, le premier, rédigé une histoire générale en langue vulgaire, et dans un bon style (4). Nous lui trouvons le mérite plus grand encore d'avoir compris dans trois volumes une si longue période, et de l'avoir fait dans un siècle qui ne lui offrait pas les moyens nécessaires pour l'exécution d'un pareil projet.

Tarcagnota eut deux continuateurs, Mambrino Roseo, de Fabriano, et César Campana, de l'Aquila. Ils poursuivirent la même histoire depuis 1513 jusqu'à la fin du XVIe siècle; mais cette période, si courte, en comparaison de celle qu'avait parcourue leur prédécesseur, occupa jusqu'à

(1) *Alcuni opuscoletti delle cose morali di Plutarco*; Venise, 1543; 2 vol. in-8°. Il y en a quelques-uns qui appartiennent à d'autres traducteurs.

(2) *A che guisa si possano e conoscere e curare le infermità dell' anima*; Venise, 1649, in-8°.

(3) *L'Istoria del mondo, etc., dal principio, al* 1513; Venise, 1562, 3 vol. in-4°.

(4) *Discorso sopra le vicende della letteratura*; II, page 48. Édition de Naples, 1792.

quatre gros volumes, tandis que l'autre avait été resserrée dans trois seulement. Enfin Barthelemi Dionigi, s'étant aperçu de la prolixité fatigante de ses devanciers, réduisit cette lourde continuation à un seul volume, et la poussa même jusqu'à 1606, année de sa publication (1); mais il ne sut ni éviter ni même pallier un défaut plus grave encore, la partialité qui, si l'on en croit Bayle (2), était alors le caractère distinctif des historiographes, soit catholiques, soit protestans.

Tiraboschi cite divers écrivains qui traitèrent l'histoire générale de leur temps (3). De ce nombre fut Alexandre Zilioli, de Venise, qui continua jusqu'à l'an 1636 (4), celle de Dionigi, dont nous venons de parler; de même l'histoire de Zilioli fut poursuivie jusqu'à 1650, époque de la paix de Munster, par le comte Majolino Bisaccioni. Cet historien, né à Ferrare en 1582, fit ses études à Bologne, et à seize ans entra au service de la république de Venise. Sa vie fut orageuse et presque romanesque. Il fit avec succès une campagne en Hongrie, et se battit en duel

(1) *Delle istorie del mondo*, part. V, 1532 et 1606; Venise 1602; deuxième édition. Les quatre parties précédentes comprennent toute l'histoire de Tarcagnota.

(2) Dict. Hist. et Crit., art. *Roseo*.

(3) *Loc. cit.*, pag. 389.

(4) *Storie memorabil de' nostri tempi*, Venise, 1642 et 1654, 3 t. in-4°.

avec Alexandre Gonzague, sous les ordres duquel il servait à Bologne. Obligé d'abandonner l'armée et l'état de l'Eglise, il quitta le métier des armes, et embrassa celui d'homme d'état dans le duché de Modène. Il obtint même une *Podestarie*. Il jouit de la même faveur auprès du prince de Corrège, qui lui confia la régence suprême de son petit état, et vécut avec lui dans la plus intime familiarité. Bisaccioni joua aussi un rôle honorable dans une imitation de ces scènes chevaleresques du moyen âge, qu'on répétait de temps en temps; il fut nommé l'un des parrains d'un tournoi où le prince lui-même figurait comme combattant. Dégoûté de cette vie trop paisible, il passa au service du cardinal évêque de Trente, et ensuite à celui du prince de Moldavie, dont il devint le lieutenant-général. En 1618, il se trouva au siége de Vienne, et, avec six autres officiers généraux, défendit le pont de cette ville, attaqué par les troupes de Bohême. Il servit aussi dans l'armée piémontaise, sous le nom du comte de Saint-Georges, et se battit encore en duel avec un officier du duc de Mantoue. On le vit même à Rome traiter auprès du pape les intérêts de plusieurs princes. Le duc Victor-Amédée l'employa aussi dans des affaires importantes. Il paraît qu'il rendit de semblables services à la cour de France, car on lui donna le cordon de Saint-Michel, avec le titre de marquis, et de gentilhomme de la chambre du roi. Comblé de

tant d'honneurs, Bisaccioni, soit par esprit d'indépendance, soit parce qu'il ne se crut pas assez récompensé par ces princes, chercha le repos à Venise, et ne voulut plus être qu'académicien et historiographe. Après avoir publié un grand nombre d'ouvrages, il mourut en 1663, dans une extrême pauvreté. Outre la continuation des histoires de Zilioli (1), nous avons de lui plusieurs écrits historiques sur les guerres d'Allemagne pendant les années 1630 et 1631, où il parle de la campagne de Gustave-Adolphe, du siége de Constance, et de la diète de Francfort (2). Il publia aussi des mémoires sur la campagne de Gustave-Adolphe, en Allemagne pendant l'an 1630 (3). Enfin, il traita des guerres civiles qui éclatèrent de son temps en Angleterre, en Catalogne et ailleurs (4). Ses vicissitudes, ses campagnes, ses missions durent le mettre à même de bien connaître les événements dont il a fait le récit. Mais tout homme de guerre et tout homme d'état qu'il était, il se fit à peine remarquer parmi les historiographes du second rang : on lui reproche d'avoir débité des choses peu convenables, d'être souvent pro-

---

(1) *Continuazione dell' istorie de' suoi tempi, di Alessandro Zilioli*, Venise 1652 et 1653, in-4°.

(2) Venise, 1633 et 1634, in-4°.

(3) *Memorie istoriche*, etc., Venise, 1642, in-4°.

(4) *Istoria delle guerre civili di questi ultimi tempi*, etc., Venise, 1653 et 1655, in-4°.

lixe et parfois peu véridique (1). Nous verrons reparaître ces écrivains parmi les conteurs.

Jérôme Brusoni fut historiographe et conteur comme Bisaccioni, mais il mérite plus de considération que lui. Né en 1610, à Legnago, dans le Véronèse, il fit ses études à Venise, à Ferrare et à Padoue. Bientôt il brilla parmi les littérateurs, les philologues, les juristes, et même parmi les théologiens. Malheureusement il voulut aussi figurer parmi les chartreux ; mais, ayant déserté plusieurs fois son ordre, il fut arrêté à Venise comme apostat. Enfin, comme il fut reconnu qu'il n'avait aucune vocation pour l'état religieux, on lui accorda sa liberté tout entière, et il ne fut plus qu'homme de lettres et historien. Il fut l'ami de Ferrante Pallavicino, dont il écrivit la vie (2), et que nous verrons ailleurs animé du même esprit. C'était assez pour que les curialistes romains, contre lesquels Pallavicino s'était toujours déclaré, fissent la guerre à son biographe. Il compte aussi au nombre de ses ennemis le P. Aprosio, qui lui imputait d'avoir dénoncé pour de l'argent, à je ne sais quelle dame, une satire que ce même Aprosio venait de composer contre elle. On le soupçonna même d'avoir accusé faussement de trahison le ministre du duc de

(1) *Descrip. hist. sæc.* XVII, pages 46 et 527.

(2) *La vita di Ferrante Pallavicino ;* Venise, 1651, et 1755, in-12.

Mantoue, Ange Tarachia, qui fut disgracié et mis en prison, quoique innocent. Si l'on en croit le P. Aprosio, Jean Cinelli (1), et d'autres, tous prévenus contre lui, Brusoni n'aurait pas eu toute la probité nécessaire pour se faire respecter comme historien. Mais il jouit de l'estime de plusieurs de ses contemporains les plus distingués, du nombre desquels était Jean-François Loredano; il fut même employé comme médiateur pour la paix faite, en 1644, entre le roi d'Espagne et le duc de Parme; certes il fallait bien jouir de quelque estime, pour être chargé d'une mission aussi honorable. C'est peut-être parce qu'il ne fut pas un parfait religieux qu'on le fit passer pour un mauvais citoyen; mais il n'en était au contraire que plus capable de remplir dignement le rôle d'historien.

Quoi qu'il en soit, Brusoni composa un nombre prodigieux d'écrits de genres différens, jusqu'en 1679, année à laquelle se terminent ses histoires, et qui fut probablement aussi la dernière de sa vie. Mazzuchelli en cite jusqu'à cinquante-et-un d'imprimés, et une vingtaine d'inédits (2); et cela seul prouverait que Brusoni se livrait plus volontiers aux études sérieuses qu'au libertinage et à l'oisiveté, vices que ses ennemis lui reprochaient. Nous ne rappellerons

(1) *Bibliotheca volante; scansia XVII*, p. 42.
(2) *Loc. cit.*, art. Brusoni.

ici que ceux de ses écrits qui regardent l'histoire de son temps. D'abord il publia son *histoire d'Italie* (1), qui fut suivie d'un abrégé des histoires universelles d'Europe (2), des campagnes de Hongrie depuis les années 1663 et 1664 (3), de l'histoire de la guerre entre les Vénitiens et les Turcs, depuis l'an 1644 jusqu'en 1672 (4); et peut-être de quelques fragmens historiques sur la guerre faite en Dalmatie, qu'on lui a attribués (5). Mais quel est le mérite de cet écrivain comme historien? Si l'on en croit ses adversaires, ses histoires ne sont qu'un tissu de contes et de mensonges. On fit circuler à cet égard un opuscule sous le titre bizarre de *Revers de la médaille à deux faces* (6). Il était dédié *à la Vérité*, et il a cependant toutes les qualités d'un libelle. Peut-être appartenait-il au P. Aprosio; on y apercevait en effet des pensées et des locutions qui se trouvaient dans les écrits de ce moine; mais quel qu'en soit le véritable auteur, il mérite qu'on en donne ici quelque idée.

---

(1) *Istoria d'Italia*, etc., Venise, 1656, in-4°.

(2) *Delle historie universali d'Europa compendiate*, Venise, 1657, 2 vol. in-4°.

(3) Venise, 1665, in-4°.

(4) Bologne, 1674, in-4°.

(5) *Frammenti storici della guerra in Dalmasia*, Venise, 1692, in-12.

(6) *Il rovescio per conoscere il dritto della medaglia di due faccie*, etc. Mazzuchelli en avait vu un exemplaire manuscrit sous la date de Venise, 1673.

On suppose que Brusoni lui-même enseigne les préceptes nécessaires pour exercer avec succès le métier d'historiographe, et qu'il les appuie de l'autorité et de l'exemple de ses histoires : mais ces préceptes ne sont que la palinodie de ceux qu'avait donnés Cicéron; ils prescrivent le contraire de ce qu'un historien doit faire. L'auteur en a formé douze propositions. Il avance d'abord qu'on doit toujours préférer l'intérêt à la vérité; que l'historien doit braver impudemment tous les genres de reproches. Machiavelli avait rédigé de semblables règles pour une société qui voulait se faire une grande réputation (1). Ce qui est plus digne de remarque, c'est qu'on accuse Brusoni d'avoir mal parlé de quelques princes et d'autres grands personnages, et d'avoir en même temps justifié les insurrections populaires par l'utilité qui en pouvait résulter. Enfin le critique se montre partout l'avocat déclaré du gouvernement d'Espagne, qui n'avait alors d'autre but que de dépouiller la malheureuse Italie; et cela prouve du moins que Brusoni, à cet égard, soutenait bien mieux que son adversaire les intérêts de la vérité et ceux de son pays.

De tous les historiens qui ont décrit les événemens de leur temps, aucun ne s'est autant dis-

---

(1) *Capitoli per una compagnia di piacere.* Il y proposait comme des vertus indispensables les vices et les scandales les plus accrédités à cette époque.

tingué par sa courageuse impartialité, que Pierre-Jean Capriata. Nous n'imiterons pas à son égard le laconisme injurieux de Tiraboschi, qui en parle à peine, tandis qu'il s'étend avec une sorte de complaisance sur des écrivains bien moins dignes de son attention. Capriata était de Gênes; et, si l'on en croit un de ses panégyristes, il était un des premiers avocats de son temps (1); mais ce qui l'honore davantage, c'est qu'en parcourant son histoire on reconnaît qu'il oublie son premier métier, pour s'acquitter de la tâche honorable de juge sévère et impartial. Il publia ses *mémoires* à plusieurs reprises : ils formaient ensemble vingt-quatre livres, divisés en trois parties, dont la troisième fut mise au jour par son fils, en 1663, après la mort l'auteur (2). Ils comprennent tout ce qui était arrivé en Europe, surtout en Italie, depuis 1613 jusqu'en 1650. L'auteur ne va pas plus loin, ce qui fait supposer que probablement il mourut peu de temps après cette époque. Pour n'être pas soupçonné de flatterie envers son Mécène, il déclare d'abord qu'il ne dédie son histoire à aucun des princes vivans (3) : il se contente de l'adresser à quelqu'un

(1) Il est désigné de la sorte dans une pièce de vers latins qui se trouve en tête de son ouvrage.

(2) *Dell' Istoria di Piet. Giovanni Capriata*, Gènes, 1626, in-8. et 1638, in-4°; 2e partie, ibid. 1649, in-4°; 3e partie, 1663, in-4°.

(3) Voyez l'épître dédicatoire de la première partie de son histoire.

de ses amis. Bayle, tout prévenu qu'il était contre la véracité de tous les historiens, assure que les travaux historiques de cet écrivain sont fort estimables; et qu'il expose les faits avec une grande netteté; qu'il en développe les motifs, les moyens et les suites, et qu'il évite également les ménagemens d'un flatteur et la malignité d'un censeur chagrin (1). Capriata se vantait d'avoir tenu la balance égale entre les parties belligérantes, et surtout entre la France et l'Espagne. Il supposait dans les autres une partialité dont on ne manqua pas de le soupçonner lui-même; car les lecteurs d'un historien sont souvent plus passionnés que lui (2); mais, bien loin de dévier de ses principes et de s'écarter de sa marche, il prit pour symbole, dans la continuation de son histoire, une pleine-lune poursuivant tranquillement sa course, pendant que des chiens aboient vainement contre elle (3). Il fit au moins tous ses efforts pour paraître historien franc et véridique; et si on lui conteste ce mérite, il faut regarder, avec Bayle, le parfait historien comme un être de raison, ainsi que le sage des Stoïciens (4).

Nous allons parler d'un autre écrivain qui,

---

(1) Dictionnaire historique et crit. art. *Capriata*,

(2) Voyez la deuxième partie de son *Histoire*, dans la préface.

(3) Avec les mots :

Sed peragit cursus muta Diana suos.

(4) Bayle, *ut sup.*, N. (B).

s'il n'imita pas l'impartialité de Capriata, fut plus que lui à portée d'être instruit des événemens et des intrigues des cabinets de l'époque : ce fut Victor Siri. Né à Parme en 1607, il entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Benoît; et, bientôt dégoûté des études monastiques, il s'appliqua tout entier à la diplomatie, et à connaître et à rédiger l'histoire générale de son époque. Il s'attacha à l'ambassadeur de France à Venise; et depuis lors ne soutint que les intérêts de la France contre l'Espagne et l'Autriche. Dans cet esprit, il commença à composer son *Mercure*, espèce de registre des événemens du jour. Il en envoya quelques échantillons au cardinal Mazarin, qui fut si flatté de ce travail qu'il fit accorder à l'auteur une pension, et le titre d'historiographe du roi. Encouragé par cette récompense, Siri ne s'occupa plus que de la continuation de son ouvrage, qui semblait grossir et s'étendre à proportion des honneurs et des récompenses qu'il attirait à son auteur. Sa manière de penser et d'écrire lui mérita la colère d'Urbain VIII et les menaces de la république de Venise. Il abandonna aussitôt cette ville, et ensuite l'Italie, se rendit à Paris, et, sans discontinuer ses travaux historiques, il se proposait de parcourir la Pologne, la Suède et le Dannemarck : mais il fut chargé d'une mission auprès des cours de Parme et de Modène, et bientôt après suivit le cardinal Mazarin en Espagne, où il as-

sista en 1659 au traité des Pyrénées. Il mourut à Paris en 1685, au milieu de ses travaux, et comblé de pensions et de bénéfices.

Son *Mercure*, qui parut depuis 1644 jusqu'en 1682, à plusieurs reprises, à Casal ou Venise, à Lyon, Paris et Florence, s'étendit jusqu'à quinze volumes (1). Il fut suivi de ses *Mémoires secrets*, de l'an 1601 à l'an 1640 (2), qui sont devenus plus rares que le *Mercure*. Dans l'un et l'autre de ces ouvrages on trouve presque toute l'histoire de la première moitié du XVIIe siècle. La notice que nous venons de donner de cet écrivain prouve assez qu'il pouvait savoir bien des choses qui auraient été des mystères pour les autres. On sait d'ailleurs qu'il entretint des relations avec certains ministres qui lui faisaient part de ce qu'ils pouvaient ou voulaient lui révéler des négociations ou des intrigues de leurs cours. Il fouilla même dans quelques archives publiques; aussi l'on trouve dans ses écrits des documens diplomatiques précieux, et des anecdotes curieuses qu'on chercherait vainement ailleurs. Malgré cela, il est presque continuellement historiographe passionné, surtout lorsqu'il parle de Louis XIV : parfois cependant il semble sacrifier à la vérité historique les égards qu'il devait à ses protecteurs. Il a parlé avec beaucoup de

(1) *Il Mercurio, owero historia de' correnti tempi.*

(2) *Memorie recondite dell' anno*, 1601 *sino al* 1640 Rome, Paris et Lyon, t. VIII, in-4°.

franchise de Louis XIII, du duc d'Orléans, son frère, de ses courtisans, et surtout du cardinal de Richelieu (1); et si ces personnages n'étaient plus lorsqu'il écrivait, ils avaient des partisans encore à redouter. C'est ainsi qu'il reproche aux Suisses de vendre leur sang et de le prodiguer pour des querelles étrangères. Il ne craint pas d'avancer que les devoirs de la papauté sont de nature à ne pouvoir jamais se trouver d'accord avec les intérêts du trône; mais ces assertions ne sont pas aussi fréquentes dans sa longue histoire, que les récits de peu d'importance, ou suspects de quelque partialité (2).

Tous ces écrivains qui avaient embrassé l'histoire générale de leur temps, particulièrement Brusoni et Capriata, n'avaient point négligé celle d'Italie; mais d'autres s'en occupèrent exclusivement, quoique la plupart des événemens qui en étaient le sujet appartinssent moins à l'Italie qu'à ses dominateurs. Paul Maccio et Joseph Ricci écrivirent en latin, l'un les événemens de 1635, et l'autre ceux qui arrivèrent depuis 1613 jusqu'en 1653. Jean-François Fossati, mort

(1) Affo, *Memorie degli scrittori Parmigiani*, t. V, p. 228.

(2) Un extrait du Mercure traduit en français par Régnier fut publié à Paris en 1756, etc., en 3 vol. in-4°, ou en 18 vol. in-12. Le même traducteur fit paraître les *Mémoires secrets*, Amsterdam (Paris), 1765, etc., 50 vol. in-12. C'est de là qu'on a tiré les anecdotes des ministères du cardinal de Richelieu et du comte d'Olivarez.

en 1653, publia aussi ses mémoires historiques des guerres d'Italie, en italien(1). Quelque temps après parut le *premier tome de l'histoire* de Luc Assarino, génois d'origine, mais né à Séville en 1607. Il y décrivait les guerres qui avaient eu lieu en Italie de 1613 à 1630, et en promettait la continuation dans deux tomes suivans, qui n'ont point paru (2). L'auteur se félicitait d'avoir raconté les choses les plus remarquables de cette période tout autrement que les historiographes qui l'avaient précédé. Il se faisait même gloire d'avoir écrit sous les auspices du duc de Mantoue, son maître, et d'avoir mis son histoire sous la protection de l'empereur : circonstances qui assurément ne peuvent prévenir en faveur de sa véracité. L'historien de l'Italie qui se fit le plus estimer à cette époque fut Grégoire Leti. Il publia encore plus de volumes que Siri, et trouva un plus grand nombre de lecteurs, tant par la variété des sujets qu'il traita que par la singularité des faits qu'il nous a transmis. Mais comme il apostasia, il faut également se tenir en garde contre ce qu'il avance sur la cour de Rome, et contre ce que plusieurs catholiques ont débité sur son compte. Leti était né en 1630, à Milan, d'une famille originaire de Bologne. Il alla faire

(1) Tiraboschi, *loc. cit.*, pag. 395.

(2) *Delle guerre e successi d'Italia*, *tomo primo*, etc., Milan, Turin, 1665, in-f°.

ses études chez les jésuites, à Cosence dans la Calabre; aussi s'explique-t-on difficilement son opposition aux maximes de ses premiers maîtres. Un de ses oncles, qui était ecclésiastique, avait songé à lui faire suivre cette carrière; mais il s'aperçut bientôt qu'il se méprenait étrangement sur la vocation de son neveu. Après quelques voyages, le jeune Leti se rendit à Gênes; il connut un huguenot fort zélé pour sa secte; c'en fut assez pour qu'il allât professer le calvinisme à Lausanne : de là il passa à Genève, à Paris, et bientôt à Londres. D'abord il fut bien accueilli; Genève lui accorda des lettres de bourgeoisie; Charles II lui fit don d'une somme d'argent, et le nomma son historiographe; mais Leti, obligé, à cause de ses écrits, d'abandonner Genève et plus tard Londres, trouva un asile et plus de faveur ou de tolérance en Hollande, où le savant Leclerc épousa sa fille, et le fit nommer historiographe d'Amsterdam. Enfin il mourut dans cette ville en 1701, et Leclerc, son gendre, ne cessa de lui prodiguer des éloges.

Si l'on considère le nombre prodigieux d'écrits que Leti publia au milieu de ses vicissitudes et de ses fréquentes excursions, on ne peut lui refuser l'honneur d'être compté parmi les écrivains les plus féconds et les plus infatigables de ce siècle. La plupart de ses ouvrages sont dans le genre historique. Il écrivit la vie de Sixte-Quint, de Philippe II, d'Olivier Cromwel, de la reine

Elisabeth, de Pierre Giron, duc d'Ossonne, de Charles-Quint, d'Olympie Maldalchini, et publia en outre plusieurs histoires de la Grande-Bretagne, de la ville et de la république de Genève, de la Belgique et de la France. Il traita aussi de la monarchie universelle de Louis XIV, qu'il représentait toute prête à envahir l'Europe; et, dans un essai de *Rituel historique et politique*, il exposa un abrégé d'histoire universelle où l'on trouve des remarques de quelque intérêt sur les états modernes de l'Europe, leur population, leurs revenus, et leurs coutumes diplomatiques. De tous ces ouvrages et d'autres des différens genres, surtout du genre satirique, celui qui intéresse le plus l'Italie, et qui nous oblige à parler ici de lui, est son *Italie régnante*, où il donnait le tableau descriptif de toutes les principautés et républiques dont se composait alors l'Italie (1).

Mais à quoi bon ce grand nombre d'écrits, et surtout d'écrits historiques, si au lieu de servir la vérité ils l'ont altérée par de coupables mensonges? Toutefois, en voyant un historien tel que Leti poursuivi par les catholiques et les protestans, par les monarques et les républicains, on pourrait présumer que la noble indépendance

(1) *L'Italia regnante, owero descrizione dello stato presente di tutti principati e republiche d'Italia*, Genève, 1675, 4 vol. in-12. On peut voir la liste de ses nombreux ouvrages dans les mémoires de Niceron, et dans la bibliothèque de l'*Argelati*.

de sa plume choqua également tous les partis. Mais le mensonge a aussi besoin de sa liberté; et Leti, sans doute, en a souvent abusé. Il déclame pour l'ordinaire contre tous les papes et les catholiques avec plus de fanatisme encore qu'il ne leur en suppose. Au milieu de ses exagérations, il a rapporté des faits que d'autres n'avaient pas osé dévoiler. On l'a blâmé d'avoir alternativement épuisé la satire et l'éloge sur le compte de Charles-Quint, de Philippe II et de Louis XIV: mais ces princes sont-ils toujours dignes d'éloges? On lui a reproché de ne paraître dans la vie de Philippe II, ni catholique, ni protestant: ne serait-ce pas au contraire une preuve d'impartialité dans l'historiographe? Aussi, lorsque Leti s'attira l'indignation du roi d'Angleterre et de ses courtisans, et fut exilé de la Grande-Bretagne pour avoir écrit à sa manière l'histoire de cette nation, un Anglais, plus juste que ses concitoyens, dit qu'il avait fait une histoire pour les autres, et non pour lui, ce qui signifiait qu'il l'avait faite pour l'instruction du public, et non pour son propre intérêt. Sans rejeter ni tous les reproches qu'on lui a faits, ni tous les éloges qu'on lui a donnés(1), nous remarquons seulement que c'est dans ses écrits que ceux mêmes qui ne l'ont pas épargné

(1) Voyez *Éloge de Leti*, par J. Leclerc, dans le *Dictionnaire* de Moreri, édition de Hollande.

cherchent ce qui de son temps arriva de plus curieux et de plus intéressant dans l'Europe et dans l'Italie : malheureusement, soit que le besoin l'obligeât d'entreprendre plusieurs ouvrages à la fois, soit que sa verve l'entraînât malgré lui, il ne leur donna pas tous les soins qu'ils demandaient. De là, ces fréquentes et inutiles digressions, ces disparates et ces méprises de tous les genres. Il se livrait, pour ainsi dire, à ses inspirations, et ne revenait plus sur ses pas ; ainsi il n'examinait assez ni ce qu'il apprenait des autres, ni ce qu'il rédigeait lui-même; il travaillait jusqu'à douze heures par jour, mais tout ce temps était plutôt employé à augmenter le nombre de ses ouvrages qu'à leur donner la perfection qu'ils auraient exigée.

Tandis que ces écrivains se bornaient aux événemens de la seule Italie, d'autres en plus grand nombre préféraient donner l'histoire de quelques-unes des nations étrangères, soit qu'ils y trouvassent un sujet d'un plus grand intérêt, comme le pense Tiraboschi (1), soit plutôt qu'ils aient reculé devant l'affligeante nécessité de peindre l'humiliation de leur pays. Nous avons vu toutefois que la plupart des historiens que nous venons de citer, tout en traitant de l'Italie, ou des événemens contemporains, n'avaient pas né-

(1) *Loc. cit.*, pag. 400.

gligé de traiter l'histoire des autres nations, soit collectivement, soit séparément. Mais ceux dont nous nous sommes réservé de parler ici se font distinguer spécialement par ce genre particulier de travail.

L'Espagne eut un certain Jean-Pierre Crescenzi, qui publia une histoire de sa monarchie, et un jésuite, Barthélemi de Rogatis, qui donna celle des Goths, qui la conquirent et la dominèrent pendant si long-temps. On estime encore plus Paul Bombino de Cosence, en Calabre, qui rédigea en latin un abrégé de l'histoire d'Espagne (1). Il était né en 1575, et entra fort jeune encore dans la société des jésuites; mais comme à cette époque florissait dans sa patrie la célèbre académie télésienne, ce foyer célèbre de la liberté de penser, le jeune Bombini y puisa de nouvelles maximes, que depuis il n'oublia jamais. Destiné plus tard à enseigner la philosophie dans le collége romain, il ne se montra pas assez favorable à la doctrine des aristotéliciens, et c'en fut assez pour qu'on le suspendît de ses fonctions, jusqu'à ce qu'il se fût entièrement purgé des opinions des télésiens. Sa raison fit alors quelques sacrifices aux circonstances, et il obtint une chaire de théologie dans le même collége. Malgré ses connaissances

(1) *Breviarium rerum hispanicarum*, etc., Venise, 1634, in-4°.

et l'estime générale dont il jouissait à Rome, il fut pendant quelque temps relégué par ses supérieurs dans une île d'Italie, comme coupable de désobéissance, et peut-être d'un peu de galanterie (1). Après dix ans d'obscurité, qui n'avaient point apaisé la haine de ses ennemis, Bombino quitta la société, et se voua à l'ordre des PP. Somasques. Au milieu de ces tracasseries monastiques, il ne cessa d'être regardé comme un savant très-distingué. Il mourut à Mantoue, en 1648 (2), après avoir mis au jour beaucoup d'oraisons funèbres et divers autres écrits latins, soit en vers soit en prose. Mais ce qui lui fit le plus de réputation ce fut l'histoire d'Espagne, dont il ne parut qu'une partie; l'autre resta manuscrite (3). Spiriti lui trouvait beaucoup de jugement et de pureté de style; malheureusement il se laissait parfois séduire et entraîner par les vices qui dominaient alors les compositions littéraires.

L'histoire d'Allemagne occupa aussi plusieurs écrivains. Nous avons cité les divers ouvrages dont elle donna l'idée à Bisaccioni : il avait

---

(1) Erythræi, Pinacoth. I, n° VII.

(2) Selon Cevaschi *Breviarium, hist. sommasch*, pag. 17. Spiriti le fait mourir en 1642. Voyez *Memorie degli scrittori cosentini.*

(3) Mazzuchelli, art. *Bombini.*

spécialement décrit les campagnes de Gustave-Adolphe, écrites depuis en latin par Joseph Ricci, et mieux encore par Pierre-Baptiste Borgo, de Gênes (1). Tiraboschi cite Jean-Baptiste Comazzi et Joseph Reina, qui écrivirent la vie de l'empereur Léopold, et Charles Carafa, qui publia quelques commentaires sur l'Allemagne pendant le règne de Ferdinand II (2). Une autre histoire d'Allemagne se fit encore plus remarquer par l'étendue de son plan, par le nombre des volumes, et surtout par l'éclat de l'édition et des titres fastueux et ridicules dont elle était ornée (3). L'auteur était un certain Jean Palazzi, de Venise; il poursuivit l'histoire des empereurs depuis Charlemagne jusqu'à ses jours; mais tout ce luxe, et les honneurs qu'il avait obtenus, n'ont pu sauver de l'oubli ni lui ni son histoire.

On distingue encore, parmi les historiographes de l'Allemagne, Galeaz Gualdo-Picorato, né à Vicence en 1606. Il avait à peine quinze ans lorsqu'il commença à servir dans les guerres de la Belgique, sous les ordres du prince d'Orange.

---

(1) *De bello svuvico commentarii*, etc., Liége, 1623, in-4°, et sous le titre de *Mars Sueco—Germanicus*, etc., Gologne, 1642, et 1541, in-12.

(2) *Loc. cit.*, pag. 411.

(3) Comme *d'Aquila inter lilia; d'Aquila saxonica*; *d'Aquila romana*, et d'autres semblables. Venise, 1671 et 1679, en neuf grands volumes.

Il connut et suivit dans plusieurs campagnes le fameux Mansfeld, échappé avec beaucoup de peine d'un naufrage ; il prit part au siége de la Rochelle, et fut blessé à l'attaque de Bois-le-Duc. Ces accidens ne lui firent point abandonner sa carrière, et il n'en courut qu'avec plus d'ardeur après la fortune. Il se proposa d'aller au Brésil avec le prince Maurice de Nassau, et visita dans cette occasion plusieurs villes sur la côte d'Afrique. Revenu en Europe, il servit sous les ordres du général Wallenstein. Il suivit aussi le général Gustave Horn au siége de Constantinople. Le grand chancelier de Suède, Oxenstiern, le chargea d'une mission importante auprès de la république de Venise, qui l'employa aussi contre les Barberini. Gualdo voulut servir encore l'électeur de Bavière ; mais ayant vu, à la bataille de Nordlnigen, en 1645, le régiment des cuirassiers qu'il commandait taillé en pièces, il abandonna, quoique trop tard, la carrière des armes pour chercher le repos au sein de l'étude. Aucun des titres honorables qu'il avait obtenus ne le flatta plus que celui d'historiographe que lui accordèrent la cour de France et ensuite l'empereur Léopold Ier. Il mourut à Vicence, en 1678, après avoir publié les diverses histoires des événemens dont il avait été témoin, et des personnages qu'il avait connus.

Gualda écrivit les guerres des empereurs Ferdinand II, Ferdinand III et Philippe IV, depuis

1630, jusqu'à 1640 (1); la vie d'Albert Wassenstein(2), et l'histoire de Léopold César, depuis 1656, jusqu'en 1654 (3). Il publia aussi l'histoire de Christine, reine de Suède, ainsi que la vie du cardinal Mazarin; l'histoire de son ministère (4), et même celle des révolutions de France sous le règne Louis XIV, depuis 1648 jusqu'en 1654(5). On trouve dans ses nombreux écrits presque tous les événemens les plus remarquables arrivés en Europe de 1630 à 1670 : nul ne pouvait les connaître et les apprécier mieux que lui; car il avait pris part, non-seulement aux campagnes les plus éclatantes de l'époque, mais aussi aux diverses négociations diplomatiques qui les avaient suivies. En effet il assista, comme ministre de la reine Christine, à la paix des Pyrénées, et la représenta auprès de diverses cours. Il est fâcheux que les honneurs et les titres nombreux dont il fut revêtu, élèvent des doutes fondés sur son impartialité. Il fut nommé, par la reine de Suède, gentilhomme de la chambre; chevalier de Saint-Marc par le gouvernement de Venise; chevalier de St.-Michel par Louis XIV; patrice romain par le pape, et historiographe de

(1) Bologne, 1641, 3 vol. in-4°.
(2) Lyon, 1643, in-4°.
(3) Vienne, 1670 et 74, 3 vol. in-f°.
(4) Cologne, 1662, in-4° et 1669, 3 vol. in-12.
(5) Cologne, 1670, 2 vol. in-4°.

Léopold Ier. Cependant ses ouvrages furent traduits, souvent réimprimés et fort recherchés; ils le seraient encore, si le style en était plus correct et plus naturel. Malgré ces défauts, il doit être consulté comme un des historiens les plus utiles pour ceux qui veulent connaître l'histoire d'une partie de son siècle.

Les insurrections et les guerres civiles qui éclatèrent dans la Pologne, furent décrites avec peu de succès par Alexandre Cilli et Albert Vimina: on ne fait pas plus de cas de François Bondy, qui donna l'histoire de l'Angleterre. Mais nous retrouvons ici le célèbre traducteur de Tacite, Davanzati: il écrivit en même temps l'histoire du *Schisme d'Angleterre* (1). Sans doute elle pouvait être digne de la plume et du coloris de Tacite, que Davanzati avait pris pour modèle. En effet, on y voit un roi très-chrétien, d'abord champion de l'Eglise catholique, et même apologiste des sept sacremens contre Luther (2), devenir tout à coup le persécuteur des théologiens et des catholiques, l'auteur de la réforme anglicane, le mari de six femmes, le bourreau de deux reines, et l'ennemi de tout ce qui ne pensait pas comme lui. L'histoire du fanatisme

(1) *Scisma d'inghilterra, sino alla morte della Reina Maria*, Rome, 1600 ou 1602, in-8°, et Florence 1638, in-4°.

(2) *De septem sacramentis contra Martinum Lutherum, heresiarchon, per illustrissimum principem Henricum VIII.*

présente à l'historien peu d'époques aussi riches et aussi variées en événemens de ce genre : mais Davanzati s'était proposé un tout autre objet. Nicolas Sanders (en latin Sanderus), anglais, persécuté par les réformés, et mort, dit-on, de faim dans les forêts de l'Irlande, outre ses divers ouvrages apologétiques, publia de ce schisme une histoire en latin (1). Davanzati entreprit d'en faire un abrégé en italien, et se borna à le rédiger dans le style de Tacite ; mais à la concision près, il ne lui ressemble du reste en rien. Davanzati, lors même qu'il est plus concis que Tacite, n'est jamais aussi profond que lui. Quant au fond de l'histoire, il ne fait que suivre la marche et l'esprit de Sanders, qui ne voyait que les intérêts de l'Eglise romaine et ceux du pape. Ainsi tous deux méconnurent cette maxime, qui seule pouvait rendre cette histoire intéressante, que vouloir commander à la conscience et à l'opinion, est un projet aussi barbare qu'impraticable. Les persécutions, les meurtres et les crimes qui signalèrent le schisme d'Angleterre, furent l'ouvrage du fanatisme, qui mettait les armes tantôt entre les mains des hérétiques, tantôt dans celles des papistes, pour s'égorger tour à tour, au détriment de la vraie religion

---

(1) *De origine et progressu schismatis anglicani, libri tres.* Le troisième livre est d'Édouard Chiston; Cologne, 1585.

et de l'humanité. On devait au fanatisme de Henri VIII jusqu'à 72,000 victimes; la reine sa fille l'imita, pour servir une cause toute différente ; et l'un et l'autre ne firent contre les catholiques et les luthériens que ce que les croisés et les inquisiteurs romains avaient déjà fait contre les musulmans et les chrétiens de toutes les sectes. C'est en étudiant le schisme d'Angleterre, sous ce point de vue, comme il fallait le faire, que l'historien aurait instruit et intéressé ses lecteurs; mais Davanzati, au style près, ne fut qu'un moine et un chroniqueur. Nous aurons bientôt lieu de nous rappeler l'observation que nous faisons ici, au sujet de cét écrivain, en parlant d'un ouvrage du même genre et d'un plus grand mérite.

L'histoire de France se fit remarquer encore davantage et par le nombre et par le talent des Italiens qui s'attachèrent à la rédiger. Outre Leti, Siri, Gualdo et d'autres, elle compte Alexandre Roncoveri, de Plaisance, auteur de *l'Histoire de Louis XIII*, et Benjamin Priuli, historien des troubles qui suivirent la mort de ce prince; et le P. Etienne Cosmi, Somasque, Homère Tortora, et Alexandre Campiglia, qui tous donnèrent l'histoire des guerres civiles de la France, pendant le XVIe siècle (1). Mais l'his-

(1) Tiraboschi.

toire de Davila fit presque oublier toutes les autres.

Cet écrivain eut tous les talens nécessaires, et se trouva dans les circonstances les plus favorables pour communiquer à son ouvrage le plus grand intérêt. Il appartenait à une noble famille, originaire d'Avila en Espagne. Ses ancêtres avaient été connétables du royaume de Chypre, jusqu'à l'époque où cette île fut occupée par les Turcs. Antoine Davila, son père, après avoir en vain cherché la fortune en Espagne auprès de Philippe II, la trouva en France auprès de Catherine de Médicis, qui accueillait volontiers les Italiens dans sa cour. Ses enfans furent bientôt placés, et il imposa par reconnaissance à l'un d'eux le nom de cette reine, et celui de son fils Henri III; cet enfant fut Henri-Catherin Davila, né en 1576, à Sacco, petit village du Padouan, et qui rendit sa famille encore plus célèbre qu'elle ne l'était. Il reçut en France l'éducation la plus soignée que l'on pût recevoir alors. Une de ses sœurs avait été mariée avec Jean d'Hémery, maréchal de France, et seigneur de la terre de Villars. C'est là que le jeune Davila fit ses premières études: il vint les continuer à Paris, où il fut nommé page de la cour. Cette position, qui d'ordinaire n'est pas favorable à l'esprit des jeunes gens, le mit à même de mieux exercer le talent d'observation qu'il avait reçu de la nature, en lui permettant dès lors de porter toute son at-

tention sur des objets qu'il n'aurait pas aussi bien jugés de plus loin. Ainsi la cour, qui n'était pour ses compagnons qu'un moyen de dissipation, fut pour Davila un motif d'observations continuelles; c'est là, au milieu des grands événemens qui eurent lieu à cette époque, et qu'on avait préparés dès long-temps, que son génie historique se développa de plus en plus.

Sous ce rapport, l'histoire de Davila n'est que le résultat de sa première expérience et des souvenirs de sa jeunesse. Il se trouva, en 1588, présent à l'ouverture des Etats de Blois, et si près du roi, qu'il entendit distinctement son discours. Dans l'année suivante, il fut spectateur de la mort de la reine et de l'assassinat du roi. A peine âgé de 18, il entra au service et put connaître les premiers personnages qui figuraient dans l'armée, et qui jouèrent les premiers rôles sous le règne de Henri IV. Davila fut aussi brave dans les camps qu'il avait été sage à la cour, sans renoncer nulle part à son rôle d'observateur. Au siége de Honfleur il eut un cheval tué sous lui, et il fut blessé au siége d'Amiens. Il eut ajouté à ses *Mémoires*, et probablement à ses lauriers, si la paix, faite en 1598, ne l'eût obligé de suivre une autre carrière. Rappelé par son père, il se rendit à Padoue. Peu de temps après, il perdit son père, enlevé par une mort subite et violente. Davila chercha alors toute sa consolation dans l'étude, et ne s'occupa plus que de la rédaction

de son histoire. Il voulut connaître et consulter les savans contemporains les plus distingués. En 1616, il était à Parme et fréquentait l'académie des *Innominati*. C'est là que disputant, je ne sais sur quel sujet, avec l'émule de Marini, Thomas Stigliani, il fit voir que l'homme de lettres ne lui avait point fait oublier l'homme de guerre. Il se battit en duel avec son adversaire, et après avoir reçu une blessure à la jambe, lui passa son épée au travers du corps. Contraint de quitter Parme, il s'attacha au service de la république de Venise, et lui offrit un corps de 300 hommes d'infanterie. Elle l'accepta, et le chargea de plusieurs expéditions dans l'Ile de Candie, en Dalmatie, et dans la Terre-ferme. Au milieu de ses occupations militaires et politiques, il ne perdit jamais de vue son histoire qui était son objet favori. Il acquit tant de considération auprès de son gouvernement et des savans de son temps, que l'on statua que toutes les fois qu'il se trouverait au Sénat, il prendrait place à côté du doge, comme le faisaient ses ancêtres, connétables du royaume de Chypre. Enfin, il fit paraître son *Histoire des Guerres civiles de France* (1), et peu après en 1631, il périt, victime du plus lâche assassinat. Il se rendait de Brescia à Crêma dont il venait

(1) *Historia delle guerre civili di Francia, nella quale si contengono le operazioni di quatro re, Francesco II, Carlo IX, Henrico III, Henrico IV, cognominato il grande ;* Venise 1630, in-4.

d'être nommé gouverneur. Arrivé avec sa nombreuse famille au bourg de Saint-Michel, près de Vérone, il demande, au nom du gouvernement, les voitures qu'on lui devait; celui à qui il s'adresse, homme grossier et brutal, lui répond par un coup d'arquebuse, qui le laisse mort sur la place. L'on fit feu de part et d'autre: le chapelain de Davila mourut aussi; le fils aîné vengea la mort de son père. Plusieurs autres personnes furent blessées; et tous les satellites de l'assassin, arrêtés et punis de mort. Davila n'avait que 55 ans.

Son ouvrage, qui avait paru, et dont on appréciait de plus en plus le mérite, fit sentir plus vivement la perte qu'on venait de faire. Peut-être cet accident contribua-t-il aussi à la rapidité de son débit; il semblait qu'on voulût se dédommager de la perte de l'auteur, par l'acquisition de son ouvrage. Il fallut en faire de suite une nouvelle édition, dont on vendit, dit-on, dans une année jusqu'à 15000 exemplaires; phénomène extraordinaire, surtout en Italie, où chaque état pouvait librement le réimprimer. Néanmoins on ne cessa de le faire reparaître à Venise, à Lyon, à Paris, à Anvers. Il fut traduit en français par Jean Beaudouin, et par l'abbé Mallet et Grosley (1); en espagnol par Basile-Varen, de Soto (2); en

(1) Paris, 1642, 2 vol. in-f°, 1757, 3 vol. in-4.
(2) Madrid, 1651 et 1659, in-f°.

Anglais, par Guillaume Aylesbury, par Charles Cotterel (1); et même en latin par Pierre-François Cornazzano (2). De toutes les diverses éditions celle qu'on fit à Paris, à l'imprimerie royale en 1644 (3), fut regardée comme la meilleure jusqu'en 1733, où parut celle de Venise (4), avec les *Mémoires* d'Apostolo Zeno sur la famille et la vie de l'auteur. Ces éditions et ces traductions si souvent reproduites, prouvent sans doute la célébrité de cette histoire; mais c'est elle même qui nous fera juger de son mérite; nous allons en rendre compte.

Elle est divisée en quinze livres, et, commençant après la mort de Henri II, elle suit le cours des guerres civiles pendant les règnes de François II, de Charles IX et d'Henri III, jusqu'à la paix entre Henri IV et les catholiques, annoncée le 7 juin 1598. L'auteur cherche la cause principale de ces guerres, dans la constitution primitive de la monarchie française, et dans la loi salique qui, garantissant les droits de succession aux princes du sang, jeta et nourrit entre eux les germes de la jalousie et de la discorde. Ces premiers élémens de guerre civile se développèrent de plus en plus, depuis 1559, dès que

(1) Londres, 1647 et 1666, in-f°.
(2) Rome 1745, 3 vol. in-4°.
(3) In-f°.
(4) En 2 vol. in-f°.

François II abandonna les rênes du gouvernement à sa mère Catherine de Médicis. Cette préférence fit éclater le ressentiment des princes de Bourbon : le roi de Navarre se retire de la cour; le prince de Condé se met à la tête des huguenots; et alors commence cette longue suite de calamités publiques, qui fit de la France un théâtre d'assassinats, de trahisons, de massacres. Durant cette époque funeste, Catherine de Médicis, ne sachant ni mettre d'accord les intérêts des deux partis opposés, ni se décider à prêter son appui soit à l'un soit à l'autre, en fait alternativement l'instrument de sa politique, et les trompant l'un par l'autre, aggrave et prolonge les malheurs de la France. Forcée dans sa position, de dissimuler, et profondément habile dans cet art, elle joue, suivant les circonstances, tous les rôles qui lui paraissent utiles. Elle n'adopte aucun plan suivi; elle change de politique et de religion au gré des intérêts du moment. Si la religion semble le mobile qui fait agir les deux partis, ce n'est que pour consacrer tous les coups d'état, ou, pour mieux dire, les crimes et les trahisons auxquels ils se livrent tour à tour. On voit les Français eux-mêmes appeler l'étranger pour dévaster leur pays, et des Allemands, des Anglais, des Espagnols et des Italiens inonder la France de sang, sous prétexte de secourir les calvinistes ou les catholiques. Le procès du prince de Condé, la mort du roi de Navarre, l'assassinat du duc de

Guise, et d'autres événemens du même genre, annoncent tour à tour le triomphe de l'une ou de l'autre faction. Si parfois on suspend les hostilités, les trèves et la paix ne sont que de nouveaux moyens de se trahir ou de se venger. C'est à l'ombre de la paix, que Paris est assiégé et menacé par les huguenots; et c'est après la mort du connétable, à la journée de Saint-Denis, et du prince de Condé à celle de Jarnac, qu'on célèbre les noces du prince de Navarre et de Marguerite, sœur du roi; et ces noces, qui doivent consacrer la réconciliation des deux partis, sont annoncées par l'empoisonnement de la reine de Navarre; par un coup d'arquebuse tiré contre l'amiral de Coligny, et suivies de la Saint-Barthelemy, journée affreuse qui coûta à la France 40,000 français, tous aveuglés par le fanatisme et par l'ambition de leurs chefs.

Le règne de Henri III n'est pas moins funeste que les deux précédens. Ce roi ne désire que la paix; et la guerre continue toujours sous la direction de sa mère. On forme cette *Ligue* fatale que l'esprit du temps nomma *catholique*, à laquelle prirent part Philippe II et probablement aussi le pape; et pendant laquelle des citoyens et des étrangers, provoqués par les anathêmes de Sixte-Quint, déchirèrent de nouveau la France, et l'arrosèrent de sang. C'est alors que le roi, assiégé dans son palais, et contraint de prendre la fuite, fait la paix avec le duc de Guise qui visait

à s'emparer du pouvoir, et le fait aussitôt assassiner, ainsi que le cardinal son frère. Au milieu de ces horreurs, Catherine de Médicis meurt enfin, mais la guerre continue avec plus d'acharnement. Le pape veut venger la mort d'un cardinal; et le roi est assassiné à son tour par Jacques Clément. En mourant il désigne pour son successeur le roi de Navarre, qui lui promet de se faire catholique. Grégoire XIV ne laisse pas pour cela de faire usage de ses armes temporelles et spirituelles. De nouveaux orages menacent le nouveau roi; il les dissipe tous; il abjure et demande l'absolution au pape. Malgré sa conversion, il est blessé par un jeune homme dont l'aveu et l'exécution furent suivis de l'expulsion des jésuites. Enfin le pape donne solennellement la bénédiction au roi, qui n'en fut pas moins assassiné au sein de la paix.

L'aperçu que nous venons de donner de l'histoire de Dàvila, suffirait pour faire sentir toute son importance. Mais, ce qui doit surtout la faire apprécier, ce sont les moyens et les soins qu'il employa pour en préparer les matériaux, et en mûrir l'exécution. Nous l'avons vu ne s'occupant, dès sa première jeunesse, soit à la cour, soit dans les camps, que de ce qui pouvait être utile ou nécessaire à son projet. Il continua toujours ses recherches pour s'assurer encore plus de la vérité des faits. Voulant connaître les personnages, leur caractère, leurs desseins, il visita les lieux où avaient été exécutées les grandes opé-

rations militaires ou politiques dont il n'avait pas été témoin (1). Il consigna dans ses mémoires tout ce qu'il venait de voir ou d'apprendre. Mais tout en lui accordant ces moyens d'instruction, examinons s'il possédait toutes les qualités requises, pour en faire un irréprochable emploi.

Ayant été une des créatures de Catherine de Médicis et de Henri III, qui le comblèrent de bienfaits, lui et sa famille, et pour lesquels il professa toujours la plus vive reconnaissance; il semble douteux qu'il ait pu écrire l'histoire de ses protecteurs sans encourir le reproche d'avoir plus ou moins altéré la vérité. Il faut cependant remarquer que lorsque, de retour en Italie, Davila entreprit la rédaction de son histoire, ses protecteurs n'existaient déjà plus; qu'un nouvel ordre de choses avait commencé en France, et qu'il n'avait ni fortune, ni titres, ni pensions. Si toutefois il garda toujours le nom et le souvenir de ses anciens bienfaiteurs, s'il chercha même quelquefois à les ménager, il respecta encore plus les intérêts de la vérité; il sut au moins les concilier avec les devoirs de la reconnaissance, et ne paraître ni partial, ni ingrat. Ainsi, lors même qu'il attribue à la force des circonstances les crimes politiques qui souillèrent les règnes dont il fait l'histoire, il ne supprime rien de tout ce

(1) Voyez le commencement du premier livre de son *Histoire*.

qui doit les rendre à jamais exécrables. Tout en relevant les qualités de Catherine de Médicis qui certes n'en manquait pas, il n'hésite point cependant à remarquer qu'elle était d'une insigne mauvaise foi, défaut dominant de son siècle, qu'elle se jouait avec mépris du sang et de la vie des hommes; que tous les moyens, même les plus odieux, lui semblaient légitimes, si elle les croyait utiles à ses desseins (1). Nous ajouterons que si l'historien sacrifie quelques traits d'une juste indignation aux égards qu'il devait à cette reine, il expose tous les faits qui peuvent nous la montrer ce qu'elle était en effet, dissimulée, sanguinaire et perfide. Qu'on lise le cinquième livre de son histoire, où il présente à ses lecteurs, sans réserve et sans déclamation, toutes les horreurs de la Saint-Barthélemy.

Davila eut encore à combattre une autre difficulté, non moins grave : il écrivait en Italie, et au milieu des catholiques, qui ne lui auraient pas pardonné sa franchise. Mais tout en convenant que cette circonstance semblait lui interdire un certain genre de vérités, il est bon de remarquer que cet écrivain sut tirer parti de l'avantage que lui offrait le séjour qu'il s'était choisi. Il vivait dans l'état de Venise, pendant que l'école de Sarpi était encore florissante, et

---

(1) Voyez la fin du neuvième livre de son *Histoire*.

que les Jésuites n'avaient pas encore envahi la république. Il était l'ami des plus grands hommes de cette époque, et spécialement du sénateur Dominique Molino, à qui il dédia son histoire, sans en rien supprimer de ce qui pouvait déplaire, soit aux jésuites, soit aux catholiques. Les premiers sont chassés de tout le royaume de France, et l'historien ne manque pas d'indiquer les vraies motifs de leur expulsion, tel que l'aveu de l'assassin Chatel, la doctrine et les écrits des Jésuites, qu'il désigne comme ennemis de la couronne et de la tranquilité publique, et comme séducteurs de la jeunesse (1). A l'égard des catholiques, nous nous contenterons de dire qu'on l'a trouvé moins partial envers eux, que ne l'est de Thou envers les huguenots. Aussi Joseph de Tovar, chroniqueur d'Espagne, et Jean Baudoin qui traduisit en français l'histoire de Davila, assurent que tout ce que raconte cet historien est parfaitement d'accord avec les mémoires secrets des ministres d'Espagne et de Venise, et avec les négociations du cardinal Hippolyte d'Este (2). Un témoignage encore plus honorable de la véracité de Davila, est celui du duc d'Epernon, un des courtisans les plus intimes de Henri III, et l'homme d'état le mieux informé des affaires de

(1) Livre XIV, t. V, page 426.

(2) Voyez les *Memorie istoriche della famiglia e della vita di E. C. Davila*, à la fin de son *Histoire*.

son temps. Ayant entendu la lecture de son histoire de Davila; il avoua que tout était fort exact, hors seulement ce que l'historien avait avancé de la lâcheté du duc de Joyeuse (1); mais quel que soit le motif qui ait porté le duc d'Epernon à défendre, dans cette occasion, ce courtisan qu'il avait toujours haï et décrédité, il n'est pas moins vrai que de Thou, d'Aubigné, le P. Daniel et Mézerai sont tous d'accord avec Davila. Mais ce qui dépose le plus en sa faveur, c'est le jugement que Bayle, tout sceptique et réformé qu'il était, en a porté dans ses écrits. Ce critique, après avoir relevé quelques inexactitudes dans des détails de peu d'intérêt, surtout au sujet de la reine de Navarre (2), n'hésite pas à dire que ces légères inexactitudes, inévitables dans toute histoire, n'empêchent pas que ce fameux écrivain ne soit très-digne de foi (3).

On a fait à Davila un autre reproche, souvent adressé à Tacite et à tous les historiens qui l'ont imité : c'est d'avoir quelquefois trop cherché la vérité, ou plutôt un certain genre de vérité qui

---

(1) Girard, *Histoire de la vie du duc d'Épernon*, etc., Paris, 1730, in-4°, page 54 et suivantes.

(2) Voyez ce qu'il dit du légat Morosini, *Dictionnaire hist. et crit.*, t. III, art. *Guise*, Henri de Lorraine, n. (b); du ministre *du Rosier*, t. IV, n. (a); et de Marguerite, Reine de Navarre, t. V, art. *Usson*, n. (d).

(3) N. s. art. *Usson*.

échappe aux historiens vulgaires. Dans la recherche des faits, et surtout dans l'examen de leurs causes, il y a sans doute des bornes qu'il ne faudrait pas outre-passer. Peut-être qu'habitué à voir partout cet esprit de dissimulation qui dominait alors la cour de Catherine de Médicis et des princes, ses fils, Davila sentit-il la nécessité d'apprendre un art qu'il abhorrait, et de surprendre dans la physionomie et le maintien de ces personnages et de leurs courtisans, leurs sentimens et leurs desseins les plus secrets. Fénelon, non-seulement regardait ce moyen comme tout-à-fait inefficace : il disait même à cet égard que l'historien qui avance des choses qu'il ne peut pas savoir, nous fait douter même de celles qu'il sait (1). Mais Fénelon n'apprit jamais le langage des courtisans, et par conséquent il n'aurait pas réussi à peindre la cour de son temps, comme Davila a peint celle de Charles IX, de Henri III et de Catherine leur mère. Si Davila s'est quelquefois trompé, il a souvent pénétré les intentions les plus secrètes, et les causes les plus éloignées des événemens.

On a trouvé, au surplus, cette histoire aussi supérieure, pour la forme, à celle de Guicciardini, que celle-ci l'est, pour le style, à celle de Davila (2).

---

(1) *Réflexions sur la grammaire*, etc., page 137.

(2) Voyez Zéno, dans les *Mémoires historiques* cités ci-devant.

La marche de ce dernier, dans sa narration, est noble, et toujours animée d'un intérêt qui augmente jusqu'à la fin. Il ne se traîne pas, comme Guicciardini et la plupart de ses imitateurs, dans des descriptions et des détails de nulle importance. Il cherche, il choisit les faits et les circonstances les plus dignes d'attention, ou les plus nécessaires, pour expliquer les événemens qui vont se développer. Il les peint tous avec les couleurs qui leur sont propres : il en résulte un style rempli d'idées, habilement fondues dans le tissu général de la narration. Malgré ces qualités essentielles, on ne lui trouve pas cette élégance qui faisait le mérite des historiens florentins du XVIe siècle. Il lui échappe même de temps en temps quelques incorrections dans la diction. Nous pensons cependant que tout historien qui aurait les défauts et les qualités de Davila, serait préférable à celui qui n'aurait ni les uns, ni les autres.

Tandis que Davila semblait s'être placé au premier rang parmi les historiens de ce siècle, deux autres écrivains, rivalisant entre eux, s'efforçaient de l'en faire descendre : c'étaient Guy Bentivoglio, et ce P. Strada, qui a déjà figuré parmi les rhéteurs. Ils traitèrent, tous les deux à la fois, le même sujet ; et publièrent, dans la même année, l'histoire des guerres civiles de Flandre, deux ans après la publication de celle de Davila, avec laquelle elle a beaucoup de rapports. D'au-

tres Italiens, tels que Pompée Giustiniani, Gabriel Nicoletti et Pierre François Piévi, essayèrent, dans le même siècle, de rédiger la même histoire ; mais la médiocrité de ces auteurs, et la supériorité incontestable de Bentivoglio et de Strada, nous forcent de ne nous occuper que de ces deux derniers.

Bentivoglio, issu d'une des familles les plus nobles de Bologne et d'Italie, naquit à Ferrare, en 1579. Il n'avait pas encore terminé ses études, qu'il donna une preuve de son adresse et de son esprit, et sut fixer la fortune, au moment où elle paraissait le plus contraire à sa famille. Le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII et général de la Sainte-Eglise romaine, était venu à Ferrare pour dépouiller de son héritage César d'Este, regardé par le pape comme fils illégitime du duc Alphonse, et par conséquent comme indigne d'hériter de son père. Le marquis Hippolyte Bentivoglio, frère aîné de Gui, avait défendu la cause de son prince, dont il était général, et c'en fut assez pour lui attirer, comme à César d'Este, la colère d'Aldobrandini et du pape. Gui bien jeune encore, mais plus adroit que son frère, se trouvant à Padoue, se rendit aussitôt à Ferrare, auprès du cardinal, et sut négocier avec un tel succès, que son frère embrassa les intérêts de la cour romaine, et que le cardinal prit sa famille sous sa protection. Le pape le nomma en même temps son camerier secret, et lui permit d'ache-

ver ses études à Padoue, de se rendre ensuite à Rome pour s'y perfectionner. Bentivoglio avait appris les belles-lettres sous Antoine Riccobini, et la géométrie sous Galilée; il étudia la jurisprudence sous Charles Salice; prit le bonnet de docteur, et se fit bientôt distinguer parmi les talens qui brillaient à la cour de Rome. Paul V le nomma bientôt son référendaire, archevêque de Rhodes, et nonce apostolique, d'abord en Flandre, et ensuite en France. Cette double mission, remplie dans les temps les plus difficiles avec beaucoup de succès, lui mérita le chapeau de cardinal, et le titre de protecteur de la France à Rome. Il devint, en cette qualité, le confident le plus intime d'Urbain VIII. Après la mort de ce pape, il était, dit-on, désigné pour son successeur; mais à peine entré au conclave, en 1644, il fut supris par la mort.

On ne saurait apprécier en lui l'homme de lettres sans le reconnaître, en même temps pour l'un des ministres les plus adroits de la cour de Rome. Il s'était lié d'amitié avec les cardinaux Baronio, Antoniano et Bellarmino: il professa les mêmes maximes, et consacra ses talens et ses connaissances aux intérêts de l'Eglise romaine ; mais il eut, ce dont manquaient ces trois cardinaux, cette douceur et cette élégance de manières, cette souplesse de caractère qui sait composer avec les circonstances difficiles, et s'interposer entre les partis les plus opposés. Souvent il ob-

tenait ce qu'il désirait, par un air de simplicité qui, malgré la finesse et la vivacité de ses regards, attirait la confiance de ceux mêmes qui devaient le plus se tenir en garde contre lui. Tout en travaillant dans les intérêts de sa cour, il semblait ne s'occuper que de ceux d'autrui : on l'eût pris quelquefois pour tout autre qu'un courtisan, et surtout pour un théologien. Bentivoglio nous a laissé lui-même un portrait fidèle de son caractère, dans les *Mémoires* qu'il rédigea vers la fin de sa vie, et qu'on imprima quatre ans après sa mort (1). Quoique cardinal et au moment de se voir pape, il ne craint pas d'avancer que l'intérêt spirituel de l'église de Jésus-Christ est toujours préférable aux intérêts de la cour de Rome (2); ce n'est cependant que de ces derniers qu'il s'occupe spécialement. S'il reproche parfois des vices aux ecclésiastiques, il le fait parce qu'il craint qu'ils ne ternissent l'éclat de leur dignité; comme s'il fallait, selon lui, tenir moins à être vertueux, qu'à le paraître! Ainsi il réprouve la conduite de quelques cardinaux, ses collègues; il ose dire, en parlant du cardinal Montalto, que souvent on cherche la véracité à Rome, et qu'on l'y trouve très-rarement (3). Il se souvient de Galilée, son

---

(1) *Memorie, ovvero Diario del cardinal Bentivoglio*, Amsterdam, 1648, in-8°.

(2) *Memorie*, édition de Milan, 1807, lib. I, c. V, p. 57 et c. VI, p. 89.

(3 Ibid. ch. VI; page 92.

ancien précepteur, et, tout en avouant qu'en qualité d'inquisiteur général, il avait tâché de le favoriser dans son procès autant que possible, il ne laisse pas de condamner sa doctrine et son imprudence (1). Mais ce qui caractérise surtout son esprit, c'est sa remarque au sujet du cardinal Antoine-Marie Salviati : ce cardinal était nonce en France lors de la Saint-Barthélemi, à laquelle il prit part comme confident de Catherine de Médicis. Le cardinal Bentivogio, se rappelant cette nuit exécrable, semble se plaindre de ce qu'elle ne suffit pas pour arrêter autant qu'il le fallait l'audace et la fureur des huguenots (2): comme s'il eût été nécessaire de détruire ce qui en restait, pour le triomphe de l'église catholique!

On apprend dans ces Mémoires, à connaître non-seulement la manière de penser de l'auteur, mais aussi les études graves et suivies qu'il fit pour se disposer à écrire son histoire. Il avait pris du goût pour ce genre de connaissances pendant qu'il étudiait à Padoue; c'est dans la lecture des historiens classiques qu'il trouvait ses délices et sa principale instruction; et c'est vers ce but que dpuis lors il dirigea ses autres études (3). Cette

(1) Ibid., ch. IX, page 151.

(2) Ibid., ch. VI, page 74.

(3) Ibid., ch. I, page 2.

passion ne l'abandonna jamais au milieu de la cour de Rome et des distractions de sa carrière diplomatique. Il s'exerça dans la géographie et dans la lecture de Tacite, sous la direction de Trajan Boccalini; il reçut des leçons de deux historiens, le cardinal Bavonio, et surtout le P. Maffei, déjà célèbre par son histoire latine des Indes, et qui logeait comme lui au Vatican. Il rappelle ses entretiens avec ce vieillard respectable, à qui il lisait souvent ses compositions, et dont il recevait en retour des conseils et des avertissemens. Fort instruit dans son art, et cherchant l'occasion de l'exercer, dès qu'il fut en Flandre, et qu'il se vit en état de connaître cette révolution qui faisait encore l'étonnement de l'Europe, il conçut le dessein d'en rédiger l'histoire. Il demeura neuf ans en Flandre et cinq ans en France, en qualité de nonce, et eut tout le temps et tous les moyens nécessaires pour se mettre au fait des événemens les plus importans. Il visita les villes et les endroits illustrés par quelques faits d'armes ou d'autres événemens remarquables. « En parcou-
» rant ces lieux historiques, écrivait-il en fré-
» missant d'horreur, j'ai peut-être souvent foulé
» aux pieds les os d'Alexandre, mon frère, et de
» Cornélius, mon neveu, sur cette terre ensan-
» glantée qui servit de théâtre à la mémorable
» journée de Newport (1). » Enfin il voulut con-

(1) Voyez les *Lettere*.

naître l'esprit des deux nations et les ressorts les plus efficaces de leurs gouvernemens, et il donna en ce genre une preuve de ses connaissances dans les relations de ses deux nonciatures (1).

Celle de sa nonciature en Flandre est divisée en trois livres. Dans le premier, il décrit la situation géographique de chaque province de cet état, leurs ressources et les mœurs de leurs habitans; leur gouvernement général et particulier, l'état de leurs forces terrestres et maritimes, leurs revenus, leurs dépenses, etc. La deuxième retrace rapidement la guerre qui à cette époque eut lieu en Flandre; son origine, ses progrès, et le résultat de sa révolution. Il y trace avec assez de talent les portraits du prince d'Orange, de Marguerite de Parme, du duc d'Albe, du duc de Parme, du marquis Spinosa et d'autres personnages, acteurs principaux dans cette guerre qui, pendant quarante ans, étonna l'Europe par ses accidens et par ses conséquences. Le portrait du comte Maurice, dans le troisième livre, est encore mieux tracé. L'auteur relève ses qualités, surtout sa prévoyance et sa circonspection, que Henri IV taxait de timidité (2). Il in-

---

(1) *Relazioni del cardinal Bentivoglio, in tempo delle sue nunziature di Fiandra e di Francia*, etc. Anvers, 1629, in-4°. On les a traduites en français, Paris, 1642, in-4°; et en anglais, Londres, 1652, in-f°.

(2) *Relazione delle Provincie Unite di Fiandra;* page 93.

dique les rapports que la nouvelle république, dans l'état actuel des choses, entretenait avec les autres puissances de l'Europe. Il examine enfin si cette république pouvait durer long-temps; problème qui n'était pas de simple curiosité pour un théologien romain; et malgré les préjugés de son école, il ne manque pas de remarquer qu'aucune passion n'exerce un plus grand empire sur les hommes, que l'amour de la liberté; et que cette passion a dominé les peuples du Nord, et surtout les peuples anciens et modernes de la Hollande, plus que tous les autres. Il compare même le prince d'Orange à ce Claudius Civilis, ancien chef des Bataves, qui entreprit contre les Romains ce que le prince d'Orange venait d'exécuter contre les Espagnols. D'après ces faits et ces observations, il croyait très-difficile de déraciner du cœur des Flamands cet amour invétéré de la liberté qui leur était si naturel. D'ailleurs la nouvelle forme de gouvernement qu'ils s'étaient donnée, n'offrait, selon lui, rien qui pût nourrir les espérances de leurs ennemis, et l'aspect des choses, tant dans l'intérieur qu'à l'extérieur, lui en faisait pressentir la durée. Néanmoins, malgré ses calculs et ses pressentimens, il ne désespérait pas de voir ces nouveaux républicains, comme tous les peuples jadis libres, retomber insensiblement dans la servitude. Tous les rois, dit-il, ne furent que des chefs de république, et non des maîtres absolus de royaumes. Ils ne du-

rent ce privilége qu'à une longue patience et à beaucoup d'adresse. Au milieu de ces considérations peu communes, Bentivoglio cherchait à se consoler, lui et ses partisans, en réfléchissant que les peuples, quoique naturellement libres et indépendans, se disposent et s'accoutument peu à peu à une obéissance complète, comme les plantes et l'homme lui-même s'habituent à végéter et à vivre sur un sol et sous un climat qui ne sont pas les leurs. Il pensait même que cette habitude devenait si forte, qu'il était presque impossible que la tendance à la liberté pût réveiller les peuples de la France et de l'Espagne, et leur faire désirer les formes primitives de leurs gouvernemens, dont ils avaient perdu le souvenir (1). Enfin, il propose des moyens propres à rappeler les Flamands à l'état monarchique. Il espère beaucoup des élémens de discorde qui divisaient leurs provinces, et néanmoins il recommande qu'on respecte et ménage toujours l'indépendance et les institutions du pays. Cette relation est suivie de plusieurs autres non moins remarquables par les observations et les renseignemens que présente l'auteur sur cette époque si riche en événemens. Il rend compte du caractère et des mœurs de l'archiduc Albert et d'Isabelle, sa femme; de l'état de leurs provinces, de leur cour et de leurs mi-

(1) Ibid., ch. VII, page 118 et suivantes.

nistres; de leurs relations extérieures, et surtout des états limitrophes tels que l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Si l'on ne retrouve pas dans les *Relations* de Bentivoglio l'esprit que Machiavelli avait mis dans les siennes, on ne peut contester à l'auteur ce degré de pénétration et de sagacité qui le rendit l'un des ministres diplomatiques les plus habiles de son époque, et qui le fait encore distinguer de nos jours. Mais la plus grande preuve qu'il nous ait laissée de son mérite, comme écrivain politique, est son histoire de la guerre de Flandre (1), qu'on a souvent réimprimée et traduite en français, en espagnol et en anglais.

Cette histoire est divisée en trois parties qui comprennent vingt-quatre livres, et embrassent une période de quarante-huit ans, depuis 1559, jusqu'en 1607. La révolution de Flandre, aussi étonnante que les guerres civiles de France, par les causes qui l'amenèrent et les circonstances qui l'accompagnèrent, le fut encore plus par les effets inattendus qu'elle produisit en Europe. Elle était justifiée par l'oppression civile et religieuse qui la fit éclater : elle commande encore

(1) *Della guerra di Fiandra.* Elle fut imprimée à plusieurs reprises à Cologne ou plutôt à Rome, en 1632, 1633, 1636 et 1639. in-4. On a fait de cette histoire deux traductions en français. On reproche à l'auteur de la seconde d'avoir parfois altéré le texte par excès de nationalité.

l'intérêt et l'admiration, par les personnages qui la dirigèrent, et par le changement politique qui en résulta en faveur des Flamands. C'est alors que l'on vit, d'un côté, l'hypocrisie de la cour de Madrid épuiser tous les moyens de la perfidie; l'orgueil et la férocité d'un duc d'Albe, qui mérita du pape l'estoc et le chapeau bénits, pour avoir livré au bourreau dix-huit mille victimes; la bravoure d'un Alexandre Farnèse et de tant d'autres héros qui servaient la cause de la sainte inquisition; et de l'autre côté, d'autres personnages, non moins intrépides, mais plus estimables, et surtout le prince d'Orange, affrontant tous les dangers et la mort même, pour soutenir leur liberté de conscience et pour revendiquer leurs droits. Du milieu de cette lutte longue et sanglante, sort et s'élève une république qui, à l'exemple de la république helvétique, montre à l'Europe étonnée ce que peut un peuple qui sent le prix et le besoin de la liberté.

Tel est le sujet brillant de l'histoire dont nous rendons compte. Le plan, la marche et les formes qu'a suivis l'historien prouvent sans doute combien il connaissait l'art qu'il avait si longtemps étudié. Il a, sans contredit, des qualités qui le placent au rang des historiens les plus estimés; il ne faut cependant pas croire, avec l'abbé Legendre, que Bentivoglio surpasse tous les historiens modernes, et égale les historiens

anciens les plus distingués (1). Ce qui le fit le plus remarquer, parmi ses contemporains, ce furent l'élégance et la correction de son style, qu'il affecte même trop quelquefois de polir et d'épurer. Il recherche l'harmonie avec tant de soin, que souvent il emploie de ces mots qu'on appelle de remplissage, et qui, n'exprimant presque rien, ne servent qu'à relever ou arrondir une période (2). On lui reproche aussi quelques arguties et des antithèses qu'il aurait dû éviter. A cette affectation près, il manie sa langue avec une grande habileté; et on le désigne, sous ce rapport, comme l'un des meilleurs écrivains de l'époque.

Quant au fond de son histoire, il expose tous les événemens de cette révolution et leurs circonstances les plus remarquables, mais toujours de manière à ne nuire ni aux principes, ni aux intérêts de la cour de Rome. Il est véridique autant que peut l'être un historien à qui il n'est pas permis de professer les maximes des peuples dont il écrit l'histoire. Il avoue toutefois que la religion servait de prétexte et de moyens aux intérêts privés de tous les partis, soit catholiques, soit réformés (3). Mais au milieu des vérités qui

---

(1) Voyez *Histoire de France.*
(2) Pallavicino; *Trattato dello stile*, ch. V, n. 9.
(3) Ibid., I, page 21.

lui échappent de temps en temps, il ne cesse jamais d'exalter le zèle et les pieuses intentions de Philippe II, qui préférait, dit-il, être dépouillé de tous ses royaumes, plutôt que de les posséder infectés d'hérésie (1). Il justifie partout les moyens de rigueur employés contre les hérétiques et les républicains; et, tout en décrivant les faits, il les juge comme il jugeait la doctrine de Galilée, c'est-à-dire en inquisiteur romain. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait trouvé nombre d'adversaires parmi les protestans, qui, dominés par un esprit contraire, gardèrent de même peu de mesure dans leurs critiques. Mais en des temps plus paisibles, on a mieux apprécié son juste mérite, et, sans adopter sa façon de penser, on a reconnu son exactitude et sa précision dans le récit des faits. Leclerc lui-même ne dédaigna pas de profiter de l'histoire de Bentivoglio pour rédiger la sienne (2). La seule chose qu'on lui reproche, d'après l'observation de Gravina, c'est de manquer de profondeur, et de ne pas assez pénétrer dans les conseils secrets; ce qu'on attribue cependant plutôt à la réserve qu'à l'ignorance (3).

Quoique l'on ait souvent exagéré les qualités et les défauts de cette histoire, elle est, à plusieurs

---

(1) Ibid. page 31.
(2) *Bibliothèque ancienne et moderne*, t. XVIII, page 358.
(3) *Regolamento degli studi di nobile donna*, N° XVIII.

égards, de beaucoup supérieure à celle du P. Strada.

L'histoire de Strada comprend vingt livres, divisés en deux décades, dont la première parut en 1632, trente ans après qu'on l'eut annoncée; et la seconde quinze ans après la première (1). L'auteur commence sa narration à l'abdication de Charles-Quint, et la conduit jusqu'à la reddition de Rhinsberg, en 1590. Il débute par avouer que, plus occupé, dans le cloître, des anciens temps, que des intérêts de son siècle, il n'a pas voulu dérober au public les renseignemens qu'il avait puisés dans des mémoires et des documens authentiques que sa position ou le hasard lui avaient présentés. Il dit même (et cet aveu doit étonner dans un jésuite) qu'on n'osait plus parler le langage de la vérité, dans un temps, où les écrivains, ne cherchant qu'à plaire aux grands, semblaient ne faire consister la vertu que dans la complaisance et dans la flatterie. Il assure que, quant à lui, il n'est sous la dépendance d'aucun prince; et que sa conscience, qu'il interroge dans toutes les circonstances, n'a été achetée par aucune faveur; et il prie ses lecteurs d'apporter, à la lecture de son histoire, le même esprit d'impartialité qu'ils attendent de lui (2). Nous lui ac-

(1) *De Bello Belgico, decades duæ*, Rome, 1632 et 1647, 2 vol. in-fol.

(2) Livre I.

cordons volontiers, contre l'avis du cardinal Bentivoglio (1), qu'il ne jouissait d'aucune pension, et qu'il ne s'est pas laissé influencer par la maison des Farnèse, lors même qu'il parle avec trop d'enthousiasme du prince de Parme, et de Marguerite d'Autriche; mais comment pourrait-il nous persuader que théologien, romain, comme Bentiviglio, et de plus jésuite, il n'a pas eu les mêmes préventions et le même esprit? Voyons maintenant ce que pense de lui Bentivoglio lui-même.

Ce critique entreprend de démontrer que l'histoire du P. Strada, malgré le long travail qu'elle lui avait coûté, était moins propre à instruire ses lecteurs qu'à exercer des écoliers de rhétorique; il lui reproche même de n'avoir pas observé les préceptes de l'art qu'il avait si bien enseigné, et de s'écarter trop souvent de son chemin, pour se livrer à une foule de digressions, tantôt sur les personnes, tantôt sur les choses; au point que l'on dirait volontiers que le titre de l'ouvrage ne répond guère au sujet, ou que le sujet ne fournit pas assez de matière pour achever l'ouvrage. Ainsi, il condamne les longues biographies de Charles-Quint, de la duchesse de Parme, du prince d'Orange, du duc d'Albe, de don Carlos, d'Octave Farnèse, etc., que Strada prend la

(1) *Memorie*, page 170.

peine de nous étaler, toutes les fois que l'occasion s'en présente. Il les trouve si différentes de celles que T. Live et Salluste ont insérées dans leurs histoires, et surtout des portraits tracés par Tacite, qu'il ne se fait pas scrupule de regarder l'ouvrage du P. Strada plutôt comme une suite de biographies déplacées, que comme une histoire bien ordonnée. En condamnant de pareilles digressions sur les choses, il n'approuve que celles qui sont essentiellement nécessaires à la narration principale. Il trouve celles du P. Strada, encore plus longues et plus hors de propos que les deux exordes de Salluste, que Strada cite comme exemples de digressions bien placées; il rappelle celle de Tacite sur la nation juive et sur Jérusalem, au moment où cette ville va être détruite par Titus; il ajoute même que T. Live et Q. Curce sont à cet égard, encore plus précis que Tacite; et que, si l'on croit pouvoir citer l'exemple de Polybe, on doit remarquer que cet écrivain, loin de faire l'histoire de la république romaine, n'a voulu donner à son sujet que des leçons philosophiques ou des commentaires.

Strada, au dire de Bentivoglio, tombe aussi dans le défaut encore plus grave de se livrer trop souvent à des détails et à des minuties qui ne sont d'aucun intérêt; de ce genre est sans doute ce qu'il raconte des noms donnés à quelques pièces d'artillerie, et qu'on avait empruntés des notes de la gamme. Ce qui lui paraît encore moins par-

donnable, c'est d'avoir donné une grande importance à de petits faits d'armes, tels que le combat d'Austerwel, la reddition de Limbourg, et celle de Valenciennes; tandis qu'il néglige les événemens les plus dignes d'attention, la prise de Harlem, par exemple, les siéges de Mons et de Leyde, etc. Cet historien lui semble aussi prodigue d'ornemens et de figures de rhétorique, que pauvre en considérations politiques, et capables de contribuer à l'instruction des lecteurs. Bentivoglio pense même que des religieux renfermés, comme le P. Strada et le P. Maffei, dans leurs écoles et dans leurs cloîtres, ne peuvent jamais exceller dans ce genre de composition. Enfin, il conclut qu'on devrait regarder le P. Strada plutôt comme un rhéteur, que comme un historien; et que, si son histoire passe à la postérité, elle devra cet avantage à la pureté du style et à la beauté des détails, plutôt qu'à l'intérêt du plan et à la profondeur des pensées.

Ainsi s'exprime Bentivoglio, sur l'ouvrage du P. Strada. Quoique très-sévère, cette critique présente des observation fines et judicieuses; et, lors même qu'on reconnaîtrait, avec Tiraboschi (1), qu'elle a été dictée par un certain esprit de rivalité, il n'est pas moins vrai que les défauts que Bentivoglio vient de signa-

---

(1) *Loc. cit.*, page 417.

ler s'y font plus ou moins remarquer; ce qui ne nous empêche pas cependant de placer Strada et son critique au rang des écrivains les plus distingués de ce siècle.

CHAPITRE VI.

Etude de l'antiquité par ses monumens. — Classification des savans italiens, spécialement livrés à ce genre d'études. — Inconvéniens et abus de cette science.—Fraudes pieuses. —Piéges tendus à la crédulité publique. — Antiquaires célèbres en Italie à cette époque. — Stocchi.—Mirabella. —Bellori. —Falconieri. — Mezzabarba. — Fabretti. — La critique des monumens appliquée aux chartes et aux vieilles chroniques. — Antiquités ecclésiastiques expliquées avec plus ou moins de bonheur et de succès. — Savans distingués en ce genre. — Lancelotti. — Son *Hoggidi*. — Ferrari. — Scacchi. — Le cardinal Bona. — Ciampini.—Études chronologiques. — Bianchini, astronome et chronologue célèbre. — Le cardinal Noris. — Marche et progrès des connaissances géographiques, au XVII[e] siècle.

La critique n'est pas toujours une science de mots qui se borne à des observations purement littéraires, sur les beautés ou les défauts des auteurs soumis à sa censure. Elle étend plus loin quelquefois l'importance et l'utilité de ses recherches : elle interroge avec une scrupuleuse fidélité les monumens de l'antiquité savante, en dissipe, en éclaircit du moins les ténèbres ; et lors même qu'elle n'arrive pas à la

certitude, s'arrête où commence un doute judicieux. Plusieurs savans s'étaient déjà adonnés, pendant le XVIe siècle, à ces sortes de recherches : les uns corrigeaient et expliquaient les anciens textes; les autres interprétaient les médailles, les inscriptions, dans l'intention, commune à tous, de vérifier et de constater les faits, les opinions, les usages des temps et des lieux qu'on n'avait pas encore assez étudiés. Pendant le XVIIe siècle, les Italiens continuèrent cette étude qui produisit des résultats encore plus importans. Les médailles, les inscriptions, les textes, les manuscrits, les objets d'art, tout rentra dans le domaine de cette critique. Il est vrai qu'à force de l'étendre, elle s'y égara quelquefois dans des recherches trop minutieuses ; mais elle n'en acquit pas moins l'habitude de discerner les vrais monumens ; des monumens supposés, de les débarrasser de tout ce que l'imposture et l'ignorance y avaient ajouté, et de les faire servir à rétablir la vérité historique, partout où elle était sensiblement altérée.

Nous placerons ceux qui se sont livrés à ce genre spécial de recherches dans la classe des *antiquaires;* et, distinguant parmi la foule ceux qui se sont le plus illustrés dans la carrière, nous tâcherons en même temps d'indiquer les moyens par lesquels la critique s'est insensiblement perfectionnée. Privée des lumières de cet art qui nous apprend à séparer le vrai du faux, l'histoire

se trouvait encore défigurée par des fables et des contes plus ou moins grossiers, dont les imposteurs profitaient pour ajouter de nouveaux mensonges aux altérations inévitables de la tradition. Souvent même la bizarrerie de quelques esprits se réunit à la spéculation des uns et à la superstition des autres, pour insulter à la crédulité du public. Nous ne parlerons pas ici des *fraudes pieuses*, si long-temps adoptées, au grand scandale de la religion; mais nous ne manquerons pas de signaler ce qui appartient à l'imposture littéraire. Pour donner plus de crédit à ces mensonges imprimés, on fabriquait des chroniques, des médailles, des inscriptions et d'autres monumens semblables. On sait ce qu'entreprit vers la fin du xve siècle, Anius de Viterbe, pour faire passer ses fables, et ajouter encore celles de l'histoire ancienne. Cet esprit de bizarrerie continua dans les siècles suivans; et le xviie eut aussi ses fables, et ses inventions.

Un certain Curzio Inghirami, né à Volterre, en 1614, voulut se faire une réputation littéraire en publiant des monumens historiques par lesquels il annonçait une révolution totale dans l'histoire romaine des premiers siècles (1). C'étaient

(1) *Ethruscarum antiquitatum fragmenta, quibus urbis Romanæ aliarumque gentium primordia, mores et res gestæ indicantur, Curtio Inghiramio reperta, Scornelli propè Volterram;* Francfort, 1637, in-fol.

de prétendus fragmens d'antiquités étrusques qu'il assurait avoir découverts auprès de Volterre, en 1637. L'auteur fit tous ses efforts pour accréditer cette découverte prétendue. On continua de fouiller l'endroit indiqué ; l'on trouva encore d'autres fragmens, entre autres une espèce de chronique écrite par un certain Prosper Fésulanus, soixante ans avant l'ère vulgaire. On n'en révoqua pas moins en doute l'authenticité de ces fragmens ; cependant quelques critiques italiens ont accusé le jeune auteur de crédulité, plutôt que d'imposture. Quoi qu'il en soit, il mourut en 1655, à l'âge de quarante et un ans, sans avoir pu justifier ni ses monumens, ni sa bonne foi.

Ce genre d'imposture se reproduisit souvent en matière plus grave encore : Ferdinand Stocchi, né en 1599, d'une famille noble de Cosence, en Calabre, après avoir fait de grands progrès dans la carrière des sciences, entreprit de prouver lui-même combien il est facile de tromper les hommes à certains égards. C'est ainsi qu'il inventa et fit circuler dans le public la chose du monde à laquelle il croyait le moins : des prophéties, des miracles, et d'autres semblables rêveries. Une de ses inventions, la plus remarquable par sa combinaison et par ses suites, fut d'avoir tiré d'anciennes chroniques l'histoire d'un saint prophète nommé Jean Calas,

qui, après avoir long-temps combattu en Asie, au temps des Croisades, vint mourir dans la Calabre et fut enterré près de Cosence. Stocchi avait préparé et même imprimé tous les documens nécessaires pour accréditer sa fable, auprès surtout d'une famille à laquelle appartenait, disait-il, ce héros chrétien, inconnu jusqu'alors, et qu'il faisait descendre de la maison impériale de Souabe. Il alla plus loin : il voulut trouver les restes de ce bienheureux prophète. A cet effet, il enfouit, dit-on, les os d'un âne dans un endroit désigné : ensuite il fit faire des recherches et consulta ses chroniques, pour connaître les circonstances de la sépulture; et, grâce à cet artifice, on parvint à découvrir les reliques du nouveau saint: elles furent solennellement transportées par l'évêque et les chanoines de la métropole, dans une chapelle particulière, et exposées à la vénération des fidèles. Elles le seraient probablement encore, si après la mort de Stocchi, arrivée en 1661, l'un de ses complices, se voyant près de mourir, n'eût révélé l'imposture. Nous n'eussions pas rappelé cette fable grossièrement ridicule, si l'on n'avait cherché à l'accréditer depuis, dans une histoire des princes de Souabe, pendant la conquête des royaumes de Naples et de Sicile, par Henri VI.

On trouve la vie de Jean Calas, tirée d'anciens manuscrits, les uns inédits, les autres imprimés. Tous ces écrits apocryphes furent prohibés par

la congrégation du Saint-Office, en 1680 (1).

Vincent Mirabella, de Syracuse, mort en 1624, entreprit, vers le commencement de ce siècle, de faire servir les anciennes médailles à déterminer le plan et la situation de sa ville natale (2). Ce qu'il essaya pour Syracuse Philippe Paruta, mort en 1629, le fit en même temps, pour toute la Sicile (3). Son ouvrage fut successivement corrigé et augmenté par Léonard Agostini, et par le prince de Torremuzza. Jérôme Aléandro, descendant de la même famille que le cardinal de ce nom, fleurit à la même époque, et fut encore plus savant que ceux de ses contemporains que nous venons de citer.

Alexandre était né à la Motte, dans le Frioul, en 1574; il fit ses études à Padoue, et annonça d'abord tant d'esprit, et de goût pour la poésie latine et italienne, que Baillet n'hésita pas à le mettre au nombre des *enfans célèbres par leurs études* (4). Il n'avait que seize ans, lorsqu'il composa en italien, à l'instar de David, ses *larmes de*

---

(1) Voyez le mémoire *Degli scrittori Cosentini*, *di Salvatore Spiriti*, pages 150 et suivantes.

(2) *Dichiarazione della pianta delle antiche Syracuse*, Naples, 1613.

(3) *La Sicilia descritta con medaigle*, Palerme, 1612.

(4) Num. 63, page 188.

pénitence (1); et à l'âge de dix-neuf, il publia une imitation des psaumes pénitentiaux en vers élégiaques (2). Un commentaire qu'il publia au commencement de ce siècle, sur les *Fragmens des Institutes* du jurisconsulte Caïus (3), fut l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur. Estimé pour la variété de ses connaissances, il fut d'abord admis au service du cardinal Octave Bandini, en qualité de secrétaire, et passa ensuite à celui du cardinal François Barberini, neveu d'Urbain VIII, qui l'amena avec lui en France. Il se lia avec plusieurs savans français, et voulut concilier les plaisirs de la table et ceux de l'étude. Son estomac succomba en peu de temps à ce régime peu régulier; après une longue maladie, il mourut en 1629, à l'âge de cinquante-cinq ans, généralement regretté par les savans et les littérateurs de son temps. Il a laissé divers ouvrages, tant inédits qu'imprimés; mais celui qui lui a fait le plus de réputation, est son explication des divers symboles qui entourent l'image du soleil, dans une ancienne table de marbre, et celle des cachets de

---

(1) *Le lagrime di penitenza ad imitatione, de' sette Salmi penitenziali*; Rome, 1623, in-8°.

(2) *Psalmi pœnitentiales, versibus elegiacis, expressi*, Trevise, 1593, in-4.

(3) *Caii veteris jurisconsulti Institutionum fragmenta, cum commentario*, Venise, 1660, in-4°.

la ceinture ancienne d'une statue, aussi de marbre(1). On a surtout apprécié, dans cet antiquaire, la précision et la clarté du style, qui ajoutent un nouveau prix à ses connaissances. Un savant de l'époque, voulant signaler la confusion et l'embarras qu'il trouvait chez la plupart de ses confrères, assurait qu'en lisant les écrits du jeune Aléandro, il se croyait plus savant qu'il ne l'était, et aussi savant que lui (2).

A cet antiquaire, succéda François Angeloni, de Narni, qui fut suivi par Jean Pierre Bellori, son neveu maternel. Angeloni consacra sa vie entière à l'étude des antiquités. Il était parvenu à rassembler à Rome une collection d'objets d'arts, si riche en tout genre, qu'on l'appelait communément le *Musée romain*. L'ouvrage qui le fait encore distinguer parmi les antiquaires de ce siècle, est son *Histoire métallique des empereurs romains*, qu'il dédia à Louis XIII (3). L'auteur essuya cependant des critiques amères de la part de Tristan, antiquaire français, contre lequel Jean Pierre Bellori défendit la réputation litté-

---

(1) *Explicatio antiquæ tabulæ marmoreæ Solis effigie, simbolisque excultæ*, etc. Rome, 1616, in-4° ; et Paris 1617, in-4°, et *Explicatio sigillorum zonæ veterem statuam marmoream cingentis*. On trouve l'un et l'autre dans le trésor de Grœvius, t. V, page 702.

(2) J. N. *Erithrei Pinacotheca* I, p. 46.

(3) Rome, 1641, in-fol.

traire de son oncle et précepteur (1). Quelques années après, Angeloni entreprit de donner une édition plus correcte de son ouvrage; mais la mort le surprit en 1652. Bellori continua cette édition, et acquit ainsi une grande réputation, tout en soutenant celle de son oncle, qui l'avait lancé dans la carrière : il fit même une seconde édition, encore mieux corrigée (2) que la première.

Bellori naquit à Rome, en 1515. Il alla si loin dans ce genre de connaissances, que jeune encore il fut nommé bibliothécaire de la reine Christine, et honoré, par Clément X, du titre d'antiquaire de Rome; titre qu'aucun autre savant ne lui disputa de son temps. Il vécut toujours au milieu de ses monumens et de ses recherches. Mort en 1696, à l'âge de quatre-vingts ans, il avait eu le temps et les moyens de se former une collection d'antiquités, de dessins et d'estampes plus riche encore que celle de son oncle, et qui passa, après sa mort, au Musée de l'électeur de Brandebourg.

---

(1) *Il Bonino, owero Awertimenti storici al Tristano*, Rome, 1649.

(2) Sous le titre de l'*Istoria Augusta, da Giulio Cesare a Costantino il magno, illustrata da Francesco Angeloni;* Rome, 1685, in-fol. C'est là qu'on trouve un supplément des *revers des médailles*, tirées du cabinet de la reine Christine, et qui manquaient à la première édition.

Ce qui reste de plus honorable de lui, c'est le nombre de ses ouvrages, dont Mazuchelli a donné le catalogue, et qui composeraient une bibliothèque tout entière (1). Il est étonnant qu'un seul homme ait pu voir, examiner, et décrire un aussi grand nombre d'objets divers. A l'âge de vingt-cinq ans, il avait débuté par expliquer l'arc de Titus. Il commenta successivement des médailles d'Ephèse ; les anciennes pierres figurées de Léonard Agostini, quelques fragmens de l'ancienne Rome, les images des plus illustres philosophes, poètes, rhéteurs et auteurs anciens ; une statue symbolique de la déesse de Syrie ; les arcs des empereurs, les anciens tombeaux romains et étrusques qui se trouvent à Rome ; les peintures antiques que l'on voit dans cette ville, spécialement celles du tombeau des Nasons ; la colonne d'Antoine, et un choix des médailles les plus rares de la bibliothèque du cardinal Carpegna, ainsi que les anciennes lampes sépulcrales de Rome, gravées par Pierre-Santi Bartoli, et beaucoup d'inscriptions, de trophées, etc. Tels sont les objets curieux de la plupart de ses ouvrages. Il a aussi quelques traités qui roulent sur les beaux-arts et les anciens peintres ; nous en parlerons ailleurs. En général, Bellori se fit remarquer plutôt par l'étendue et

(1) *Loc. cit.*, art. *Bellori.*

la variété de ses connaissances, que par la justesse et la profondeur de ses idées.

Octave Falconieri aurait sans doute rivalisé de renommée avec Bellori, si la mort ne l'eût surpris au milieu de ses travaux, en 1676, à peine âgé de trente ans. Mais le peu d'ouvrages qu'il nous a laissés, montre assez toute l'étendue de la perte que l'art fit en lui. Il appartenait à une ancienne famille originaire de Florence. Les disciples de Galilée, surtout Laurent Magalotti, l'avaient arraché de bonne heure à l'école des péripatéticiens, dans laquelle il se trouvait. L'intérêt des sciences physiques ne le détourna pas de sa passion favorite, et il fut généralement considéré comme un des premiers antiquaires de son siècle. Nous lui devons la première édition de l'*Ancienne* Rome de Famien Nardini, qu'il enrichit de quelques remarques (1). Il y joignit deux mémoires, l'un sur la pyramide de C. Cestius, et l'autre sur une inscription tirée des ruines d'un mur antique. On trouve plusieurs de ces dissertations dans les *Antiquités grecques et romaines*, publiées par Grévius et Gronovius (2); mais l'ouvrage important que nous avons de lui,

(1) *Roma antica*, Rome, 1666, in-4°.

(2) Volume IV, des *Antiquités romaines et des antiquités grecques.*

dont le sujet était encore peu connu, c'est l'explication de ses *Inscriptions athlétiques* (1). On y trouve réimprimée sa dissertation sur une médaille d'Apamée, portant pour empreinte le déluge de Deucalion.

Nous ne pouvons nous dispenser de remarquer à cette occasion la singulière méprise d'Apostolo Zéno, dont l'autorité a séduit plusieurs autres biographes, et Tiraboschi lui-même (2). Falconieri avait aperçu dans cette médaille le déluge de Deucalion et Pyrrha, sauvés dans une barque, quoiqu'on y vît aussi une colombe, apportant un rameau, et les trois lettres N. O. E., gravées sur la barque. Le marquis Maffei, confirma les observations et la conjecture de Falconieri (3). On conçoit difficilement comment un critique aussi exact qu'Apostolo Zéno, a pu avancer que Falconieri n'y avait vu que le déluge de Noé, en prenant ces trois lettres pour le mot *Noé*, et non pour les trois dernières du mot *Apameon*, lues, suivant la manière orientale, de la droite à la gauche. Il suppose aussi que Falconieri avait lu les trois lettres *N O E*, détachées du mot *Apameon*, au-dessous, tandis qu'elles se trouvaient

(1) *Inscriptiones athleticæ*, Rome, 1668, in-4°.

(2) *Loc. cit.*, p. 380.

(3) *Osservazioni*, vol. VI.

sur le corps de la barque, et le mot entier *Apameon* au bas du revers de la médaille (1). Choqué du tort qu'on faisait à Falconieri et à Maffei, Ginguené s'est fait un devoir de le signaler (2). Nous avons imité son exemple pour rendre les critiques et les antiquaires plus réservés dans un genre de recherches où s'égarent souvent les critiques les plus éclairés.

Rome, grace à ses monumens et à son école, peut se glorifier d'avoir produit les antiquaires les plus distingués. Toutefois on en trouve de célèbres dans d'autres villes de l'Italie. François Mazzabarba, et Jean Antoine son fils, appartenaient à une famille noble de Pavie ; ils se seraient encore fait plus remarquer dans ce genre d'études, si la mort ne les eût enlevés de trop bonne heure. François, aidé, comme il l'avoue lui-même, des lumières du cardinal Noris, entreprit de rectifier et de compléter la série des médailles impériales, depuis Pompée jusqu'à l'empereur Héraclius, qu'Adolphe Occo avait publiée en 1600 (3). L'ouvrage de François Mezzabarba parut à Milan en 1683 (4), et l'auteur mourut en 1697,

(1) Voyez *Biographie Universelle*, art. Falconieri, T. XIV, page 129.

(2) *Loc. cit.*, page 375.

(3) Augsbourg.

(4) Il a été réimprimé à Milan, en 1730, par les soins d'Argellati.

à l'âge de cinquante-deux ans. Jean Antoine voulut aussi faire de l'ouvrage de son père ce que celui-ci avait fait de celui d'Occo; mais il fut surpris par la mort, en 1705, à l'âge de trente-cinq ans; quelques opuscules qu'il a laissés ont encore fait plus vivement sentir sa perte (1).

Nous pourrions citer ici plusieurs autres antiquaires, appartenant à différentes villes de l'Italie, qui s'attachèrent tous à expliquer diverses espèces de monumens. Jacques-Philippe Tommasini publia un recueil d'inscriptions de la ville de Padoue et de son territoire (2); il fut imité par Sertorius Orsato (3): Octave Rossi donna celles de Brescia (4), et Charles Malvasia celles de Bologne (5). On a même les médailles les plus rares de la grande Grèce, publiées par Prosper Parisio (6), ainsi que les *médailles impériales* du Musée Farnésien de Parme, publiées par les PP. Pedrusi et Piovene (7). Il faudrait rappeler aussi la collection des inscriptions de J. B. Doni, qui ne parut qu'au siècle suivant, et d'autres

(1) *Agellati, Biblioth. scriptor. Mediol.*, t. II, page 912.

(2) Padoue, 1649.

(3) *Monumenta Patavina*, et *Marmi eruditi*, Padoue, 1669. Voyez Tiraboschi, *loc. cit.*, page 377.

(4) *Memorie Bresciane*, Brescia.

(5) *Marmora Felsinea*, Bologne, 1690.

(6) Naples, 1683.

(7) Cette vaste collection comprend 10 vol.

recueils du même genre; mais hâtons-nous d'arriver à Raphaël Fabretti, qui éclipsa tous ses devanciers et ses contemporains, et qui n'a encore été surpassé par aucun de ses successeurs.

Fabretti, issu d'une famille noble, naquit en 1619 à Urbin, où il fit ses premières études. Il embrassa la carrière de la jurisprudence, mais les antiquités furent toujours son occupation la plus chère. Les divers emplois aussi honorables que lucratifs qu'il exerça, loin de le distraire de ses études favorites, lui fournirent au contraire les moyens de les cultiver avec plus d'ardeur. Il passa quelques temps en Espagne, voyagea en France et en Italie, et connut Ménage, Mabillon, Hardouin, Montfaucon. Ces voyages et ces intéressantes relations lui fournirent de nouvelles occasions de donner à la science des antiquités le degré de perfection qu'elle n'avait pas encore atteint, et qu'elle a conservé pendant le siècle suivant. Enfin, on le nomma préfet des cimetières et des Archives secrètes du château Saint-Ange; et dès lors il ne fut plus qu'antiquaire. Il visitait tous les endroits les moins connus du territoire de Rome, les villes et les campagnes voisines, cherchant partout des monumens et examinant et comparant ceux qu'il avait le bonheur de rencontrer. On prétendit même que son cheval, à force de le suivre dans ces sortes d'excursions, avait fini par contracter aussi le goût des antiquités; et que souvent il s'arrêtait de lui-même à la vue

de monumens que son maître n'avait pas remarqués. Quoi qu'il en soit de ce conte, il y a quelque chose de plus important à observer ici, c'est que Fabretti communiqua ses goûts ou plutôt sa passion à la plupart de ses contemporains. A son exemple, chaque amateur voulait posséder des inscriptions et d'autres monumens lapidaires. Fabretti en ornait sa maison paternelle d'Urbin, et sa maison de campagne, à mesure qu'on les exhumait des Catacombes de Rome. Après avoir laissé les preuves les plus incontestables de ses longues études et de son extrême sagacité, Fabretti mourut en 1700, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Le premier ouvrage qu'il publia concerne les anciens aqueducs des Romains (1). Il contient trois dissertations latines. L'auteur y présente la description de ces superbes ruines, dont l'aspect encore imposant éclairait une foule de questions sur la topographie du Latium. Il ne cesse d'indiquer les erreurs dans lesquelles étaient tombés plusieurs de ses devanciers, et même Gronovius. Ce dernier ne toléra pas ses reproches: il en résulta une dispute véhémente, dans laquelle les injures les plus triviales (2) ne furent épargnées ni de part ni d'autre.

(1) *De aquis et aquæductibus veteris Romæ*, Rome 1680.

(2) Gronovius, faisant allusion au nom de Fabretti, l'avait appelé *Faber Rusticus*: Rustre, paysan grossier. Celui-ci alla plus loin encore; il appela son adversaire *Grunovius*, ce qui se rapporte au grognement du porc.

Mais écartons ces souvenirs scandaleux pour ne rappeler que les services que ces deux hommes ont rendus à la science.

Fabretti publia ensuite son recueil d'*Observations sur la colonne Trajane* (1). On y trouve joints deux opuscules non moins intéressants, l'un sur la *Table Iliaque*, monument où sont représentés les événemens de la guerre et de la prise de Troie; et l'autre sur le canal souterrain du lac *Fucinus*, aujourd'hui de *Celano*. Son travail sur la colonne Trajane, soit qu'il corrige les estampes déjà publiées par l'Espagnol Alphonse Chaccon, soit qu'il rejette les explications insuffisantes de Bellori, renferme des leçons que l'on n'avait point encore données sur l'*Antiquité figurée*. C'est à lui qu'on doit cette méthode comparative, qui, rapprochant les monumens analogues ou relatifs au même objet, peut seule dissiper les ténèbres qui nous dérobent souvent les anciens monumens des arts. Pour donner plus de force à ses preuves ou à ses conjectures, Fabretti emploie souvent un nombre considérable d'inscriptions latines, pour la plupart inédites; ainsi il éclaircissait en même temps la paléographie latine, ou ce qu'on appelle plus proprement en Italie, l'*Antiquité lapidaire*.

Cette étude lui imposa un nouveau travail, qui

(1) *Syntagma de Columna Trajana*, Rome, 1683, in-fol.

fut l'occupation de sa vieillesse; il voulut enfin coordonner et publier (1) les quatre cent trente inscriptions, qui formaient sa collection; et il les distribua en huit classes, accompagnant chaque monument de remarques, d'explications lumineuses et d'un grand nombre d'autres inscriptions, relatives au sujet dont il s'agissait. Tout ce recueil présente plus de quatre mille six cents inscriptions, qui presque toutes paraissaient pour la première fois. E. Q. Visconti, le juge le plus compétent du mérite de Fabretti, et dont nous avons suivi les traces dans cet article (2), dit, sans crainte, que cet ouvrage est pour la science des inscriptions, ce qu'est celui de Spanheim sur l'*usage et l'excellence des médailles* (3). Il assure même que ce célèbre antiquaire n'a été surpassé par aucun de ceux qui ont suivi la même carrière pendant le XVIIIe siècle, si ce n'est par le célèbre Gaëtan Marini. On a aussi publié, après sa mort, un mémoire en italien, sur les erreurs qui se sont glissées dans l'ouvrage du P. Kircher sur la topographie du Latium (4). Nous passons sous silence quelques autres opuscules d'une

(1) Rome, 1699.

(2) Voyez le savant article de la *Biographie Universelle*, t. XIV.

(3) *De usu et præstantia numismatum.*

(4) On le trouve dans le troisième volume des *Dissertazioni dell' Accademia di Tortona*, page 221.

moindre importance et qui ne se rapportent pas aux antiquités.

Pendant que ces savans s'occupaient du soin d'éclaircir certains monumens, d'autres s'appliquaient à l'étude des coutumes, des usages des anciens, et particulièrement des Romains. On peut signaler divers traités de ce genre, tels que la *Rome antique* de Famien Nardini; *Rome dans tous ses états*, de Gaspard Alveri (1); et *Rome ancienne et moderne* d'Alexandre Donati (2). Laurent Pignoria, après avoir rassemblé une belle collection d'antiquités, essaia d'interpréter les hiéroglyphes égyptiens et surtout la fameuse table *Isiaque*. Il rechercha aussi les origines de Padoue; mais ce qui lui fit le plus d'honneur, ce fut son traité *de Servis*. Tiraboschi cite plusieurs autres antiquaires qui expliquèrent ou quelques lois ou quelques fêtes, ou les habits, les instrumens, ou quelques objets d'industrie (3). Divers sujets de cette nature furent traités par Dominique d'Aulisio, que nous avons déjà distingué parmi les jurisconsultes napolitains; et surtout par Octave Ferrari, qui se rendit si célèbre comme rhéteur (4). Ce dernier s'occupa spécialement des

---

(1) *La Roma in ogni stato*, Rome, 1664, in-fol.

(2) *Roma vetus et recens*. On le trouve dans les antiquités de Grévius.

(3) *Loc. cit.*, page 385.

(4) *De re vestiaria, libri septem*, Padoue, 1654, in-4°, avec figure.

habits des anciens (1), du laticlave ou robes des sénateurs romains, et des lampes sépulcrales employées par les juifs, les païens et les chrétiens (2). On prétendait encore à cette époque avoir trouvé de ces sortes de lampes, allumées dans quelques tombeaux anciens; Ferrari réfuta cette opinion, il traita aussi des mimes et des pantomimes (3), des bains, des gladiateurs, etc. Il avait laissé plusieurs autres écrits de ce genre, qui, suivant l'abbé Morelli, sont conservés dans la bibliothèque de Sainte-Justine, à Padoue; mais son meilleur ouvrage, celui du moins dont on parle le plus, ce sont ses *Electa* (4).

Nous devons ici une mention particulière à deux Napolitains, Antoine Caracciolo, et Camille Pellegrini, qui jetèrent beaucoup de lumière sur les antiquités de Naples, en découvrant des monumens précieux, oubliés dans les ténèbres des archives. Antoine Caracciolo, né en 1565, dans un des fiefs de sa famille, dans l'Abruzze entra dans l'ordre des Théatins, où il trouva tous les moyens de cultiver les lettres, et de se livrer à l'étude des antiquités. Cette passion lui fit sentir le besoin de parcourir, et de fouiller les archives publiques de l'Italie, et parti-

(1) *Analecta de re vestiaria et lato clavo*, etc. *Accedit dissertatio*, *de lucernis sepulchralibus*, Padoue, 1670, in-4°.
(2) *De Pantomimis et de mimis* Wolfen-Buttel, 1714, in-8°.
(3) Voyez Tiraboschi, *loc. cit.*, page 387.
(4) *Electorum libri duo*, Padoue, 1679.

culièrement celles de Rome et de Mont-Cassin. Il en tira plusieurs monumens d'un grand intérêt, qu'il mit au jour; et ce fut lui qui conçut et exécuta, le premier, le dessein de publier les quatre anciennes chroniques d'Hérempert, de Lupus Protospata, de l'Anonyme de Mont-Cassin, et de Falcon de Bénévent (1). Voulant nous remettre en communication avec ces chroniqueurs inconnus et presque barbares, il en facilita l'intelligence, interpréta un grand nombre de mots, dont le sens était perdu; détermina les noms propres des lieux et des personnes les plus difficiles à reconnaître, et donna des notices biographiques sur ces écrivains, ainsi que sur l'origine des dynasties de Capoue, de Salerne et de Bénévent, auxquelles leurs chroniques se rapportaient. Caracciolo mourut à Naples, en 1642, laissant entre autres ouvrages, un recueil de *Monumens sacrés* de l'église de Naples (2); et, presqu'un siècle après, Muratori trouva si important les documens que Caracciolo avait publiés, qu'il les fit reparaître, dans sa docte collection des *Monumens de l'Italie* (3), en y joignant ses corrections, et celles de Camille Pellegrini, dont nous allons parler.

(1) *Nomenclator et propylea in quatuor antiquos chronologos*, Naples, 1620, in-4°.

(2) *De sacris Ecclesiæ Neapolitanæ monumentis*, Naples, 1645, in-fol.

(3) *De rebus Italicis*, t. V.

Pellegrini, surnommé le jeune, né à Capoue, en 1598, put profiter des progrès que la critique commençait à faire dans ce genre. Il fit des études plus profondes et plus étendues que Caracciolo, qui lui avait tracé le chemin, et se consacra tout entier à l'histoire du moyen âge. Il visita les archives du royaume de Naples et les bibliothèques de Rome; et, après avoir fait assez de recherches et de découvertes, il rédigea une *Série des abbés de Mont-Cassin*, depuis l'an 720, jusques en l'an 1137, et corrigea les chroniques publiées par Caracciolo, son prédécesseur, auxquelles il en joignit une autre de l'Anonyme de Bari. Il donna en même temps une *Histoire des princes Lombards*, qui n'est, à peu près, qu'un recueil de divers opuscules relatifs à l'ancienne histoire de Bénévent, et dans laquelle il a osé débrouiller la chronologie et la généalogie de quelques princes Lombards et de quelques ducs de Capoue, jusqu'alors les plus obscures et les plus difficiles (1). Cet ouvrage fut bientôt suivi d'un autre, où l'auteur traite de l'institution et des limites du duché de Bénévent, dont il dressa la carte géographique. Il fit paraître aussi un prospectus des mémoires et des

(1) *Historia principum Longobardorum*, *cum serie abbatum Cassinensium*, etc. Naples, 1643, in-4°. On la trouve insérée au tome IX du *thesaur. antiq. Italiæ;* et aux tome II et V, du *Corpus scriptor. Italiæ* de Muratori.

manuscrits qu'il promettait de publier dans la suite, et une *Exposition des antiquités de Capoue* (1). Tous ces ouvrages n'étaient que de simples essais de ce qu'il se proposait de faire : ses plans furent contrariés par la fortune. Pellegrini, après tant de travaux, ou achevés ou préparés, sur l'histoire du moyen âge, tomba malade ; et, craignant que des plagiaires impudens ne profitassent de ses nombreux matériaux, il ordonna à sa domestique de jeter au feu tous ses papiers, si l'on désespérait de son salut. Les médecins ayant annoncé qu'il mourrait dans la journée, son ordre ne fut que trop fidèlement exécuté. Cependant, en dépit de l'arrêt de la faculté, Pellegrini se rétablit, et, lorsqu'il apprit la perte qu'il venait de faire, il en éprouva un chagrin qui termina ses jours, en 1663. Ce malheur fut bientôt suivi de la dispersion d'une riche bibliothèque et d'une belle collection d'anciens monumens qu'il avait acquise à grands frais. On eût même oublié son mérite et sa mémoire, si des biographes, plus justes et plus reconnaissans, ne les eussent signalés long-temps après (2).

---

(1) *Apparato alle antichita di Capoua, overo discorsi della Campania felice*, Naples, 1651, in-4°. On le trouve aussi traduit en latin par Alexandre Ducker, et inséré au tome IX du *Thesaur. antiq. Italiæ*.

(2) Voyez la vie qu'en publia François-Marie Pratilli, en tête de l'*Historia principum longobardorum*, etc., Naples, 1749, 2 vol. in-4°, et *Storia di storici Napoletani*, t. II, page 477.

On peut joindre à ces deux commentateurs, d'anciennes chroniques, Félix Osio de Milan, qui professa la rhétorique dans l'université de Padoue, et qui, mort en 1631, a laissé un recueil de chroniques, rédigées entre le XIIIe et le XIVe siècle. Ces chroniqueurs sont le grammairien Rolandino, Albertin Mussato, et les deux Curtusi, Guillaume et Alberghetto, tous les quatre de Padoue. Ils furent publiés cinq ans après la mort d'Osio, par Laurent Pignoria, son collègue et son ami. Muratori les a insérés, encore plus corrects, parmi les *Scriptores rerum Italicarum* (1).

Nous plaçons ici un critique qui, plus hardi et plus sévère que les autres, osa porter son jugement sur les faits mêmes racontés par les anciens historiographes, et répétés sans examen par leurs successeurs, et sur des préjugés généralement reçus, relativement à l'histoire ancienne et moderne. Ce savant critique est Secondo Lancelotti, né à Pérouse, en 1575, et mort à Paris, en 1643. Membre de la congrégation de Mont-Olives, il profita de ce titre pour voyager en Italie, à l'effet d'en visiter les principales villes et les académies, et d'y former des liaisons avec les savans les plus distingués. Ces voyages lui donnèrent l'idée de son *Mercure Olivetain* : c'est un

(1) T. VIII.

guide des voyageurs dans toute l'Italie, écrit en latin (1) : il n'est pas sans intérêt dans quelques-uns de ses détails. Nous retrouverons plus loin ce même Lancelotti, faisant tous ses efforts pour se ranger parmi les encyclopédistes, ou plutôt parmi les polygraphes, qui se paraient de ce titre. Ici nous devons l'envisager comme l'un des savans qui ont osé les premiers exercer la critique sur les parties jusqu'alors les plus respectées de l'histoire ancienne. Tel est l'objet de ses deux ouvrages intitulés l'*Aujourd'hui*, dans lesquels il tâche de démontrer que le monde, tout en avançant, n'est devenu ni pire, ni plus malheureux qu'auparavant ; que les talens mêmes des modernes ne sont pas inférieurs à ceux des anciens (2). Cette dernière opinion, qui avait été déjà soutenue par Alexandre Tassoni, attira à Lancelotti plusieurs critiques de la part des admirateurs fanatiques de l'antiquité, qui déploraient le sort du monde qui, à leurs yeux, allait toujours de mal en pis. Regardant cette maxime comme la maladie dominante de ses contemporains, il les appelait *hoggidiani*, et leur maladie *hoggidianismo*. Il publia à Paris une réponse iro-

---

(1) *Mercurius Olivetanus*, *sive dux itinerum per integram Italiam*, Perouse, 1628, 2 vol. in-12.

(2) *L'Hoggidi, overo il mondo non peggiore, ne più calamitoso del passato*. Venise, 1623, in-4°, et *L'Hoggidi*, *overo gli ingegni non inferiori a' passati*, Venise, 1658, 2 vol. in-8°.

nique, sous le titre d'*Antidote* propre à guérir ces humoristes hypocondriaques (1). Mais l'ouvrage où il attaqua le plus audacieusement l'histoire ancienne, fut celui qu'il intitula : *Les sottises des anciens historiens* (2). La hardiesse avec laquelle il rejetait leurs récits et leurs croyances, dut produire une vive impression sur la plupart de ses contemporains, et même du scandale. Son ouvrage fut cependant réimprimé plusieurs fois. On en publia même une traduction française sous le titre d'*Impostures de l'histoire ancienne* (3). L'auteur y passe en revue nombre de faits qui, malgré l'autorité de leurs témoins, lui semblent contradictoires, absurdes, puériles. Souvent il les soumet à une critique raisonnée; plus souvent il les suppose si ridicules, qu'il ne prend pas la peine de les discuter. Aucun des auteurs les plus respectables n'est ménagé; non-seulement Hérodote, Diodore, Pausanias, Tite-Live, mais encore Platon, Aristote, Cicéron, Pline et Sénèque, encourent tour-à-tour ses reproches. « Ce n'est pas assez, dit-il, de trouver tout écrit pour tout croire. » Il est vrai qu'il bornait ses doutes à l'histoire profane; mais c'était toujours une grande le-

---

(1) *L'Orvietano, per gli hoggidiani cio è per quelli che patiscono del male dell' hoggidianismo*, etc., 1641, in-8°.

(2) *Farfalloni degli antichi storici*, Venise, 1636 et 1659 1662 et 1677, in-8°.

(3) Paris 1770, 2 vol. in-12, nouvelle édition corrigée.

çon qu'un religieux olivetain donnait à son siècle. Il rejette tout ce qui a l'air miraculeux ou trop extraordinaire, sous le rapport physique ou moral. Ce qu'on racontait de Clélie et de ses compagnes, de M. Scevola, d'Horatius Coclès, de Cyrus, de Romulus, de Rémus, nourris, le premier, par une chienne, et les deux autres par une louve; des trois cents Fabius, de Lucrèce, de Curtius, etc., ne serait selon lui que des contes faits pour amuser des enfans (1).

Ce que fit Lancelotti à l'égard des anciens historiens, François Sparavieri le fit pour Annius de Viterbe. Thomas Mazza avait publié sous le nom de *Didimo Ripaligero*, une histoire des Goths (2), pour avoir occasion de faire l'apologie d'Annius. Sparavieri, entreprit de réfuter les mensonges de cet imposteur, qui, même vers la fin du XVIIe siècle, ne manquait pas de partisans; et il a mérité pour cela les éloges d'Apostolo Zeno (3).

Les antiquaires dont nous venons de parler s'étaient ordinairement bornés à l'explication des antiquités profanes; mais d'autres, et en plus grand nombre, ne s'occupèrent que d'antiquités ecclésiastiques. La supériorité des protestans dans ce genre de recherches,

---

(1) Chapitre 24.
(2) Vérone, 1683.
(3) Dissert. Voss, t. II, page 191.

et le besoin de mieux connaître les rites, les mystères et les usages, ainsi que les opinions et surtout l'organisation hiérarchique des premiers chrétiens, engagèrent la plupart des théologiens romains dans cette carrière nouvelle ; et tandis que les premiers croyaient voir dénaturées toutes les institutions primitives de l'église apostolique, et que les autres, au contraire, s'efforçaient de montrer qu'elles ne l'étaient nullement, des antiquaires plus sages profitaient paisiblement de cette polémique pour répandre un jour nouveau sur les antiquités ecclésiastiques.

Nous nous bornerons à citer ici le petit nombre de ceux qui se sont le plus distingués.

François Bernardin Ferrari, oncle et probablement précepteur d'Octave, dont nous venons de parler, fut un des premiers qui se livrèrent, pendant ce siècle, à l'explication de ces antiquités. Né à Milan, en 1576, il fut contemporain de Frédéric Borromeo, qui l'employa d'abord à la recherche des anciens manuscrits, et le nomma ensuite un des docteurs du collége Ambroisien, et préfet de la bibliothèque qu'il venait de fonder. L'acquisition et l'examen de ces nombreux manuscrits, au milieu desquels il passa toute sa vie, lui firent mieux connaître plusieurs pratiques des anciens chrétiens. Ce qui fixa le plus son attention, ce fut cette espèce d'*Épîtres* que les évêques ou le clergé avaient coutume d'adresser aux églises. On les appelait

Formales, *Encycliques*, *Paschales*, *Pacifiques*, suivant la circonstance ou le motif qui y donnait lieu. Ferrari en fit le sujet d'un savant traité (1). Il entreprit aussi l'histoire de l'éloquence sacrée, dans les différens siècles et chez les diverses nations (2). Il donna en trois livres, une histoire exacte de la méthode qu'ont suivie les chrétiens depuis le temps des apôtres, jusqu'au XVIIe siècle. On ne peut refuser à l'auteur le mérite d'une immense érudition tant sacrée que profane. Dupin a même dit (3) : que cette histoire excita la jalousie du cardinal Frédéric Borromeo, qui avait aussi entrepris de traiter le même sujet (4), au point qu'il employa tous les moyens pour faire supprimer l'ouvrage de son rival ; ce qui est en contradiction manifeste avec le caractère de ce cardinal, et même avec le sort de l'un et de l'autre ouvrages. Borromeo lui-même encourageait ses docteurs à mieux traiter les sujets dont il s'occupait en même temps qu'eux, comme le prouve la comparaison de plusieurs de ses traités avec ceux que d'autres antiquaires publièrent à la même époque.

Un troisième ouvrage de Ferrari a pour objet

---

(1) *De antiquo epistolarum ecclesiasticarum genere*, Milan, 1612, et Venise, 1615, in-8°.

(2) *De ritu sacrarum Ecclesiæ catholicæ concionum*, Milan, 1618, 1620, in-4°. Il fut réimprimé à Paris, à Utrecht, etc.

(3) *Bib. des ant. ecclés.*, t. XVII, page 509.

(4) *De episcopo concionante.*

les applaudissemens des anciens (1). L'auteur y traite généralement de leurs différentes manières d'applaudir dans les occasions publiques ; il passe en revue tous les peuples anciens, et n'oublie pas les chrétiens. Il nous fait observer que ces derniers applaudissaient dans les églises, dans leurs assemblées et leurs conciles, comme on le faisait ailleurs au barreau et au théâtre. C'était même au moyen des acclamations, que les évêques approuvaient dans leurs synodes ce qu'on venait d'y proposer. Ce respectable savant mourut fort âgé, en 1669.

La partie la plus importante des antiquités ecclésiastiques était, sans doute, tout ce qui regarde la liturgie. Une congrégation spéciale, tout occupée de ce grand objet, fut établie au sein de l'église catholique, sous le nom de *Congrégation des rites*. Elle peut se faire gloire de plusieurs écrivains qui ont expliqué ces cérémonies symboliques, que l'ignorance de leur signification primitive rendait souvent ridicules. Rappelons en premier lieu le P. Fortuné Scacchi, Augustin, dont la vie littéraire fut une espèce de phénomène. Né à Ancône, on le mit à l'hôpital des Enfans-trouvés. Reconnu par son père, il entra dans l'ordre des Augustins ; mais signalé comme illégitime, il fut bientôt exclus

(1) *De veterum acclamationibus et plausu*, Milan, 1627, in-4°.

par une ordonnance de Sixte V, qui fermait aux enfans naturels l'entrée dans les corps religieux. Scacchi ne renonça pas à sa vocation, et à force d'instances, il fut admis enfin, mais à condition qu'il expierait son *imperfection* originelle, dans l'exercice des emplois les plus humilians du couvent. Après avoir subi cette pénitence monastique, il obtint la faveur d'aller étudier à Rimini et à Rome.

Il voulut même se rendre à Alcala, où il espérait apprendre ce que, selon lui, on ignorait ailleurs; mais hors d'état d'acquitter en argent les frais du voyage, il mit au service de l'équipage les talens qu'il avait exercés avec succès, dans la cuisine de son couvent. A peine arrivé en Espagne, il se hâta de reprendre ses études, et on le compta bientôt parmi les antiquaires les plus célèbres de son temps.

L'Erythrée, trop prodigue d'éloges, a débité que Scacchi fut nommé successeur de Paul Sarpi, dans l'emploi de théologien de la république de Venise; que le sénat de Bologne le chargea d'achever les écrits imparfaits du célèbre Aldobrandini, et qu'il fut même professeur dans l'université de cette ville (1); mais Tiraboschi ne trouve pas ces récits assez fondés (2). Ce qu'on ne peut contester, c'est que le P. Scacchi ne

(1) *Pinacotheca*, pars II, num. 65.
(2) *Loc. cit.*, page 115.

fut employé hors de son couvent, que lorsque Urbain VIII le nomma sacristain du palais apostolique. Obligé dès lors de vivre parmi les courtisans, il n'eut pas l'art de les ménager ; il n'épargna pas même le pape, et fut, comme de raison, bientôt destitué de son emploi. Il vendit sa bibliothèque, sa dernière consolation ; rentra chez ses confrères, qu'il n'eût jamais dû abandonner, et mourut de chagrin à Fano, en 1643.

Le P. Scacchi s'était d'abord annoncé comme savant orientaliste, par sa nouvelle édition de la Bible (1); mais l'ouvrage qui prouve combien il était versé dans les antiquités ecclésiastiques, est celui dans lequel il a traité de l'usage que les anciens, et surtout les Hébreux, ont fait des huiles et des baumes dans toutes leurs pratiques, soit sacrées, soit profanes (2). On ne peut douter de l'immense érudition de l'auteur ; malheureusement il se laisse entraîner quelquefois dans des digressions plus ou moins étrangères à son sujet principal. Scacchi voulut aussi approfondir un sujet plus grave encore, et qui lui avait paru trop légèrement traité par le P. Luc Castellini : la *Canonisation des saints*. Le P. Do-

(1) Ci-devant.

(2) *Sacrorum elæochrysmaton myrothecia sacro-profanum*; Rome, 1625, —27—37=in-4°, trois parties.

minicain soutenait l'infaillibilité du pape, même à cet égard; toutefois il n'osait reconnaître tous les saints qui se trouvaient dans le *Martyrologe* (1); il insistait sur la nécessité des miracles (2) pour avoir la preuve complète de leur sainteté; ce qui donnait lieu à multiplier les miracles et les saints. Malgré toutes ses précautions, le P. Castellini avait montré plus de zèle que de critique. Le P. Scacchi se flatta de répandre plus de lumière sur cette matière (3), et les antiquités entraient aussi pour quelque chose dans ce genre de discussions; car on ne pouvait se dispenser d'y rappeler comment, dans les premiers siècles de l'église, on proclamait ordinairement cette espèce d'apothéose chrétienne.

Les écrivains dont nous allons parler, s'occupèrent spécialement de la liturgie. Joseph Visconti, de Milan, docteur du collége Ambroisien, mort en 1633, avait expliqué dans plusieurs traités les rites du baptème, du chrême et de la messe; traités qui, publiés entre 1615 et 1630, sont encore consultés par ceux qui cultivent ce genre d'antiquités (4). On lui a cependant re-

(1) *De canonisatione sanctorum*, Rome, 1628.

(2) *Tractatus de miraculis*, *Ibid.*, 1629.

(3) Voyez son ouvrage de *Cultu sanctorum*, 1634, in-4°.

(4) Tiraboschi, *loc. cit.*, p. 116.

proché d'avoir souvent confondu les rites des églises particulières avec ceux de l'église universelle, et de s'en laisser quelquefois imposer par des documens apocryphes (1). Visconti fut suivi par un autre Milanais, Barthélemi Gavanti, né en 1570, qui alla plus loin encore dans la même carrière. Il avait professé chez les Barnabites les langues orientales (2). Il fut général de son ordre, membre de la congrégation des rites, à Rome, et mourut en 1638. Ce qui lui assure l'estime de la postérité, c'est son *Trésor des rites sacrés* (3), où il explique les rubriques du *Missel* et du *Bréviaire* romain, et qu'on regarde comme un livre classique dans son genre. L'auteur y montre à chaque instant combien il était versé dans les langues savantes et dans les antiquités ecclésiastiques. On n'a cessé de le consulter depuis comme un oracle, dans les questions liturgiques. Claude Arnaud, oratorien, reconnut tellement l'importance de cet ouvrage, qu'il s'empressa d'en donner un abrégé en latin (4). On le traduisit aussi en français (5) : la plus belle édition est celle qui fut soignée et corrigée par le P. Gaëtan-Marie Merati (6). Ce

---

(1) Dupin, *ub.* s. page 92.
(2) Ci-dessus.
(3) *Thesaurus sacrorum rituum*, Milan, 1627.
(4) Rome, 1641, in-4°.
(5) Toulouse, 1650, in-12.
(6) Turin, 1736. — 40, en 5 vol. in-4°, avec fig.

savant critique en fit disparaître plusieurs imperfections; mais il y reste toujours cet esprit de mysticité qui a plus d'une fois égaré les âmes pieuses dans cet étrange labyrinthe.

Jean Bona, naquit à Mondavi en 1609: les progrès qu'il fit dans cette partie des antiquités, lui méritèrent le chapeau de cardinal, qu'il n'accepta qu'avec beaucoup de peine; il fut même près d'être nommé pape. Les honneurs et les dignités ne lui firent jamais abandonner ses études. Plusieurs de ses ouvrages font preuve de sa piété; ceux qui montrèrent son savoir, sont les deux traités qu'il publia *sur la Psalmodie et sur la Liturgie* (1). Dans le premier, il traite de l'ancien usage de psalmodier ou de louer et d'invoquer Dieu par des cantiques; l'origine du chant ecclésiastique, l'institution des heures canoniales, les diverses méthodes suivies à cet égard, dans les différentes églises, tout y est exposé d'après l'autorité des écrivains les plus respectables, et des monumens les plus authentiques. Le second traité est plus riche encore: il embrasse toute la liturgie romaine, et particulièrement l'histoire des rites concernant la messe, depuis les premiers siècles

(1) On les trouve dans la collection de tous ses écrits, publiée à Turin, en 1747, en 4 vol. in-f°, sous le titre de *Divina Psalmodia*, ou *Psallentis ecclesiæ harmonia;* et *Rerum lithurgicarum libri duo*.

jusqu'à nos jours. C'est dans cet ouvrage que le cardinal Bona soutient que, pendant les huit premiers siècles, on employait dans la consécration le pain levé, tant chez les Grecs que chez les Latins ; opinion que réfutèrent en même temps le P. Mabillon (1), et le cordelier Macédo (2).

Le cardinal Bona mourut en 1674, et laissa après lui le cardinal Joseph-Marie Tommasi, né en 1649. Il descendait des ducs de Palme, dans la Sicile; s'étant consacré à l'ordre des Théatins, il se fit bientôt estimer des savants de son temps et surtout du cardinal Bona, qui l'engagea à entreprendre les études qu'il cultivait lui-même. Fort instruit dans les langues savantes, Tommasi s'ensevelit dans les bibliothèques publiques et particulières de Rome, pour y chercher d'anciens rituels; il en trouva de si précieux dans la bibliothèque de Christine, reine de Suède, qu'il en publia un recueil que les curieux recherchent encore (3). Ce recueil renferme des préfaces qui annoncent l'importance de chaque texte et plus encore le savoir de l'auteur; il fit paraître dans la suite d'autres monumens du même genre qu'on appelait les *Réponds*, *Antiphoniers*, *Missels*,

---

(1) Il dédia sa dissertation sur ce sujet au cardinal Bona lui-même.

(2) Voyez Mazzuchelli, dans l'article du *Cardinal Bona*.

(3) *Codices sacramentorum annis vetustiores*; Rome, 1680, in-4°.

Psautiers et *Rubriques* anciennes de l'église orientale (1). C'est là que l'on trouve les preuves authentiques de ce que Gavanti et Bona avaient avancé dans leurs ouvrages. Tommasi, frappé de la simplicité des anciens chrétiens, n'hésita pas à se déclarer contre le luxe des modernes; il aurait voulu rétablir les maximes et les pratiques des premiers siècles de l'église. Malgré sa manière de penser à cet égard, il fut nommé cardinal, presque malgré lui; mais il mourut quelques mois après, en 1712.

D'autres savants s'attachèrent à des recherches d'un intérêt plus général ou plus important pour l'histoire ecclésiastique. Dominique Aulisio, qui avait expliqué plusieurs antiquités profanes (2), voulut chercher l'origine et poursuivre les progrès des écoles sacrées chez les Hébreux et les chrétiens (3). L'ouvrage ne parut qu'après sa mort. Tiraboschi y reconnaît une grande érudition, mais peu de méthode (4), qualité qu'il est souvent difficile de concilier avec une grande étendue de connaissances. Les deux savants de

---

(1) Le P. Antoine François Vezzosi a donné une édition complète de tous les ouvrages du cardinal Tommasi, Rome, 1747; elle s'étend jusqu'à 2 vol. in-4°.

(2) Voyez Mazzuchelli, dans son article.

(3) *Delle scuole sacre libri due*, etc.; Naples, 1723, 2 vol. in-4°.

(4) *Loc. cit.*, page 306.

cette classe qui éclipsèrent tous les autres, par leur grand savoir, par la justesse de leur critique, et par la manière d'exposer leurs idées, furent Monsignor Ciampini, Romain, et le P. Bacchini, dont nous avons déjà parlé comme d'un des philosophes moralistes les plus estimables.

Jean-Justin Ciampini, né en 1633, aima les lettres et les sciences au point de refuser de se marier pour ne pas troubler la paix de ses études. Il avait fondé à Rome, d'abord une académie d'histoire ecclésiastique, et ensuite une autre pour les sciences naturelles. Sa maison même ne fut qu'une académie permanente, où tout ce que Rome avait de plus distingué se réunissait pour discuter les points les plus intéressants de l'histoire et de l'antiquité. Les divers emplois dont il fut chargé, loin de le détourner de sa passion dominante, lui fournirent amplement les moyens de s'y livrer avec fruit. Il put acquérir une riche bibliothèque et une belle collection de statues, de médailles et d'autres monumens semblables; enfin on le nomma un des abbréviateurs du grand Parc, au collége des abbréviateurs, dont il fut aussi le sécrétaire et l'historien. Ciampini, après avoir mis au jour divers ouvrages sur différents sujets, mourut en 1698.

Nous ne citerons pas ses Mémoires sur des matières relatives aux sciences physiques; son mérite résulte principalement des œuvres qui concernent les antiquités ecclésiastiques. Il s'aperçut

le premier que de toutes les vies des papes que l'on attribuait à Anastase le bibliothécaire, cinq seulement sont de cet écrivain, et que les autres sont de différens auteurs. Tel est le résultat de l'examen qu'il publia du *Livre pontifical d'Anastase le bibliothécaire* (1). Une question, alors regardée comme plus importante, occupait les antiquaires; c'était celle de savoir, si les anciens chrétiens consacraient le pain azime ou le pain levé: Ciampini fut d'avis que c'était le pain azime (2). Le P. Mabillon, qui professait la même opinion que lui, eut une raison de plus pour ne pas l'oublier dans son voyage en Italie (3). Ciampini traita aussi des anciens monumens soit sacrés soit profanes, et ensuite des édifices sacrés construits par Constantin (4); il chercha à déterminer l'origine, la structure et la forme de ces divers édifices, la distribution de leurs parties, leur usage; les peintures en mosaïque, et d'autres mo-

---

(1) *Examen libri pontificalis, sive vitarum romanorum pontificum, quæ sub nomine Anastasii bibliothecarii cirumferuntur*, etc., Rome, 1688, in-4°.

(2) *Conjecturæ de perpetuo azymorum usu in ecclesia latina*, Rome, 1688, in-4°.

(3) *Iter Italicum*, page 63.

(4) *De sacris ædificiis a Constantino-Magno constructis*, Rome, 1693, in-f°, avec 35 planches. — *Vetera monumenta in quibus præcipue musiva sacrarum profanarumque ædium structura ac nonnulli antiqui ritus, dissertationibus iconibusque illustrantur*, Rome, 1690, et 1699, 2 vol. in-f°, avec 134 planches.

numens dont l'explication a contribué à éclaircir les ténèbres de l'histoire ecclésiastique. Les savans qui cultivent cette branche d'érudition, reconnaissent assez de mérite dans ce dernier ouvrage, pour regretter que l'auteur ne l'ait pas achevé avant sa mort, arrivée en 1698 (1).

Nous avons ailleurs rendu compte des vicissitudes que le P. Benoît Bacchini essuya de la part des moines et des courtisans, et de la force de caractère, de la noblesse de maximes qu'il déploya dans ces circonstances (2); mais ici nous devons rappeler les titres qui lui assignent un rang parmi les savans. En général les études du P. Bacchini, ses voyages, ses recherches, ses écrits eurent toujours pour objet de donner à l'érudition ecclésiastique la plus haute considération. Nous l'avons déjà vu établir à Modène une académie spéciale consacrée à ce genre de philologie, et à laquelle il faisait part de ses lumières et de ses conseils. Il avait déjà donné des preuves de son savoir, dans sa dissertation sur les sistres (3) : mais il acheva de se signaler par son histoire du *monastère de*

(1) Toutes les œuvres de Ciampini furent réimprimées en 3 vol. in-f°, Rome, 1747.

(2) Ci-devant.

(3) *De sistrorum figuris ac differentia, ob sistri romani effigiem communicatam, Dissertatio*, Bologne, 1691, in-4°, et Utrecht, 1696, in-4°.

Saint-Benoît de Polirone, dans le Mantouan (1). Cette histoire s'étend de 1007 à 1115, époque de la mort de la comtesse Mathilde, bienfaitrice de ce monastère, et dont l'auteur donne une vie fort détaillée. Il ne se renferme pas dans les étroites limites de ce couvent; il parcourt les parties les plus remarquables de l'Italie qui ont quelque rapport avec son sujet; il en fait connaître les mœurs, les opinions, les costumes, les personnages les plus illustres, et l'importance ou le piquant de ses remarques lui font volontiers pardonner ses digressions. Ce qui caractérise surtout l'esprit éclairé de ce philologiste, c'est la hardiesse des vérités qu'il se permettait. A cette époque, un grand nombre de familles italiennes prétendaient tirer des siècles ténébreux du moyen âge leur origine et leurs priviléges : Bacchini osa démontrer la nullité de ces prétentions, et s'attira ainsi la persécution de ces petits seigneurs, qui profitaient depuis si long-temps de l'ignorance des peuples qu'ils avaient dépouillés; ce qui le fit renoncer à publier la seconde partie de son histoire, que l'on conserve encore manuscrite (2).

Un objet plus important attira depuis l'attention du P. Bacchini : il entreprit de déterminer l'état

(1) *Dell' istoria del monastero di S. Benedetto di Polirone*, Modène, 1696, in-4°.

(2) Mazzuchelli, art. Bacchini.

et l'origine de la hiérarchie ecclésiastique; cette recherche, qui alors intéressait beaucoup les catholiques et les protestans, n'intéresse pas moins les publicistes philosophes. A entendre les uns, la hiérarchie était la même que celle jadis établie par les apôtres; les autres la regardaient comme l'ouvrage de l'ambition des évêques et des papes, et ne reconnaissaient point de primauté ni de siége apostolique et central. Bacchini entreprit d'éclairer la question, et exhuma des antiquités ecclésiastiques tout ce qui pouvait indiquer les rapports de réciprocité ou de dépendance qui existaient entre les églises particulières, les métropoles, et l'église suprême à laquelle étaient subordonnées toutes les autres. Lorsqu'il entreprit ces recherches, il sentit le besoin de commenter la chronique des évêques de Ravenne, rédigée par Agnel. D'abord il fit paraître son ouvrage de la *hiérarchie ecclésiastique*, dans lequel il épuisa son sujet (1). Il se proposa de prouver que le gouvernement ecclésiastique ne fut pas réglé anciennement sur le modèle du gouvernement civil: loin d'avoir quelque égard à la constitution politique des états divers, à leur métropole, ou à la célébrité de leurs villes, les apôtres cherchèrent, dit-il, à se conformer à la juridiction

(1) *De ecclesiasticæ hierarchiæ originibus*, *Dissertatio*, Modène, 1703, in-4°.

des sanhédrins judaïques, en plaçant les métropoles épiscopales dans les villes où se trouvait un plus grand nombre de juifs ; car ils croyaient d'abord que la prédication de l'Évangile n'était destinée qu'à ces derniers. De l'Orient passant à Rome, le chef des apôtres choisit cette ville pour le siége principal de leur mission, comme étant la plus propre à réunir les chrétiens de l'Orient avec ceux de l'Occident. Ainsi, Bacchini marque les différens degrés de dignité des églises métropolitaines de Jérusalem, d'Alexandrie, d'Antioche, d'Ephèse, de Rome, etc. Quoi qu'il en soit de son système, qui, certes, n'était point favorable aux idées les plus généralement adoptées, on trouve dans son ouvrage une érudition qui intéresse même ceux qui n'accordent pas une grande importance à ces sortes de connaissances. L'auteur a exposé avec une précision extraordinaire tout ce qui concerne les formes et les divisions du gouvernement théocratique des Hébreux et du gouvernement civil des Romains, à l'époque où s'arrêtent ses recherches.

L'opinion du P. Bacchini fut réfutée et combattue par plusieurs de ses contemporains. Dupin fut son plus grand adversaire (1) : le journal des Hommes de lettres d'Italie prit sa défense (2). On

(1) Voyez le dernier volume de sa *Biblioth. ecclésiast.*

(2) Voyez *Giornale de' letterati d'Italia*, vol. XXII, page 27 ; vol. XXIII, page 181.

parla partout de ce nouveau système; de sorte qu'il est étonnant que le P. Nicéron ait attribué au P. Bacchini l'opinion contraire; et plus encore, comme l'a remarqué Ginguené (1), que Mazzuchelli, écrivain d'ailleurs si exact, ait suivi le P. Nicéron (2). Des attaques plus fortes encore furent dirigées contre le *livre pontifical d'Agnel*, que Bacchini publia dans la suite (3). Les inquisiteurs romains crurent apercevoir dans ce livre et dans les remarques de son commentateur, des opinions peu favorables à la juridiction pontificale. L'auteur fut obligé de se rendre à Rome pour se justifier; et sans l'appui des cardinaux Tommasi et Ferrari et des savants Passionei et Fontanini, il n'aurait pas obtenu la permission de publier son ouvrage. Il éprouva les mêmes difficultés pour la publication de ses *Lettres polémiques* contre Picenino et d'autres protestants, qui ne parurent que long-temps après sa mort (4). Les contradictions auxquelles il vit toujours ses ouvrages exposés de la part de ceux qui auraient dû les protéger, déterminèrent le P. Bacchini à ne plus rien publier; c'est pour cela qu'un

(1) *Biographie Universelle*, art. Bacchini.

(2) Ibid.

(3) *Agneli liber pontificalis, sive vitæ pontificum Ravennatum*, etc., Modène, 1708, t, II, in-4°. Muratori l'inséra depuis dans sa collection, *scriptor. rerum Italiæ*, Milan, 1723.

(4) *Lettere polemiche contro il signor Giacopo Picenino*, etc., Milan, 1738, 2 vol. in-4.

grand nombre sont restés inédits, au préjudice des lettres et des savants (1).

Les travaux de ces antiquaires que nous venons de parcourir, pouvaient répandre plus ou moins de lumière sur l'histoire ancienne, soit civile, soit ecclésiastique; mais ceux qui concernent la chronologie et la géographie en eussent jeté bien davantage, si on les avait encore plus développés et mieux éclaircis. Tiraboschi, en nous entretenant des chronologues de ce siècle, prévient ses lecteurs qu'il ne faut pas s'attendre à en rencontrer qui puissent égaler un Pétau ou un Scaliger; il cite à peine, en passant, Léon Allacci, le P. Riccioli, Jérôme Vecchietti, le Lard, Noris et François Bianchini (2). Nous croyons cependant qu'on peut citer avec éloge les efforts de quelques-uns de ces écrivains.

Jérôme Vecchietti, d'une famille originaire de Florence, mais établie à Cosence, dans la Calabre, s'annonça avec un certain éclat par son *Année primitive*, sa *Méthode des Temps sacrés* (3), et plus encore par les revers que lui attira cet ouvrage. Il soutint que Jésus-Christ

(1) Voyez le catalogue de ces nombreux manuscrits, à la fin de sa vie; Fabroni, *ub. s.*

(2) *Loc. cit.*, page 370.

(3) *De Anno primitivo ab exordio mundi ad Julianum accommodato, et de temporum sacrorum annum ratione*; Augsbourg, 1621, in-f°.

n'avait pas célébré, comme on le croit communément, la pâque légale des Juifs la veille de sa mort, ni institué l'Eucharistie avec du pain azime. Un certain Marc-Antoine Cappelli entreprit de le réfuter; mais des inquisiteurs, moins instruits, condamnèrent cette opinion comme hérétique et scandaleuse, et, pour toute raison, brûlèrent le livre et jetèrent l'auteur dans un cachot. Vecchietti, loin de se décourager et de modifier son opinion, la soutint avec plus de fermeté, et par ses discours et par ses écrits, bravant, malgré son âge avancé, les menaces et les rigueurs du Saint-Office (1). Il prétendait que lors même que sa doctrine serait destituée de toute probabilité, l'opinion contraire, loin d'être un article de foi, ne serait qu'un point de pure chronologie. Malheureusement sa doctrine avait été soutenue par Marc-Antoine de Dominis, condamné au feu par la sainte inquisition, et c'en était assez pour que notre savant fût poursuivi. Le P. Lami a démontré dans la suite que les inquisiteurs n'avaient pas même entendu la question, si, du moins, ils n'avaient jamais eu d'autres torts (2); Vecchietti fut enfin délivré, et vécut

(1) Plusieurs de ces opuscules se conservent dans la bibliothèque Laurentienne de Florence, Voyez *Bandini*, *Catal. cod. ital. bibl. Laurent.* pag. 316 et suivantes.

(2) Voyez sa *Concorde des Évangiles*, et son *Traité historique de l'ancienne Pâque des Juifs*.

estimé de tous les savans, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans (1).

Il fut suivi par Léon Allaci, qui se borna au calcul des temps anciens, et principalement chez les Grecs (2). Il se montre plutôt érudit laborieux, que critique éclairé. Il n'avait pas les connaissances et les moyens dont profita Jean-B. Riccioli pour le même travail. Nous avons vu ce dernier, parmi les astronomes, soutenant la réforme grégorienne du calendrier romain, que François Levera avait entrepris de corriger, et dont il réclamait une nouvelle rectification. Mais dès que les Jésuites firent triompher son opinion de celle des plus grands astronomes, tels que Cassini, Maraldi, Bianchini, Manfredi, comme l'assure Fabroni (3), Riccioli fit paraître sa réforme de toute la chronologie (4). Ce n'est pas l'érudition, mais la critique qui manque quelquefois à l'auteur. Son ouvrage est divisé en trois parties : il expose dans la première, les calendriers et les ères des diverses nations, et examine jusqu'à soixante-dix systèmes différens sur l'année du monde dans laquelle naquit Jésus-

(1) Pinacotheca I, n° 114.

(2) *De mensura temporum antiquorum et præcipue Græcorum*, Cologne, 1645, in-8°.

(3) *Vitæ Italorum*, t. II, p. 373.

(4) *Chronologia reformata et ad certas conclusiones redacta*, Cologne, 1669, 3 part. in-f°.

Christ. Dans ses calculs, il préfère la version des Septante à la Vulgate; ce qui lui attira quelques désagrémens, et l'obligea de subir je ne sais quelle pénitence. La deuxième partie présente une chronique des principaux événemens depuis la création du monde jusqu'à l'an 1688. L'auteur a cru trouver que le premier jour du monde correspond au premier mai, et au dimanche, premier jour de la semaine. Dans la troisième partie, on voit plusieurs catalogues chronologiques des personnages et de quelques événemens les plus remarquables de l'histoire sacrée.

Noris était né en 1631, à Vérone, patrie du célèbre Panvinio; et probablement la célébrité de son concitoyen contribua à lui faire embrasser de préférence l'étude des antiquités. Il avait reçu de la nature un tel esprit d'indépendance, qu'il ne se laissa jamais entraîner par la force des circonstances. Instruit d'abord par les Jésuites, à Rimini, il affectionna tellement Saint-Augustin, qui n'était pas sans doute l'auteur favori de ses précepteurs, qu'il embrassa l'ordre des Augustins, et prit pour son évangile les œuvres de ce docteur de l'Église. Obligé d'enseigner la philosophie suivant la méthode d'Aristote, il accepta, dit-on, cette honorable tâche, sous la condition qu'on lui permettrait d'avouer son ignorance des choses qu'il ne savait pas. Ses talens et ses connaissances le firent bientôt ap-

peler à Rome, et la bibliothèque de son couvent devint sa demeure ordinaire : il étudiait environ quatorze heures par jour. C'est là qu'il se livra tout entier aux recherches des antiquités ecclésiastiques et profanes. Mais les religieux ne voyant dans ces sortes d'études qu'un luxe d'érudition, sans utilité réelle, lui suscitèrent une foule de tracasseries. Noris eut beau leur démontrer l'usage qu'il en faisait au profit de la théologie et de l'Eglise, ils n'en restèrent pas moins prévenus contre lui et ses études. Malheureusement il consacra plus de temps qu'il ne le devait à ces discussions théologiques, qui occupaient alors les écoles belligérantes des moines, augustins, dominicains, jésuites, conventuels, etc., se renvoyant à l'envi les titres bizarres de pélagiens, de jansénistes, et d'autres pareils; tous étaient sous les armes, et cherchaient leur gloire dans ce genre de combats scolastiques. Il est indispensable de rappeler ces futilités, pour faire voir de quel préjudice elles furent à la tranquillité du P. Noris, et aux études importantes qu'elles lui firent si souvent négliger.

Il publia d'abord son histoire du *Pélagianisme* (1). Les Jésuites y virent des traces de jan-

(1) *Historia Pelagiana*, *et Dissertatio de Synodo V, OEcumenicâ*, etc., Padoue, 1673, in-f°.

sénisme, et c'en fut assez pour lui déclarer une guerre à mort. Ils le firent dénoncer au Saint-Office; ils ne purent toutefois parvenir à faire condamner son ouvrage; mais la guerre ne cessa pas; elle devint au contraire générale et plus sérieuse. Tout autre en aurait été accablé, mais Noris ne faisait qu'en rire: entouré et menacé de tous côtés par ses adversaires, il écrivait ainsi à Magliabecchi, son ami: « Toutes les na-
» tions se sont liguées contre mon pauvre livre:
» le Portugal a expédié contre lui le champion
» vétéran de la Macédoine; le Requesens origi-
» naire d'Espagne vient aussi pour le combat-
» tre. Ils ont mis leur camp au milieu de l'Ita-
» lie. Un certain frère Brunon, sonnant la trom-
» pette guerrière dans l'Allemagne, a rassemblé
» des escadrons d'injures pour m'attaquer.
» Avec lui marche en même temps la cavalerie
» polonaise, commandée par l'abbé Fulgenzio;
» et moi, au milieu de tant d'alarmes, je célèbre
» tranquillement les funérailles de l'empereur
» Constantin, etc (1). » Il caractérisait ainsi ses adversaires les plus acharnés. Nous ne citerons que le *vétéran Macédonien*, le P. Macedo, cordelier, qui l'attaqua plus vivement que les au-

(1) *Epist. claror. Venet. ad Ant. Magliabecchium*, etc., t. I, epist. XXXI.

tres, et que monsignor Fabroni ne se fait pas scrupule de désigner comme un des moines les plus effrontés (1). Non content d'avoir répondu en général à tous ses antagonites (2), Noris voulut spécialement repousser les injures de ce cordelier, qui, malgré la supériorité de son adversaire, ne cessait de l'attaquer.. De nombreux écrits furent lancés de part et d'autre (3). Enfin, regrettant le temps précieux employé dans cette longue polémique, Noris perdit patience, s'il est vrai, comme il est probable, qu'il fit courir cet opuscule anonyme connu sous le titre de *Thraso, aut miles Macedonicus, Plautino sale perfrictus*.

Ces tracasseries ne l'empêchèrent pas de faire de rapides progrès dans l'estime publique. Malgré l'opposition des jésuites, Magliabecchi l'emporta auprès de Côme III, et Noris fut nommé directeur et professeur d'histoire ecclésiastique dans l'université de Pise. C'est là qu'il composa et mit au jour ses meilleurs écrits sur différens points d'antiquité. En même temps, Christine, reine de Suède, l'agrégea à son académie; elle voulait l'attirer à Rome, ce qu'obtint quelque temps après Innocent XII, qui l'attacha à la garde de la bibliothèque du Vatican. La guerre se ralluma contre

(1) *Vitæ*, etc., t. VI, pag. 25.

(2) Dans son ouvrage : *Vindiciæ Augustinianæ*, etc.

(3) On les trouve dans la collection des œuvres de *Noris*, faite par les frères Ballerini, à Vérone, 1632, en 4 volumes.

lui. On le dénonça pour la seconde fois à la sainte inquisition; on employa même l'éloquence du fameux P. Segneri, alors prédicateur du sacré palais, pour le rendre suspect aux yeux du pape. Celui-ci crut enfin réduire au silence tous ces intrigans, par un expédient qui lui fit beaucoup d'honneur : il créa Noris cardinal (1), et conservateur en chef de la bibliothèque Vaticane. Ni ces nouvelles dignités, ni les poursuites de ses ennemis, ne lui firent jamais suspendre ses travaux littéraires; il les continua jusqu'à sa mort, arrivée en 1704. Elle n'arrêta pas la haine et la persécution des jésuites et de leurs partisans : ils tournèrent leurs armes contre sa mémoire. N'ayant pu obtenir qu'il fût proscrit par l'inquisition de Rome, ils eurent recours à celle d'Espagne, qu'ils trouvèrent plus favorable. Celle-ci condamna et inscrivit en 1747, dans son *Index*, l'apologie de Saint-Augustin, que Noris avait publiée soixante-quartoze ans auparavant, et c'était en quelque sorte condamner Saint-Augustin lui-même. Mais tous ces procédés de l'ignorance et de l'esprit de secte n'ont pas empêché que la postérité rendît justice au cardinal Noris, en abhorrant la conduite de ses ennemis.

---

(1) En 1695.

Voyons maintenant quels sont les travaux les plus importans que ce respectacle savant put continuer et achever au milieu de tant et de si fâcheuses distractions : travaux qui le font regarder encore comme un des plus grands chronologues du XVIIe siècle.

Le P. Pagi venait de publier une Chronologie des Consuls, depuis l'an 29 de l'ère chrétienne, jusqu'à l'an 219. Noris y aperçut beaucoup d'inexactitudes, et les fit remarquer à l'auteur, son ami, dans une dissertation épistolaire qu'il lui adressa (1). Sur les instances de Magliabecchi, qui l'estimait beaucoup, il entreprit un travail encore plus important : Scaliger avait essayé de déterminer les époques de quelques villes de Syrie, au moyen de leurs médailles; mais ni lui, ni Spanheim, ni le P. Hardouin, qui se livrèrent aux mêmes recherches, ne purent satisfaire la curiosité des savans. Il était réservé au P. Noris d'éclairer une chronologie qui avait désespéré tous ses devanciers. Il distingua d'abord les années et les mois des Macédoniens et des Syro-Macédoniens; ensuite il compara les calculs chronologiques de ces derniers avec ceux

---

(1) *Epistola Consularis, in quâ collegia 70 Consulum, ab anno christianæ epochæ* 29, *usque ad annum* 219, *in vulgatis fastis hactenus perperàm descripta, corriguntur, supplentur et illustrantur*, Bologne, 1683.

des Hébreux et des Romains ; et, consultant les monumens les moins connus des anciens, il parvint à corriger une foule d'erreurs dans lesquelles étaient tombés les modernes chronologues. Rapprochant l'époque des Séleucides de l'hégire des Arabes, il fit commencer la première à l'an 442 de la fondation de Rome, et à l'an 312 avant l'ère chrétienne. Il est étonnant qu'il ait su combiner avec tant de précision les diverses méthodes de diviser les temps, au point de faire ressortir de tant de variété et de contradictions, la certitude et l'identité. Tel est le résultat de son ouvrage sur l'année et les époques des Syro-Macédoniens (1), qu'on regarde comme un chef-d'œuvre dans le genre chronologique. Il lui est échappé quelques erreurs ; mais qui pourrait se flatter d'en être exempt, dans ces sortes de recherches (2)? Noris commenta aussi les fastes consulaires relatifs à l'empire de Dioclétien, extraits de la bibliothèque impériale de Vienne ; il détermina l'usage du cycle romain, ou période de quatre-vingt-quatre ans, employé pour trouver chaque année la nouvelle lune de Pâques;

(1) *Annus et Epochæ Syro-Macedonum, in vetustis urbium Syriæ nummis, præsertim Mediceis, expositæ*, etc., Florence, 1689, in-4°, et 1692, in-f°.

(2) Voyez le supplément de Belley, dans le recueil de l'Académie des Inscriptions.

et du cycle pascal de Ravenne, de quatre-vingt-quinze ans (1). Enfin, il donna tant de preuves de son savoir, à cet égard, que le célèbre Cassini, consulté sur le calendrier et la réforme grégorienne, qui occupaient de son temps les catholiques, les Allemands et Leibnitz lui-même, conseilla de s'en rapporter aux lumières et à l'autorité de Noris (2).

L'Histoire universelle prouvée par des monumens et figurée par des symboles des anciens (3), qui parut vers la fin de ce siècle, nous oblige à parler de François Bianchini, son auteur, quoiqu'il soit mort en 1729, et qu'il ait publié la plupart de ses ouvrages pendant le XVIIIe siècle. Né en 1662, à Vérone, patrie de Noris, instruit comme lui dans les antiquités et la chronologie, et plus encore dans l'astronomie, il fut son ami, de son vivant, et son biographe après sa mort (4). Etabli à Rome, et protégé par plusieurs papes et cardinaux, il partagea sa vie entre les observations célestes et la recherche des antiquités ensevelies dans les ruines de cette ville. Il

---

(1) On trouve toutes ces dissertations dans le tome II de la collection complète de ses œuvres, imprimées à Vérone, en 1729 — 32, 5 vol. in-fo.

(2) Fabroni, *ub.* s. pag. 81.

(3) *Istoria universale, provata con monumenti e figurata con simboli degli antichi*, Rome, 1697, et 1747, in-4o.

(4) On trouve la vie de Noris dans la première partie des *Vite degli Arcadi illustri*.

passait les nuits dans son observatoire à contempler les phases des astres, et surtout de Vénus; et pendant le jour il s'enfonçait dans les Musées ou dans les fouilles et les tombeaux, cherchant et examinant partout les monumens des anciens. Il risqua même de perdre la vie par ce genre de recherches. On venait de découvrir hors de Rome, sur la voie Appienne, un bâtiment souterrain, dont les murs étaient percés de niches remplies d'urnes cinéraires, et accompagnées d'inscriptions relatives aux personnes dont on gardait les cendres. Bianchini voulut examiner par lui-même une chambre nouvellement découverte (1); et pendant qu'il prènait des mesures, une voûte s'enfonça sous lui; il fit une chute qui pouvait avoir des suites dangereuses. Bianchini fit plusieurs voyages en Italie, en France, en Angleterre, en Lorraine, en Flandre et en Hollande. Partout il fut considéré et comme grand antiquaire, et comme grand astronome. Il était toujours au milieu des savans et dans les Académies. Celle des sciences de Paris l'avait nommé son associé étranger; il lui offrit une ingénieuse machine qu'il avait, sinon inventée, au moins perfectionnée, et qui servait à corriger les imperfections des tubes dans les lunettes du plus

(1) Il donna depuis la description de cette chambre sépulcrale. *Camera ed iscrizioni sepolcrali de' liberti, servi ed uffiziali della casa d'Augusto*, etc., Rome, 1727, grand in-f°.

grand foyer (1). L'université d'Oxford l'honora encore davantage : elle voulut, dit-on, le loger à ses frais ; il reçut les mêmes distinctions en Italie, où il fut membre de l'académie physico-mathématique de monsignor Ciampini, et de celle des *Alétophiles* de Vérone, qu'il tâcha de rétablir. Comblé d'honneurs et de pensions, agrégé, lui et toute sa famille, à la noblesse romaine; nommé président des antiquités et secrétaire de la commission chargée de la réforme du calendrier, et dont le cardinal Noris était président, il n'en poursuivit pas moins des travaux qui enrichirent l'Italie de ses observations et de ses ouvrages.

Nous ne parlerons pas de la ligne méridienne et du Gnomon, qu'aidé du savant Philippe Maraldi, il construisit dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, et que l'on compare à celle que le grand Cassini a faite dans Saint-Pétrone de Bologne; ni même de celle qu'il traça dans le palais ducal de Colorno. Nous ne parlerons pas non plus du projet qu'il avait conçu de tirer en Italie, d'une mer à l'autre, une ligne méridienne, à l'imitation de celle que Cassini avait tirée par le milieu de la France, et nous laisserons à l'histoire du siècle suivant le soin de se faire gloire des ob-

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie, année 1713.

servations curieuses et toutes nouvelles que Bianchini fit sur les taches de Vénus, ainsi que des ouvrages relatifs à ses inventions et à ses découvertes (1). Nous nous bornerons à ce qui concerne spécialement ses études chronologiques, qui appartiennent proprement au XVII[e] siècle.

Dans le recueil qu'on a publié des opuscules posthumes de Bianchini (2), plusieurs traitent de la chronologie. Il s'occupa de l'année de la mort de J.-C.; de la chronologie profane, depuis les Olympiades; de la généalogie de Romulus, de Numa et d'autres rois et consuls de la république romaine, etc. Il publia aussi, contre Joseph Scaliger, deux dissertations sur le calendrier et le cycle de César, ainsi que sur le canon pascal de Saint-Hippolyte, que l'on voit dans la bibliothèque Vaticane (3). Mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur, soit par l'étendue du plan, soit par l'originalité de l'invention, soit aussi par le parti qu'il a tiré des monumens historiques, pour mieux servir la chronologie et l'histoire, est celui qu'il a intitulé *Histoire universelle*. Ce n'est pas proprement une histoire qu'il s'est pro-

---

(1) On les trouve dans la liste qu'en ont donnée Mazzuchelli et Fabroni, à la fin de sa vie.

(2) Rome, 1754, t. 2, in-4°.

(3) *Del calendario et cyclo Cæsaris, ac de paschali, canone sancti Hippolyti martyris*, etc., Rome, 1703 et 1704, in-f°.

posé de nous présenter; c'est plutôt un dessin chronologique, dont les époques successives sont caractérisées par des symboles figurés, puisés dans l'histoire. Entre ses mains ces symboles sont devenus autant de chiffres historiques, qui déterminant les dates et les époques les plus remarquables, frappent davantage l'imagination et se gravent plus fortement dans la mémoire; ainsi, ôtant à la chronologie ce qu'elle a de plus aride, il voulait rendre le système des siècles aussi facile à connaître que l'est le plan d'une ville quelconque (1). Il avait divisé son ouvrage en trois parties, dont chacune devait contenir quarante chapitres. La première partie embrassait les siècles écoulés depuis la création du monde jusqu'au siècle d'Aguste; la seconde allait jusqu'à Charlemagne; et la troisième jusqu'à Charles-Quint.

Malheureusement il n'arriva qu'au trente-septième chapitre de son histoire, où se termine la monarchie des Assyriens. En tête de chacun de ces trente-deux chapitres se trouve un joli tableau, dessiné par l'auteur lui-même, avec beaucoup de soin, et dans lequel sont retracés plusieurs monumens ou emblêmes qui ont trait aux événemens, aux mœurs et à l'esprit des peuples que chacun des chapitres

(1) Voyez son *Introduction*, ch. II.

doit rappeler; l'imagination de l'auteur supplée au défaut ou à la rareté des faits dans cette partie de l'histoire qui précède le déluge de Noé : il y place l'invention des arts nécessaires ou les plus utiles. Ainsi, n'oubliant pas ce que les anciens ont transmis de plus probable, il y ajoute tout ce que les progrès de l'industrie avaient nécessairement amené. A partir du déluge, l'histoire prend une forme plus certaine et plus satisfaisante; et l'auteur, à mesure qu'il avance, désigne avec plus de précision l'établissement de plusieurs nations, leurs transmigrations, leurs colonies, l'origine des monarchies et des républiques les plus remarquables, leurs conquêtes, leurs navigations, leur progrès, leurs vicissitudes, leur chute. L'histoire des Hébreux ne lui fait pas négliger celles des autres peuples; mais tout en rapportant ce que la tradition débitait sur ces derniers, il se plaît, comme tant d'autres, à nous faire remarquer ce qui ne lui paraît qu'un récit plus ou moins altéré des autres histoires. Ainsi, il voyait l'histoire traditionnelle des païens, dans l'histoire biblique des Hébreux ; et, ce qui est encore plus singulier, il regardait la mythologie des premiers comme une véritable histoire symbolique. La charmante Hélène, qui amène la coalisation de toute la Grèce et la ruine de Troie, n'est à ses yeux que le symbole de la liberté des mers : Jupiter n'est que Sésostris, et Junon est la Syrie-Blanche. Souvent ces interprétations ou ces rappro-

chemens sont étranges et bizarres; mais il n'est pas moins vrai que ces traditions historiques ou mythologiques ont signifié tout autre chose que ce qu'elles semblent exprimer maintenant, quelle que soit leur véritable origine.

Tel est le plan non moins vaste qu'ingénieux d'un ouvrage dont l'auteur ne rédigea que la partie la plus difficile. Quoique distrait par d'autres occupations, il ne perdit jamais de vue son projet favori. Il se proposa de former un Musée destiné à fournir les matériaux d'une histoire ecclésiastique, exécutée d'après son système. Clément XI approuva même son idée; mais l'entreprise, à peine commencée, fut abandonnée, faute d'argent. Joseph Bianchini, neveu de l'auteur, donna depuis un essai de ce genre de travail; mais il se borna aux deux premiers siècles du christianisme (1).

La géographie marchait de pair avec la chronologie; elle profita à la fois des progrès de l'astronomie et des relations des voyageurs; le premier qui se fit remarquer dans ce genre de connaissances, fut Philippe Ferrari, servite, qui, après avoir professé pendant quarante ans les mathématiques dans l'université de Pavie, mourut à Milan en 1626. Il avait publié, vers le com-

(1) Voyez *Demonstratio historiæ ecclesiasticæ quadripartitæ, comprobatæ monumentis, ad fidem temporum et gestorum*, Rome, 1752, in-f°, gr.

mencement de ce siècle, un *Epitome géographique* (1), divisé en quatre livres, ou dictionnaire dont le premier est consacré aux villes, et les autres aux fleuves, aux montagnes et aux lacs. Ce premier essai fut suivi d'une *Topographie nouvelle* pour le martyrologe romain (2), et d'une *Topographie poétique* (3). Mais tous ces traités furent entièrement éclipsés par son *Lexicon geographicum*, qui parut une année après sa mort (4). Les articles sont rangés selon l'ordre alphabétique; et, comme les noms sont latins, il les a fait précéder d'un *index* des noms vulgaires correspondants. Ce dictionnaire contient plus de 9,600 articles.

Tiraboschi rappelle trois ouvrages du même genre (5) : *Un guide pour l'étude géographique*, de Jean-Baptiste Niccolosi (6), un *Portulan de la Méditerranée*, de Sébastien Gorgoglione, de Gênes (7), et les *Elémens de la géographie* du P. Giannetusio, jésuite (8); mais tous ces ouvrages

---

(1) *Epitome geographica, in IV libros divisa*, Paris, 1605, in-4°; petit ouvrage fort rare.

(2) *Nova topographia in martyrologium romanum*, Venise, 1709, in-4°.

(3) Pavie, 1612, in-4°.

(4) Milan, 1627, in-4°, et Paris 1670, in-f°.

(5) *Loc. cit.* pag. 370

(6) *La Guida allo studio geographico*, Rome, 1662.

(7) *Porte luno del mare Mediterraneum*, Naples, 1682.

(8) Naples, 1692.

plus ou moins utiles pour les jeunes gens qui étudient cette science, furent tous négligés dès qu'on vit *la Géographie réformée* du P. Riccioli (1). Cet astronome fit pour la géographie ce qu'il avait fait pour la chronologie, et il réussit encore plus dans ce travail que dans l'autre. Il avait d'abord attiré l'attention de ceux qui cultivaient cette science, par l'invention supérieure de sa *Croix géographique* (2). C'est une machine composée de deux règles jointes en forme de croix, et dont l'une indique le méridien, et l'autre la ligne équinoxiale. Par ce moyen il pouvait déterminer l'heure de chaque pays, le moment où le soleil s'y lève ou s'y couche, et quand et comment on y aperçoit la même éclipse de soleil ou de lune. Mais quoiqu'il attachât une grande importance à cette méthode, ce n'est dans le fond qu'un jeu d'enfant. Les recherches contenues dans l'ouvrage que nous venons de citer sont d'une toute autre nature. L'auteur y a rassemblé tout ce que les anciens avaient enseigné de plus important à cet égard. Il expose une table de toutes les longitudes et latitudes observées ou déduites des meilleures observations; cette table contient environ deux mille sept cents articles; et, ce qui est encore

(1) *Geographicæ et hydrographicæ reformatæ libri XII*, Bologne, 1661, in-f°.

(2) *Crucis geographicæ fabrica et usus*, etc., Bologne, 1643, in-f°.

plus digne de remarque, les longitudes les plus inexactes ne s'écartent pas de plus de sept degrés de celles que l'on connaît aujourd'hui. Riccioli fit encore plus : il raccourcit de trois cents lieues la longueur de la Méditeranée, et de cinq cents celle que l'on donnait à l'Asie. Fontenelle avait cependant attribué cette gloire à Delisle (1); mais des biographes plus exacts et plus justes ont récemment avancé que si cet ouvrage de Riccioli eût été accompagné d'une collection de cartes dressées d'après sa table des longitudes et latitudes, il est à croire que la révolution opérée dans la géographie par G. Delisle aurait eu lieu trente ou quarante ans plus tôt (2).

Tandis que la géographie profitait des recherches et des calculs de ces écrivains, d'autres s'appliquaient à donner à cette étude plus de facilité et de précision au moyen des cartes géographiques et d'autres machines ingénieuses. J. B. Aleotti donna, vers le commencement de ce siècle, le *Plan topographique* et la chorographie du duché de Ferrare, gravés sur bois (3). On a déjà vu que Jean Antonio Magini, né à Padoue, en 1555, se laissa entraîner par son siècle aux rêves

(1) *Éloge de Guillaume Delisle*, etc.

(2) *Biographie Universelle*; art. Riccioli, t. XXXVII, p. 528.

(3) *Pianta topographica del ducato di Ferrara*, Ferrare, 1599, et *Corographia* du même état, 1603.

de l'astrologie, et qu'il fut néanmoins un des plus grands mathématiciens de son temps (1). On a dit même que Keppler, qui déplora sa mort, arrivée en 1617, comme une perte grave pour les sciences, l'avait invité à se rendre en Allemagne pour y rédiger avec lui de nouvelles tables astronomiques, d'après les découvertes qu'il venait de faire (2). Quoi qu'il en soit, Magini contribua beaucoup à répandre les connaissances géographiques dans le XVII[e] siècle. On avait de lui un commentaire sur la géographie et les tables de Ptolomée (3). Mais ce qui intéresse l'histoire de ce siècle, c'est son *Italie décrite*, avec soixante *Tables géographiques* (4), que publia après sa mort Fabius, son fils; on assure que ces tables étaient les plus exactes qu'on eût vues jusqu'alors. Il faut aussi ajouter à ces géographes Marc Boschini, de Venise, qui était à la fois peintre et graveur. On a de lui tout le royaume de Candie

---

(1) Voyez ci-dessus, t. VII, pag. 168.

(2) Weidler, *Hist. ast.*, chap. XIX, n° 118. Cet auteur avance que Magini fut aussi invité par Copernic : voyez *Biographie Universelle*, t. XXVI, pag. 127. Mais c'est une erreur, puisque Magini n'était pas encore né, lorsque Copernic mourut, en 1543.

(3) *Commentarius in geographiam et tabulas Ptolomæi*, Cologne, 1597, et Arnheim, 1617, in-4°. Léonard Cornotti les traduisit en italien, Venise, 1598, in-f°.

(4) L'*Italia descritta*, *con LX tavole geografiche*, Bologne, 1620, in-4°.

dessiné et gravé par lui-même, contenant soixante et une cartes, où cette île est divisée en toutes ses parties (1), et l'Archipel avec toutes ses îles et ses écueils, comprenant quarante-huit cartes (2). Il a même laissé, tracées sur deux cartes, la Dalmatie et l'Albanie (3).

Un géographe encore plus remarquable fut Marc-Vincent Coronelli, de Venise, qui fit de la géographie son occupation favorite; bienque'il se fût consacré à l'ordre des *Mineurs conventuels*, il suivit toujours sa passion dominante. La république de Venise le nomma son cosmographe et professeur de géographie. Il fut aussi élu deux fois général de son ordre; mais tout distrait qu'il fut par ses moines, il n'abandonna jamais ses élèves, et son académie des *Argonautes*, qu'il avait fondée pour répandre l'étude de la géographie. Il mourut en 1718. On a de lui plus de quatre cents cartes géographiques, avec leur explication en plusieurs volumes; elles concernent surtout l'île de Rhodes, la Morée, l'Eubée, la Dalmatie, etc. Il publia aussi un atlas Vénitien (4), qui fut suivi d'une description géographico-historique, conte-

(1) *Il regno tutto di Candia, delineato a parte ed intagliato*, Venise, 1651, in-f°.

(2) *L'Archipelago con tutte le isole, scogli, e bassi fondi, colla dichiarazione*, etc., *ibid.* 1658, in-4°.

(3) Mazzuchelli, art. *Coschini*.

(4) Venise, 1690.

nant trois cent dix planches (1), et le *Portulan de la mer* (2). Nous parlerons ailleurs de sa *Bibliothèque universelle*; mais ce qu'il faut remarquer ici plus particulièrement, c'est la construction de ses globes. La galerie ducale de Florence possédait déjà un globe terrestre de plus de six pieds de diamètre. Targioni-Tozzetti dit qu'il a été construit depuis 1607, par l'un des deux cosmographes Mathieu Neroni, ou Antoine Fantasse, qui florissaient vers le commencement du XVIIe siècle (3); mais aucun n'en a fait d'une aussi grande dimension, que le P. Coronelli. C'est à lui que nous devons les deux que l'on voit à la bibliothèque royale de Paris; il les construisit sur les instances du cardinal d'Estrées. On les admire encore pour la beauté de leur exécution: ils firent de son temps une grande impression sur la multitude, à cause de leur grandeur extraordinaire, et plus encore sur les courtisans de Louis XIV, par les emblêmes relatifs à la gloire de ce prince, dont l'auteur les avait ornés.

Parmi ceux qui ont écrit sur la géographie, Tiraboschi cite (4) un certain Vital Terrarossa, de Parme, auteur de quelques *Considérations*

(1) *Isolario*, etc., ibid. 1696, in-f°.

(2) *Il Portolano del mare*, *ibid.*, 1698, in-f°.

(3) *Aggrandimenti*, etc., t. I, pag. 76.

(4) *Loc. cit.*, pag. 371.

géographiques sur les terres inconnues (1). Le sujet devait être intéressant pour ce temps-là ; mais la description de ces régions trop éloignées et trop peu fréquentées était réservée à des voyageurs instruits et entreprenans dont nous allons dire quelque chose.

Nous sommes vraiment bien loin de rencontrer dans ce siècle des Poli, des Colomb, des Vespucci, des Cabotti, des Verazzini, dont le temps, comme le remarque Tiraboschi, était déjà passé (2). Il semble au contraire, que les Italiens, ayant de plus en plus éprouvé l'injustice et l'ingratitude de l'étranger qui payait si mal leurs services, lui aient enfin laissé les risques et les progrès de ces grandes entreprises (3). Ainsi, ne trouvant plus chez eux les moyens nécessaires pour faire désormais dans l'intérêt de leur propre pays, ce qu'ils avaient fait sans fruit pour les autres, ils se résignèrent à attendre paisiblement chez eux le résultat des voyages et des découvertes. L'Italie n'eut plus que la congrégation de la *propagande* qui pût lui fournir quelques moyens de satisfaire sa curiosité. L'objet principal de ces expéditions apostoliques était la propagation de la foi chrétienne, et bien rarement elles contribuaient au

(1) *Riflessioni geografiche, sopra le terre incognite*, Padoue, 1686.

(2) *Ub. s.* pag. 97

(3) *Histoire abrégée de la littérature d'Italie*, t. V, pag. 51.

progrès des lettres, des sciences et des arts. Telle était à cet égard la position générale de l'Italie. Toutefois, au milieu de ces obstacles, privée des moyens nécessaires pour les surmonter, plusieurs Italiens firent encore assez d'efforts pour nous donner de nouvelles preuves de leur génie et de leur courage : ils voyagèrent aussi; ils s'instruisirent eux-mêmes et instruisirent les autres; et cette gloire leur appartint d'autant plus légitimement, qu'elle est due toute entière à la force de leur esprit et de leur caractère.

Quelques-uns, n'osant franchir les limites de l'Europe, se bornèrent à nous faire mieux connaître quelques-unes de ces régions ou moins fréquentées que les autres, ou plus dignes d'être étudiées. François Belli, né en 1577 à Azzignano, dans le Vicentin, cultiva les belles-lettres et la poésie, se fit distinguer dans plusieurs académies, voyagea en France et en Hollande, et, de retour dans sa patrie, y mourut en 1644. Il publia ses *observations faites dans ses voyages de Hollande et de France* (1). L'auteur se montre aussi versé dans divers genres d'érudition, que dans les sciences politiques (2). Jean-Baptiste Donato, publia (3)

---

(1) *Le osservazioni ne' viaggi d'Olanda e di Francia*, Venise, 1632, in-4°.

(2) Mazzuchelli, *loc. cit.*, vol. II, p. II, pag. 671.

(3) En 1668.

aussi la relation de ses voyages à Constantinople; malheureusement il s'intéressait, comme quelques autres, cités par Tiraboschi (1), à des choses qui n'intéressent pas assez les lecteurs.

Un écrivain qui mérite encore plus nos égards, est sans doute François Negri, de Ravenne; ecclésiastique très-zélé, et surtout ami des pauvres et des orphelins, il voulut être utile aussi aux hommes de lettres. Muni de connaissances, surtout de celles relatives à l'histoire naturelle, à l'astronomie et à la géographie, il entreprit des voyages fort hasardeux dans les régions du Nord, pour en examiner les moeurs, les usages, les rites religieux, enfin tout ce qui intéresse la morale, les sciences et la politique; et pour corriger les erreurs et les inexactitudes qui défiguraient la description géographique de ces pays, il visita le Danemarck, la Suède, la Norwège, la Finlande, la Laponie; pénétra jusqu'au Cap-Nord, et ne négligea rien pour voir par lui-même tout ce qui était digne de quelque remarque. Ce savant voyageur a décrit exactement la pêche de la baleine, dont il fut témoin près de la Finlande. On a trouvé très-exact et fort juste ce qu'il dit sur les baleines, les chevaux marins, les rennes, et sur les particularités des golfes de Finlande et de Bothnie. Il consigna ses observations dans huit lettres qu'il

(1) *Loc. cit.*, pag. 101.

adressa à ses amis, de retour en Italie, il les retoucha et les enrichit de notes précieuses; mais prévenu par la mort en 1698, avant d'avoir pu les imprimer, il les recommanda à son héritier, qui les fit paraître, quelques années après, sous le titre de *Voyage septentrional, divisé en huit lettres* (1).

Jean-Baptiste Pacichelli, de Pistoia, eut comme Négri la passion de connaître et de décrire les pays qu'il pouvait visiter. Il naquit en 1640, fit ses études à Rome, et se mit au rang des théologiens, des jurisconsultes et des antiquaires. Ayant mérité la protection de la cour de Rome, il fut attaché à la légation du Saint-Siége, en Allemagne. Il en profita pour parcourir l'Allemagne, l'Angleterre et la France. Partout il prenait des notes sur les objets qui lui paraissaient les plus dignes de fixer l'attention d'un observateur. Dix années de sa vie furent consacrées à ce genre d'observations géographiques. De retour en Italie, outre un grand nombre d'écrits, il publia les *Mémoires de ses voyages* (2). C'est un recueil de lettres que l'auteur avait, en voyageant, adressées à ses amis. On y trouve des détails intéressants sur les mœurs

(1) *Viaggio settentrionale, diviso in otto lettere*: Forli, 1701, in-4°, et réimprimé ensuite à Padoue.

(2) *Memori de' Viaggi per l'Europa Cristiana*, etc., Naples, 1685, 3 Vol. in-12.

et les usages de chaque pays, et même l'histoire littéraire du temps. Pacichelli avait choisi pour sa demeure la ville de Naples. Il fut si charmé de ce royaume qu'il entreprit de donner la description de ce qu'il contient de plus remarquable. Son travail parut une année après sa mort, en 1702 (1). On a regardé long-temps cet ouvrage comme le plus exact et le plus complet qui eût encore paru sur le royaume de Naples. Tiraboschi semble douter de l'exactitude de l'auteur, lorsqu'il rapporte ce qu'il a appris des récits d'autrui (2); mais les étrangers ne l'ont pas jugé de même (3).

Nous pourrions ajouter à ces voyageurs, Laurent Magalotti, et Paul Bocconi, qui visitèrent divers pays, et profitèrent beaucoup de leurs voyages. Le P. Bocconi, qui se fit tant remarquer parmi les naturalistes de l'époque (4), ne cessa de parcourir la Sicile, Malte, la Corse, le Piémont, tout le reste de l'Italie, même l'Allemagne et la France; et la description qu'il nous a laissée des plantes de ces divers pays, est une preuve in-

---

(1) *Il regno di Napoli in prospectiva, diviso in dodici provincie in cui si descrivono la sua metropoli et le cose notabili*, etc., Naples, 1703, 3 Vol. in-4°, avec Cartes et Fig.

(2) *Loc., cit.*, pag. 101.

(3) Boucher de la Richarderie, *Bibliothèque des Voyages*, III, 28. *Biographie Universelle*. T. XXXII., pag. 338.

(4) Ci-dessus, page.....

contestable de l'utilité de ses voyages. Magalotti en entreprit aussi plusieurs, et malheureusement on n'a pas publié les relations qu'il envoyait régulièrement au grand-duc Ferdinand II, et au prince Léopold, son frère, sur tout ce qu'il observait de plus remarquable, concernant la politique et l'état des sciences et des lettres (1). Ne pouvant vayager au-delà de l'Europe, Magalotti chercha du moins à profiter des voyages des autres, et à les répandre parmi ses compatriotes. Il traduisit plusieurs chapitres du *Voyage* de Jérôme Lobs en Abissinie; d'après la version anglaise (2). Il rédigea, sur les notes et d'après les conversations du P. Jésuite Grucher, une *Relation sur la Chine;* il corrigea même le style de la *Relation des voyages* de François Carletti, dont nous parlerons bientôt; ainsi, par ses travaux, il contribua à faire mieux connaître aux Italiens l'Egypte, l'Arabie, la Chine et les Indes.

Mais ceux qui multiplièrent par leurs voyages ces sortes de connaissances, si rares de leur temps, furent quelques missionnaires, parmi lesquels nous distinguerons Christophe Borro,

(1) *Aggrandimenti*, etc., Fabrini *Vita*, etc., T. III, et *Lettere inedite*, t. I.

(2) *Relazioni varie*, etc., *Del Nilo, dell' Unicorno, della Fenice; dell' Uccello, di paradiso, del Pelicano, della palma, del prete Janni*, etc., Florence, 1693, in-8°.

Jean-Philippe Marini, et Denis Carli. Borro, né à Milan, entra dans l'ordre des jésuites, et se consacra aux missions orientales. Il fut l'un des premiers à pénétrer dans la Cochinchine, et il y séjourna pendant cinq années, s'occupant non-seulement à convertir au christianisme les peuples inconnus de ce pays, mais encore à observer tout ce qui concernait leurs mœurs, leurs institutions, ainsi que les phénomènes et les productions les plus remarquables. De retour en Europe, il mit au jour une *relation de sa nouvelle mission* dans la Cochinchine (1); et, comme c'était la première qui parût de cette contrée, elle fut généralement accueillie et traduite en français, en flamand, en anglais, et même en latin. Elle est divisée en deux parties; la seconde est entièrement consacrée au succès de la mission; mais, dans la première, l'auteur ne traite que du climat et de la fertilité du pays, des opinions, des lois et des coutumes, des habitudes des animaux singuliers qu'on y trouve. Cependant le P. Borro, qui enseignait les mathématiques dans les colléges de Coïmbre et de Lisbonne, crut et fit croire qu'il venait de trouver un moyen de faciliter le passage de l'Europe aux Indes orientales, du côté de l'ouest; ce qui n'intéressait pas moins les missionnaires que tous les

(1) *Relazione della nuova Missione de' padri della Compagnia di Gesù, al regno della Cocinsina*, Rome, 1631, in-8°.

grands navigateurs. La cour de Madrid, voulant être instruite de sa découverte, Borro entra en relation avec le gouvernement; c'en fut assez pour que ses supérieurs, jaloux ou ayant des soupçons sur sa conduite, le fissent aussitôt venir à Rome. Il fut exclus de la compagnie. Le P. Borro se réfugia chez les PP. de Cîtaux, et mourut de chagrin peu de temps après, et presque subitement, en 1632.

Jean Philippe Marini, né à Gènes, en 1608, fut aussi Jésuite, et, jeune encore, alla prêcher dans les Indes. Il demeura dans le Tunquin pendant quatorze ans; ensuite il se rendit au Japon, où il séjourna long-temps, et où il vivait encore en 1674. Il publia une *relation* des missions des P. P. Jésuites dans les royaumes de Tunquin et du Laos (1). La partie qui regarde le Tunquin est encore un des traités les plus estimables qu'on ait sur cette contrée. On a trouvé l'auteur assez exact dans tous ce qu'il dit de la religion des Tunquinois; de nos jours même on consulte encore la relation du Laos, du P. Marini, comme la seule que l'on possède de ce pays peu connu.

(1) *Delle missioni de' Padri della Compagnia di Gesù, nella provincia del Giappone et particolarmente di quella di Tunchino*, Rome: 1657, 1663, in-4°. Venise, 1665, 2 Vol. in-12. On les traduisit en français, Paris, 1666, in-4°.

Denis Carli s'ouvrit une carrière encore plus longue et plus difficile : il visita plusieurs régions de l'Asie, de l'Afrique, etc. Il était capucin, et natif de Reggio ; il partit pour le Brésil et le Congo, avec plusieurs de ses confrères, en 1666; visita Saint-Philippe de Benguela et Loanda, les royaumes de Bamba et de Sogno, et tout en cathéchisant et en baptisant, il continuait ses observations sur les objets qui lui paraissaient de quelque importance. Après avoir tant voyagé, et couru divers dangers, il se rendit à Bologne, où il rédigea la relation de ses voyages et de ceux de Michel-Ange Guattini, son compagnon. Elle parut sous le titre du *More transporté à Venise* (1). L'auteur nous entretient des mœurs, des rites et de la religion des peuples de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Asie et même de l'Europe ; mais c'est du Congo qu'il s'occupe principalement ; il donne des renseignemens sur la géographie et l'histoire naturelle; malheureusement ils sont trop vagues ; on y trouve encore des contes ridicules, et plusieurs récits qui ne regardent que ces deux missionnaires, et qui n'ont aucun intérêt; mais le peu de relations semblables qu'on possède, a fait rechercher celle du P. Carli ; elle a été réimprimée plusieurs fois

(1) *Il Moro trasportato in Venezia, ovvero racconti de' Costumi, riti e religione de' popoli dell' Africa, America, Assia ed Europa*, Reggio, 1672, in-12.

et traduite en français, en anglais et en allemand.

Nous arrivons à la classe de ceux qui ont entrepris de longs voyages, spécialement pour connaître de nouveaux pays et pour s'instruire de ce qu'ils offrent de plus curieux. Le premier qu'on rencontre, selon l'ordre chronologique, est Francois Carletti, né à Florence, en 1574. Jeune encore, il apprit, à l'exemple de son père, à braver les fatigues et les dangers des longs voyages par terre et par mer. D'abord, il s'embarqua pour l'Afrique, et ensuite pour l'Amérique; il se rendit successivement à Carthagène, à Lima, à Mexico, aux îles Philippines, enfin au Japon, à la Chine et à Goa. Il semble que son dessein principal était de faire des spéculations de commerce, et surtout la traite des nègres. De retour en Europe, il fut dépouillé par les Hollandais de tout ce qu'il avait recueilli de ses voyages. Fatigué de ses longs travaux, et accablé par des revers de fortune, il se retira, au commencement du XVIIe siècle, à Florence, où, d'après l'invitation de Ferdinand Ier, il entreprit l'histoire de ses voyages. Carletti n'avait pour tout savoir que sa propre expérience et sa mémoire; il retraça donc avec une grande simplicité tout qu'il avait observé dans les deux Indes. Ce fut lui qui le premier donna aux Européens des notions sur la cochenille, sur le coco des Mal-

dives, et sur le muso; et qui, au dire de Redi (1), enseigna le premier aux Italiens l'art de préparer le chocolat. Carletti mourut peu de temps après, en 1617. Ses écrits, corrigés dans la suite, par Laurent Magalotti, ne furent imprimés qu'au commencement du siècle suivant, sous le titre de *discours sur les choses par lui vues dans ses voyages* (2).

La Calabre donna en même temps deux voyageurs fort instruits, Jean-Baptiste et Jérôme Vecchietti, dont le dernier a déjà paru parmi les chronologues. Quoique d'une famille originaire de Florence, ils étaient nés à Cosence, où leur père s'était établi et marié; Spiriti, biographe très-exact, retrancha, faute de documens, ces deux noms du catalogue des écrivains Cosentins (3). Cependant il existait une épitaphe de Jean-Baptiste, faite par le célèbre poète Chiabrera, où étaient indiqués le lieu de sa naissance, l'origine de sa famille, et sa demeure à Rome (4). On avait même confondu les deux frères; et on les confondrait encore, si l'abbé Morelli n'eût publié

(1) Voyez son *Ditirambo*, dans ses notes.

(2) *Ragionamenti di Fr. Carletti sopra le Cose da lui vedute ne' suoi viaggi, si dell' Indie occidentali e orientali, come d'altri paesi*, Florence, 1701, 2 Vol. in-8°.

(3) *Memorie degli Scrittori Cosentini*, pag. 189.

(4) *Io mi nacqui in Cosenza ove riva al Crate,*
Ma fu la nostra stirpe entro Firenze,
Originata, et sopra i sette colli
Ebbe a fiorir mia giovenile etate, etc.

une lettre de Jérôme, où il rend compte de leur origine, de leurs études et de leurs voyages (1). Jean-Baptiste, élevé d'abord à Cosence et à Naples, fut un des élèves et des partisans de Telesio. Ensuite, il apprit à Rome les langues orientales, particulièrement le persan et l'arabe, et fut généralement regardé comme le plus savant dans ces deux langues. On l'envoya d'abord dans la Perse pour engager le sofi à faire la guerre aux Turcs, puis dans l'Égypte, pour soumettre les Coptes à l'église romaine. Jean-Baptiste, savant théologien et négociateur adroit, s'acquitta avec succès de l'une et de l'autre de ces missions. Il mourut à Naples en 1619, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, et ne laissa qu'une relation sur la Perse, que l'on conserve manuscrite dans la bibliothèque Nani (2). Jérôme, son frère, qui l'avait accompagné dans ses voyages, lui survécut de plusieurs années, et mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il a le mérite d'avoir apporté de l'Égypte à Rome divers manuscrits orientaux.

Pierre de la Valle, Romain, né en 1586, fut encore plus entreprenant et plus heureux dans ses voyages. Comme sa vie a quelque chose de romanesque, il est bon de nous y arrêter quelques momens; elle nous fera mieux connaître son ca-

(1) *Codici Italiani Mss. della libreria Nani.* Pag. 159 et suiv.
(2) *Ubi*, F., pag. 106.

ractère et l'esprit de son siècle. De bonne heure il voulut briller comme poète parmi les *humoristes* de Rome; mais bientôt il se lança dans la carrière militaire, et préféra les lauriers de Mars à ceux d'Apollon. Cherchant en vain des occasions d'acquérir de l'honneur, il s'embarqua sur une flotte espagnole, et alla, en 1611, combattre les Barbaresques sur les côtes de l'Afrique. De retour à Rome, il se vit supplanté dans ses amours par un rival heureux. Dégoûté de sa patrie, il partit pour Naples; et, là, consulta l'astrologue Marius Schipani sur le projet qu'il avait conçu de visiter les lieux saints. Sa résolution approuvée, il entendit la messe, reçut du célébrant l'habit de pèlerin, prit ce titre, qu'il se donna toujours, et s'embarqua à Venise, en 1614. Il se rendit par mer à Constantinople, puis en Égypte; et, par terre, successivement à Jérusalem, à Damas, Alep, et Bagdad. Ce fut dans cette dernière ville qu'il devint amoureux d'une jeune Assyrienne nommée Sitti Maani Giverido, née à Mardin, dans la Mésopotamie, et dépouillée de tous ses biens par les Curdes. De la Valle l'épousa, et partit avec elle pour la Perse. En y arrivant, il se présenta à la cour, manifesta un désir extrême de servir dans la guerre contre les Turcs, et tâcha d'obtenir en Perse quelque avantage pour les chrétiens persécutés ailleurs. Sa jeune épouse, en véritable amazone, le suivit toujours, à cheval, dans cette courte campagne. De la Valle partit

d'Ispahan; et, après avoir visité les ruines de Persépolis, gagna les bords du golfe Persique. Fatiguée par un voyage aussi difficile, sa femme mourut à Mina, près du golfe d'Ormus. Il embauma son corps; et, après une longue navigation, souvent suspendue soit par des obstacles, soit par les recherches qu'il faisait, il revint enfin à Alep, puis à Naples, et enfin à Rome, en 1626, après douze années d'excursions.

De la Valle présenta d'abord à Urbain VIII une notice sur la Géorgie (1), pour l'engager à envoyer des missionnaires dans ce pays. Pour toute récompense, le pape le nomma son camerico d'honneur; et la congrégation des missions, son conseiller dans les affaires du Levant. Malgré ses occupations, de la Valle ne perdit pas le souvenir de sa femme; il en célébra les funérailles avec une pompe extraordinaire, prononça lui-même son oraison funèbre. Une foule de poètes célébrèrent aussi les vertus de Maani et les regrets de son époux (2). Malgré son affliction, de la Valle épousa quelque temps après une Géorgienne, qui avait été attachée à sa femme. Il ne s'occupa plus alors que de ses études et de ses écrits, et mourut en

---

(1) *Descrizione della Georgia, présentata al papa Urbano VIII*, nell 1627. Thévenot l'a insérée dans son recueil, T. I.

(2) Voyez *Il funerale di Sitti Maani della Valle, celebrato in Roma*, etc., Rome, 1627, in-4°.

1552, pendant qu'il soignait l'édition de ses voyages.

Il avait d'abord publié sa relation des qualités d'*Abbas, roi de Perse* (1). Ensuite il donna la description de ses voyages, en cinquante-quatre lettres, adressées à Marius Schipani, son ami (2). On lui a reproché de croire un peu trop facilement ce qu'il avait entendu raconter et d'être tant soit peu exagéré lorsqu'il décrit ce qu'il a vu lui-même. Mais souvent de tels reproches, ou plutôt de tels soupçons, prouvent au contraire le peu d'instruction de ceux qui regardent comme incroyable tout ce qui leur paraît extraordinaire. De la Valle montre assez de critique et de jugement, pour qu'on ne croie pas qu'il se soit laissé tromper par les autres ou par sa propre imagination. Gibbon l'a signalé comme le voyageur qui a le mieux observé la Perse. Il condamnait sa prolixité, vice de la plupart des écrivains de ce siècle; mais n'aurait-il point vu l'ouvrage du voyageur italien, traduit en français par le P. Carneau, qui a renchéri sur les défauts de l'au-

---

(1) *Relazione delle Condizioni di Abbas, re di Persia.* Venise 1628, in-4°, traduite en Français. Paris, 1631, in-4°.

(2) *Viaggi descritti in lettere familiari, et divise in tre parti, cioè la Turchia, la Persia et l'India,* Rome 1650, 1653, 3 volumes in-4°. La meilleure édition est celle faite par Pierre Bellori, en 1662, en 4 Vol. in-4°, avec la vie et le portrait de l'auteur. On les a traduits en français, en allemand, etc.

teur? Le style de de la Valle est, au contraire, assez correct et assez naturel pour le faire lire encore avec intérêt. Quant au fond des choses, il examine, en général, tout ce qu'il rencontre dans ses voyages; il explique les inscriptions, les statues et d'autres monumens historiques ou curieux; il éclaircit, sur divers points, la géographie ancienne, et corrige la moderne. On trouve quelquefois dans son ouvrage des faits relatifs à la magie, ce qui fait penser qu'il croyait à cette prétendue science, comme il croyait à l'astrologie. Les moeurs et les usages des pays qu'il a parcourus sont décrits avec une grande exactitude. La politique lui suggère souvent des considérations fort justes; surtout il se montre indigné contre les Turcs, qui ne cessaient de persécuter les chrétiens. Il ne pardonna pas plus au gouvernement des Portugais établi dans l'Inde. On a remarqué qu'il avait trouvé dans ce pays la méthode de l'enseignement mutuel (1). Il ne faut pas non plus oublier un autre service qu'il rendit aux orientalistes, en apportant à Rome le fameux exemplaire du *Pentateuque*, unique en Europe, et qui fut donné par ses héritiers à Clément XI (2).

Nous avons parlé ailleurs du cabinet de Manfred Settala; c'était l'unique fruit qui nous res-

(1) *Biographie Universelle*, art. Valle (Pierre della).
(2) Fontanini. *Bibliot.*, T. I., pag. 237.

tât de ses voyages. Tiraboschi se plaint de ce qu'il n'en a laissé aucune description (1). A la vérité Setta la s'occupait plutôt de s'instruire lui-même de faire des expériences, ou de construire de nouvelles machines, que d'écrire et de publier des livres. Comme il ne voyageait que pour chercher et acquérir les produits les plus remarquables de la nature et de l'art, il ne pouvait donner à ses concitoyens un ouvrage plus intéressant que la belle collection qu'il offrit à leurs recherches et à leurs études. Elle leur faisait connaître les phénomènes et les objets les plus merveilleux recueillis dans ses voyages de Sicile, de Chypre, de Syrie, d'Égypte, etc.; elle lui mérita de plus l'estime d'Alexandre VII, des Médicis, de Frédéric Borromée, et de plusieurs académies, surtout de la société royale de Londres, à laquelle il fut agrégé. Si l'ignorance de ses héritiers occasiona la dispersion d'une partie de cette précieuse collection (2), la description qui en reste encore prouve quel profit il avait su tirer de ses voyages.

Il faut rappeler ici les voyages que Côme Brunetti, Florentin, avait entrepris, vers le milieu de ce siècle, et dont nous n'avons que trois lettres, adressées depuis 1659 au prince Léopold (3).

---

(1) *Loc. cit.*, Page 98.

(2) Ci-dessus.

(3) *Lettere inedite d'uomini illustri*, etc. Florence, 1773. T. I., pag. 232.

Brunetti visita la France, l'Allemagne, la Hollande, les Pays-Bas, l'Angleterre, le Danemarck, la Prusse, ainsi que la Martinique, les Antilles et les îles du Vent. Son intention était de connaître et de consulter les savans et surtout les mathématiciens les plus distingués en Europe. Il rendait compte de ses entretiens avec eux, de leurs opinions et des instrumens dont ils faisaient usage dans leurs expériences. Dans une de ses lettres, il parle d'une relation détaillée de la Martinique et des îles adjacentes, qu'il avait présentée au duc de Luynes et à la duchesse de Chevreuse, sa mère. Il y donnait, dit-il, une exacte connaissance du climat, du terroir, des rivières, des ports, des baies, des mines, des plantes fruitières et médicinales, de la pêche et de la chasse, des divers travaux et manufactures, de la population, du caractère et de la condition des habitans; enfin, de leurs mœurs, de leur religion, de leur gouvernement. Il présentait aussi des projets pour augmenter la population, l'industrie et les rentes publiques. Cette relation étant un peu trop minutieuse, l'auteur se proposait d'en faire un résumé, pour satisfaire la curiosité d'un plus grand nombre d'électeurs, en y joignant tout ce qu'il avait observé dans les colonies anglaises et hollandaises, et dans les autres pays qu'il avait parcourus. Les indications que nous venons de donner, en prouvant l'importance de ses recherches, nous font regretter qu'il

n'ait ni continué ses voyages (1), ni publié ses Mémoires.

Nous allons rendre plus de justice qu'on ne l'a fait jusqu'ici à celui qui osa le premier exécuter par terre le tour du monde, et qui laissa de ses voyages la relation la plus instructive. On voit que nous voulons parler du célèbre Jean-François Gemelli-Carreri. Il naquit à Naples en 1651, et fit les études nécessaires pour exercer la profession d'avocat; mais les mauvais traitemens auxquels il se vit exposé dans sa famille, lui firent chercher dans les voyages un moyen de se distraire et de se consoler. Il partit de Naples, et parcourut les divers pays de l'Europe. Ce qui n'avait d'abord été de sa part qu'un mouvement d'humeur, devint bientôt pour lui un moyen d'instruction et sa passion dominante. Gemelli-Carreri ne songea plus qu'à lire des Voyages, ou à voyager lui-même. Soit en visitant les divers pays, soit en parcourant les relations des autres voyageurs, il s'aperçut qu'on avait souvent débité des contes et des contradictions, surtout en parlant des contrées les plus éloignées. Las d'être toujours trompé, il conçut le dessein hardi d'observer par lui-même tout ce qu'il lui était pos-

(1) Si l'on en croit Redi, il se préparait à entreprendre un autre voyage pour l'Amérique, en 1670. Voyez sa lettre dans Tiraboschi, *loc. cit.*, pag. 99.

sible d'observer, et de faire par terre le tour du monde entier. Il prit ses mesures, fit ses premières courses dans l'Europe, comme une sorte d'apprentissage, exerça la profession militaire, pour se rendre plus propre à surmonter ou à mépriser les dangers auxquels il allait s'exposer, et, après avoir fait son testament, partit de Naples pour la Calabre, le treize juin 1693, comme si son dessein eût été de visiter la terre-sainte; mais sa *terre-sainte* n'était que la Chine.

Il vit d'abord l'Egypte et la Palestine; bientôt il passa dans la Turquie, et de là successivement dans la Perse, dans l'Indostan, dans l'empire du Grand-Mogol, et dans la Chine. Dans ses courses, il visita Schiras et les ruines de Persépolis, les monumens gigantesques de Kenneri, dans l'île de Falsette, et le fameux Grand-Mogol Aureng-Zeb, dans son camp, à Galgala; Gemelli-Carreri, en costume chinois et bravant tous les dangers, poursuivit la route de Nankin à Pékin, vit la grande muraille, et reconnut cette Chine dont il avait entendu raconter tant de merveilles et de fables. Sa première envie satisfaite, il chercha à passer dans l'Amérique; et, après une longue et épouvantable traversée, il rejoignit Acapulco, de là se rendit à Mexico et visita les mines de Pachuca et les pyramides de Tezeuco; il partit ensuite pour l'Espagne; et, traversant le midi de la France et l'Italie, il arriva à Naples le trois décembre 1698, après avoir employé pour sa longue excur-

sion, cinq ans, cinq mois et vingt jours.

Comme Gemelli-Carreri n'avait rien négligé dans ses voyages, il prit tous les soins possibles pour en donner la relation la plus complète. Il avait essuyé toutes sortes de dangers et de privations; mais il ne manqua jamais de rédiger le journal de tout ce qui lui arrivait et de ce qu'il observait de plus intéressant. Se trouvant même exposé au milieu des tempêtes ou d'autres accidens, à perdre ses papiers, il sentit la nécessité de faire des Mémoires doubles, pour en confier un exemplaire à quelqu'un. Mais il eut le bonheur de sauver tous ses papiers et il en tira la relation de ses voyages, qu'il publia à la fin du XVIIe siècle, sous le titre de *Tour du Monde* (1). Il y joignit aussi son voyage en Europe (2). On s'empressa aussitôt de traduire cet ouvrage si curieux, en français et en anglais. On ne manqua pas d'embellir ses collections de voyages des extraits de ses relations. Partout on combla d'éloges l'auteur singulier qu'on regardait comme un homme venu de l'autre monde; et pendant longtemps on ne lut plus que le *Tour du Monde* de Gemelli-Carreri. Probablement il ne vivait plus

(1) *Giro del Mondo*. Naples, 1699, 1700, 6 vol. in-12. On le réimprima en 1708, et cette édition fut encore augmentée.

(2) Naples, 1721, en 9 vol.

en 1721, lorsqu'on donna l'édition complète de ses ouvrages.

Quoique l'auteur nous rende compte de tous les pays qu'il a parcourus, c'est de l'Indostan, de la Chine, des Philippines, de la Nouvelle-Espagne, qu'il nous entretient le plus. Il désigne d'abord leur position géographique, et parle ensuite de ce qui concerne le commerce, les mœurs, la religion, le gouvernement; il en donne un précis historique, et n'oublie aucun des objets les plus remarquables de la nature et de l'art. Ses connaissances ne sont pas bien profondes; mais tout ce qu'il décrit est empreint de cette teinte locale qui fait que l'on croit voir ce qu'on lit, et que peut seul donner celui qui a vu ce qu'il décrit. Son style n'est pas élégant, mais il est clair, animé, convenable, et tire tout son intérêt de la réalité de ce que l'auteur raconte. Il n'en est pas moins vrai que souvent il est obligé de profiter des traditions populaires et du témoignage d'autrui; ce qui l'expose parfois à quelques méprises. Ainsi, d'après l'autorité de je ne sais quel missionnaire, il parle sérieusement des hommes à queue. Il se fait comme un devoir de recueillir tous les miracles et même les accidens les plus indifférens qui pouvaient avoir, selon sa manière de penser, quelque rapport à sa religion. On ferait une légende à part de tous les détails de ce genre qu'il a remarqués à Jérusalem, sur la vie du Christ, de la Vierge sa mère, et de ses

apôtres. Mais ne pourrait-on point comparer tous ces contes aux prodiges racontés par T. Live, qui, s'ils ne sont pas vrais, sont au moins des indices des croyances et des opinions du temps?

Au reste Gemelli-Carreri montra beaucoup d'intérêt et de zèle pour rechercher et raconter ce qui est certain ou du moins le plus probable; il examine, il compare les géographes anciens et modernes, consulte tous les hommes instruits qu'il a le bonheur de rencontrer, et fait distinguer ce qu'il a observé lui-même de ce qu'il a appris des autres. Souvent il rejette leur opinion et signale les méprises ou les omissions dans lesquelles étaient tombés Tavernier et della Valle lui-même (1). Il semble n'avoir écrit que pour s'instruire en instruisant les autres. En effet, non content d'avoir donné le récit de ses voyages, il voulait engager ses lecteurs à imiter son exemple, pour confirmer ou corriger ce qu'il venait d'exposer. C'est dans cette vue qu'il mit à la fin de son ouvrage un précis des moyens qu'il avait employés pour faciliter l'exécution de son entreprise. Lorsqu'on veut voyager par terre, pour mieux connaître les pays qu'on parcourt, il faut, dit-il, le faire en petit marchand, exerçant quelque commerce sur la route. Car en se chargeant de grosses sommes d'argent, ou en portant des lettres-de-change, on

(1) *Giro del Mondo*. T. III., pag. 31; édition de Naples, 1708.

risque ou de perdre les unes, ou de ne pas trouver de correspondans en état de payer les autres. C'est pour cela que Gemelli-Carreri commence toujours la relation d'un pays, par donner quelque idée de son commerce. Il indique ainsi les moyens les plus sûrs et les plus faciles de transporter son argent. Il conseille d'autres précautions qui supposent en lui assez de critique et de bonne foi, et relève tous les avantages que les sciences et la civilisation peuvent retirer des voyages, surtout lorsqu'ils sont entrepris dans le but de connaître les nations, et de mettre en communication leur expérience et leur industrie; mais pour atteindre ce but il faut être versé d'abord dans la géographie, dans les langues vivantes, dans le dessin, un peu dans la médecine, et notamment savoir observer les objets les plus dignes d'attention.

Malgré ce que nous venons d'observer, il est étonnant qu'on ait pendant long-temps accusé Gemelli de crédulité, et même d'imposture. Robertson lui-même alla jusqu'à dire que ses voyages étaient entièrement de son invention, ou qu'il les avait composés d'après les relations des autres voyageurs, sans être jamais sorti de son pays; ce qui est en quelque sorte calomnier non-seulement Gemelli, mais encore tous ses contemporains, qui furent à la fois et ses témoins et ses admirateurs. D'abord il cite l'autorité de quelques missionnaires ou d'officiers plus ou moins connus, qu'il avait rencontrés dans ses

voyages, en rappelle les entretiens et les mémoires. Ainsi c'est au moyen du P. François Grimaldi, jésuite, qu'il fut, dit-il, introduit à la cour de l'empereur de la Chine; c'est également d'autres missionnaires qu'il tint les relations de la mer Caspienne, de l'île de Bornéo, des royaumes du Tunquin, du Japon, etc. Or, s'il était imposteur, pourquoi n'a-t-il pas dit avoir vu ces régions de ses propres yeux, comme toutes les autres qu'il a effectivement parcourues? Mais ne trouve-t-on pas une preuve encore plus frappante de sa véracité dans sa correspondance avec Jean Basset, missionnaire français à la Chine; et surtout dans les marques d'honneur qu'il reçut toujours des vice-rois de Naples et de Sicile, qui, étant les personnages les plus distingués de la cour d'Espagne, pouvaient aisément le démentir et le condamner?

Malgré ces faits, qui résultent de la vie et des ouvrages de Gemelli, Tiraboschi lui-même s'est laissé entraîner par l'autorité de ses devanciers(1), et n'a pas hésité à dire que ces voyages abondent en erreurs et en contes fabuleux, et que l'auteur raconte comme ayant remarqué lui-même ce qu'il n'avait vu que dans les livres des autres. Pour exemple, il cite ce qui lui paraît inexact

(1) Voyez *Giornale de' letterati d'Italia*, t. XXIV.

dans ce que dit Gemelli de quelques villes d'Italie (1). Mais tout cela se rapporte à ses premiers essais, et non pas à ses grands voyages, qu'il exécuta avec le plus grand soin, surtout lorsqu'il visita le Mexique et les Philippines, dont il a rapporté des choses curieuses et nouvelles qui manquaient aux anciennes relations. Au reste, les étrangers qui ont suivi l'exemple de ce célèbre voyageur, plus justes que les Italiens, ont démenti ce qu'on avait débité sur son compte. L'abbé Clavigero qui a parcouru le Mexique, où il était né, un demi-siècle après lui, s'est fait un devoir de nous faire observer que Gemelli, s'il n'avait pas quitté l'Italie, n'aurait pu parler avec tant d'exactitude de ce qui regarde la ville de Mexico et plusieurs villages dont les noms étaient alors inconnus en Europe (2). Lorsque long-temps après M. de Humboldt eut fait dans l'intérieur du Mexique une grande partie du chemin que le voyageur italien a décrit si minutieusement un siècle avant lui, il affirma qu'il est aussi indubitable que Gemelli a été au Mexique, à Acapulco et dans les

(1) *Loc. cit.*, pag. 103.

(2) Voyez *Istoria antica del Messico, cavata da migliori storici Spaganuoli e da manoscritti e dalle pitture antiche degl' Indiani*, etc. Césène, 1780 et 1781. 4 vol. in-8°. L'auteur y cite souvent Gemelli; et tout en corrigeant quelques-unes de ses assertions ordinairement il les confirme et les justifie.

petits villages de Matzlan, et de San-Augustin de Las-Cuevas, qu'il est certain que Pallas a été en Crimée, et M. Salt en Abyssinie.

Peut-être nous reprochera-t-on de nous être un peu trop arrêtés à vérifier les titres de ce voyageur à l'estime publique : mais nous croirons toujours de notre devoir de réclamer auprès de la postérité en faveur des écrivains trop négligés de leurs contemporains.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

Chapitre V. — Page 257.

Chapitre VI. — Page 357.

FIN DE LA TABLE DU ONZIÈME VOLUME.

